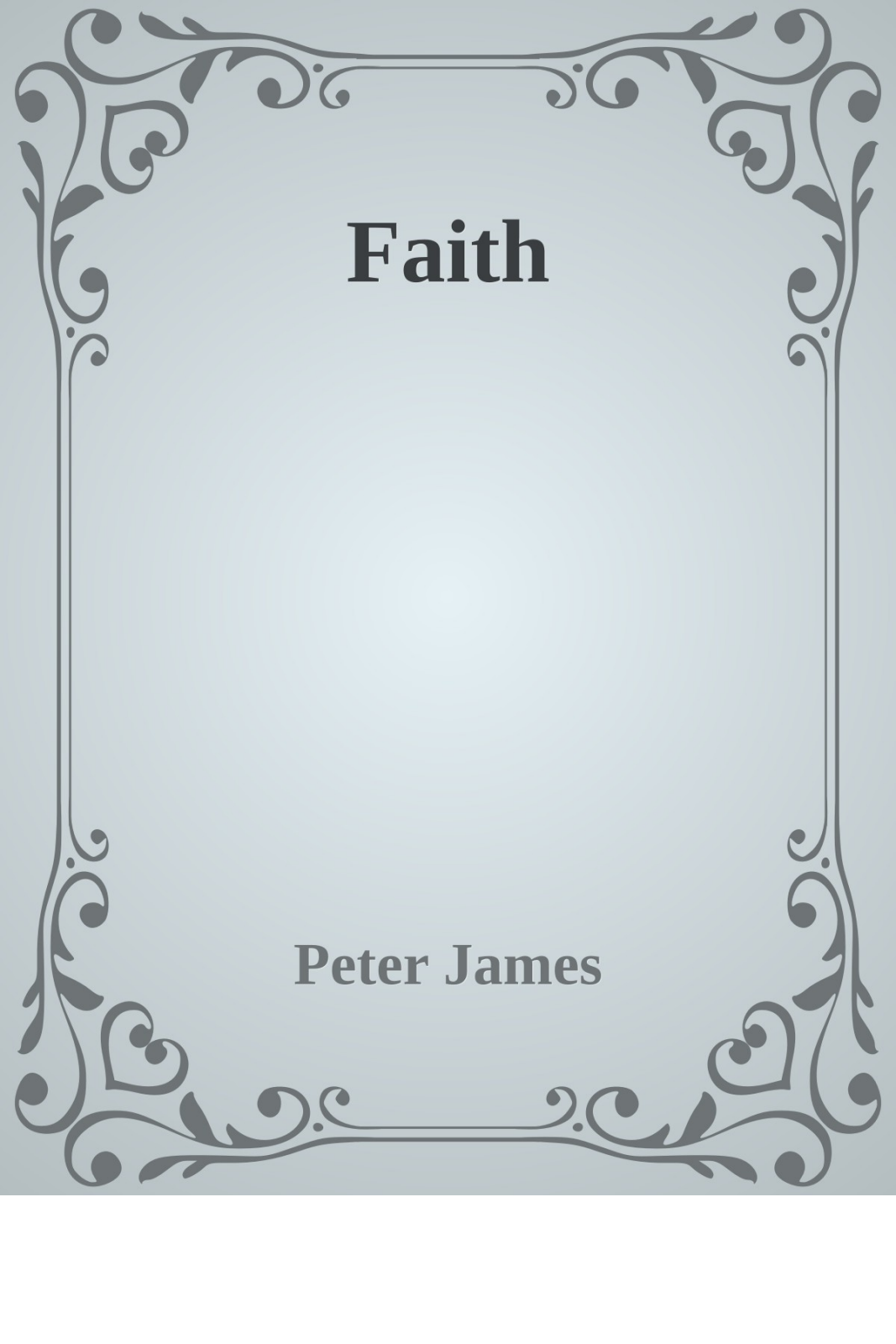


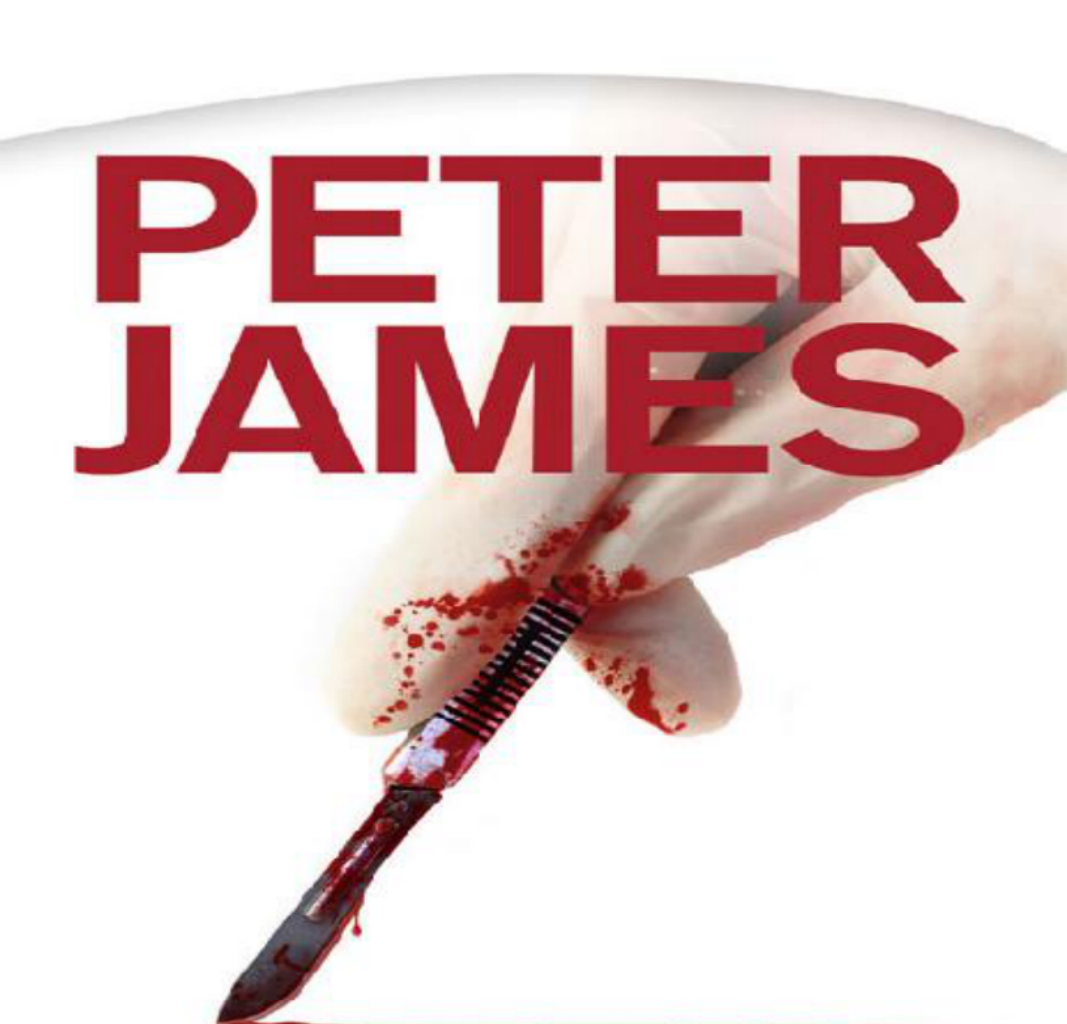
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

Faith

Peter James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A close-up photograph of a hand holding a knife. The knife's blade is covered in blood, and some blood has splattered onto the back of the hand. The background is plain white.

**PETER
JAMES**

FAITH

THRILLER



Peter James

Faith

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Nenad Savic

L'Ombre de Bragelonne

*À la mémoire de ma mère, Cornelia,
ma défunte meilleure amie.*

PROLOGUE

Quelqu'un avait dit à Maddy Williams qu'on savait toujours quand on allait mourir. Ou bien l'avait-elle lu quelque part ? Dans un journal ? Un magazine ? Elle lisait beaucoup de magazines féminins – en particulier les récits de vies difficiles et les témoignages angoissés de personnes qui, comme elle, étaient complexées par leur physique. Trop gros nez, seins tombants, oreilles pointues, lèvres boudeuses.

À l'instar des voitures qui sortaient des chaînes de montage avec des défauts, certaines personnes naissaient avec des malfaçons – à cause d'un ADN défaillant ou d'un message mal interprété qui leur donnait des yeux trop rapprochés, pas assez de doigts, un bec-de-lièvre ou, comme elle, une tache de vin de la forme du Texas sur la moitié du visage. Malfaçons que l'on portait jusqu'à la fin de ses jours telle une banderole proclamant : *Voyez ce que m'ont fait mes gènes.*

Pour Maddy Williams, heureusement, c'était terminé. À l'âge de dix ans, elle avait vu un documentaire sur la chirurgie plastique à la télévision, et depuis, elle n'avait eu de cesse d'économiser. Elle avait mis son argent de côté à cause de Danny Burton et de tous ses camarades de classe, à cause de tous ces étrangers qui la regardaient comme si elle était un monstre, pour s'offrir cette série d'opérations qui transformeraient sa vie. Un des chirurgiens les plus célèbres de Grande-Bretagne allait s'occuper d'elle.

Quelques mois plus tôt, il lui avait montré à l'aide de croquis et d'un ordinateur à quoi ressemblerait son nouveau visage. Il avait commencé trois semaines plus tôt. Car il ne s'agissait pas uniquement de sa carte du Texas, mais aussi de son nez crochu, de sa bouche et de ses pommettes. Elle voulait un petit nez retroussé à la Cameron Diaz et des lèvres pulpeuses. Après trente et un ans d'enfer, la métamorphose.

Allongée sur la table d'opération, hébétée par les soins préparatoires, l'esprit embrumé, elle osait à peine croire qu'elle vivait ce grand moment... *pour de vrai !* Elle à qui il n'arrivait jamais rien de bon – c'était une constante dans son existence. Chaque fois que les événements semblaient aller dans son sens, quelque chose advenait au dernier moment qui gâchait tout. Elle avait lu des articles sur le sujet, sur les gens poursuivis par la déveine. Peut-être existait-il un gène de la malchance ?

En réalité, les deux opérations qu'elle avait subies jusque-là ne s'étaient pas passées aussi bien qu'elle l'avait espéré. Elle avait été déçue par son nez ; ses ailes étaient trop épâtées, mais le chirurgien

corrigerait ce défaut. Une toute petite opération, des cachets, une anesthésie locale, un coup de bistouri et l'affaire serait dans le sac !

Quand je sortirai d'ici, j'aurai le même nez que Cameron Diaz.

Bientôt, je serai normale, ce dont j'ai rêvé toute ma vie. Je serai un être humain ordinaire, je serai comme tout le monde.

Au-dessus d'elle, le plafond était couleur crème. Un plafond fatigué, du genre à accueillir des toiles d'araignées et des bestioles rampantes. *Je suis une chrysalide recroquevillée dans un cocon et je vais me transformer en magnifique papillon.*

La table vibra sous elle, vrombit faiblement – elle roulait ? Un roulement de tambour. À présent, elle fixait des lumières puissantes. Elle sentait leur chaleur. *Chouette, je vais bronzer !* se dit-elle.

Deux silhouettes en blouses stériles vertes l'approchèrent, le visage anonyme dissimulé par un masque et un chapeau pareils à de l'essuie-tout froissé. L'infirmière et le chirurgien. Les yeux de ce dernier étaient rivés sur elle. La fois précédente, son regard était amusé et chaleureux, mais aujourd'hui, il était différent : froid, dénué d'émotion. Un vent glacial la traversa, et sa légère appréhension se mua en terreur indicible, en certitude. Elle ne survivrait pas à cette opération.

On sait quand on va mourir.

Elle n'avait aucune raison d'avoir peur. Eh ! ce chirurgien était un chic type ! Il lui avait montré ce qu'il pourrait faire d'elle, il lui avait tenu la main pour la rassurer, il avait fait de son mieux pour la convaincre qu'elle n'avait pas besoin de chirurgie, que sa tache de naissance et son nez ajoutaient à sa personnalité...

Aujourd'hui, toutefois, il lui paraissait bizarre – ou n'était-ce que son imagination ? Alors, elle chercha du réconfort dans les yeux de l'infirmière, qui la considérait avec inquiétude et chaleur. Rien ne clochait vraiment, pourtant...

On sait quand on va mourir.

Les mots hurlaient en elle, à présent. Elle ne sortirait pas vivante du bloc, il lui fallait sortir d'ici sans attendre, maintenant, tout annuler, oublier cette opération.

Maddy s'apprêtait à parler lorsque le chirurgien se pencha sur elle avec un morceau de coton, qu'il lui passa dans la narine gauche, puis droite. Elle aurait voulu bouger, secouer la tête, crier, mais c'était comme si quelqu'un avait déconnecté son cerveau de son corps.

Aidez-moi ! Oh ! mon Dieu, je vous en prie ! Que quelqu'un me vienne en aide !

Les ténèbres l'engloutirent, noyèrent ses dernières pensées en cours de formation, ne lui laissèrent pas le temps de les mettre en mots. Maintenant qu'elle fixait le chirurgien droit dans les yeux, elle reconnaissait un sourire, comme s'il s'était retenu jusque-là et qu'il

n'avait plus à se fatiguer.

Et elle sut avec certitude qu'elle allait mourir.

Chapitre premier

Tard, un après-midi humide de mai, Faith Ransome faisait le tour des pièces du rez-de-chaussée à la recherche de Lego éparpillés. *C'est cela, ma vie ?* se disait-elle. *C'est à cela que je sers ? À rien d'autre ?*

Alec était dans la cuisine.

— Maman ! Mamaaaaaannn ! Viens voir !

Soulagée, elle se pencha pour ramasser un cube jaune vif derrière le canapé. Ross n'aurait pas manqué de le voir. Et alors...

Elle frissonna. Elle se sentait un peu nauséuse. Après trois semaines sous le soleil chaud et sec de la Thaïlande, l'Angleterre lui semblait si froide. Ils n'étaient rentrés que depuis quatre jours, mais elle avait l'impression que cela faisait une éternité. Quatre siècles.

— Mamanaaaaaannn !

Elle tâcha de ne pas l'écouter et monta à l'étage, traqua la moindre marque, trace de boue ou empreinte sur les marches et les murs, vérifia qu'aucune ampoule n'était grillée. C'était un rituel. Elle scruta la moquette de l'étage, repéra une autre pièce de Lego, se rendit dans la chambre d'Alec et rangea les deux morceaux de plastique dans la boîte posée sur la table. Elle jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce, ramassa un robot de l'espace, rangea les baskets d'Alec dans le placard dont elle referma la porte, lissa la couette *Star Wars* et aligna correctement les peluches sur l'oreiller.

Spike, le hamster d'Alec, aussi gros que son homonyme des *Razmokit* était maigre, courait dans sa roue. Elle ramassa dans la paume de sa main quelques graines éparpillées sur la table et les jeta à la corbeille.

Comme elle terminait, elle entendit leur labrador noir Raspoutine aboyer de sa voix grave. Ou-af... ou-af... ou-af...

Montée d'adrénaline. Puis le bruit inimitable des pneus sur le gravier.

Ce n'était pas une bonne adrénaline – elle imaginait des vagues chargées d'algues qui déferlaient dans son corps. Sans arrêter d'aboyer, Raspoutine sortit de la cuisine d'un pas lourd, traversa le couloir et entra dans le salon où, Faith en était sûre, il sauta sur sa chaise devant la baie vitrée pour voir arriver son maître.

Il était en avance.

— Alec ! Papa est là !

Elle courut jusqu'à leur chambre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le lit à colonnes en chêne était fait. Les chaussures, pantoufles, vêtements qui traînaient avaient été rangés. Elle inspecta

la salle de bains de la suite parentale : le lavabo était nickel, les serviettes pendaient comme il l'aimait.

À la hâte, elle retira ses baskets, son jean et son sweat-shirt – l'uniforme qu'elle portait durant la journée. Elle n'avait pas particulièrement envie de se faire belle pour accueillir son mari, mais elle préférait éviter d'essuyer de nouvelles critiques.

Elle se regarda dans le miroir de la salle de bains. Dans le placard, un tube en plastique contenait des pilules. Ses *pilules du bonheur*. Cela faisait plus d'un mois qu'elle n'en avait pas pris, et elle comptait bien continuer à s'en passer. Elle avait l'intention de se débarrasser toute seule de la dépression qui la minait depuis la naissance de son fils, six ans plus tôt – de la chasser une fois pour toutes !

Elle mit un peu de fard à paupières, du mascara, du rouge à lèvres, poudra un peu son nez retroussé parfait (l'œuvre de son mari), enfila un pantalon noir Karen Millen, un chemisier blanc, un cardigan vert pâle Betty Barclay et des mules noires.

Puis elle vérifia ses cheveux dans le miroir. Elle était naturellement blonde et avait une préférence pour le style classique. En ce moment, elle avait une raie sur le côté et une coupe dégradée qui lui arrivait juste au-dessus des épaules.

Pour une maman de trente-deux ans, tu n'es pas trop mal.

Évidemment, elle pouvait remercier Ross.

La clé cliqueta dans la porte d'entrée.

Elle se précipita dans l'escalier tandis que la porte s'ouvrait. Le chien sautait partout. Le pardessus Burberry tournoyait, la mallette noire se balançait. Ross, lui, semblait angoissé.

Elle prit la mallette et le pardessus qu'il lui confiait comme si elle était la dame du vestiaire, et lui tendit la joue pour qu'il y dépose un baiser indifférent.

— Salut, dit-elle. Comment s'est passée ta journée ?

— Ç'a été l'enfer. J'ai perdu quelqu'un. Elle est morte.

Douleur et colère dans sa voix lorsqu'il claqua la porte.

Ross, un mètre quatre-vingt-treize, les cheveux noirs, ondulés et gominés, parfumé à l'excès – une allure de gangster séduisant. Chemise blanche amidonnée, cravate en soie rouge et or, veste marine sur mesure, pantalon tellement bien repassé qu'on aurait pu couper du fromage avec, chaussures à bouts ronds noires au lustre tout militaire. Il semblait au bord des larmes.

À la vue de son fils, son visage s'illumina.

— Papa, papa !

Alec, le visage encore tout bronzé, sauta dans les bras de son père.

— Eh ! Mon grand ! s'exclama Ross en serrant le garçon contre sa poitrine, comme s'il représentait tous les rêves et tous les espoirs du

monde. Eh ! Comment tu vas ? Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ?

Faith sourit. Peu importait son état ; voir à quel point son fils et son mari s'aimaient lui donnait la force et l'envie de sauver son mariage.

Elle accrocha le pardessus, posa la mallette et se rendit dans la cuisine. À la télévision, Homer Simpson se faisait réprimander par son patron. Elle versa trois doigts de Macallan dans un verre, qu'elle mit sous le distributeur de glaçons du réfrigérateur Maytag. Quatre cubes tombèrent en tintant.

Ross la rejoignit et posa Alec. Le garçon se concentra aussitôt sur le dessin animé.

— Qui est décédé ? demanda Faith en offrant le verre à son mari. Un patient ?

Il examina le verre à la lumière du jour à la recherche de poussière, de rouge à lèvres ou de Dieu savait quoi, comme il le faisait toujours avant de le porter à ses lèvres sacrées.

Il avala un doigt de whisky. Elle desserra sa cravate et, sans trop d'enthousiasme, passa un bras compatissant autour de son torse – elle ne pouvait ni n'avait envie d'en faire davantage. Puis elle se retira.

— J'ai marqué deux buts aujourd'hui, papa !

— C'est vrai ! confirma-t-elle fièrement.

— C'est super ! s'exclama Ross. Deux buts !

Il prit son fils dans ses bras. Alec hocha la tête et hésita un instant entre écouter ces louanges ou regarder son dessin animé.

Le sourire de Ross s'évanouit.

— Deux buts, répéta-t-il sans aucune joie dans les yeux. Super...

Il lui tapota la tête et s'en fut dans son bureau, où il s'affala sur son Parker Knoll en cuir sans retirer sa veste, ce qui était inhabituel. Il inclina le dossier au maximum, releva le repose-pieds et ferma les yeux.

Faith le regardait. Il souffrait, mais cela ne lui faisait rien. Une part d'elle-même aurait voulu que tout redevienne comme avant, mais pour le bien d'Alec uniquement.

— Elle est morte. Je n'arrive pas à croire qu'elle m'ait fait cela.

— Une patiente ? demanda-t-elle doucement.

— Ouais, une putain de patiente. Merde ! elle n'était pas obligée de me crever dans les pattes !

— Que s'est-il passé ?

— Réaction allergique à l'anesthésique. C'est la deuxième fois cette année. Putain !

— Le même anesthésiste ? Tommy ?

— Non, Tommy n'était pas là. J'étais tout seul. C'était juste une petite correction de rien du tout – des ailes un peu trop épatées. J'ai utilisé un anesthésique local – pas besoin d'un anesthésiste pour cela.

Tu peux m'apporter un cigare ?

Faith se rendit dans la salle à manger, ouvrit l'humidificateur, choisit un Montecristo n° 3, en coupa l'extrémité comme Ross l'aimait et retourna dans le bureau. Puis elle alluma son briquet Dupont et le lui tint pendant qu'il avalait de grandes bouffées et faisait tourner le cigare.

Il souffla un long jet de fumée vers le plafond puis, les yeux fermés, demanda :

— Comment s'est passée ta journée ?

Elle voulut lui dire que sa journée avait été nulle, à chier, comme d'habitude, mais elle n'en fit rien.

— Bien, répondit-elle.

Il hocha la tête en silence. Après quelques secondes, il reprit :

— Je t'aime, Faith. Je ne pourrais pas vivre sans toi. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Oui, pensa-t-elle. Et c'est bien le problème.

Chapitre 2

Le petit garçon se tenait dans l'allée sombre, hors de portée des faisceaux des lampadaires. Au-dessus de lui, en cette chaude nuit de septembre, la lumière diffuse d'une ampoule transperçait un rideau tiré sur une fenêtre ouverte.

Comme une voiture arrivait en accélérant, il se colla contre le mur. La boîte de vitesses grinça et le véhicule disparut. Quelque part, à l'autre bout de la rue, une radio crachait les paroles d'une nouvelle chanson intitulée *Love Me Do*. Les conteneurs à ordures puaient à côté de lui. Il plissa le nez de dégoût.

La brise souleva les rideaux, et le rai de lumière dansa sur le mur sans fenêtre auquel il était appuyé. Pas très loin, un chien aboya, puis se tut. Dans le silence, il entendit une voix de femme.

— Oh ! oui, oh ! mon Dieu, oui ! Baise-moi plus fort, plus fort, oh ! mon Dieu, oui, oui, *oui* !

Dans sa main droite, le garçon portait un bidon d'essence rectangulaire, avec un bouchon vissé et une fine poignée de métal qui s'enfonçait de manière douloureuse dans sa paume. On lisait le mot SHELL sur le métal. Celui-ci sentait le moteur de voiture. Le bidon contenait quatre litres et demi d'essence, qu'il avait siphonnés du réservoir de la Morris de son père.

Dans la poche, il avait une boîte d'allumettes.

Dans le cœur, une haine brûlante.

Chapitre 3

Le sperme de Ross dégoulinait entre ses cuisses. Allongée, immobile, Faith l'écoutait uriner, tandis que la lumière grise du jour se déversait dans la chambre par la fenêtre aux rideaux ouverts, et que les silhouettes austères des hêtres bien verts encadraient l'horizon. De l'autre côté du lit, le radioréveil distillait les infos. La station n'était pas très bien réglée. Encore des nouvelles déprimantes de la guerre du Kosovo. Puis l'heure : 6 h 25, mercredi 12 mai.

Elle attrapa la boîte de ses verres de contact et en dévissa le couvercle. Plus que vingt minutes avant de réveiller Alec, de lui préparer son petit déjeuner, de le conduire à l'école. Et après...

La nausée qu'elle ressentait depuis quelques jours semblait avoir empiré. Une pensée la frappa.

Enceinte ?

Oh ! mon Dieu, je vous en prie, non !

Un an après la naissance d'Alec, ils avaient essayé d'avoir un second enfant, mais rien ne s'était passé. Après quelques mois, Ross lui avait fait passer des tests, qui n'avaient rien montré de particulier. Apparemment, le problème venait de lui, ce qu'il n'était pas près d'accepter. Et il refusait catégoriquement de consulter un spécialiste.

Au début, cela avait mis Faith en colère ; maintenant, en revanche, elle voyait cela comme une bénédiction. Elle aimait Alec plus que tout, mais il lui donnait tant de travail, et elle manquait tellement d'énergie qu'elle voyait mal comment elle aurait pu s'en sortir avec un autre enfant.

Elle savait qu'elle supportait son mariage en grande partie parce qu'elle n'imaginait pas vivre sans Alec. Dépressive comme elle était, Ross ne la laisserait jamais partir avec le petit. Par ailleurs, elle-même doutait de ses capacités à s'occuper de lui toute seule. L'amour de Ross pour son fils ne faisait aucun doute, ce qui signifiait que son influence serait grande sur lui. Alec avait les gènes de Ross, et elle ne pouvait rien contre cela. En l'aimant et en le guidant, elle parviendrait peut-être à mettre en valeur son héritage positif et à atténuer le reste.

— Qu'est-ce que tu comptes mettre ce soir, chérie ? lui demanda Ross depuis la salle de bains.

Mise en route précipitée de son cerveau.

— Je pensais à la bleu marine, la Vivienne Westwood que tu m'as achetée.

— Tu veux bien l'enfiler, que je te voie ?

Elle s'exécuta. Il sortit de la salle de bains nu, les cheveux

mouillés, sa brosse à dents dans la bouche, et la regarda.

— Non. Elle ne colle pas. Trop frivole pour ce soir.

— La Donna Karan noire en taffetas, alors ?

— Essaie-la.

Il retourna dans la salle de bains, puis réapparut avec de la mousse à raser sur le visage ; il avait déjà dégagé une bande de peau bien nette.

Elle tourna sur elle-même.

— Non, elle conviendrait mieux à un bal. Ce ne sera qu'un dîner.

Il s'engouffra dans le dressing, décrocha une robe et la jeta sur la chaise longue. Puis il en choisit une autre et encore une autre.

— Je dois réveiller Alec.

— Essaie d'abord celles-là. Il faut faire le bon choix ; cette soirée est vraiment très importante.

Elle se retourna et jura en silence. C'était toujours *vraiment très important*. Toutefois, elle lui obéit. Elle enfila une robe. Puis une autre. Ce qu'elle voyait dans le miroir ne lui plaisait pas. Ses cheveux étaient tout emmêlés, ce matin, et trois semaines de temps maussade et humide avaient eu raison de son bronzage, aussi avait-elle recouvert sa pâleur de zombie habituelle. Sammy Harrison, une amie, lui avait dit deux ans plus tôt que, dans ses bons jours, elle ressemblait à une Meg Ryan des mauvais jours. Et aujourd'hui n'était pas un bon jour.

— J'aurais besoin de te voir avec tes chaussures, commenta-t-il en la regardant dans le miroir et en terminant de se raser. Et ton sac.

Sept heures moins dix. Il était habillé et tamponnait une tache de sang sur son menton. La robe, les chaussures, le sac, le collier et les boucles d'oreilles étaient posés sur le lit. Alec dormait toujours.

— Bien, parfait. Et attache-toi les cheveux.

Il lui prit le visage dans ses mains, l'embrassa doucement sur les lèvres et s'en fut.

On vivait une existence de merde, pensa Faith. Et puis, tout d'un coup – on ne mourait pas, non –, on se rendait compte qu'on était devenu quelqu'un qu'on ne voulait pas devenir.

Tous ces rêves de lycéenne, ces vies exposées sur papier glacé dans les magazines, ces gens à qui tout semblait réussir... À vrai dire, elle n'avait jamais eu envie de cela, ni envié ces gens. Son père, un homme doux qui n'avait pas l'habitude de se plaindre, avait passé les dernières années de sa vie alité et, aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle avait travaillé pour aider sa mère à subvenir aux besoins de la famille. Ses week-ends, elle les passait sur le tapis du salon à coudre des pouces sur des moufles pour le compte de l'usine de gants qui employait sa mère à temps partiel. Entre l'âge de douze ans et la fin de sa scolarité, elle s'était levée à 5 h 45 tous les matins pour distribuer des journaux avant d'aller à l'école.

Faith n'avait jamais été ambitieuse, ni eu soif d'argent. Elle n'avait jamais rien voulu d'autre qu'être gentille et essayer de rendre le monde meilleur. Elle n'avait pas de projet grandiose, juste une simple philosophie de vie. Elle s'était toujours dit qu'elle inculquerait le respect du monde à ses enfants, qu'elle leur donnerait une enfance plus heureuse que la sienne afin d'en faire des gens bien.

Aujourd'hui, elle avait trente-deux ans, et sa vie était aussi éloignée de ses origines modestes qu'elle l'était de ses rêves. Elle était mariée à un chirurgien esthétique riche et perfectionniste, et vivait dans une maison surdimensionnée. Elle savait, comme sa mère le lui répétait, qu'elle aurait dû s'estimer heureuse. Sa maman et elle verraient toujours les choses différemment – du moins l'espérait-elle.

Elle décida de ne pas aller chez le pharmacien du village et se rendit à Burgess Hill, la ville la plus proche, où il y avait une grande officine *Boots*.

Tandis qu'elle faisait la queue devant la barrière du parking, elle contempla le ciel chargé de nuages et en sentit presque le poids sur ses épaules. Elle pianota sur ses dents de devant, consciente de trembler légèrement car elle avait les nerfs à vif. Cette peur sombre et indéfinissable inhérente à sa dépression, tout comme son manque d'énergie et cette sensation occasionnelle quoique terrifiante de n'être pas à l'intérieur de son corps, ne dureraient jamais très longtemps. Elle était heureuse d'avoir laissé son Prozac dans le placard de la salle de bains. Si elle l'avait eu sur elle, elle en aurait pris.

Il n'y avait qu'une voiture devant elle, conduite par une vieille dame qui s'était arrêtée trop loin de la machine et était obligée d'ouvrir sa portière pour prendre son ticket. Faith jeta un coup d'œil au compteur de la Range Rover : 13,2. Il y aurait le trajet de retour, puis celui de la gare ce soir, où elle prendrait le train pour se rendre à Londres où avait lieu le dîner médical de Ross. En tout, cela ferait environ 52,8 kilomètres qu'il faudrait justifier, puisque Ross vérifiait son compteur tous les jours.

Pour expliquer le kilométrage, elle s'arrêta chez *Waitrose* pour faire des courses. Ce serait plus facile de cette manière – mieux valait trouver des moyens de contourner les mines et autres pièges disséminés par Ross dans sa vie quotidienne. Ainsi, elle pouvait jouir d'une certaine paix, sinon dans ses rêves troublés, du moins dans son quotidien. Ses nuits étaient hantées par des questions obsédantes :

Quand ma vie avec Ross a-t-elle commencé à changer ?

Quand son jeune mari aimant, amusant et gentil s'était-il transformé en monstre ignoble dont le retour à la maison était craint ? Cette facette de sa personnalité était-elle présente depuis le début de leur vie commune, douze ans plus tôt ? Son amour pour lui et la perspective d'une vie facile l'avaient-ils aveuglée ?

Ou bien avait-il dissimulé cette part de lui-même ?

Et pourquoi était-elle la seule à le remarquer ? Pourquoi sa mère et ses amies ne voyaient-elles rien ? Elle connaissait la réponse à cette question. Ross était malin ; il était capable de charmer des oiseaux pour ensuite les avaler tout crus. Bien que le corps médical se soit montré incapable de rendre plus supportable la descente inexorable, lente, douloureuse et indigne de son père vers la mort, sa mère avait un respect immodéré pour les docteurs. Vingt années de souffrances... Elle adorait Ross. Peut-être même était-elle un peu amoureuse de lui.

Il arrivait à Faith de se demander si elle n'était pas la fautive. Peut-être attendait-elle trop de son mari ? Sa dépression l'empêchait-elle de voir ce qu'il y avait de bon en lui ? Il leur arrivait encore de vivre des moments joyeux, de passer de bonnes journées, même si, en général, il finissait par tout gâcher avec sa mauvaise humeur et ses critiques. Durant leurs vacances en Thaïlande, elle s'était donné une dernière chance de sauver leur mariage, de repartir de zéro. Elle avait fait de son mieux mais n'avait rien reçu en retour.

Dans la vie, il y avait une limite infranchissable ; on pouvait pousser les gens jusqu'à elle mais pas au-delà. Sinon, tout changeait irrévocablement. Les pilotes de ligne l'appelaient le point de non-retour : ce moment où il ne restait plus assez de piste pour s'arrêter, où le décollage devenait inévitable. À moins de s'écraser. Elle en était là, aujourd'hui. Ross l'avait poussée jusqu'à la limite.

Au début, Faith était tellement amoureuse qu'elle aurait fait n'importe quoi pour lui. Elle croyait tellement en lui qu'elle avait enduré six opérations aux suites douloureuses – des opérations qui l'avaient transformée, qui avaient fait d'elle une personne... incomplète. À mesure que la réputation de Ross grossissait, il l'avait traînée dans des colloques afin d'exposer le fruit de son travail : ses lèvres, ses yeux, sa bouche, son nez, ses joues, son menton et ses seins. En douze années de vie commune, il était parvenu à lui donner confiance en elle ; toutefois, ce capital était miné et s'amenuisait de jour en jour.

Dans une chambre dont ils ne se servaient jamais, sous les toits, elle cachait une pile de magazines qui traitaient des problèmes de couples. Elle avait lu et relu *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* et avait même laissé traîner le livre dans l'espoir – ou plutôt l'illusion – qu'il le lirait. Récemment, elle s'était mise à fréquenter un forum Internet sur lequel s'exprimaient des femmes maltraitées. Elle avait la tête pleine de conseils. De plans.

La vie peut redevenir belle, pensait-elle. Je trouverai un moyen de la rendre belle pour Alec et pour moi.

Dans un accès d'extravagance, elle profita de sa visite au supermarché pour acheter deux homards – le plat préféré de Ross –

pour le dîner du lendemain, des ailes de poulet épicées – qu'Alec avait adorées en Thaïlande –, ainsi que de la glace au caramel. Puis elle se rappela de prendre deux boîtes de gâteau de riz aux raisins secs Ambrosia pour sa mère, qui devait garder le petit le soir même.

Oh ! Ross, comment se fait-il que j'essaie encore de te faire plaisir ? Est-ce pour acheter quelques moments de paix ? Ou bien suis-je assez bête pour croire que tu me libéreras de ce mariage et me permettras de partir avec mon fils si je me montre gentille avec toi ?

Elle engagea la Range Rover entre les deux piliers surmontés de boules et dépassa le panneau de cuivre sur lequel était gravé le nom de leur demeure : « Little Scaynes Manor ». L'allée qui conduisait à la maison élisabéthaine aux murs à pignons couverts de lierre, avec ses arbres et ses rhododendrons, produisait un effet grandiose. Au début, son rythme cardiaque ne manquait jamais de s'accélérer lorsqu'elle l'empruntait.

C'était un endroit magnifique, assurément, situé dans un coin superbe, au pied des collines faiblement vallonnées du sud-est de l'Angleterre. Dix chambres, un salon, une bibliothèque, une salle de billard, une salle à manger capable d'accueillir trente convives, un bureau, une énorme cuisine avec un parquet en chêne, et une buanderie gigantesque. Pourtant, aucune de ces pièces – à part peut-être la salle à manger – ne lui semblait trop grande lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux. La maison n'était pas tout à fait assez vaste pour qu'on s'y sente mal à son aise, mais c'était suffisant pour impressionner les collègues de Ross et les occasionnels journalistes ou équipes de télévision.

Ils avaient sept hectares de jardin et de terrain. À l'origine, le manoir était au centre d'un domaine qui comprenait des centaines d'hectares de terres cultivées et de dunes. Progressivement, au cours des siècles, ses anciens propriétaires avaient morcelé et vendu ses terres et dépendances. Ce qu'il en restait était certes largement suffisant : de belles pelouses, un verger qui donnait de belles pommes, des poires, des prunes et des cerises, un étang et un bois qui avait désespérément besoin d'être nettoyé. Pour les visiteurs qui venaient pour une soirée ou un week-end, c'était un cadre absolument idyllique.

Toutefois, quelque chose dans l'atmosphère de l'endroit empêchait Faith de s'y sentir bien, sentiment accentué par les fenêtres étroites aux carreaux minuscules qui, de l'extérieur, paraissaient noirs, par la charpente apparente, par les cheminées incroyablement grandes et ouvragées – il se disait qu'une femme avait été murée dans l'une d'entre elles. À en croire la tradition orale du village, il s'agissait de l'épouse de l'architecte de la demeure. La nuit, se disait-il, elle tambourinait sur le mur pour essayer de sortir. Faith avait tendance à

croire aux fantômes et se sentait emmurée elle-même, mais elle ne l'avait jamais entendue. Parfois, lorsqu'elle entrait dans cette maison vide, le grand couloir sombre, le cliquetis bruyant de l'horloge de grand-père au pied de l'escalier sculpté, les fentes des casques des armures que Ross collectionnait lui fichaient une sacrée trouille.

Aujourd'hui, ce n'était pas le cas. C'était mercredi et la femme de ménage était là ; Faith entendait le vrombissement de l'aspirateur dans une des chambres de l'étage. Elle était heureuse que Mme Fogg soit là, mais aussi qu'elle soit à l'étage. C'était une excellente femme de ménage, mais elle était bavarde comme personne, surtout quand il s'agissait de raconter la série de catastrophes qui l'avaient conduite à accepter ce boulot, car elle n'était pas vraiment femme de ménage, ça non !

Faith se dépêcha de poser les courses dans la cuisine sans tout déballer, puis sortit le test de grossesse de son sac *Boots* et lut le mode d'emploi en plissant les yeux.

Au-dessus, Mme Fogg continuait à passer l'aspirateur.

Faith sortit le pot en plastique, la pipette et le disque testeur de la boîte, et s'enferma dans les toilettes. Elle urina dans le pot, prit un peu de liquide dans la pipette et, suivant les instructions, déposa cinq gouttes sur les entailles du disque.

Elle se sentait de nouveau nauséuse et avait le front chaud, comme si elle avait un peu de fièvre.

Un moins rouge.

Elle priait pour voir apparaître un moins rouge.

Elle regardait tout sauf sa montre. Elle examina les reproductions de scènes équestres accrochées aux murs, les vieux robinets en laiton sur le lavabo blanc et brillant, le papier peint émeraude, la pile de magazines *National Geographic* sur l'étagère. Elle remarqua une toile d'araignée dans un coin et se dit qu'elle demanderait à Mme Fogg de s'en charger. Enfin, elle regarda son test.

Elle regarda, vérifia, puis relut les instructions.

Moins !

Un moins rouge emplissait la fenêtre centrale du disque. De soulagement, sa nausée disparut.

Chapitre 4

Oliver Cabot était distrait par plusieurs choses, ce soir, en particulier par la femme assise à la table voisine. Leurs regards s'étaient croisés deux fois ; tout comme lui, elle semblait ennuyée par la conversation de ses voisins de table.

La soirée se déroulait à la Société royale de médecine et avait été organisée par le géant pharmaceutique Bendix Schere. Il avait accepté l'invitation non par amour pour sa profession, ni admiration pour leurs hôtes – il avait le plus grand mépris pour eux –, il se devait cependant de se tenir au courant des dernières avancées de la médecine et voulait rester en contact avec cette profession dont il se méfiait de plus en plus. Mais il y avait cette femme assise à l'autre bout d'une table ronde de douze couverts, derrière un mur dentelé de bouteilles de vin et de carafes d'eau, son visage encadré par des mèches blondes – un visage mignon plutôt que beau. Elle lui rappelait quelqu'un, mais il ne savait pas qui. Soudain, cela revint.

Meg Ryan !

— Vous savez, Oliver, il nous a fallu douze ans pour développer la Tyzolgastrine, disait en examinant sa meringue le vice-président Johnny Ying, service marketing international, un Américain d'origine chinoise à l'accent de Brooklyn et aux cheveux coiffés en brosse. Six cents millions de dollars de recherches. Vous savez combien de compagnies sur cette terre sont capables de dépenser autant d'argent dans des projets comme celui-là ?

La Tyzolgastrine était un traitement révolutionnaire contre le cancer. Récemment, le Bureau mondial de la médecine éthique l'avait classée dans les cent plus grandes avancées médicales du XX^e siècle. Peu de gens savaient que le Bureau mondial de la médecine éthique était financé par Bendix Schere.

— Vous n'étiez pas obligé de dépenser autant d'argent, remarqua Oliver.

— Comment cela ?

— Vous n'avez pas découvert la Tyzolgastrine, reprit-il avec un sourire en coin. Vous l'avez volée. Vous n'avez commencé à la vendre qu'après avoir perdu quatre cents millions de dollars en essayant vainement de développer un traitement antibiotique de l'ulcère. Alors, gardez vos salades pour un autre.

Meg Ryan écoutait avec force hochements de tête un type maigre, chauve et très enthousiaste. Son langage corporel criait à Cabot qu'elle se fichait pas mal de ce que lui racontait cet homme. D'ailleurs, il se

demandait bien de quoi ils pouvaient parler. Alors, leurs regards se croisèrent et elle détourna la tête.

— Lorsqu'elle est aspirée normalement – et je dis bien normalement –, elle vous donne un PAF de deux quatre-vingt-cinq. Alors j'ai envoyé les têtes à une boîte de Tucson qui les a polies et a retiré quelques microns d'épaisseur...

Faith dut regarder la carte posée sur la table pour se rappeler son nom. Dighton Carver, vice-président, marketing. Cette tirade sur le moteur de sa voiture durait depuis un quart d'heure. Avant cela, il lui avait raconté son divorce, avait parlé de sa nouvelle femme, de son ex, de ses trois gamins, de sa maison, de son bateau à moteur – combien de centimètres cubes de testostérone, déjà ? – et de son programme de musculation. Il ne lui avait encore posé aucune question sur elle. Son voisin de droite s'était présenté en lui serrant vigoureusement la main, avant de lui tourner le dos et de faire la conversation à sa voisine de droite. Et cela durait depuis cinq plats.

Son dessert était intact dans son assiette. Sa nausée était revenue et elle n'avait presque rien avalé. C'était une de ces occasions que Ross adorait et que Faith détestait. Elle appréciait la compagnie des médecins pris individuellement, mais lorsqu'ils étaient entre eux, ils faisaient preuve d'un élitisme difficile à supporter.

Ross, fils d'un employé de la direction du gaz, chirurgien esthétique de talent courtoisé et fêté par sa profession. Son nom était imprimé sur les menus, sur le côté gauche de la feuille, en face des noisettes d'agneau à la marmelade d'oignons, du Bâtard-Montrachet 1993 et du Langoa Barton 1986. Dans le classement alphabétique, il était dans la même colonne que le gynécologue de la reine et une ribambelle de médecins distingués. Il faisait partie des invités d'honneur : Dr Ross Ransome, ACRMC (Plast.).

En dépit de tout, elle était fière de voir son nom sur ce menu car elle savait qu'elle avait contribué – modestement – à cette réussite. Ross avait insisté pour qu'elle prenne des cours d'élocution afin de perdre son accent de la banlieue de Londres. Pendant des années, elle avait consciencieusement lu les livres qu'il lui avait *prescrits* : les classiques, les grands poètes, Shakespeare, les philosophes majeurs, l'histoire ancienne et moderne. Parfois, elle avait l'impression d'être Eliza Doolittle dans *My Fair Lady* – ou, comme aurait préféré Ross, dans *Pygmalion* de Shaw (qu'elle avait d'ailleurs coché sur sa liste). Il voulait qu'elle soit capable de se débrouiller toute seule à l'occasion d'un dîner comme celui-là.

Elle s'était souvent demandé ce qui lui avait plu en elle. Il avait modifié son visage, ses seins, sa voix, l'avait rééduquée. Peut-être était-ce justement cela : sa malléabilité. Peut-être avait-il vu en elle une *tabula rasa*, dont il pouvait faire une femme parfaite. Peut-être le

maniaque du contrôle qu'il était avait-il besoin de cela ?

Il la regardait, à présent. Il était assis de l'autre côté de la grande table ronde près d'un homme au bronzage parfait et aux dents encore plus parfaites, qui lui parlait avec passion et ponctuait son propos en fendant horizontalement l'air du tranchant de la main. À sa droite, il y avait une femme à la coiffure volumineuse et peroxydée qui, semblait-il, avait subi un lifting de trop. Sa peau donnait l'impression de défier la gravité, de tomber vers le haut, de se détacher de ses muscles et des os de sa face, ce qui lui donnait un air halluciné et une bouche étirée en un sourire permanent quoique sans joie. *Aucune chance que Ross ressente autre chose qu'un intérêt purement professionnel pour elle*, pensa Faith.

Dommage.

Elle jeta un regard circulaire sur la salle à la recherche de visages familiers et nota qu'un homme qu'elle avait déjà surpris à l'observer la regardait encore. Elle se tourna vers Ross, qui était occupé à discuter, puis vers l'étranger. Leurs regards se croisèrent et il lui sourit. Flattée, elle détourna les yeux et, excitée comme une gamine, reprima un sourire coupable. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait flirté avec personne, et cela lui faisait du bien, même si l'ombre de Ross planait sur elle ; s'il la voyait, il entrerait dans une colère terrible.

Elle regarda l'homme du coin de l'œil. Il la fixait toujours. Elle baissa aussitôt les yeux et se sentit rougir.

— Après, j'ai amélioré les suspensions, le freinage, la résistance aux chocs – on l'a désossée pour repartir de zéro. En fait, on s'est servi d'un châssis de voiture de course...

Une nouvelle fois, elle cessa d'écouter son voisin et jeta un coup d'œil furtif à son admirateur de l'autre tablée. L'homme discutait avec son voisin de gauche, un homme aux traits orientaux, ce qui lui laissait le temps de l'observer. Il avait sensiblement le même âge que Ross – quarante-cinq, cinquante ans –, mais quelque chose d'indéfini le différençait des autres.

Il était grand, mince et se tenait bien droit. Il portait des lunettes à la mode, avec une monture métallique fine, et son visage, sous sa tignasse grise et bouclée, était sérieux et intellectuel. Son nœud papillon était plus grand et moins parfait que ceux, en satin noir, qu'arboraient les autres convives mâles comme un uniforme. Cela lui donnait un air louche et rebelle.

Qui es-tu ? se demanda-t-elle. Je te trouve vraiment pas mal.

Peut-être s'agissait-il d'un scientifique, d'un chercheur travaillant pour le bureau du développement de leurs hôtes.

Le bruit du marteau en bois la tira de ses pensées.

— Mesdames, messieurs et mes lords, veuillez vous lever pour porter un toast à notre reine, tonna un animateur de banquet en

livrée.

Comme ils se rasseyaient, Ross sortit de sa poche intérieure un tube contenant un grand havane. Puis il regarda Faith avec un sourire sec et sans joie qui semblait dire : *Je t'ai vue le regarder, mon amour. Je t'ai vue.*

Chapitre 5

La maison était divisée en deux appartements. Un escalier de secours métallique situé à l'arrière du bâtiment donnait sur la porte vitrée de la cuisine du premier.

Le garçon escaladait l'escalier. Le bidon d'essence était lourd. Heureusement, ses tennis ne faisaient pas de bruit sur les marches en fonte. Il avait onze ans, était plutôt grand pour son âge ; d'ailleurs, ceux qui ne le connaissaient pas l'imaginaient toujours plus vieux qu'il ne l'était. Certains lui donnaient même seize ans. Il savait que personne ne s'inquiéterait de voir un garçon de seize ans faire du vélo à 23 heures dans les rues calmes du sud de Londres. Et personne n'avait vu le bidon transporté jusqu'ici sous son anorak, sanglé à sa poitrine.

On entendait encore *Love Me Do* de ce nouveau groupe – les Beatles – qui passait tout le temps à la télé. Il entendait également des rires et des cris, comme s'il y avait une fête plus bas dans la rue. Le refrain tournait en boucle et renforçait encore sa haine.

Deux heures plus tôt, son père était venu dans sa chambre pour lui souhaiter bonne nuit. Une heure plus tard, il était lui-même allé se coucher. Le garçon avait attendu une demi-heure de plus avant de sortir par la fenêtre de sa chambre et de descendre par la gouttière. Au retour, il prendrait le même chemin.

Cela faisait des mois qu'il pensait à cette nuit. Il avait tout prévu, du kit anticrevaison aux ampoules de rechange pour les lampes de sa bicyclette enveloppées dans du papier de soie et rangées dans sa sacoche, en passant par les gants de cuisine en caoutchouc qu'il était en train d'enfiler. Il avait le regard acéré, le sens du détail et était habile de ses mains. Il s'était entraîné encore et encore, était devenu maître dans l'art de modeler ses draps et couvertures pour donner l'illusion qu'il dormait en dessous. Il avait même acheté une perruque dans un magasin de farces et attrapes, avant de la tailler et de la teindre pour lui donner l'apparence de sa propre chevelure.

Il avait fait ce trajet en vélo des dizaines de fois, s'était chronométré, et avait appris par cœur ce qu'il dirait si un policier l'arrêtait et lui demandait où il habitait. Et puis, il lui avait fallu attendre une nuit sans lune et sans pluie, histoire de réduire les risques de laisser des empreintes de pas.

La nuit précédente, dans son lit, il avait réfléchi à tout ce qui pourrait tourner mal et ruiner son plan, et cela l'avait rendu nerveux. Toutefois, maintenant qu'il était ici, il se sentait parfaitement bien,

calme.

Plus calme qu'il ne l'avait jamais été.

Chapitre 6

À une heure moins le quart du matin, dans son loft – un ancien atelier d'artiste – de Portobello Road, Oliver Cabot était assis à son bureau fabriqué à partir de la porte d'un temple indien détruit.

Il fixait l'écran de son iMac avec la patience et l'indifférence de l'internaute averti, tandis que la petite photo en couleurs de Ross Ransome apparaissait lentement, tellement lentement, pixel par pixel.

C'était presque terminé. Comme pour aider la machine à terminer son œuvre, il cliqua sur la barre de défilement et la déplaça de haut en bas, mais cela ne fit aucune différence. Tout ce qu'il voyait pour l'instant, c'était la moitié supérieure du visage du chirurgien découpé sur la toile de fond de ce qui ressemblait à une bibliothèque.

Il bâilla. Au milieu de la nuit, le bourdonnement du ventilateur de l'ordinateur lui rappelait le silence qui régnait dans les avions de ligne. Sur le bureau, emprisonné dans le faisceau de sa lampe d'architecte, figé dans son rectangle en écailles de tortue, Jake lui souriait.

Un Jake au visage couvert de taches de rousseur, à la frange brune et au sourire incomplet – manquaient à l'appel deux dents de devant, emportées par la petite souris, des dents qui ne seraient jamais remplacées.

Jake, figé dans le temps, qui sort en courant par la porte de leur maison de Venice, Santa Monica. Une maison qui donnait sur un canal à la puanteur d'égouts insupportable. Jake sur son VTT tout neuf, inconscient de l'horreur qu'il vivrait seulement cinq jours plus tard.

Sa gorge était serrée, comme chaque fois qu'il permettait à ses souvenirs de remonter à la surface de sa mémoire. Oliver tourna son visage vers l'écran, déplaça le curseur et fit défiler la page vers le bas. À présent, il voyait la photo tout entière et, à son grand désarroi, Ross Ransome y était seul. Aucune trace de Faith Ransome.

Eh ! espèce de bouffon, quel genre de trou du cul es-tu pour surfer sur le Web au beau milieu de la nuit à la recherche de la photo d'une femme mariée, d'une femme que tu n'as jamais même rencontrée ?

Quel genre de trou du cul ? Oliver Cabot, tout simplement.

Chapitre 7

Le silence dans la voiture. Ross qui roule à toute vitesse. Les ténèbres qui se déroulent devant le véhicule, à l'infini. Parfois, des lumières aveuglantes au détour d'un virage, parfois rien, le vide. Dans les enceintes, Brahms. Un violon triste, prélude à une fin mauvaise. L'odeur du cuir et du cigare de Ross emplissait l'habitacle de son Aston Martin, véritable cocon macho.

Son père fumait des cigares, et ce parfum la faisait toujours penser à lui et à leur petite maison jumelée. Un jour, alors que ses bras avaient cessé de fonctionner et qu'elle restait assise près de son lit pendant qu'il serrait avec obstination le bout humide de son cigare entre ses lèvres, il l'avait regardée, avait eu un sourire désespéré et dit :

— Au moins, je peux toujours me servir de ma bouche. Je peux toujours remercier Dieu de m'avoir créé.

L'esprit de Faith se raccrocha alors à l'homme, à cet étranger dans la foule agglutinée autour du bar après la corvée des discours. Il lui aurait suffi de faire quatre pas pour se retrouver en face de lui. Ross n'était même pas dans la salle, à ce moment-là ; il était resté à table pour discuter avec quelqu'un. Quatre pas seulement. Au lieu de quoi elle s'était dégonflée et jointe à Felicity Beard, l'épouse d'un ami gynécologue de Ross – une des rares épouses de médecins qu'elle appréciait –, et une autre femme, et avait raconté leurs vacances en Thaïlande jusqu'à ce que Ross arrive et lui dise qu'ils devaient rentrer parce qu'il se levait tôt le lendemain matin.

— Je t'ai vue, dit-il calmement.

— De quoi parles-tu ?

Le silence. Juste les violons et la nuit. Furtivement, un panneau indiquant la direction de Brighton : vingt-neuf kilomètres. En fait, elle savait de quoi il parlait. Inutile de jouer la comédie ou de faire semblant. Ross semblait calme, mais il bouillonnait de colère. Mieux valait le laisser se refroidir ; le temps d'arriver à la maison, il serait peut-être trop fatigué pour se disputer. Pour le moment, elle ne se sentait pas d'humeur à se battre.

Elle pensa à Alec, bordé et endormi depuis longtemps. Tout s'était bien passé pour lui car il adorait sa grand-mère, qui le gâtait. Margaret se plaisait bien chez eux – Ross lui avait aménagé un véritable petit palais, une suite constituée de plusieurs chambres. Elle devait être éveillée, assise devant le téléviseur d'un mètre cinquante qu'il lui avait acheté, à fumer cigarette sur cigarette en regardant des

films jusqu'à des heures pas possibles, comme lorsqu'elle tenait compagnie à son mari grabataire et insomniaque.

D'après ce qu'elle avait lu et entendu autour d'elle, peu de mères s'entendaient bien avec leur gendre. Entre sa mère et Ross, cela avait collé dès le début. Ross était très gentil avec elle – comme il l'avait été avec son père pendant les dernières années de sa vie. Toutefois, cela posait un problème : Faith avait du mal à parler de ses soucis à sa mère, qui répétait toujours qu'il y avait des hauts et des bas dans tous les mariages, qu'elle devait s'estimer heureuse, et que le comportement de Ross était la conséquence du stress inhérent à sa position.

Il était minuit vingt. Elle repensa à l'étranger du dîner et se demanda comment serait la vie avec un autre homme, un autre mari. Comment se libérer de l'emprise de Ross ? Comment Alec... ? Soudain, une éruption de nausée.

— Arrête-toi ! Ross, vite, arrête la voiture !

L'habitacle de l'Aston Martin semblait se resserrer autour d'elle. La main plaquée sur la bouche, pendant que Ross se garait sur le bas-côté. Et une seule pensée dans son esprit : *Je ne dois pas... Pas dans la voiture...*

Le véhicule s'immobilisa avec une secousse. Elle détacha sa ceinture, trouva la poignée de la portière, poussa, tituba dans l'air froid et mordant. Et puis, à genoux sur le goudron, elle vomit.

Un instant plus tard, la main de Ross sur son front.

— Mon bébé, mon amour, tu te sens bien, chérie, tu te sens bien ?

Toute transpirante, elle vomit encore, tandis que Ross lui appuyait fermement la main sur le front, comme le faisait sa mère quand elle était petite. Il la retint d'une main ferme et réconfortante, puis lui essuya la bouche avec son mouchoir.

De retour dans la voiture, après avoir incliné le siège et monté le chauffage, Ross dit :

— Sûrement ces canapés aux fruits de mer. Des crevettes avariées ou quelque chose de ce genre. Quand on a mangé des fruits de mer pas frais, on le sait dans l'heure.

Elle voulut lui dire qu'il avait tort. Il savait pertinemment qu'elle se sentait mal depuis des jours, mais elle préféra se taire par peur de vomir de nouveau. Elle resta allongée, tandis que ténèbres et lumières se succédaient autour d'elle et à l'intérieur d'elle. Ses lentilles de contact lui faisaient l'effet d'être sales et la gênaient. Elle était vaguement consciente d'être en mouvement grâce au bruit des pneus sous le châssis. Elle sentait les ralentissements, les virages, savait qu'ils se rapprochaient de la maison.

Et d'un verre d'eau.

Assise entre la grande table en pin et le four Aga, elle écoutait

Raspoutine qui aboyait – probablement chassait-il un lapin quelque part dans le jardin – et Ross qui lui ordonnait de rentrer. L'horloge murale de la cuisine indiquait 1 h 10.

Le bruit des pattes sur le sol, puis la truffe de Raspoutine sur ses genoux.

— Eh ! mon mignon, comment vas-tu ?

Tandis qu'elle caressait ses longs poils soyeux, le chien la fixait de ses yeux énormes, attendrissants et pleins d'espoir. Il la poussa doucement avec la truffe. Faith sourit.

— Tu veux un biscuit ?

Elle l'écarta et prit un biscuit dans un placard. Ensuite, elle le fit asseoir correctement et le lui lâcha dans la gueule. Alors qu'il mâchait joyeusement, elle fit couler de l'eau dans l'évier et se rinça la bouche pour tenter de se débarrasser du goût affreux du vomi.

Une clé dans la serrure. Quelques secondes plus tard, la chaîne cliqueta comme Ross fermait la porte pour la nuit. Il arriva derrière elle, posa les mains sur ses épaules et se frotta contre sa joue.

— Alec dort comme un loir. Comment te sens-tu, maintenant ?

— Un peu mieux, merci.

— Les cachets font leur effet ?

— On dirait. Qu'est-ce que c'était ?

— Cela calmera ton organisme.

Elle n'aimait pas quand il rechignait à lui dire quels cachets il lui faisait prendre, comme si elle était une enfant.

Il s'agenouilla, lui examina les yeux, lui demanda de tirer la langue et la regarda en fronçant les sourcils d'un air soucieux.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, répondit-il avec un sourire. Il est l'heure d'aller au lit. Mais je voudrais te montrer quelque chose avant que nous montions – cela ne prendra que quelques secondes.

Derrière son sourire, elle détecta de nouveau un certain malaise.

— Qu'as-tu vu sur ma langue ?

Après un moment d'hésitation, il répondit d'une voix forte et assurée :

— Rien d'inquiétant.

Elle prit son sac sur la table de la cuisine et le suivit dans le couloir sur les murs duquel étaient suspendues des illustrations d'uniformes historiques, des boucliers et des épées entre des appliques. Ils entrèrent dans son bureau. Était-ce parce qu'elle avait vomi ou bien l'œuvre des pilules, en tout cas, elle se sentait beaucoup mieux – et était parfaitement éveillée.

Ross se mit derrière son ordinateur et tapota sur le clavier ; le moniteur revint à la vie. Il alluma sa lampe de bureau, ouvrit sa mallette, en sortit une disquette et l'inséra dans le lecteur. À une

époque, Faith appréciait l'aspect solide et masculin de cette pièce, mais à présent, elle y était mal à l'aise, comme un gamin dans le bureau du proviseur.

Le bureau était rangé et propre. On y trouvait un canapé et des fauteuils en cuir capitonnés. Il y avait des marines victoriennes aux murs, un buste de Socrate sur un socle et des étagères chargées de livres et de périodiques médicaux. Sa table de travail était un charmant bureau de partenaires en noyer, cadeau qu'elle lui avait fait pour l'anniversaire qui avait suivi leur emménagement, et qui avait coûté une bonne partie des économies qu'elle avait accumulées au cours de sa courte carrière dans la restauration.

Elle avait arrêté de travailler parce qu'il le lui avait demandé, peu de temps avant leur mariage, douze ans plus tôt. Elle adorait son boulot et la société qui l'avait embauchée à la sortie de l'école – il s'agissait principalement de préparer des repas de directeurs –, cependant, elle avait été heureuse de se concentrer sur l'aménagement de leur nid, à Ross et à elle. Une fois leur installation terminée, elle comptait faire les études de nutritionniste dont elle avait toujours rêvé.

Toutefois, Ross avait rejeté d'emblée l'idée qu'elle retourne à l'université ou qu'elle retravaille à temps partiel. Il avait beaucoup insisté sur le fait qu'il ne voulait pas qu'elle s'épuise à étudier ou travailler, alors que la seule chose qui l'intéressait en réalité, c'était de la garder à la maison pour savoir constamment où elle se trouvait.

Alors, elle s'était impliquée dans la vie de la communauté locale. Little Scaynes, le hameau tout proche, consistait en une rangée de cottages victoriens construits à l'origine pour accueillir les ouvriers du rail qui construisaient la ligne Londres-Brighton, un ensemble de maisons et de bungalows plus grands et récents éparpillés au hasard, une église normande avec de magnifiques fresques anciennes, des champignons sur les murs, une colonie de grandes vrillettes en pleine santé et un vicaire dont le dentier claquait lorsqu'il s'adressait à sa congrégation pathétique.

Little Scaynes n'avait pas d'épicerie, et son unique pub avait fermé en 1874, lorsque la route qui reliait Lewes à Londres avait été déplacée quatre kilomètres et demi plus au sud. Le magasin le plus proche se situait trois kilomètres plus loin et risquait de fermer bientôt du fait de la présence toute proche d'un hypermarché. Faith était membre d'une association créée pour tenter de sauver le petit commerce, même si, comme tout le monde, elle n'y faisait ses courses que lorsqu'elle avait besoin d'un dépannage. Et, comme tout le monde, elle se sentait coupable.

En dépit de sa taille misérable, Little Scaynes avait une vie politique intense et une véritable armée d'activistes en jupe de tweed,

chaussures orthopédiques et brushing. Il semblait à Faith que les gens de la campagne passaient le plus clair de leur temps à essayer de sauver des choses ou de stopper le progrès. Depuis leur emménagement dix ans plus tôt, elle avait participé à de nombreux projets de ce genre, en partie pour se faire des amies, mais également parce qu'elle était incapable de dire non.

En ce moment, en plus de sa campagne en faveur de l'épicerie du village, elle avait rejoint des associations qui luttait pour la sauvegarde du toit de l'église, de la bibliothèque locale, d'un ancien taillis de hêtres menacé par un projet immobilier, d'un chemin communal bloqué depuis des années par un fermier intransigeant, et elle était un membre actif de la branche locale du Comité national pour la protection de l'enfance. Elle était impliquée dans un mouvement visant à empêcher la modernisation d'une grange située en bordure du hameau, dans un autre qui tentait d'empêcher la mise en place d'une déviation et l'aménagement d'un nouveau parcours de golf, et elle luttait contre le phagocytage de leur conseil paroissial par celui du village voisin.

Cependant, sa plus belle réussite était d'avoir contribué à réunir plus de cinquante mille livres pour envoyer la fille d'un éleveur local atteinte d'une leucémie se faire opérer aux États-Unis – Ross avait joué de son influence aussi –, intervention qui avait sauvé la vie de la fillette de cinq ans.

Son visage apparut sur le moniteur. Quelques instants plus tard, la photo céda la place à une autre, qui la montrait de profil.

— Voilà à quoi tu ressembles aujourd'hui, dit Ross.

Elle se sentit soudain extrêmement fatiguée et bâilla en essayant de se rappeler quand ces clichés avaient été pris. Sur la plage, devant leur hôtel de Phuket il y a trois semaines, se souvint-elle en reconnaissant le décor.

Ross désignait son nez sur l'écran. Il suivait son arête avec le doigt et dessinait une courbe.

— Une opération très simple. Seulement quelques jours d'inconfort et après...

Il appuya sur une touche et une nouvelle photo apparut, toujours de profil, mais avec un nouveau nez.

Elle n'était pas réellement surprise car il lui avait fait plusieurs remarques à ce sujet ces derniers temps, toutefois, elle trouva choquant le fait qu'il ait choisi ce moment pour lui en parler, alors qu'il était si tard et qu'elle ne se sentait pas bien. Puis elle comprit que c'était justement pour cela qu'il avait choisi ce moment.

— On pourrait reparler de cela demain matin, Ross ? Je suis vraiment trop fatiguée.

— J'ai réservé une chambre à la clinique lundi prochain. Ta mère

pourra garder Alec...

— Non, le coupa-t-elle. Je te l'ai déjà dit : je ne veux plus d'opération.

La colère qu'il avait contenue durant toute la soirée était sur le point de déborder.

— Faith, tu sais combien de femmes seraient prêtes à se couper le bras droit pour profiter gratuitement des mêmes interventions que toi ?

Elle eut un sourire acide et lui tendit le bras.

— Eh bien ! vas-y, coupe-le. Tu m'as déjà retiré des morceaux de toutes les autres parties du corps.

— Ne sois pas ridicule.

— Je ne le suis pas. Si je ne te plais pas telle que je suis, épouses-en une autre.

Il parut si authentiquement blessé qu'elle se sentit presque coupable. Puis sa colère monta de s'être laissé manipuler de la sorte. Ross était comme un comédien qui menait son public à la baguette. Il jouait avec son esprit et ses émotions depuis des années, et elle s'était une nouvelle fois emportée. Mais cela n'arriverait plus.

— Chérie, reprit-il, tous les chirurgiens esthétiques du monde opèrent leurs femmes. Merde ! lorsque tu m'accompagnes à un colloque, tu fais office de vitrine, de lettre de recommandation. Les gens te regardent et voient une image de la perfection. Ils se disent : « waouh, vise un peu la femme de ce type – il doit vraiment être très bon ! »

— Je serais donc un genre de book vivant ? C'est cela que je suis pour toi ? Un échantillon ?

Cela le blessa encore davantage, semblait-il.

— Chérie, tu m'as répété cent fois que tu n'aimais pas ton visage – tu me parlais de ton menton, de tes pommettes pas assez saillantes. C'est tout ce que j'ai corrigé, et cela t'a rendue magnifique, tu me l'as dit toi-même.

— Et mes seins ?

— Je n'ai rien retiré à tes seins, j'en ai plutôt ajouté.

— Parce qu'ils n'étaient pas assez gros pour toi.

Il se rapprocha d'elle et haussa un peu la voix.

— Écoute, n'oublie jamais que tu n'étais rien avant. À peine une fille ordinaire. C'est moi qui ai détecté ton potentiel. J'ai fait de toi la magnifique femme que tu es aujourd'hui. Toi et moi, on s'est rendu mutuellement service. Notre relation marche dans les deux sens. Je t'aide, tu m'aides dans ma carrière grâce à ton allure, à ta personnalité, à...

— Tu aurais dû me laisser comme j'étais, puisque tu ne supportes pas que d'autres hommes me regardent. Tu aurais préféré que je reste

un vilain petit canard.

Il la regarda droit dans les yeux en tremblant. Il ne l'avait jamais frappée, mais Faith sentait que cela n'allait pas durer.

— Tu ne te contentais pas de regarder cet homme. Il te baisait du regard.

— C'est ridicule, rétorqua-t-elle en se retournant. Je vais me coucher.

Ross lui agrippa l'épaule si fort qu'elle gémit de douleur. Elle lâcha son sac à main. Son rouge à lèvres et son poudrier se déversèrent par terre.

— Je te parle !

Elle s'agenouilla et ramassa ses objets.

— Eh bien moi je ne te parle plus pour ce soir. Je ne me sens pas bien et je vais me coucher.

Lorsqu'elle fut en haut des marches, il cria :

— Faith, je suis...

Elle l'entendit à peine car sa nausée la reprit. Elle voulut se rattraper à la rampe mais n'y parvint pas et tomba en avant.

Ross la souleva. Elle se débattit, mais son étreinte était douce et sa voix calme.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te crier dessus. Tu ne sais pas à quel point tu comptes pour moi. Je t'aime plus que tout, Faith. Tu es tout pour moi. Toi et Alec. Avant toi, je ne vivais pas réellement. Avant de te rencontrer, j'ignorais ce que signifiaient les mots amour et chaleur. Je sais que je ne suis pas toujours facile, mais c'est parce que je t'aime. Tu comprends ?

Elle lui retourna un regard morne. Elle avait entendu ce discours tant de fois. Oui, elle comprenait ce qu'il voulait dire. Enfin, elle comprenait des mots qui avaient perdu tout sens.

— Tu sais comme j'ai peur quand tu ne vas pas bien. Je veux que tu consultes un médecin. Demain, tu verras Jules. Je demanderai à Lucinda de l'appeler dès qu'elle sera là.

Lucinda était la secrétaire de Ross, et Jules Ritterman leur médecin de famille – Ross avait suivi ses cours à la faculté de médecine. Faith se moquait bien de ce type, mais elle se sentait trop faible pour discuter. Par-dessus tout, elle voulait s'allonger et dormir.

Sa tête lui tournait.

— Je vais bien, dit-elle. Tout va s'arranger.

— Je veux que tu voies Jules.

Quelque chose dans sa voix la surprit. Son insistance.

— Je vais bien. Ce doit être le décalage horaire ; je ne me suis pas encore remise du voyage.

— Cela fait une semaine que tu as la nausée, et cela ne passe pas. Tu as peut-être chopé un microbe en Thaïlande, et si c'est le cas, il

faut lui donner un bon coup sur la tête. *Capisce ?*

Elle entra dans la chambre, s'assit sur le lit, retira ses lentilles et les rangea dans leur boîte, puis s'allongea, reconnaissante. Ross était debout à côté d'elle. Elle se raidit, prudente, même s'il était redevenu le Ross doux et attentionné.

— *Capisce ?*

Elle essaya d'y réfléchir. Cela signifiait retourner à Londres demain. Plus que quelques semaines avant l'anniversaire de Ross ; cela lui donnerait l'occasion de faire les magasins.

— D'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— En plus, ajouta-t-il en la prenant fermement par les épaules, on a besoin de te requinquer avant de t'opérer.

Chapitre 8

Il était 6 h 15 du matin, le 13 mai. Cinq semaines seulement avant le jour le plus long de l'année, et pourtant, il faisait aussi froid qu'au mois de février. Les informations avaient annoncé qu'il avait neigé durant la nuit dans certaines parties du pays.

Vêtu d'un survêtement, de gants et de baskets, Oliver Cabot retira l'antivol de son vélo Saracen rouge foncé, ouvrit la porte et poussa le VTC sous le porche de son immeuble en frissonnant. Il y avait, dans le froid de Londres, une humidité qui vous pénétrait jusqu'aux os, pensa-t-il, et qui avalait la moindre trace de chaleur. Après le sud de la Californie, cela lui avait fait un choc. Il ne s'était toujours pas habitué, et doutait de plus en plus fortement d'en être capable.

Il attacha son casque, monta sur le vélo, mit le compteur à zéro et appuya sur les pédales. Il prit progressivement de la vitesse sur Portobello Road, calme et peu fréquentée dans la semaine, puis tourna à gauche dans Ladbroke Grove.

L'air était glacial sur son visage, et il dut pédaler très fort pour commencer à transpirer. Malgré le froid, il appréciait Londres à cette heure-ci. Prendre possession d'une ville alors que tout le monde dormait encore procurait un sentiment très spécial. Il aimait voir les éboueurs à l'œuvre, les distributeurs de journaux, de lait, les femmes occasionnelles, épuisées et ébouriffées, qui sortaient de taxis encore vêtues de leurs tenues de soirée.

Aujourd'hui, les rues semblaient encore plus désertes que d'habitude. Il fut doublé par deux voitures, puis par un taxi qui transportait un passager anonyme, silhouette non identifiée assise sur la banquette arrière. Un poème sur Londres lui vint alors à l'esprit, et il essaya de se rappeler le nom du poète. Thom Gunn, peut-être ?

Indifférent à l'indifférence qui t'a conçu...

Il maintint son rythme. Le monde anonyme qu'il traversait le considérait avec son indifférence habituelle. Toutefois, quelque chose avait changé en lui. Le souvenir de la femme vue lors du dîner de la veille. Faith Ransome. La façon dont elle l'avait regardé depuis l'autre extrémité de la salle bondée. Ses regards n'avaient rien d'indifférent. Ils étaient...

Elle est mariée, Oliver Cabot. Sors-toi cette fille de la tête.

Il longea des rues transversales aux jolies maisons mitoyennes vers Bayswater Road, puis traversa Hyde Park en direction du Serpentine. Il en fit le tour en regardant les canards, les reflets dans l'eau.

Durant les jours, les semaines, les mois qui avaient suivi la mort de Jake, il avait couru tous les jours au petit matin le long des canaux de Venice, de la plage, de l'océan. Il avait couru avant le lever du jour, mesurant la distance parcourue en comptant les tours des maîtres nageurs qui s'élevaient, étranges, dans les ténèbres, tels les miradors d'un camp de concentration.

Tel était son état d'esprit à l'époque. Il se sentait prisonnier de sa propre vie. De ses propres pensées. Devoir se réveiller chaque matin, quitter la paix du sommeil pour cette sombre réalité, devoir vivre dans un monde sans Jake. Jake qui avait été arraché à son existence. À *leur* existence.

Huit années s'étaient écoulées depuis cette époque. La douleur paralysante du chagrin avait cédé la place à un désespoir muet. Partout où il regardait, le monde lui rappelait ce qu'il avait perdu. C'était une des raisons pour lesquelles il appréciait particulièrement ce moment de la journée : à l'époque, il avait pris l'habitude de sortir au petit matin parce qu'il n'y avait pas d'enfants dans les rues.

Il passa à côté d'un groupe d'employés de la voirie occupés à décharger du matériel d'un camion. L'air n'était plus froid. *Faith Ransome. J'aime ton prénom. Faith. Quelque chose me dit que tu n'es pas heureuse, Faith. Tu voulais me séduire, hier soir. Il y avait du désespoir sur ton visage. Tellement belle et pourtant tellement désespérée.*

Il appuya son vélo contre un arbre et marcha jusqu'à son emplacement habituel, près d'un laurier massif. Devant lui, sur la surface lisse, s'étiraient les reflets sombres des arbres situés sur l'autre berge.

Trois mots tournaient en boucle dans sa tête en un mantra silencieux. *Homme. Terre. Ciel.* Il resta aussi immobile et silencieux qu'un arbre pour permettre à Chi, l'énergie vitale universelle, de se déverser en lui. Comme il commençait à méditer, une seule personne assiégeait son esprit et l'obsédait.

Pourquoi es-tu si désespérée, Faith ?

Aurai-je la chance de te revoir ?

Chapitre 9

Sur un canapé peu confortable, derrière un paravent, dans la salle de consultation de Wimpole Street, un élastique enroulé autour du bras, Faith retenait sa respiration. Elle n'avait jamais aimé les piqûres. L'aiguille touchait sa peau, à présent, la goûtait. Elle regarda sans voir. Puis elle grimaça lorsque le métal la transperça. Une douleur aiguë, comme si l'aiguille s'était enfoncée jusqu'à l'os, suivie par une autre, plus sourde. Du coin de l'œil, elle voyait le tube transparent de la seringue se remplir rapidement de sang écarlate.

Au-dessus d'elle, deux visages la fixaient avec inquiétude : l'infirmière du docteur Ritterman – une femme d'une cinquantaine d'années à l'air grincheux – et le docteur lui-même.

— Bien, Faith, dit-il en passant de l'autre côté du paravent. Vous pouvez vous rhabiller maintenant.

Quelques minutes plus tard, assis derrière un bureau de la taille d'un petit pays, Jules Ritterman étudiait ses résultats. Le docteur était un homme minuscule d'une soixantaine d'années à la peau semblable à du cuir desséché striée par des tranchées horizontales et des crevasses moins profondes qui lui donnaient des airs de tortue sage. Avec son costume gris rayé, ses cheveux fins et ses grandes lunettes démodées, il aurait pu passer pour un expert-comptable ou un avocat. Sauf qu'il portait également une chemise d'un rose saumon flamboyant et un nœud papillon grenouille écrasée.

La pièce était beaucoup plus grande que nécessaire. Assise dans une bergère à oreilles devant le bureau, Faith contemplait les murs, le manteau de cheminée en albâtre, la pluie qui dégoulinait sur la fenêtre et le paysage gris de cette matinée de mai. Selon Ross, Jules Ritterman était le praticien le plus demandé de tout Londres. Il était le médecin généraliste de tous ceux qui comptaient dans cette ville. Issu d'un milieu modeste, Ross avait courtoisé cet homme et était devenu son ami proche. Comme c'était typique de sa part...

Peut-être Ritterman était-il lui aussi parti de rien, pensa-t-elle. Peut-être était-il l'enfant de réfugiés juifs sans le sou et avait-il bâti sa réputation à force de travail et de détermination. Peut-être avait-il un talent et un caractère hors norme. Elle ne s'était jamais rapprochée de lui ou de sa femme tout aussi froide, mais elle comprenait pourquoi il plaisait tant à son mari. Par ailleurs, il ne pouvait pas être devenu le médecin des grands de ce monde sans être bon dans son domaine. Elle regrettait seulement de ne pas avoir un médecin à qui elle aurait pu parler. Chaque fois qu'elle avait évoqué ce problème avec Ross, celui-

ci s'était mis en colère. À ses yeux, Ritterman était le meilleur ; il ne pouvait pas imaginer qu'elle ait envie de voir quelqu'un de moins bon.

Ritterman posa les coudes sur le bureau.

— Bien. Faith, je crois qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Sans doute avez-vous ramené une vilaine bactérie de votre voyage en Thaïlande. C'est un des dangers des voyages exotiques, j'en ai peur – rencontrer des bêtes que notre système immunitaire n'est pas habitué à combattre. Les choses s'arrangeront probablement d'elles-mêmes. Néanmoins, je vais faire effectuer quelques analyses de sang et d'urine, histoire de ne rien laisser au hasard. J'informerai Ross d'une éventuelle découverte fâcheuse.

— Pourquoi ne pas m'en informer *moi* ? demanda-t-elle un peu sèchement.

C'était toujours la même chose avec Ritterman : il la traitait comme une écolière.

— Vous avez de la chance d'avoir un mari capable de vous expliquer vos problèmes médicaux, vous ne trouvez pas ?

— Eh bien, non ! Je préférerais que vous me disiez vous-même ce qu'il y a à dire.

Il la gratifia d'un sourire apaisant quoique pas tout à fait soumis. Cela la mit en colère, mais elle choisit de se taire. Elle connaissait les façons de Ritterman. Même quand ils essayaient d'avoir un enfant et que le test avait confirmé qu'elle était bien enceinte, le médecin avait appelé Ross.

— Je ne vous avais pas vue depuis un bout de temps. Comment vous sentez-vous ?

— Vous voulez parler de ma dépression ?

— Oui.

— Beaucoup mieux. Je n'ai pas pris de Prozac depuis plus d'un mois.

Elle n'arrivait pas à lire sur son visage s'il l'approuvait ou non.

— Vous vous sentez plus positive ?

— À propos de la vie ?

— En général.

— Un peu. Enfin, je crois.

— Peut-être devriez-vous continuer un peu le Prozac. S'il vous aide à positiver...

— Je me débrouille très bien sans.

— D'accord, acquiesça-t-il en hochant la tête. Pour ce qui est de votre bactérie, ma secrétaire transmettra mon ordonnance à Ross.

— Et pourquoi pas à moi ?

— Ce sera beaucoup plus facile de cette façon, la gronda-t-il doucement. Vous n'aurez pas à faire la queue pour venir la chercher.

— Faire la queue ne me dérange pas.

Furtivement, ses yeux se posèrent sur sa montre ; le message n'aurait pu être plus clair.

Elle s'en fut, insatisfaite et humiliée.

Il était 11 h 30. Il pleuvait à verse. Elle prit un taxi jusqu'au magasin *General Trading Company* de Sloan Street. Ross était un maniaque des marques. Pour ses cravates et ses chemises, il ne jurait que par Jermyn Street où se trouvaient *Turnbull and Asser*, *Hilditch and Key* ou encore *Lewin's*. Pour la nourriture, il n'avait confiance qu'en *Fortnum & Mason*, *Jackson's* ou *Harrods*. Et lorsqu'il s'agissait de tabac, seul Dunhill trouvait grâce à ses yeux. *General Trading Company* se trouvait sur sa liste de magasins autorisés.

Faith adorait l'atmosphère riche de *GTC*. Avec ses petites salles interconnectées emplies de trésors et ses vendeurs à l'accent bourgeois, elle avait l'impression d'être dans un club privé. L'écharpe de soie, portée autour du cou ou sur les épaules, était de rigueur pour toutes les clientes. Cornelia James, Hermès, Gucci – autant de totems de tribus rivales.

Faith en portait une elle-même. La signature de Cornelia James était fièrement exposée sur le devant de son pardessus Max Mara. Avant de rencontrer Ross, elle s'intéressait très peu à la mode et aux marques – notamment parce qu'elle n'avait pas d'argent. Ross en avait fait une snob, mais cela lui plaisait. Pour plaisanter, ils parlaient de thérapie au détail. Lorsqu'elle était au fond du gouffre, il lui arrivait de venir à Londres pour faire une razzia dans les boutiques de créateurs, histoire de se remonter le moral. Ross ne lui avait jamais demandé de moins dépenser, au contraire, il l'avait encouragée. Il voulait qu'elle soit toujours habillée à la dernière mode, qu'elle porte ce qui se faisait de plus beau. Toutefois, elle ne se sentait jamais vraiment à son aise dans ses vêtements les plus luxueux.

Elle savait qu'elle se fondait parfaitement dans la masse, ici, que personne ne savait qu'elle était issue d'un milieu modeste et qu'elle avait été éduquée dans une école publique, pourtant, elle avait le sentiment de ne pas être à sa place. La moitié des clients du magasin se connaissaient, semblaient avoir grandi ensemble. *C'était cela la différence*, se dit-elle. On lisait sur leur visage la confiance inhérente à leur appartenance aux couches les plus aisées de la société ; cette confiance, on ne pouvait ni l'acheter ni l'acquérir grâce à quelques coups de scalpels. Soit on était né là où il fallait, soit on ne l'était pas.

Faith tapota sur une vitrine, désigna un portefeuille en crocodile et demanda à un vendeur presque exagérément séduisant si elle pouvait le regarder de plus près.

— C'est un portefeuille magnifique, dit l'Adonis en déverrouillant la vitrine. Extraordinaire.

Elle le retourna dans ses mains, le porta à son nez et savoura le

délicieux parfum du cuir. Puis elle l'ouvrit et examina ses compartiments.

— Vous savez si les dollars tiennent à l'intérieur ? demanda-t-elle. Mon mari se plaint toujours de l'étroitesse des portefeuilles anglais.

— Il faut que je me renseigne, répondit le jeune homme.

Avant qu'il ait eu le temps de bouger, une main surgit derrière Faith et posa un billet de un dollar flambant neuf sur le comptoir.

— Voilà, dit un homme à l'accent américain. Vous voulez essayer ?

Faith se retourna et écarquilla les yeux, stupéfaite et incrédule, sur l'Américain grand et mince en manteau noir.

— Euh... Merci... Euh... Bonjour, dit-elle, maladroite en refrénant son excitation car elle ne voulait pas se faire de fausse joie.

Il sourit.

— Bonjour ! Comment avez-vous trouvé ce dîner ?

C'était *lui*. Son admirateur de la veille.

Chapitre 10

— Le dîner était pas mal, répondit Faith.

Il sourit et lui signifia qu'il ne la croyait pas.

Elle aimait son visage. Il n'était pas vraiment beau au sens conventionnel du terme ; il était long, presque chevalin, et son nez – long également – était particulièrement abrupt et semblait avoir été récupéré dans une boîte de pièces détachées puis posé là par inadvertance. Toutefois, ce visage était aussi plein de chaleur, de vie, sage et en même temps joueur, et ce en dépit de ses boucles grises et juvéniles à la fois. Elle avait le sentiment à la fois étrange et confortable qu'ils se connaissaient déjà. Ses yeux gris titane au pouvoir hypnotique voulaient la séduire, mais trahissaient une certaine tristesse.

— En fait, je ne me suis pas tant amusée que cela, avoua-t-elle. C'était même plutôt ennuyeux.

Avec un effort conscient, elle se détourna, car il fallait mettre un terme à ce jeu. C'était si bon, juste pour un moment, de se sentir flattée par cet homme en polo noir, jean noir et manteau incroyablement noir.

De se sentir *désirée*.

Leurs regards se croisèrent de nouveau.

Derrière elle, une voix triomphante s'exclama :

— Oui, regardez, il rentre facilement !

Elle tourna les talons et fit face au vendeur, qui brandissait le portefeuille contenant le billet de un dollar.

— Bien. Parfait, dit-elle. Je... je le prends.

Elle sortit son porte-monnaie des entrailles de son sac, tendit au jeune homme sa carte Gold, puis se retourna vers son admirateur.

— Beau portefeuille, remarqua ce dernier.

— C'est pour mon mari, répondit-elle sans réfléchir.

— Il a de la chance.

Son regard était enjôleur.

Faith chercha maladroitement les bons mots, puis se lança :

— Vous... vous pensez que c'est un beau cadeau pour un mari ?

— Absolument.

Il se pencha pour prendre l'objet. Elle sentit alors son odeur, forte et masculine, un parfum qu'elle ne reconnaissait pas mais qui lui plut beaucoup.

— Il est vraiment élégant, reprit-il en l'examinant. Magnifique, même, si l'on oublie le crocodile qui a servi à sa confection.

Elle se demanda s'il plaisantait ou non.

— Vous aimez les crocodiles ?

Il reposa l'objet. Sa voix profonde, son ton laconique grondèrent dans sa gorge :

— Je préfère les avoir en portefeuille qu'en compagnon de bain.

Faith rit.

— Vous avez le temps de boire un café ? demanda-t-il.

Elle lui rendit son regard. Des voyants *Attention danger !* clignotaient dans sa tête. Elle avait d'autres cadeaux à acheter aujourd'hui, dont des chocolats Godiva – à ne surtout pas oublier ; peu importaient les autres cadeaux, si elle oubliait de lui offrir ces chocolats, Ross bouderait immanquablement. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : 11 h 45. Elle avait une demi-heure devant elle. Sa mère irait chercher Alec à l'école, aussi pouvait-elle se permettre de rentrer tard. Et puis, elle dirait à Ross qu'elle lui cherchait des cadeaux d'anniversaire.

— Oui, répondit-elle. Pourquoi pas ?

Il lui tendit la main.

— Je m'appelle Oliver.

— Faith.

Ils se serrèrent la main. Il avait les doigts longs et la poigne ferme.

— Faith Ransome, précisa-t-il.

Pendant une seconde, elle se demanda d'où il tenait cette information. Avait-il lu son nom sur sa carte de crédit ?

— Faith, dit-il en la regardant droit dans les yeux. C'est un joli prénom. L'écrivain H. L. Mencken définissait la foi comme une « croyance illogique en l'occurrence de l'improbable ». Vous vous reconnaissez dans cette description ?

— Je crois, répondit-elle avec un sourire.

Puis elle signa le reçu de sa carte.

Dans le café du rez-de-chaussée, Faith eut envie de commander un cappuccino mais préféra se rabattre sur un thé vert à cause de sa nausée. Tandis que son admirateur portait leur plateau vers une table située dans un coin, la jeune femme le suivit à distance en scrutant la salle à la recherche de visages connus.

Calme-toi, ma fille ! dut-elle se répéter. *Pour l'amour du ciel, tu ne t'apprêtes pas à tromper ton mari, mais à prendre le thé avec un homme !*

Pourtant, elle avait les nerfs en pelote. À cause de son attirance pour cet homme, à cause du fait que Ross risquait de découvrir qu'elle était allée au café avec un autre. Si cela devait arriver, elle en entendrait parler pendant des semaines. Elle s'assit derrière la minuscule table ronde, le dos tourné vers un mur de plantes qui sentait très fortement l'humidité.

— Vous m'avez dit votre nom de famille ? demanda-t-elle.

- Cabot.
- Comme l'explorateur ?
- Oui. C'est un cousin éloigné.
- Très éloigné, alors.
- Pourquoi cela ?
- Il est mort il y a cinq cents ans.

Il sourit.

- Touché.

Normalement, elle ne prenait pas de sucre, mais là, elle se sentait en manque d'énergie. Elle déchira un sachet et le vida dans sa tasse.

— Une infusion de plante chinoise sucrée avec de l'essence de canne indienne, déclama-t-il comme s'il s'agissait d'un poème.

— C'est beaucoup plus élégant que de dire une tasse de thé et un morceau de sucre.

Il fixa sur elle un regard intense et chaud, et elle ne se soucia plus d'être vue. Elle commençait à se sentir libre, comme si le fait de boire le thé avec cet étranger excentrique était un genre de petite révolution contre la tyrannie de Ross.

- Dites-moi, reprit-elle, qu'êtes-vous venu acheter ici ?

— Je suis venu jeter un œil sur une liste de mariage – un collègue de travail se fait passer la bague au doigt.

- Superbe endroit pour déposer une liste de mariage.

— À vrai dire, c'est moi qui lui ai donné cette idée. Il n'y a pas meilleur magasin dans le monde entier. Tout y est tellement anglais. Bien plus que chez *Harrods* ou *Harvey Nichols*.

- Et *Liberty's* ?

- Non, je préfère venir ici. Et vous ?

- Moi aussi, j'ai toujours préféré venir ici.

Le silence s'installa pendant quelques secondes.

— Au fait, s'enquit-elle, je suis curieuse, mais comment connaissez-vous mon nom ?

— C'était évident. Vous êtes la femme du chirurgien esthétique, non ?

Elle pencha la tête sur le côté d'un air insolent et dit :

- Y a-t-il d'autres choses que vous voudriez me révéler sur moi ?

Il y en avait effectivement, toutefois, Oliver Cabot préféra s'abstenir. Il était toujours sous le choc de l'avoir croisée ici. C'était son magasin préféré, mais il n'y avait pas remis les pieds depuis Noël dernier. Et il n'avait rien de spécial à y faire aujourd'hui. Il avait déjà acheté le cadeau de mariage – un cache-pot en porcelaine – par téléphone.

Ça marche, se disait-il. *Quand on veut vraiment quelque chose, on peut forcer le destin. La force de l'esprit.* S'il avait compris cela huit ans plus tôt, peut-être – *peut-être* seulement – que Jake serait encore là...

Ce matin, sur son vélo, il pensait à elle. Et puis elle était sortie de son esprit. Avant de réapparaître soudainement. La connexion avait été si forte qu'il se demandait s'ils n'avaient pas communiqué par télépathie. Il prenait sans doute ses désirs pour des réalités. Et pourtant elle était là, assise devant lui, le sourire aux lèvres, attendant qu'il réponde à sa question, vêtue d'un foulard en soie et d'un élégant manteau. Huit ans plus tôt, il aurait conclu à une coïncidence. Il avait étudié la médecine et il savait que la télépathie n'existait pas. Mais il savait aussi comme tous ses collègues que le meilleur des médicaments était un placebo. *La force de l'esprit humain.*

Elle était légèrement maquillée et son regard était chaud, alerte, toutefois, le désespoir qu'il y avait lu la veille était toujours présent, dans ses mouvements, son aura. Et il y avait autre chose, qui ne lui plaisait pas beaucoup.

Sans rien dire, il tendit le bras, la prit par le poignet et entreprit d'étudier les lignes de sa main. Son poignet était ferme, fin, voluptueux, mais il essaya de ne pas y penser. Il essaya de bloquer son parfum, d'ignorer le plaisir que lui procurait le fait de tenir cette main chaude et de douce, et de *se concentrer*.

Tandis qu'Oliver Cabot suivait doucement sa ligne de vie avec son index, un léger et surprenant picotement érotique lui parcourut le corps, comme s'il avait appuyé sur un bouton profondément enfoui en elle.

Il continua à longer différentes lignes.

— La ligne d'amour, de santé.

Il fronça les sourcils.

Le sentiment qu'elle avait ressenti à l'étage, cette sensation qu'ils étaient de vieux amis se renforçait.

— Là, c'est votre ligne de vie. Ici, expliqua-t-il en désignant un trait transversal, elle est brisée au tiers de sa longueur, ce qui signifie que vous allez vivre des bouleversements importants entre trente et trente-cinq ans... Je suppose que cela signifie maintenant.

— Quel genre de bouleversements ?

— Cela peut être n'importe quoi. En tout cas, il s'agira forcément d'un changement majeur. Il se peut que cela ait un rapport avec votre vie intime. Un divorce, peut-être.

Elle se détourna – maladroitement, cette fois.

— Voyez-vous autre chose dans ma main ?

— Bien sûr. Que voulez-vous savoir, au juste ?

— Les bonnes choses seulement. Faites le tri pour moi.

Il sourit et reprit son examen. Soudain, sa mine s'assombrit. Il la regarda, l'air inquiet.

— Comment va votre santé ?

Elle ne lui dit pas qu'elle se sentait nauséuse.

— Bien, merci. Pourquoi ? ajouta-t-elle d'une voix un peu incertaine.

— Oh ! pas grand-chose.

— Qu'avez-vous vu ?

Il avait des mains jolies et bien entretenues.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter.

— Il y a soixante secondes, je n'étais pas inquiète du tout, mais là, je suis terrorisée.

— Il n'y a pas de quoi. Votre ligne de santé montre que...

Il s'interrompit.

— Elle montre quoi ?

— Un possible problème. Il faut juste en être conscient. Cela ne signifie pas forcément quelque chose de grave.

— Quel genre de problème ?

— Impossible à dire, répondit-il dans un haussement d'épaules. Faites contrôler votre état de santé régulièrement, et tout ira bien.

Je sors de chez le médecin, faillit-elle dire. *J'y étais ce matin*. Peut-être sentait-il qu'elle avait attrapé une bactérie. Peut-être le voyait-il dans ses yeux ou sur sa peau.

— C'est votre métier ? demanda-t-elle, incrédule. Vous êtes chiromancien ?

Il rit.

— Je lis dans les lignes de la main, mais je ne suis pas diseur de bonne aventure. Je m'intéresse aux manières dont l'extérieur nous informe de ce qu'il y a à l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous faites alors ? Vous êtes médecin ?

— Vous avez entendu parler du Centre de médecine douce Cabot ?

Cela lui disait effectivement quelque chose. Il lui semblait avoir récemment lu un article dans la presse à son sujet. Alors, elle se souvint.

— Dans le *Times*, il y a un mois ? C'est vous qui avez publié ce réquisitoire virulent contre la profession médicale ?

Il but une gorgée de son expresso d'un air pensif.

— Sans vouloir manquer de respect à votre époux, dans notre monde occidental, le médecin moyen n'est qu'une vulgaire marionnette. Un savant, oui, mais aux pieds et aux mains liés, une victime au passé difficile. Vous vous rendez compte ? Dix années passées à apprendre du vent ?

— Une victime, vous dites, mais victime de quoi ?

— D'un système qu'il a contribué à créer dans l'intention vaine de rendre le monde meilleur. En réalité, son travail consiste principalement à enrichir des sociétés, à leur permettre d'organiser des dîners absurdes comme celui d'hier soir.

— Sociétés dont vous n'avez pas refusé l'hospitalité.

— J'étais là pour fureter, même si, il est vrai, j'ai ma carte de docteur en médecine. Toutefois, je ne pratique pas, ou plutôt je ne pratique plus.

— Parlez-moi de votre Centre de médecine douce Cabot.

— Vous devriez nous rendre une petite visite. Nous accomplissons un travail vraiment très intéressant.

— C'est-à-dire ?

— Nous pratiquons plusieurs spécialités : homéopathie, ostéopathie, acuponcture, hypnothérapie, chronothérapie...

— Chronothérapie ?

— C'est une technique en plein développement fondée sur l'étude de l'horloge biologique. Nous effectuons de nombreuses recherches sur les rythmes circadiens. Il semblerait que le cycle du corps humain ne soit pas égal à vingt-quatre heures, mais à vingt-cinq heures et demie, ce qui ferait de nous un cas unique sur cette planète. Je pense que cette anomalie pourrait être à l'origine de nombreux problèmes de santé. Laissez-moi vous montrer le genre de choses que nous faisons – ou bien l'épouse d'un éminent chirurgien esthétique n'est-elle pas autorisée à parler à un charlatan comme moi ?

Elle sourit. Ross avait le plus grand mépris pour les médecines alternatives et la plupart des médecines douces. Ils s'étaient déjà disputés à ce sujet, dans le passé. Ross avait été furieux lorsque, sur le conseil d'une amie, elle avait essayé l'acuponcture après s'être blessée au ski. Non, plus que furieux : *incandescent* de colère.

D'après lui, la médecine clinique occidentale était la seule qui méritait qu'on s'intéresse à elle. Ce qui l'énervait par-dessus tout, c'était le fait que n'importe qui pouvait pratiquer une médecine alternative après quelques semaines de stage, alors que lui avait étudié et s'était formé pendant douze ans, apprenant tout ce qu'il y avait à apprendre sur toutes les molécules qui composaient le corps humain.

Ross détestait les médecines alternatives encore plus que les charlatans de la chirurgie esthétique – les médecins qui étaient autorisés à pratiquer dans les cliniques spécialisées sans avoir jamais été formés à la chirurgie plastique.

— Peut-être votre époux voudra-t-il vous accompagner, proposa Oliver. Nombre de nos traitements et thérapies sont des soins postopératoires.

Cela la déçut un peu. Essayait-il simplement de la gagner à sa cause ? Elle imaginait tout à fait la réaction de Ross.

— Je ne crois pas – enfin, vous savez, il est très occupé.

Elle le sentit soulagé et en fut heureuse. Il n'avait invité Ross que par courtoisie, et rien d'autre. Il n'était intéressé que par elle.

— Pourquoi pas demain ? demanda-t-il. Je vérifierai mon

planning, mais je pense que vous pourriez rester pour déjeuner.

— J'adorerais, mais j'habite dans le Sussex. Je ne viens pas en ville très souvent.

— Vous avez de la chance, c'est un bien bel endroit. Très bien, alors, la prochaine fois que vous viendrez en ville ?

Leurs regards se croisèrent. C'était si bon et si dangereux. Elle était flattée, mais son bon sens lui criait de terminer son thé, de le remercier poliment et de sortir définitivement de sa vie. La dernière chose dont elle avait besoin en ce moment, c'était de débiter une relation avec un autre homme. Il lui fallait trouver un moyen de mettre de l'ordre dans son existence et se ménager une porte de sortie. Il n'était pas impossible que Ross accepte finalement de la laisser partir, en revanche, il risquait de se braquer s'il apprenait qu'elle avait un autre homme dans sa vie.

Cependant, elle trouvait délicieux ce moment passé en compagnie de son admirateur. Comme si les ténèbres qui l'entouraient s'étaient craquelées pour lui montrer qu'une vie différente était possible de l'autre côté.

Oliver Cabot produisit une carte de visite.

— Appelez-moi la prochaine fois que vous ferez le déplacement.

Elle la rangea dans son sac avec l'intention de la jeter dans une poubelle avant de rentrer à la maison. Il ne fallait surtout pas que Ross tombe dessus.

— Merci, dit-elle. Je n'y manquerai pas.

Il lui lança un regard languissant qui semblait dire : *J'aimerais pouvoir vous croire.*

1. *Faith* signifie « foi ». (NdT)

Chapitre 11

Le garçon se tenait au sommet de l'escalier de secours. Il posa le bidon Shell aussi précautionneusement que possible, produisant un bruit métallique à peine perceptible.

De ses mains moites et gantées, il ouvrit la glissière de la poche de poitrine de son anorak et sortit une clé toute neuve, qu'il enfonça dans la serrure de la porte de la cuisine. Il la tourna lentement en retenant sa respiration. Dans la nuit silencieuse, le clic final résonna comme un coup de feu.

Il se figea. Le son mit une éternité à mourir. Le regard rivé sur la pièce sombre située derrière la vitre, son calme l'abandonna et il commença à paniquer. Toutefois, il parvint à se raisonner et, deux minutes plus tard, avait recouvré son sang-froid.

Il se retourna vers la petite cour et leva les yeux vers le squelette de tour en construction situé juste derrière le mur du fond. Aucun problème à l'horizon. Tout se passait comme il l'avait espéré. Jusqu'à en tout cas.

Il appuya sur la poignée et poussa la porte. Elle pivota sans bruit sur des gonds qu'il avait huilés lui-même quelques jours plus tôt. Il fut accueilli par une odeur d'huile rance et de friture, et le bourdonnement du réfrigérateur. Il prit le bidon, entra, referma la porte derrière lui et s'immobilisa dans la pièce exiguë afin d'écouter.

Il entendait les cris et les couinements étouffés de la femme derrière la porte close.

— Oh ! oui, oui, oh ! mon Dieu, oui, comme ça !

La disposition des pièces lui était familière ; il était venu ici à deux reprises lorsqu'elle était au travail.

Il en avait profité pour calculer le temps dont il aurait besoin. Pour s'assurer de son absence, il lui avait suffi de s'arrêter près de la coopérative, de se cacher derrière des gravats d'où la vue était dégagée sur la caisse du magasin. Elle ne sortait de derrière le comptoir que pour ses pauses. Dès qu'elle arrivait au travail, il savait qu'il avait huit heures devant lui. Sa deuxième visite – la plus longue – avait duré deux heures.

La première fois n'avait servi qu'à satisfaire sa curiosité. Il avait fouiné, fouillé dans les tiroirs, regardé derrière ses piles de vêtements, senti l'odeur de cette femme qu'il connaissait à peine. Il avait trouvé de la lingerie en dentelle noire et fait l'expérience d'un sentiment déstabilisant en pressant le bonnet d'un soutien-gorge contre son nez.

Sa mission, lors de cette visite, avait consisté à déterminer si elle

possédait des photographies de lui, histoire de voir s'il comptait toujours pour elle. Il y avait de nombreux portraits d'elle dans le petit salon, la chambre et la cuisine. L'un d'entre eux, le plus grand, était en noir et blanc, un peu flou : bouclettes noires rejetées en arrière, sourire plein de vanité. Mais à qui souriait-elle ?

Il y avait d'autres photos dans les tiroirs et dans deux albums. Des photos d'elle, seule ou avec des hommes. Sur des bateaux, à une course de chevaux, à une course automobile, dans des restaurants, dans des boîtes de nuit.

Dans tout l'appartement, il n'y avait qu'une seule photo de lui.

Il la découvrit retournée dans le fond d'un tiroir, dans une commode en bois, au milieu d'un fouillis de lettres et de documents. Elle était petite – cinq centimètres de côté –, pliée, cornée et délavée. On les y voyait tous les deux assis côte à côte sur une plage de galets. Il devait avoir quatre ans, portait un maillot de bain, était d'une maigreur malade, avait le menton posé sur les genoux, les cheveux ébouriffés et les yeux plissés à cause du soleil. Elle était à côté de lui, mais aurait pu se trouver à mille kilomètres de là. Elle portait un bikini, des lunettes de soleil, et regardait l'objectif d'un air boudeur. C'était une photo d'elle et d'elle seule. Quant au garçonnet assis à ses côtés... savait-elle qui il était ?

Se souvenait-elle encore de lui ?

On ne peut pas partir et oublier les gens comme cela. En tout cas, pas les gens qui vous aiment. On n'a pas le droit de les abandonner. Non, on n'a pas le droit.

Je te le garantis...

Chapitre 12

— Allez, chéri, mange, c'est ton plat préféré.

Alec était assis à la table de la cuisine. Vêtu d'un sweat-shirt des *Razmokets*, ses cheveux bruns – ceux de Ross – plaqués sur le front, il jouait avec un hélicoptère Lego devant un plat de spaghettis bolognaise en train de refroidir. Une paire de baguettes chinoises était plantée dans son bol – il refusait de manger avec autre chose depuis leur voyage en Thaïlande.

— Tu joueras plus tard, insista Faith sèchement. Mamie a préparé ces spaghettis exprès pour toi.

Elle était irritée à cause de ses règles et de deux réunions qui s'étaient éternisées. Ce matin, elle avait passé trois heures à chercher des moyens de financer les réparations du toit de l'église avec les gens de l'association, après quoi elle avait travaillé au dossier monté pour tenter d'empêcher l'aménagement d'un nouveau golf avec les conseillers du village. Malgré le Zantac que lui faisait prendre Ross, elle avait toujours la nausée. Presque une semaine depuis sa consultation chez Jules Ritterman, et toujours aucune nouvelle.

En l'ignorant ostensiblement, Alec retira une brique de Lego jaune du fuselage de son engin et l'enfonça ailleurs en faisant la moue.

Faith se leva si brusquement que sa chaise se renversa. Endormi sur son pouf près du four, Raspoutine sursauta. Elle arracha l'hélicoptère des mains d'Alec.

— Mange ton dîner, lâcha-t-elle.

— J'en veux pas.

Elle posa le jouet sur le marbre noir du plan de travail, prit les baguettes et découpa les spaghettis en petits morceaux. Ross et sa mère gâtaient trop le petit.

Celle-ci était assise, silencieuse, en face d'Alec. Une cigarette fichée entre les lèvres, les yeux plissés à cause de la fumée qui s'élevait en volutes fines, les sourcils froncés, elle faisait semblant de s'intéresser au magazine *Hello !* ouvert devant elle sur le grand plateau en pin. De temps à autre, elle jetait un œil à la télévision qui diffusait *Les Voisins* à un volume bien trop élevé au goût de Faith.

Pas question pourtant de baisser le volume. Après tout, sa mère s'était occupée d'Alec toute la journée – le petit était en vacances. C'était problématique : quel que soit notre âge, on était toujours l'enfant de sa mère, pensa-t-elle, et c'était une des raisons pour laquelle elle n'osait jamais demander à sa génitrice d'éteindre sa cigarette quand Alec était à table. Par ailleurs, en dépit de leurs

différences, elle respectait sa mère. Margaret. Un prénom sensé, solide, comme elle.

Habillée comme il se devait pour affronter une soirée à la campagne, une nuit humide, avec un gros pull-over en laine très épaisse, un pantalon en velours côtelé et des chaussures confortables. Soixante ans dans quelques mois, les cheveux gris et courts, le visage encore joli, quoique marqué par le chagrin et de trop nombreuses années passées à fumer comme un pompier... Elle avait eu son comptant de souffrances. Vingt années à s'occuper de son mari grabataire, à le regarder se détériorer lentement mais sûrement.

Ross avait été formidable durant ces terribles dernières années, lorsque son père n'était guère plus qu'un légume. Il avait payé les gardes-malades, avait aidé sa mère financièrement et permis à son père de bénéficier des meilleurs traitements disponibles dans le pays, même s'il y avait bien peu de choses à faire. C'est pour cela qu'aux yeux de sa mère Ross était incapable de causer du tort à qui que ce soit.

Faith attrapa quelques spaghettis, de la viande, et les présenta devant la bouche d'Alec. Le garçon scella ses lèvres.

— Mange ! siffla-t-elle.

— Nous avons passé une très bonne journée, commença sa mère en faisant dodeliner sa cigarette. Hein, chéri ? On est allés...

— Alec ! Mange !

— J'ai pas faim.

— ... au musée Bentley. Raconte à maman ce que tu as vu, Alec, l'encouragea-t-elle.

Elle retira la cigarette de sa bouche pour tousser.

— Tu lui as donné des bonbons toute la journée ? lui demanda Faith.

— On a mangé un cheeseburger chez McDonald's, répondit sa mère en s'adressant au garçon.

— À quelle heure ? insista Faith.

Elle les surprit en train d'échanger un regard complice. Grand Dieu ! sa mère, qui était normalement si raisonnable. Lorsqu'elle était avec son petit-fils de six ans, son cerveau se transformait en compote.

— Maman, à quelle heure avez-vous déjeuné ? demanda-t-elle.

— C'était... euh...

— Je te l'ai déjà expliqué, Alec a besoin d'avoir des habitudes. C'est très important pour un enfant. Le déjeuner à 13 heures, le dîner à 18 heures – voilà les habitudes d'Alec. C'étaient d'ailleurs les miennes lorsque j'étais enfant.

— Ross a dit que...

— Je m'en fous ! Il n'est pas là toute la journée. Je suis la mère d'Alec, et je sais ce qui est bon pour lui, compris ? C'est clair ?

Encore une fois, ils échangèrent un regard complice. Comme s'ils partageaient un secret inavouable. Alec eut un sourire en coin.

Faith sortit en trombe de la cuisine.

Elle traversa le couloir, le vestibule et, tandis que tout se bousculait dans sa tête, se réfugia dans le salon avec son vieux sofa, ses fauteuils, ses étagères emplies de livres de poche lus et relus et son téléviseur de cent cinquante centimètres allumé mais au volume baissé. Un présentateur de journal dit quelque chose, puis le réalisateur montra une correspondante qui tendait un micro à quelqu'un.

Bouillante de colère, Faith s'affala sur le canapé. D'une colère irrationnelle, elle le savait. Alec avait besoin d'habitudes, toutefois, un écart ne le tuerait pas, et sa grand-mère prenait tellement de plaisir à le gâter. Dieu savait qu'elle n'avait pas beaucoup d'occasions de s'amuser. Il suffisait de l'appeler pour qu'elle quitte sur-le-champ son appartement terne de Croydon et vienne garder le petit.

Cependant, il y avait une autre raison à sa mauvaise humeur. Quelque chose la travaillait depuis des jours – et des nuits, car elle se réveillait souvent au petit matin pour penser... penser... penser. Elle aurait voulu se sortir cette chose de la tête, mais elle n'y arrivait pas.

Le souvenir de la rencontre qu'elle avait faite chez *GTC* ne la quittait jamais. À plusieurs reprises, elle avait été tentée de prendre son téléphone pour l'appeler et lui dire qu'elle acceptait sa proposition. Mais elle n'avait pas osé. Était-ce sage ou lâche ?

Raspoutine entra d'un pas lourd et se rapprocha d'elle. Elle le prit par le cou et le serra.

— Bon garçon, dit-elle. Toi, au moins, tu ne refuses jamais de manger.

Elle se leva péniblement et monta à l'étage. Le chien la suivit, s'arrêta dans le couloir et la regarda entrer dans sa chambre. Elle s'affaissa sur le lit, ouvrit son sac, le retourna et retrouva la carte de visite dissimulée sous une poignée de tickets de caisse de sa station-service.

— « Docteur Oliver Cabot. Centre de médecine douce Cabot », lut-elle en se sentant coupable.

Elle lut l'ensemble de la carte, le numéro de téléphone, le numéro de fax, l'adresse e-mail, celle du site Internet.

C'est à cause de vous, docteur Oliver Cabot. C'est à cause de vous et de vous seul que je suis sur les nerfs.

Chapitre 13

— Les *Brandebourgeois*.

— Vous avez une préférence ? demanda l'instrumentiste.

— Le n° 2, en fa, Jane, répondit Ross sans s'arrêter de suturer. Vous ne trouvez pas que c'est une matinée à écouter le *Concerto n° 2 en fa majeur* ?

Il rayonnait, l'air de dire « les désirs du *big boss* sont des ordres, Jane, vous le savez bien ».

La jeune femme était étendue sur la table, immobile comme un cadavre, les yeux ouverts mais vitreux, sous le faisceau de la puissante lampe orientable. Sans l'affichage du moniteur d'anesthésie et le bip, bip constant, on aurait pu la croire morte.

L'interne Imran Patel regardait de près, étudiait la technique de Ross. Le chirurgien était à court de fil. Sans un mot, l'infirmière lui en donna un autre. Voilà comment devait tourner le bloc opératoire de Ross : à l'ancienne. L'instrumentiste était là pour le servir. Ils étaient tous là pour le servir – l'infirmière, l'anesthésiste, l'assistant du département chirurgical ou ADC. Les blocs opératoires se devaient de fonctionner comme des horloges. Hiérarchie. Discipline. Il était impensable qu'ils prennent l'eau.

Et la présence de jolies infirmières ne gâchait rien.

Il aimait être entouré de jolies infirmières, avec qui il avait le privilège de flirter. Flirter, mais pas plus.

Les mélodies du *Concerto brandebourgeois n° 2* emplirent la pièce. Ross enfonça l'aiguille dans la mince tranche de chair récupérée quelques minutes plus tôt sur la cuisse de la jeune femme, puis dans le tissu cicatriciel boursoufflé de son torse, conséquence d'une grave brûlure. Sally Porter, vingt-sept ans, plutôt jolie avant qu'un incendie la défigure. Ross ne savait pas grand-chose de son accident, à part qu'il s'était produit sur un bateau. Quand il était question de chirurgie réparatrice, il préférait ne pas connaître les causes de la tragédie par crainte que cela n'affecte son jugement ; s'il découvrait que le patient avait agi de façon stupide – par exemple en versant de l'essence dans un barbecue ou en s'immolant par le feu –, il pourrait se mettre en colère et être tenté de bâcler son intervention.

Sally Porter serait toujours une victime innocente. Une pauvre fille qui avait beaucoup souffert, qu'il avait déjà opérée une dizaine de fois, et qu'il opérerait sans doute encore dix fois pour tenter, petit à petit, de lui rendre la vie plus facile. Il admirait son cran, le stoïcisme avec lequel elle encaissait les échecs, pourtant nombreux.

Lors d'une opération précédente, le morceau de peau greffé s'était infecté et nécrosé, et il avait fallu tout recommencer. Celle d'aujourd'hui était la redite d'une intervention pratiquée six mois plus tôt. Il y avait eu un problème de microcirculation ; la peau s'était trop contractée, tirant son visage vers le bas. En matière de chirurgie plastique, il fallait souvent choisir entre beauté et irrigation sanguine.

Il termina le dernier point de suture, se redressa et fit signe à la photographe qui venait d'entrer dans le bloc. Celle-ci s'avança et prit trois clichés. Alors, l'interne entreprit de mettre en place des bandes de gaze et l'instrumentiste donna l'agrafeuse à Ross.

Vingt minutes plus tard, on souleva Sally Porter, glissa un brancard sous elle, puis on la posa sur un chariot et la conduisit en salle de réveil. L'infirmière éteignit le lecteur de CD, et l'atmosphère du bloc opératoire se fit plus détendue. Elle aida Ross à retirer ses gants et les jeta.

Ross abaissa son masque, détacha les bandes Velcro de sa blouse et commença à prendre des notes, tandis que l'interne regardait par-dessus son épaule. Il fut interrompu par une jeune infirmière qui lui tendait un téléphone sans fil.

— Monsieur Ransome, un appel pour vous.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, irrité.

Son emploi du temps de la journée était très chargé, et l'opération de Sally Porter avait pris un peu plus de temps que prévu. Il était 14 h 30, il avait faim, et il n'aurait pas le temps de déjeuner.

— Euh..., fit l'infirmière en couvrant le micro du téléphone.

Elle s'appelait Francine West, elle était jolie et semblait nerveuse.

— Je m'en fiche. Je veux d'abord savoir de qui il s'agit.

Elle sortit du bloc et réapparut quelques instants plus tard.

— C'est le docteur Ritterman. C'est la troisième fois qu'il appelle.

Il retira sa blouse, la tendit à l'infirmière, prit le téléphone et sortit dans le couloir. La ligne était mauvaise ; il ignorait si c'était à cause de son sans-fil ou si le généraliste appelait d'un portable.

— Ross, dit Ritterman de sa voix calme et sèche. Désolé de vous harceler comme cela.

— Pas de problème. Que se passe-t-il ?

Il y eut une longue pause durant laquelle le chirurgien écouta le bruit de friture et se demanda si la ligne n'avait pas été coupée. Puis Ritterman reprit la parole :

— Vous m'avez demandé de voir Faith, la semaine dernière, vous vous rappelez ?

— Oui, répondit Ross en entrant dans le vestiaire et en défaisant d'une main le nœud de son pantalon semblable à un bas de pyjama. Cela faisait un bon bout de temps qu'elle se plaignait de sa nausée.

— J'ai fait analyser ses fluides, hésita Ritterman, et j'ai dû

demander quelques tests complémentaires. Je... Est-ce que le moment est bien choisi pour parler ?

Ross était en train d'uriner.

— À vrai dire, non, je dois retourner au bloc..., répondit Ross, qui trouvait le ton du médecin inquiétant. Que se passe-t-il, Jules ? Qu'ont révélé les analyses ?

— Écoutez, Ross, j'aimerais autant que nous nous rencontrions. Quand seriez-vous disponible ? Je pourrais venir à la clinique.

— Vous ne pouvez pas me dire cela au téléphone ?

— Je ne préférerais pas. À quelle heure terminez-vous, aujourd'hui ?

— Vers 18 heures, répondit Ross, soudain alarmé. Mais je dois filer me changer à l'appartement parce que j'ai un dîner avec mes collègues dans la City.

— À quelle heure êtes-vous attendu ?

— Dix-neuf heures trente.

— Je pourrais passer vers 18 h 30 – en tout cas, je dois être parti avant 19 heures car nous allons à l'opéra.

— Qu'est-ce qu'elle a, Jules ?

— Je crois qu'il vaut mieux que nous nous parlions de vive voix, Ross. Les nouvelles que j'ai à vous annoncer ne sont pas très bonnes.

Chapitre 14

La deuxième fois, il était venu pour la clé.

Il s'était glissé à l'intérieur par la petite fenêtre des toilettes, qu'elle laissait constamment ouverte et que les voisins ne pouvaient pas voir. Toutefois, l'ouverture se trouvait à deux mètres du sol et, le jour J, elle risquait de l'entendre sauter en repartant. Alors, il avait pris la clé suspendue près de la porte de la cuisine et avait fait faire un double chez un quincaillier – payé avec ses maigres économies. Par précaution, il avait également acheté un flacon d'huile et lubrifié tous les gonds de la maison...

Comme la lumière était allumée dans le couloir, il voyait l'état déplorable de la cuisine. Comme d'habitude. Des piles d'assiettes sales dans l'évier, une boîte de spaghettis ouverte sur l'égouttoir, deux plats contenant des restes desséchés et des mégots de cigarettes sur la table en Formica. Sur le sol, près de la poubelle, gisaient une coquille d'œuf et un morceau d'écorce d'orange.

C'était dégoûtant. Embarrassant.

Il le prit pour lui.

Il y eut un clic aigu, et le réfrigérateur cessa de bourdonner. Dans le silence, sa voix sembla encore plus forte :

— Oh ! oui, ne t'arrête pas !

Tandis qu'il l'écoutait crier, il pensa : *Tu n'aimais pas ranger derrière moi, mais regarde un peu où tu vis.*

Chapitre 15

La maison était silencieuse. Alec était parti voir les animaux sauvages du parc de Longleat avec la famille d'un camarade de classe. Il lui manquait. Elle s'inquiétait pour lui dès qu'elle ne pouvait pas le surveiller, alors quand il était dans la voiture d'un étranger... Avait-il correctement attaché sa ceinture ? N'essaierait-il pas de sortir du véhicule lorsqu'il verrait un animal ? Impossible d'imaginer la vie sans Alec. Assise dans le fauteuil pivotant du bureau de Ross, elle se demandait où il se trouvait en ce moment. Elle se connecta à Internet, entra son mot de passe et vérifia sa messagerie.

Pas grand-chose ce matin – la date de la prochaine réunion au sujet du chemin barré par un fermier récalcitrant, un bref message d'une vieille amie installée à Los Angeles, des publicités, ainsi que les nouvelles quotidiennes du réseau de femmes maltraitées, auquel elle s'était abonnée il y a longtemps de cela, lorsqu'elle était au fond du gouffre.

Elle commença à surfer. Elle prit la carte de visite du docteur Oliver Cabot, lut l'adresse de son site et la tapa avec précaution.

Vêtu d'un anorak muni d'une capuche, Morris, le jardinier, passa devant la fenêtre en poussant une brouette chargée. Il pleuvait à torrents. Raspoutine grogna, s'avança jusqu'à la vitre et aboya.

— Calme-toi ! Ce n'est que Morris.

Le jardinier avait peur des chiens, et Raspoutine faisait tout pour que cela ne change pas.

— On fera une balade tout à l'heure, reprit-elle. Quand il fera meilleur.

Soudain, un texte apparut à l'écran :

« J'ai guéri de ma maladie hier,
Mon médecin m'a tué la nuit dernière. »

Matthew Prior, 1664-1721

Le remède pire que la maladie

Faith sourit. Un instant plus tard, les mots s'effacèrent et de grosses lettres proclamèrent :

BIENVENUE AU CENTRE DE MÉDECINE DOUCE CABOT.

VOUS ÊTES LE 111 926^e VISITEUR.

Alors, apparut une photo du centre – qui ressemblait à une église haute et étroite – et un portrait d'Oliver Cabot ; il était tout vêtu de noir, et ses yeux pétillaient derrière de minuscules lunettes ovales.

Elle ressentit une pointe d'excitation en le voyant. Elle attrapa la souris, plaça le curseur en haut à droite de la fenêtre et cliqua.

Aussitôt, le cadre s'élargit et, quelques secondes plus tard, son visage emplît tout l'écran.

Comme le jardinier repassait devant la fenêtre, elle tourna la tête et fit semblant de contempler, sur le mur d'en face, une photo de Ross en train de serrer la main de la princesse Anne à l'occasion d'une réunion de charité. C'était ridicule, elle le savait, et pourtant...

Elle se replongea dans la contemplation d'Oliver Cabot et fut prise d'une forte envie de le revoir. *C'est complètement fou*, se dit-elle. *Une vulgaire adolescente, voilà ce que tu es*. C'était fou mais...

Elle fit défiler la page et la photo disparut. Il y avait là la liste des services proposés par le centre : acuponcture et médecine chinoise, aromathérapie, chronothérapie, massage craniosacral, irrigation du côlon, chromothérapie, coaching et psychothérapie, homéopathie, hypnothérapie, drainage lymphatique manuel, massages, ostéopathie, réflexologie, reiki, shiatsu.

En dessous, on pouvait lire :

« Tous les thérapeutes du Centre de médecine douce Cabot respectent les standards internationaux et, lorsque cela est possible, sont accrédités par les compagnies d'assurances majeures. Venez visiter notre oasis de tranquillité en plein cœur de Londres. »

Suivaient alors des numéros de téléphone et de fax, une adresse e-mail et des liens vers des sites apparentés. Elle lut le numéro de téléphone et le compara avec celui de la carte de visite d'Oliver Cabot. Hésitante, elle fixa le combiné anthracite Bang & Olufsen de Ross. Elle avait un nœud dans la gorge.

Il me fera visiter la clinique, c'est tout. Il n'y a rien de mal à cela.

Peut-être le docteur Cabot lui donnera-t-il quelque chose pour lutter contre cette saleté de bactérie.

Elle attrapa le combiné et s'apprêta à taper le numéro lorsqu'elle vit arriver une voiture, tous phares allumés. La grosse Mercedes blanche remonta l'allée. Son conducteur était dissimulé par le pare-brise ruisselant de pluie. Faith fronça les sourcils, agacée d'avoir été interrompue.

La portière s'ouvrit, et elle reconnut aussitôt la conductrice. Enveloppée dans une redingote, coiffée d'un chapeau de pluie pratique mais ridicule, la femme la plus ennuyeuse du monde.

Felice D'Eath.

Merde !

Faith et elle s'étaient engagées dans un sous-comité du CNPE afin d'organiser le bal d'Halloween de cette année. Elles avaient encore près de six mois devant elles, toutefois, Felice avait commencé à la bombarder de lettres dès Noël, avant de se mettre au fax puis, horreur, de découvrir Internet et de la noyer sous les e-mails. Le moindre lot

offert pour la tombola était ainsi scrupuleusement décrit à Faith, et elles en avaient déjà reçu trois cent vingt.

Elle se hâta de se déconnecter et se précipita vers la porte d'entrée, tandis que des coups de heurtoir résonnaient dans le vestibule.

De sa voix nasillarde, Felice D'Eath dit :

— Ohhhhhh ! Faith, je suis tellement contente de vous trouver chez vous. Ma voiture regorge de lots.

Faith regarda dehors, où la pluie avait redoublé d'intensité. Felice retira son chapeau, secoua sa chevelure brune et terne, et entreprit de déboutonner sa redingote.

— Quel après-midi horrible ! mais le temps s'arrange par l'ouest – la pluie devrait s'arrêter d'ici une demi-heure. Nous déchargerons la voiture à ce moment-là. Vous êtes toute pâle, Faith. Vous vous sentez bien ?

— Oui, merci.

— Cela n'a pas l'air d'aller, en tout cas. Enfin, asseyons-nous et discutons un peu de cette tombola – j'y ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Nous passerons la liste en revue. L'année dernière, elle a rapporté sept cents livres. Je pense que nous devrions pouvoir doubler ce chiffre, vous ne croyez pas ?

— Oui, répondit Faith, résignée, en refermant la porte. Au moins.

— Un Aga, s'exclama Felice comme elles entraient dans la cuisine. C'est magnifique, mais tellement peu économique. En plus, il continue à dégager de la chaleur même quand vous n'en avez plus besoin. Il y en avait un dans la maison, lorsque nous l'avons achetée, mais nous nous en sommes débarrassés.

— Ah bon ? s'étonna Faith. Nous, nous en avons acheté un. Thé ou café ?

Felice s'affala sur une chaise, déroula son foulard en soie trempé et le posa sur la table.

— Est-ce que vous auriez de la tisane ? Le tanin est si mauvais pour l'estomac, et le café dévaste tous les minéraux de votre système.

Faith posa une bouilloire sur la plaque chauffante de l'Aga.

— Je l'ignorais. J'ai de la camomille.

— C'est tout ?

— Oui.

— Bon, eh bien, d'accord, même si la camomille a tendance à m'endormir !

Faith laissa tomber deux sachets dans sa tasse.

Chapitre 16

En chaussettes, les bretelles pendantes, Ross fit entrer Jules Ritterman dans le salon de son petit appartement de Regent's Park et le fit asseoir sur un des deux canapés à deux places qui se faisaient face devant la cheminée. Entre les deux meubles, un coffre en chêne faisait office de table basse. Du gaz brûlait au-dessus des fausses bûches. Le lecteur de CD jouait du Chopin.

Il était tendu. Les mots de Ritterman l'avaient harcelé tout l'après-midi, mettant sa concentration à rude épreuve. Son esprit s'était mis à vagabonder alors qu'il était en train de couper le muscle d'une joue, et il avait failli trancher net un nerf. Son patient avait échappé de peu à une paralysie faciale partielle.

Il voulait désespérément entendre ce que le médecin avait à lui annoncer, au lieu de quoi il lui demanda :

— Je vous sers quelque chose à boire, Jules ?

— Un petit whisky, alors, si vous avez le temps. Vous avez parlé d'un dîner avec la profession...

— Au Barber-Surgeons Hall, dit Ross en s'engouffrant dans la cuisine. Je dois partir juste après 19 heures. Et vous, vous allez à l'opéra ?

— Nous allons voir *Les Sylphides*.

C'était un des rares ballets que Ross connaissait. Faith en avait un CD à la maison. Il versa un peu de Macallan dans un verre en cristal et cria :

— De l'eau, des glaçons ?

— Une goutte.

Mon Dieu ! je vous en prie, faites que tout aille bien.

Lorsque Ross revint dans le salon, le docteur admirait d'un œil averti les meubles anciens et les tableaux suspendus aux murs – pour la plupart des marines du XVIII^e et du XIX^e siècle.

— C'est un appartement très charmant, Ross. Vous y séjournez souvent ?

— Trois ou quatre nuits par semaine. Ce n'est pas très grand, mais cela me suffit. Faith vient très rarement en ville, ces temps-ci. Un jour, je la persuaderai de laisser Alec à la maison et nous vous inviterons, Hilde et vous, à dîner en ville.

— Pourquoi pas ? acquiesça Ritterman dans un sourire. Au fait, vous vous êtes mis au golf, il me semble.

— Je suis nul. Je préfère m'initier à la chasse ; j'ai rejoint deux clubs.

Ross s'assit en face du médecin généraliste, posa son whisky sur un dessous de verre sur le coffre en chêne et regarda sa montre d'un air inquiet.

— Alors ?

Le docteur se pencha en avant et fit claquer ses mains sur ses cuisses comme s'il voulait effacer les plis nets de son pantalon.

— Euh..., commença-t-il en prenant son verre et en le fixant avec intensité. Bon, je pourrais faire pratiquer d'autres analyses, histoire d'en être parfaitement sûr, mais je suis à peu près certain de mon diagnostic, Ross. D'autant plus que j'ai demandé l'avis de deux spécialistes. Vous avez entendu parler de l'hydrophobie ?

Le ton du docteur avait fait peur à Ross.

— L'hydrophobie – vous voulez dire *la rage* ?

Ritterman opina du chef.

— Faith a la rage ?

Ritterman l'interrompit en levant la main.

— Non, mais elle a une maladie qui attaque la neurochimie humaine de la même manière.

— Aussi sévèrement que la rage ?

— J'en ai peur.

— Qu-quel genre de maladie ? Est-ce viral ? Génétique ? Contagieux ? Quel est votre pronostic, Jules ?

— C'est viral, répondit Ritterman en se massant la base du cou. Probablement hydrique. Tous les cas connus ont contracté cette maladie lors de voyages en Asie du Sud-Est et en mer de Chine – ce qui inclut notamment la Thaïlande. On l'appelle la maladie de Lendt.

— La maladie de Lendt ?

— Du nom de l'immunologiste américain qui l'a identifiée – Hans Lendt. J'ai étudié plusieurs cas cette dernière semaine, et tous partagent des caractéristiques similaires. Le premier symptôme est une nausée prolongée – en général, cela dure deux à trois mois. Suivent une désorientation croissante et un délire de persécution. Des terreurs nocturnes. En phase terminale, le niveau de conscience du patient est soumis à d'importantes variations, et il est victime d'hallucinations. Puis il y a la perte graduelle des fonctions motrices.

Ritterman se tut.

Ross essaya d'imaginer toutes ces choses arrivant à Faith. Il souleva son verre, le fit tourner dans sa main, puis le reposa sans avoir bu. Il avait la bouche sèche.

— Y a-t-il un traitement ? demanda-t-il alors qu'il lisait déjà la réponse sur le visage de Ritterman.

— Non, Ross, répondit sans précaution le médecin.

— Pas le moindre ? insista Ross dans un gémissement de douleur.

— Des essais cliniques sont en cours, mais aucun traitement

spécifique n'a encore été découvert. La maladie n'a été identifiée qu'il y a huit ans grâce à l'étude d'une poignée de cas – en majorité des touristes européens, américains ou australiens. Toutefois, elle a l'air de se répandre rapidement. Pour le moment, il n'y a que trois mille cas avérés, mais ce chiffre pourrait doubler dans les douze prochains mois.

— Quelle en est la cause ? demanda Ross en tripotant un bouton de sa chemise de soirée.

— On ne sait pas encore. Peut-être la pollution aide-t-elle une nouvelle souche virale à proliférer. Ou bien sommes-nous moins résistants – les antibiotiques affaiblissent lentement notre système immunitaire.

Ross hocha la tête ; il connaissait cette théorie.

Ritterman avala une gorgée de whisky et posa sur Ross un regard serein.

— Ross, je crains que ses chances de survie soient faibles.

— *De survie ?* lâcha-t-il en se levant, car il ne pouvait plus rester assis. Vous voulez dire que cette maladie de Lendt est mortelle ?

— Dans la plupart des cas, oui.

Ross se rapprocha de la fenêtre et se perdit dans la contemplation du trafic dense de Wellington Road. Feux de stop, feux de position, feux de croisement dessinaient des traînées erratiques sur le goudron humide. Les Londoniens rentraient chez eux, retournaient à leur vie normale. Il avait l'impression que son monde s'écroulait autour de lui. Faith, condamnée. Faith, qu'il aimait plus qu'il ne l'aurait cru possible. Faith, avec qui il comptait vivre jusqu'à la fin de ses jours, évidemment.

Faith, malade.

Pris d'une peur panique et soudaine, il se retourna vers Ritterman.

— Jules, dites-moi que ce n'est pas vrai.

— Je suis désolé, Ross.

— Vous êtes absolument certain de votre diagnostic ?

— Il y a de nombreux indices concordants. Et vous venez de rentrer de Thaïlande. Par précaution, j'ai envoyé ses analyses à trois laboratoires différents, et les résultats sont identiques. Toutefois, je vous encourage à vous forger votre propre avis.

Ross se sentait vidé. Une menace terrible et noire tourbillonnait en lui. Terreurs nocturnes... Hallucinations... Perte graduelle des fonctions motrices... Mortelle.

Toutes ces choses n'allaient pas arriver à Faith, ce n'était pas possible.

Mon Dieu ! non, espèce de fumier, tu ne vas pas lui faire cela – nous faire cela. Pas elle. Elle ne le mérite pas.

Il était désespéré.

— Je veux comprendre cette maladie, Jules. Je veux savoir tout ce que vous savez sur elle. Je veux que vous me révéliez toutes vos sources. Je veux savoir tout ce qu'il y a à savoir sur cette saloperie. Faith est une fille super, elle est forte, c'est une battante.

Ritterman hocha la tête, sans conviction aucune.

— Que lui avez-vous dit lorsque vous l'avez vue ?

— Je lui ai dit la vérité. À savoir que je pensais qu'elle souffrait d'un genre d'infection bactérienne, qu'elle avait une saleté à l'estomac.

— Donc, elle ne sait rien sur la maladie de Lendt ?

— Pas encore.

Ross garda le silence pendant quelques secondes. Pour réfléchir. Puis il reprit la parole :

— Qui s'occupe des essais cliniques ?

— Moliou-Orelan.

Moliou-Orelan était un géant pharmaceutique américain qui inondait littéralement le marché de nouveaux médicaments.

— Ils ont une bonne équipe, reprit Ross. Pourrions-nous leur demander d'inclure Faith dans leur programme de recherche ?

— Je les ai déjà contactés, répondit le médecin. Ils ne sont pas très loquaces, mais j'ai cru comprendre qu'ils avaient obtenu des résultats prometteurs lors de leur deuxième phase d'essais.

— Et ? insista Ross en écarquillant les yeux.

— Je ne connais pas les détails.

— Rien n'a filtré ?

— Non, mais...

— La troisième phase ne commencera pas avant plusieurs mois...

— Non, elle est déjà en route.

— Vous pouvez leur présenter Faith ?

— J'ai chargé un contact de parler à une personne du bureau de recherche et de développement, et...

— Je ne veux pas qu'ils lui donnent un placebo, l'interrompit une nouvelle fois Ross. Je veux qu'elle prenne une substance active.

Ritterman eut un sourire compatissant.

— Je pense pouvoir les persuader de s'occuper de Faith, mais je ne pourrai pas garantir la nature de ce qu'ils lui administreront, vous le savez bien. Personne ne peut le garantir.

La phase trois d'un essai clinique impliquait toujours deux groupes de patients : un premier auquel on faisait prendre la substance active, un second qui n'avalait qu'un placebo. Les essais se faisaient en simple ou en double aveugle. Dans le premier cas de figure, le médecin savait qui prenait quoi. Dans le second – et les essais de phase trois étaient systématiquement effectués de cette manière –, ni le docteur ni les patients ne savaient qui prenait quoi.

Seule une poignée d'employés de la compagnie pharmaceutique détenait les clés des codes.

— Jules, je veux que vous vous procuriez la substance active. Il doit bien exister un moyen. En tout cas, vous devriez pouvoir la faire inclure dans le bon groupe...

— Je ferai mon possible.

Ross s'éloigna lentement de la fenêtre.

— Rendez-moi service, s'il vous plaît, ne lui dites rien, d'accord ? Elle n'est pas obligée de savoir tout de suite que son état est sérieux. Je lui expliquerai tout en temps voulu.

— Bien sûr. Que dois-je lui dire ?

Tout tremblant, Ross prit un havane dans un humidificateur posé sur une console et le tint dans ses mains. Sans répondre à la question du médecin, il dit :

— Jules, elle ne mourra pas. Nous trouverons un moyen de la sauver, pas vrai ?

Il y avait du désespoir sur le visage de Ritterman.

Ross s'assit sur un des accoudoirs du canapé situé en face du généraliste. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Vous devez m'aider, Jules. Je ne pourrais pas vivre sans Faith. Je ne supporte même pas d'être éloigné d'elle.

— Bien sûr, je ferai le maximum.

Ross sortit un mouchoir et se tamponna les yeux.

— Jules, vous devez comprendre que Faith est comme un enfant. Émotionnellement parlant, elle n'a jamais grandi. Elle est vulnérable, elle a besoin d'être protégée, elle a besoin de moi.

— Je pense que Faith est mûre et raisonnable, Ross. Vous vous trompez sur elle.

— Peut-être joue-t-elle ce rôle lorsqu'elle est avec vous, rétorqua Ross en reniflant.

Ritterman sourit.

— Je ne crois pas, Ross.

Le chirurgien commença à décrocher le collier du cigare avec son ongle. Il était 18 h 50, mais il ne se souciait plus guère du dîner de ce soir.

— Je sais ce qui est mieux pour elle, Jules. Je suis persuadé que lui révéler la gravité de sa maladie serait une erreur, d'accord ? Je n'ai pas l'intention de le faire ni maintenant ni plus tard.

— Vous voulez que je lui mente ?

— Il ne s'agit pas de mentir, juste de ne pas lui dire la vérité. Grand Dieu ! Si nous ne pouvons rien faire pour elle, tâchons au moins d'entretenir une illusion d'espoir.

— Vous me mettez dans une position difficile.

— Jules, vous ne dites pas automatiquement à vos patients

atteints d'un cancer en phase terminale qu'ils vont mourir, n'est-ce pas ?

— S'ils me le demandent, je leur réponds la vérité. Je prends des gants, mais je leur dis.

Ross le regarda fixement.

— Nous nous entendons bien, n'est-ce pas ? Nous nous faisons implicitement confiance. Je vous conjure d'avoir confiance en mon jugement.

Ritterman lui retourna son regard.

— Faith est très malade. À quoi bon lui cacher la vérité ?

— À quoi bon la lui révéler ? Vous la terrifieriez et ne pourriez même pas lui donner de l'espoir.

— Un patient qui connaît la vérité a le temps de se préparer à...

— À mourir ?

— Oui.

— Je vous trouve très défaitiste.

— Je suis juste réaliste.

— Quelle est la première règle en médecine ?

Ritterman haussa les épaules.

— Ne pas faire de mal.

— Exactement. Si vous dites à quelqu'un d'aussi fragile psychologiquement que Faith qu'elle va mourir, alors, elle mourra. Elle sera paniquée. Votre pronostic sera un genre de prophétie pour elle. Ses chances de survie seront supérieures si elle reste dans l'ignorance.

Ritterman fixa son ami du regard et se dit : *Peut-être est-ce vous qui n'arrivez pas à affronter la réalité, et pas Faith.*

— Je ne suis pas d'accord avec vous.

Ce n'est pas la réalité ; nous ne sommes pas en train d'avoir cette conversation. Ross ferma les yeux et secoua la tête pendant plusieurs secondes dans l'espoir vain que, lorsqu'il les rouvrirait, Ritterman ne serait plus là, et cette conversation n'aurait jamais eu lieu.

Mais le généraliste était toujours là, et son calme commençait à énerver Ross. Comment diable pouvait-il rester aussi impassible ? Parce que, pour lui, Faith n'était qu'une patiente parmi des centaines – peut-être même des milliers. *Faith Ransome*. Un nom sur une liste, rien de plus.

Ross savait que Ritterman ne l'approuvait pas. Il alluma son cigare et souffla des volutes épaisses au plafond.

— Je suis son mari. Il me semble que je suis le plus qualifié pour lui parler.

— Bien sûr. Cependant, je ne pourrai pas lui mentir si elle me demande la vérité.

— Vous n'avez qu'à lui raconter qu'elle a chopé un virus et que

vous lui prescrivez un traitement pour cela, point à la ligne.

— Bien, acquiesça Ritterman à contrecœur. Je ferai comme vous voudrez pour le moment, mais cela ne me plaît pas du tout.

Bouillonnant de colère, Ross se leva et toisa le médecin.

— Cela ne vous plaît pas ? Eh bien, à moi non plus, Jules ! Vous savez ce qui ne me plaît pas du tout ? L'idée que ma femme ait attrapé cette maladie de Lendt, voilà ce qui ne me plaît pas. On dirait que nous devons nous accommoder tous les deux de choses qui ne nous plaisent pas.

Chapitre 17

À la télévision, une foule de gens – des jeunes femmes, pour la plupart – se mit à hurler. Devant son poste, Ross avait l'impression que toutes les filles du monde étaient réunies à l'écran. Des ténèbres du Boeing sortirent quatre adolescents avec des lunettes noires, aux cheveux raides, tout sourires, qui firent des signes de la main à une marée de flashes crépitants.

L'animateur disait :

— Venus accueillir les Beatles de retour de leur tournée américaine, les fans du groupe ont failli paralyser l'aéroport de Heathrow ce matin.

Son père, Joe Ransome, traversa la pièce, se baissa, tourna un bouton, et les Beatles disparurent. À l'école, tout le monde parlait des Beatles. Un des amis de Ross, Thomas Norton, avait apporté un exemplaire d'un magazine appelé *New Musical Express* plein de photos d'eux et des Rolling Stones. Plusieurs de ses copains avaient des posters de groupes et de chanteurs sur les murs de leur chambre. Dans sa chambre à lui, dans leur petite maison mitoyenne de Streatham, au sud de Londres, il n'y avait rien. Il n'avait pas le droit d'accrocher quoi que ce soit. Il n'y avait que deux cadres accrochés dans toute la maison : une reproduction ternie du cottage d'Anne Hathaway dans l'escalier, et une autre de *La Charrette de foin* de Constable au-dessus du feu de bûches électrique.

Une fois l'écran éteint, son père s'affala dans son fauteuil avec un exemplaire du *Sporting Times*, un stylo et une chope de bière en étain, puis il toussa et ouvrit un nouveau paquet de dix Kensitas-filtres. Il était vêtu d'un costume marron, d'une chemise, d'une cravate et de chaussures en cuir marron, que Ross cirait tous les matins. Il avait un physique tellement imposant, que la pièce semblait minuscule en comparaison, d'autant qu'elle contenait un salon en similicuir trois pièces, un piano droit et une desserte, encombrés de trophées de fléchettes.

Ross se tenait à côté du fauteuil, assistait au rituel, attendait qu'on lui demande d'accomplir son devoir. D'abord, la cellophane du paquet de cigarettes fut soigneusement aplatie, pliée, puis aplatie de nouveau et repliée, avant que l'opération soit répétée, jusqu'à ce qu'elle fût trop petite pour être pliée encore. Après quoi son père la posa sur la table, que Ross avait polie comme un miroir lorsqu'il était rentré de l'école cet après-midi. Comme toutes les autres surfaces de la maison, d'ailleurs.

Même les cheveux noirs, gominés et plaqués en arrière de son père brillaient. Ross sentait l'odeur de sa crème, ainsi que le parfum douceâtre de l'eau de Cologne Old Spice dont il s'aspergeait le visage tous les matins.

Vint alors le tour du papier doré. Une fois de plus, Joe Ransome aplatit et plia le papier avec dévouement, comme s'il accomplissait là la mission la plus importante jamais confiée à un être humain. Puis il le posa à côté de la cellophane et s'attaqua à la troisième partie du rituel : détacher et inspecter les points cadeaux.

Tandis que son père prenait et allumait à l'aide d'une allumette Swan Vesta la première des dix cigarettes qu'il fumerait ce matin – dix, pas une de plus, pas une de moins –, Ross prit la cellophane et le papier et les jeta dans la corbeille de la cuisine. Puis il revint pour les points cadeaux et, sans déranger son père occupé à étudier les courses du jour, les emmena dans la cuisine où il les rangea dans un pot blanc muni d'un bouchon en liège. Sur un carnet de notes laissé là à cet effet, il écrivit le nouveau total : quatre cent trente-sept.

Ces points permettaient de s'offrir des cadeaux détaillés dans un catalogue posé sur une étagère en pin, juste au-dessus du panier à pain et de l'endroit où sa mère gardait ses livres de cuisine. Dans le catalogue, il y avait des choses excitantes – cannes à pêche ou bicyclettes – et des objets inintéressants – bouilloires ou tondeuses à gazon. Ross nourrissait secrètement l'espoir que son père économisait ses points pour lui offrir le vélo de course Raleigh Blue Streak dont il rêvait.

Cependant, il savait que c'était peu probable.

— Petit !

Ross courut dans le salon, effrayé par le ton de sa voix.

Il désignait quelque chose sur le sol, le visage blanc de colère. Stupéfait, Ross vit l'objet – une petite voiture Dinky, couchée sur le flanc au pied du canapé.

— Pourquoi est-elle là ?

Ross le regarda en silence.

— Pourquoi est-elle là, petit ?

— Je... je ne sais pas, papa, bafouilla Ross, terrorisé.

Joe Ransome porta à ses lèvres la cigarette qu'il tenait fermement entre son pouce et son index, inhala profondément la fumée, puis, sans lâcher son fils du regard, l'agita comme une fléchette.

— Tu sais que c'est pour cela que ta mère est partie, pas vrai, petit ? Elle ne supportait pas le bazar que tu fichais partout. Elle ne pouvait plus voir ta chambre mal rangée, tes jouets qui traînaient partout. C'est à cause de toi qu'elle est partie, Ross. Tu comprends cela, petit ?

Ross ramassa la berline Riley et se tint là, tête baissée, les yeux

humides, tremblant de peur.

— Va chercher la canne, petit.

— Papa, je...

— La canne.

Ross passa le bras derrière le piano et en sortit une fine canne en bambou, qu'il donna à son père.

— À genoux, petit !

Ross fourra la voiture dans la poche de son short, s'agenouilla devant lui et lui présenta ses mains, paumes vers le haut.

Son père leva la canne et l'abattit de toutes ses forces. Six fois sur chaque main.

— Maintenant, monte dans ta chambre faire tes devoirs.

Les joues maculées de larmes, les mains engourdies et en feu, Ross rangea la canne derrière le piano et quitta la pièce.

Comme il montait l'escalier, la douleur l'envahit et son corps se tordit de souffrance. Il leva les bras, les baissa, écarta les doigts, serra les poings et les cogna l'un contre l'autre, essaya tout, *tout* pour tenter de chasser la douleur. Ses mains le brûlaient comme s'il les avait plongées dans de l'eau bouillante ou de l'acide concentré. Et par-dessus ses gémissements, il entendit son père hurler de colère :

— C'est toi qui l'as chassée de cette maison, petit ! Ne l'oublie jamais ! Tu m'entends ! Jamais !

Chapitre 18

Le bâtiment était bien une ancienne église, comprit Faith en sortant du taxi. Sise dans une rue résidentielle, coincée entre des maisons mitoyennes victoriennes, elle se dressait, courbée mais fière, édifice imposant tout en briques rouges, gargouilles et vitres fumées.

Winchmore Hill était un quartier de Londres qu'elle connaissait à peine. Situé à l'extrémité nord de la ville, c'était une enclave arborée, élégante et plutôt huppée. Elle se rappelait être venue dans le coin deux ans plus tôt, à l'occasion d'un dîner chez un producteur de disques particulièrement vulgaire, qui avait passé la soirée à lui raconter comment Ross avait amélioré sa vie sexuelle. Au milieu du repas, il avait demandé à son épouse de montrer ses seins aux invités pour faire l'étalage du talent de Ross.

— Il lui a fait des nichons, avait-il dit. Elle avait pas de seins, avant. Elle était plate comme un petit garçon !

Faith s'avança jusqu'à la lourde porte en chêne et lut l'inscription gravée sur une plaque de cuivre : « CENTRE DE MÉDECINE DOUCE CABOT. »

Nerveuse, elle enfonça ses mains dans les poches profondes de son pardessus pour se protéger du vent violent et froid. Ses cheveux lui fouettaient le visage.

Tu n'es pas venue jusqu'ici pour faire demi-tour, ma fille.

Pourtant, elle savait qu'il était encore possible de faire machine arrière, de tourner les talons, d'arrêter un taxi et de disparaître.

Et après ?

Elle testa la porte, qui s'entrebâilla de quelques centimètres. Elle prit son courage à deux mains, l'ouvrit davantage et entra. Elle fut immédiatement surprise. L'intérieur était à l'opposé de la façade austère – aéré, moderne, visuellement stupéfiant. Il aurait pu s'agir d'une galerie d'art : mezzanines, parquet en pin, murs blanc cassé ornés de peintures abstraites qui lui firent penser à des cellules grossies au microscope, plantes et sculptures savamment disposées de manière à diviser les espaces vides, énormes bougies blanches brûlant sur des appliques murales et des chandeliers. Des haut-parleurs diffusaient une musique New Age et Faith décela des relents d'huile parfumée dans l'atmosphère.

Juste en face, la réception où officiait une jolie jeune femme aux cheveux roux couverts de gel. Elle portait un polo bleu marine sur le devant duquel étaient brodés les mots « Centre Cabot », respirait tellement la santé et la vitalité, que Faith avait l'impression d'être une

épave en comparaison. Elle l'accueillit avec un sourire à la blancheur éclatante.

— Je suis venue voir le docteur Cabot, annonça Faith en avisant une pile de prospectus promotionnels sur le comptoir.

— Vous avez rendez-vous ?

— Oui.

La réceptionniste prit son nom et lui montra une rangée de chaises high-tech situées derrière un rideau de plantes en pots, où plusieurs personnes attendaient déjà.

— Vous auriez des toilettes ?

— Oui, juste là-bas, sur votre droite.

Faith repéra la porte. Elle s'engagea dans un couloir et entra dans une pièce spacieuse carrelée de blanc et éclairée par des bougies énormes. Elle ouvrit la porte d'une cabine inoccupée, s'assit et ferma les yeux. Durant la semaine écoulée, sa nausée lui avait laissé des périodes de répit, mais elle revenait en force. Le docteur Ritterman ne lui avait pas transmis – ou plutôt n'avait pas transmis à Ross – les résultats de ses analyses. Pourquoi ? Cela faisait tout de même une semaine. Elle se demanda si elle devait parler à Oliver Cabot de son état. Ross serait furieux s'il découvrait qu'elle prenait des médicaments alternatifs.

Et Ross finirait forcément par le découvrir ; il fouinait partout, vérifiait constamment le contenu de l'armoire à pharmacie, la critiquait dès qu'elle achetait des vitamines ou un quelconque complément alimentaire. Il lui arrivait même de regarder dans ses sacs à main.

Elle s'agenouilla devant la cuvette et vomit. Comme elle avait la tête qui tournait, elle resta immobile, agrippa le rebord de porcelaine, proche de l'évanouissement.

Elle attendit ainsi plusieurs minutes. Elle tira la chasse et se rinça la bouche dans le lavabo. Elle se regarda soigneusement dans le miroir, remit un peu de rouge à lèvres et arrangea ses cheveux. *Au moins, Ross ne me parle plus d'opération*, pensa-t-elle.

Elle tourna la tête vers la droite et examina son visage dans la glace. La cicatrice était presque invisible. Elle avait une jumelle sur son autre profil, à l'endroit où l'os de sa mâchoire rencontrait le lobe de son oreille. Les deux faisaient près de quatre centimètres. Elles étaient l'héritage de l'intervention pratiquée pour lui relever les pommettes.

La journée, sous son maquillage, personne ne les remarquait. Elles n'étaient clairement visibles que la nuit. Ross répétait tout le temps que lui ne les remarquait pas, et que c'était là le principal. Toutefois, Faith n'aimait pas les voir. Elles étaient là pour lui rappeler que son visage ne lui appartenait pas vraiment.

Parfois, il lui arrivait de se dire que Ross lui avait délibérément laissé des cicatrices plus grandes que nécessaire. Cela lui donnait une bonne excuse pour l'opérer de nouveau. Il prétendait qu'une nouvelle intervention les rendrait moins visibles. Elle avait également des cicatrices sous les seins, là où il avait fait passer ses implants, cicatrices dont il comptait s'occuper lorsqu'elle serait un peu plus vieille et qu'elle aurait besoin de se faire remonter la poitrine. Par ailleurs, comme il le lui avait dit :

— Personne d'autre que moi ne les verra, alors où est le problème ?

De retour dans la zone d'attente, Faith s'assit sur un canapé plus confortable qu'il n'en avait l'air. Devant elle, il y avait un petit jardin zen, avec une fontaine constituée d'un assemblage de pierres plates. Elle regarda les autres patients : un type émacié, pas loin de la quarantaine, vêtu d'habits trop grands pour lui, les yeux enfoncés – peut-être était-il séropositif ? ; un homme élégant concentré sur son ordinateur portable Psion ; une femme rondelette en poncho inca qui dormait en tenant dans ses bras un bébé au nez dégoulinant de morve verte ; une jeune femme d'origine asiatique au tailleur rayé impeccable, plongée dans la lecture de *Santé et Fitness*.

Faith avisa les magazines jetés sur la table basse. Elle repéra plusieurs bulletins consacrés aux médecines douces et alternatives ainsi qu'une pile de prospectus détaillant les activités de l'institution. Puis elle vit un numéro du magazine édité par la Société de recherche en hypnothérapie ; le docteur Oliver Cabot y avait semblait-il publié un article. Elle le prit et chercha l'article en question. Il était intitulé « Reprogrammation du rythme circadien et rémission du cancer ». Elle commença à le lire mais avait du mal à se concentrer. Un téléphone sonna quelque part au loin.

Elle avait beaucoup réfléchi à la manière dont elle s'habillerait pour cette occasion. Informelle sans être négligée. Élégante et confortable à la fois. Finalement, elle avait opté pour un col roulé en cachemire, un jean en coton suédé noir, des bottes noires et un long manteau en poil de chameau. Elle se trouvait plutôt pas mal, aujourd'hui. C'était un bon jour pour ses cheveux et son visage. En revanche, elle ne se sentait pas bien. Nausée, trouille. La totale.

Une ombre passa devant elle, et une femme harassée accompagnée de deux petits garçons très enrhumés prit place à côté d'elle.

— Maman, dit l'un des garçons. J'ai envie d'aller aux toilettes.

— Tu y es allé il y a seulement une demi-heure. Tu vas avoir...

— Madame Ransome ?

Faith se retourna. Une femme habillée comme la réceptionniste lui souriait. Elle avait la trentaine, les cheveux bruns et courts, le type

latin et, comme la réceptionniste, respirait la santé.

— Le docteur Cabot peut vous recevoir.

Elle monta une volée de marches avec une légèreté déconcertante, alors que la gravité tirait vers le bas la moindre molécule du corps de Faith.

S'il est entouré de femmes comme celles-là, je n'ai aucune chance.

D'ailleurs, je n'en veux pas, se réprimanda-t-elle. C'est juste une visite de courtoisie. Et puis, je suis venue à cause de ma nausée, parce que mon médecin est incapable de me soigner. C'est tout. Voilà pourquoi je suis ici.

Elle suivit la femme dans un couloir sur lequel s'ouvraient des portes marquées « Relaxation » ou « Hypnothérapie ».

— Faith !

Oliver Cabot se tenait dans l'encadrement d'une porte. Il portait une veste noire, une chemise sans col grise, un pantalon de coutil et des richelieus en velours noir. Il était encore plus élégant que la dernière fois, mais avait une allure plus sérieuse. Elle avait clairement affaire au docteur Cabot et non pas à une simple connaissance. Cependant, comme elle le rejoignait, son visage s'éclaira. Elle lui serra la main, admira son visage anguleux, chevalin et couronné de boucles grises. Il eut un sourire en coin. Instantanément, son angoisse se dissipa et elle fut envahie par une vague d'excitation.

— Faith ! répéta-t-il en la regardant dans les yeux et en lui donnant le sentiment qu'elle était la chose la plus importante de sa vie. Faith ! C'est formidable ! Vous avez pu vous libérer ! Bonjour !

— Bonjour !

— Comment allez-vous ?

— Bien, merci.

Ils se tenaient toujours par la main, se rendit-elle compte. Elle avait l'impression que se tenir là et se nourrir de la chaleur qui émanait de ces yeux gris cristal était la chose la plus naturelle qui soit.

Un sentiment de joie l'envahit. C'était bon, tellement bon d'être ici avec lui. C'en était presque ridicule. Elle ne s'était pas sentie ainsi depuis tant d'années.

Libre.

Chapitre 19

Ross termina sa ronde dans l'unité de chirurgie de jour et se rendit dans la salle de repos afin d'avalier un café. La pièce était petite et étroite, avec des chaises disposées de part et d'autre d'une kitchenette. Tommy Pearman, son anesthésiste attitré, le suivit. C'était un homme petit et râblé, dont la silhouette informe n'était pas mise à son avantage par ses vêtements chirurgicaux bleus et amples. Veuf, il vivait pour son travail et ses hobbies. C'était un collectionneur avide d'art étrusque, de voitures anciennes, de cartes marines antiques, de manuels médicaux et, bizarrement, de maladies. Au fil des ans, grâce à ses connaissances liées à la recherche médicale, il avait accumulé bactéries et virus, qu'il gardait au frais dans sa demeure majestueuse du Kent. Un dimanche où il recevait Ross et Faith à déjeuner, il avait montré au chirurgien sa réserve souterraine.

Parmi des centaines de fioles étiquetées, on trouvait une culture de variole, cinq souches d'hépatite, une méningite virale, de l'anthrax, la peste bubonique ainsi qu'un virus soviétique appelé Marburg, développé pour une éventuelle guerre bactériologique et capable de digérer les organes d'un être humain. Lorsque Ross lui avait demandé s'il n'avait pas des scrupules à garder tout cela chez lui – surtout la variole, dont on disait qu'elle avait été éradiquée –, Pearman avait répondu qu'il était plus rassuré de garder ces fioles chez lui, dans sa cave, que de les savoir entre de mauvaises mains, quelque part dans le monde. C'était un brillant anesthésiste, quoique d'un naturel terriblement inquiet.

— Je viens de voir Mme Jardine, commença Pearman, d'un ton inquiet, justement. Elle a un rhume terrible et expectore énormément.

Ross jeta un coup d'œil à sa liste. Elizabeth Jardine était en première position cet après-midi. Lifting facial intégral. Elle avait cinquante-sept ans, était mariée à un producteur de films et partait à la mi-juillet pour Los Angeles, où elle passerait les trois mois suivants. Une femme bien, qui lui avait plu lorsqu'elle était venue consulter la première fois. Elle n'imaginerait pas partir pour les États-Unis sans lifting.

Mentalement, il prépara son emploi du temps. Après Elizabeth Jardine, une petite fille de sept ans avec des brûlures sur le torse, puis un autre enfant, un garçon de neuf ans dont une partie du crâne était couverte d'une couche de peau épaisse qui empêchait ses cheveux de pousser, puis une femme avec une tumeur sur l'épiderme à l'arrière du mollet, et enfin un adolescent avec une difformité du pénis – ses

érections étaient douloureuses à cause d'une circoncision un peu extrême. C'était beaucoup de travail.

— Je n'ai pas trop envie de différer l'intervention, dit-il néanmoins. J'aurais dû l'opérer il y a un mois, mais elle avait la grippe. D'ailleurs, si je ne l'opère pas, elle sera très mécontente.

— Ce ne serait pas très sage, rétorqua Pearman en secouant la tête.

— Dans quel état est-elle ?

— Elle ne va pas bien. Vous devriez peut-être vous faire votre avis.

Normalement, Ross aurait fait confiance à son anesthésiste, mais Elizabeth Jardine était une patiente qui comptait plus que les autres.

— Bien, j'irai la voir.

Comme il se versait une tasse de café, il remarqua une moitié de gâteau à la carotte dans une boîte d'aluminium posée sur le plan de travail. Cela lui donna faim. Il opérait depuis 7 h 50 ce matin, et ne s'était pas arrêté pour petit-déjeuner.

— C'est à qui ?

— Sandra. C'est son anniversaire. Elle a eu trente-sept ans. Elle ne les fait pas mais est persuadée du contraire, la pauvre.

C'était une tradition de cette clinique : lorsque c'était votre anniversaire, vous deviez apporter un gâteau pour l'ensemble du personnel. Sandra Billington était hors cadre. Ross se coupa une part de gâteau. Il était collant et s'émietta entre ses doigts.

— J'ai entendu dire que Sandra sortait avec Roger Houghton. Vous le connaissez ? C'est un gars de la comptabilité. Un peu terne mais – qui sait ? – ils s'entendent peut-être bien.

Tommy Pearman était aussi le marieur de la clinique et le champion du colportage de ragots.

Ross, lui, ne s'intéressait aucunement aux ragots et entendit à peine son collègue. Il se fourra un morceau de gâteau dans la bouche et demanda :

— Tommy, que savez-vous de la maladie de Lendt ?

L'anesthésiste avait une passion pour l'histoire de la médecine. Il avait écrit deux ouvrages sur le développement de la médecine moderne et travaillait sur une histoire de l'anesthésie. Quand il le voyait – petite stature, physique étriqué et besoin perpétuel de faire plaisir –, Ross ne pouvait s'empêcher de penser à Ratty, le personnage du *Vent dans les saules*.

— La maladie de Lendt... Cela me dit quelque chose. J'ai lu un article à ce sujet il n'y a pas longtemps – peut-être dans *Nature*. Elle est d'origine virale, il me semble. Symptômes inflammatoires. Bouleverse l'équilibre neurochimique du cerveau. Très rare. Je peux effectuer quelques recherches, si vous voulez ?

— Ce serait gentil. Il y a pas mal de choses sur Internet – je suis parti à la pêche aux renseignements, cette nuit.

— C'est une maladie fascinante, s'emballa l'anesthésiste.

— Fascinante ?

— Euh, oui, persista Pearman, sur la défensive, car son collègue avait l'air de ne pas approuver sa réaction. Je pense que les nouvelles maladies sont excitantes. Sans elles, la médecine serait une science ennuyeuse. Pourquoi posez-vous ces questions ?

— Un parent... Enfin, le parent d'un de mes amis en souffre.

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

— C'est très gentil.

Pearman sembla soudain très inquiet.

— Vous savez, je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé avec Maddy Williams.

Maddy Williams était la jeune patiente décédée à l'occasion d'une banale correction des narines.

Ross fit semblant d'avoir la bouche trop pleine pour parler.

— Hein ?

— A-t-on arrêté une date pour l'enquête ?

— Oui, dans trois semaines.

— Quand même, quelle terrible déveine ! reprit l'anesthésiste en haussant les épaules de désespoir. Son problème cardiaque n'était pas inscrit dans son dossier. Dire que son médecin traitant vous a écrit à ce sujet et que vous n'avez pas reçu son courrier... Je ne pouvais pas savoir, et ce n'était noté nulle part. Elle aurait pu mourir pendant une de ses opérations plus importantes. Le fait qu'une lettre aussi importante se soit perdue prouve qu'il y a des failles sérieuses dans notre système, vous ne croyez pas ?

Ross le regarda. Le gâteau était bon ; il s'en recoupa une part.

— À moins, reprit Pearman – et je sais que c'est une idée absurde –, à moins que quelqu'un ait délibérément égaré le courrier ou effacé l'information de l'ordinateur. Toutefois, je n' imagine pas que l'on puisse faire une chose pareille. Et vous ?

Ross ne répondit pas.

Chapitre 20

Je pensais que tu étais parfaite. Je me suis dit que tu devais vivre dans une maison toute blanche et immaculée, que tu étais entourée d'une aura lumineuse lorsque tu marchais. Je t'imaginais vêtue de fourrure blanche, allongée toute la journée sur un canapé blanc, comme une dame que j'avais vue dans une publicité à la télé.

La porte de la chambre était juste assez entrouverte pour que l'on puisse voir à l'intérieur. La femme était allongée sur le dos, les chevilles nouées autour de la taille nue de l'homme, dont les fesses blanches allaient et venaient entre ses cuisses écartées. Il ne voyait pas le visage de l'homme, et il s'en moquait. Il n'était pas important. Seule la femme comptait. Il discernait une partie de son visage, et c'était bien assez.

Tu m'as laissé parce que je ne rangeais pas mes jouets, et pourtant, tu habites dans une porcherie et tu fais des vilaines choses avec des hommes.

Tu m'as laissé, et tu n'as même pas une photo de moi dans un cadre.

Le bidon d'essence à la main, il retourna dans le salon sur la pointe des pieds. La télévision était allumée, mais le son était complètement baissé. À l'écran, on interviewait les Beatles. À l'école, plusieurs garçons portaient la frange à la façon des Beatles.

Leurs mères ne les avaient pas abandonnés.

Autour de lui, des assiettes sales, un cendrier débordant de rouges à lèvres usagés. D'autres bâtons de rouge étaient éparpillés sur la moquette. À côté d'eux, une tasse couchée sur le flanc sur sa soucoupe. Il vit une chaussure à talon haut et un bas en nylon sous une desserte. Puis il vit une autre tasse, au fond de laquelle flottait un mégot désintégré.

Elle criait dans la chambre.

— Je jouis, oh ! mon Dieu, je jouis !

Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Il agrippa le bouchon du bidon, le dévissa d'une torsion du poignet et le jeta par terre.

Chapitre 21

Oliver adora la manière dont Faith examina son bureau. Certaines personnes, lorsqu'elles entraient dans une pièce, semblaient ne rien remarquer du tout. Faith, elle, remarqua *tout*. Ses yeux s'attardèrent sur les meubles, les murs, les tableaux, les diplômes.

Il la débarrassa de son manteau et goûta le contact de ses épaules fermes, le parfum qui s'éleva de l'intérieur de son pardessus. Elle était encore plus belle aujourd'hui que la semaine dernière. *Faith Ransome, vous êtes véritablement incroyable !*

Il accrocha son manteau à un cintre qu'il suspendit dans une penderie, derrière son bureau, et en profita pour savourer encore son parfum.

Il se retourna et la surprit en train de regarder une photo en noir et blanc de Jake accrochée au mur. Jake dans son tee-shirt Bart Simpson, assis sur une traverse de leur yacht, au large des îles Catalina, les cheveux ébouriffés par le vent, souriant de ce sourire énorme, joufflu. Le sourire de Jake.

C'est son fils, pensa Faith. Merde, il est marié. Comment ai-je pu être assez bête pour croire qu'il était célibataire ?

Elle croisa son regard et il lui sourit. Toutefois, elle perçut son malaise profond.

— Jake, dit-il.

— Votre fils ?

Il hocha la tête, la mine triste. Puis il lui fit signe de s'asseoir dans un canapé confortable.

— Je vous sers quelque chose à boire ? Nous avons de tout. Enfin presque.

La mention de son fils avait eu un effet étrange sur lui, mais elle ne comprenait pas bien pourquoi.

— Oui, j'aimerais bien un... thé, finit-elle par répondre après s'être demandé de quoi elle avait envie et ce qu'elle se sentait capable d'avalier.

— Du thé vert ? Anglais ? Ou peut-être une tisane ?

— Du thé anglais ordinaire avec un nuage de lait, s'il vous plaît.

Elle s'installa et examina le décor à la recherche d'éventuels indices sur la vie d'Oliver Cabot. Elle aimait l'ambiance de cette pièce – aérée, lumineuse, meublée de façon moderne, avec des lignes bien nettes. Elle ne ressemblait pas vraiment à un bureau – deux grandes plantes vertes, des stores vénitiens qui masquaient à moitié la vue sur la rue, un vieux crâne de phrénologie en parfait état posé sur

un caisson à dossiers blanc. Plusieurs cadres, dont un qui contenait un certificat de la Société d'hypnothérapie, ajoutaient une touche d'autorité au décor. Il y avait également plusieurs grandes bougies non allumées, un ioniseur, une affiche qui résumait les principes de la réflexologie, une impressionnante photographie en noir et blanc de Stonehenge dont la magnétite réfléchissait la lumière de l'aube, une autre photo du petit garçon déguisé en vampire pour Halloween, ainsi qu'une ancienne pompe à essence Shell, abîmée, quoique complète, avec son tuyau.

Pas de photo de sa femme.

Elle se demanda pourquoi.

De nouveau souriant, Oliver s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil en face d'elle, croisa les jambes et les balança de haut en bas. *Comme un grand gamin*, pensa Faith.

— Alors, commença-t-il. A-t-il aimé le portefeuille ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Le portefeuille ? Ah ! le portefeuille, comprit-elle. Ross n'aura ses cadeaux que dans une quinzaine de jours, pour son anniversaire.

— Heureux homme.

Faith eut un sourire pincé. Ross trouverait inévitablement quelque chose à redire : soit le portefeuille serait trop long pour ses poches, soit il ne pourrait pas contenir toutes ses cartes de crédit, soit il n'aurait pas *exactement* la bonne couleur. En douze années de mariage, Ross n'avait presque jamais été content des cadeaux qu'elle lui avait faits. Toutefois, elle n'était pas venue jusqu'ici pour parler de lui. Désignant la photo du gamin en costume de vampire, elle demanda :

— C'est aussi Jake ?

— Oui, acquiesça-t-il, tandis que son visage se couvrait d'un voile de douleur.

Il ne balançait plus ses jambes. Après une longue et pesante pause, il reprit :

— Il aurait presque seize ans.

Durant le silence qui suivit, elle sentit sa gorge se serrer, comme s'il lui avait transmis sa douleur.

— Je suis désolée. J'ignorais que...

Il se donna deux tapes sur la cuisse et se leva.

— Ne vous en faites pas. Vous ne pouviez pas savoir. Vous avez des enfants ?

— Un fils. Alec. Il a six ans.

Sa secrétaire arriva avec un thé pour Faith et une bouteille d'eau minérale pour Oliver.

Faith était curieuse d'en apprendre davantage sur ce fils décédé, mais elle sentait qu'il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. Lorsque la secrétaire les eut laissés, elle essaya néanmoins de le faire

parler de sa vie.

— Quelle profession exerce votre épouse ?

— Marcy est auteure à Los Angeles. Elle écrit pour des sitcoms, mais nous... disons que nous habitons toujours sur la même planète, mais sans plus, expliqua-t-il avec une grimace navrée. Nous avons divorcé.

— Je suis désolée.

Il descendit de l'accoudoir et s'assit sur le siège.

— Je vais vous expliquer une chose, Faith. Les gens qui parviennent à changer ensemble ont de la chance, mais la plupart échouent. Soit ils restent ensemble pour les enfants ou par peur d'être seuls, vivant des vies misérables, soit ils se séparent. Ceux-là sont les plus courageux. Enfin, c'est ce que je me répète tout le temps, ajouta-t-il d'un ton désabusé avant de s'interrompre pour réfléchir. Il arrive que les tragédies rapprochent les gens, mais cela ne marche pas à tous les coups. Et vous ? demanda-t-il en croisant les jambes et en se penchant pour attraper les pointes de ses baskets.

Il resta dans cette position, comme un ressort prêt à bondir.

— Je suppose que... enfin, je me reconnais dans votre histoire de *vies misérables*.

— Vous permettez que je vous demande pourquoi vous pensez cela ?

Elle aurait adoré tout lui déballer, mais une part d'elle-même pensait : *Non, pas ici, pas maintenant, c'est trop tôt. Beaucoup trop tôt.*

La secrétaire glissa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Désolée de vous interrompre, docteur Cabot, mais Mme Martyns est en ligne. Elle dit que c'est urgent ; elle souhaite vous parler de ses visualisations.

— C'est la troisième fois ce matin, s'exclama-t-il en haussant les sourcils. Je la rappellerai, Tina.

— Vous avez également reçu un appel d'une certaine Sarah Conroy du *Daily Mail*. Ils écrivent un article sur les cliniques alternatives de la ville. Elle a dit qu'elle vous avait déjà interviewé à l'époque où elle travaillait chez *Focus*. Je lui ai promis que vous la rappelleriez – avant 16 heures, si possible.

— Bien sûr. Faites m'y penser.

Elle s'en fut. Oliver ouvrit sa bouteille. L'eau déborda un peu. Il but et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Dites-moi, reprit Faith, je suis curieuse, mais cette pompe Shell... ?

Il se retourna pour la regarder, comme s'il avait complètement oublié son existence.

— Je l'ai vue chez un brocanteur. Je suppose que son seul intérêt est justement de n'en avoir aucun. D'une manière générale, nous

sommes trop attachés à l'utile, au sens. J'aime ce qui est spontané, irrationnel. J'essaie d'accomplir quelque chose d'irrationnel tous les jours. Et vous, Faith, êtes-vous irrationnelle ?

Avant, elle aimait l'irrationnel, la dinguerie. Elle était fan des *Monty Python* depuis la toute première série. Dans la vie de Ross, toutefois, il n'y avait pas de place pour cela. Elle essaya de se rappeler la dernière chose qu'elle avait faite spontanément, et se rendit compte, incrédule, que cela remontait à plusieurs années. Des années depuis qu'elle avait ouvert la braguette de Ross alors qu'il conduisait sur une *autobahn* allemande, des années depuis qu'elle avait fourré dans sa valise ce cendrier en cuivre chipé dans le lobby d'un hôtel au nez et à la barbe du portier, des années depuis que, complètement ivre, elle avait passé la nuit à appeler des gens choisis dans le bottin parce qu'ils avaient un nom bizarre, comme Lesueur – « Allô, c'est vrai que vous sentez la sueur ? » – avant d'éclater d'un rire bête.

Dieu ! comme sa vie était devenue sérieuse.

— Je n'ai jamais voulu grandir, dit-elle.

Il haussa les épaules et sourit de toutes ses dents.

— Il m'arrive de penser que la vie est trop courte pour grandir. Une part de moi souhaiterait rester enfant à jamais. J'ai l'impression que vous êtes toujours une gamine dans votre cœur.

— Si seulement.

— C'est ce que vous souhaiteriez, si vous aviez la possibilité d'exaucer un vœu ? Redevenir une enfant ?

— Non. Un peu plus vieille quand même. J'aimerais bien retrouver mes vingt ans.

Sa mémoire lui disait qu'elle avait été heureuse à cette époque insouciante, en ce temps où on lui faisait la cour – quel mot désuet. Oui, à vingt ans, elle était heureuse, amoureuse, elle avait la vie devant elle.

Ils furent interrompus par le crescendo de la sonnerie d'un téléphone. Oliver tourna la tête vers son bureau. Alors, Faith se rendit compte que le bruit venait de son sac à main. Embarrassée, elle en sortit son Nokia, regarda le numéro affiché à l'écran et appuya avec le pouce sur le bouton FIN, tuant l'appel dans l'œuf. Puis elle laissa tomber le téléphone dans son sac, dans un geste courageux de défiance qui la surprit. Au diable Ross – elle s'occuperait de lui plus tard. Pour le moment, elle ne se souciait pas de lui.

Pas du tout.

Chapitre 22

— Je viens ici presque tous les jours à l'heure du déjeuner, dit Oliver.

Au loin, en dessous d'eux, les toits de Londres s'étiraient à l'infini, se noyaient dans le flou sale surplombé par un ciel menaçant couleur charbon de bois. Le vent soufflait dans ses cheveux, s'infiltrait dans son manteau – un vent glacial qu'elle remarqua à peine tandis qu'elle marchait à ses côtés entre les pierres tombales.

Vêtu de son long manteau noir, les cheveux dans le vent, Oliver avançait d'un pas tranquille ; dans sa main se balançait un sac en plastique qui contenait leurs sandwichs et deux bouteilles d'eau minérale. Elle lut les noms sur les pierres : *Mary Elizabeth Mainwaring, ma chère épouse. 1889-1965. Harold Thomas Sudgen, 1902-1974. William Percival Leadbetter, 1893-1951. En paix dans le royaume du Seigneur.*

— Vous êtes fasciné par la mort ? lui demanda-t-elle.

Il s'arrêta et désigna la pierre tombale de William Percival Leadbetter.

— Ce qui me fascine, c'est le tiret. Cette petite encoche entre les dates. Je regarde cette pierre, et je me dis que ce tiret représente la vie d'un être humain tout entière. Vous et moi sommes en train de vivre notre tiret. Ce qui importe, ce n'est ni l'instant de la naissance ni celui de la mort d'une personne, mais bien la manière dont elle a vécu entre ces deux dates. Dans ce cimetière, nous avons des milliers de tirets anonymes. Cela me rend triste.

— Vous pensez que ces gens devraient avoir leur biographie gravée sur leur pierre tombale ? Ou bien leur tombe devrait-elle être équipée d'un genre de projecteur holographique qui diffuserait les moments marquants de leur vie au passage de gens comme nous ?

— En tout cas, il y a forcément mieux que cela, rétorqua-t-il en se remettant en route.

— Il vous arrive de penser à votre propre mort ?

— J'essaie plutôt de penser à la vie, de me demander ce que je pourrais faire de mon tiret pour changer les choses. Je...

Il sombra dans le silence, et ils marchèrent un long moment sans rien dire. Puis il reprit :

— Vous perdez un être cher, et vous réalisez à quel point l'homme est vulnérable. On peut envoyer des gens dans l'espace, on peut cartographier la totalité du génome humain, on peut deviner ce qu'il y a dans le fond des océans grâce à des sonars minuscules, et

bientôt, on sera capable de faire pleuvoir lorsqu'on en aura besoin. Pourtant, nous sommes encore sensibles à tellement de maladies. (Il rentra la tête dans les épaules.) Si seulement nous parvenions à maîtriser la puissance de notre cerveau, aucune maladie ne nous résisterait.

— Je suis d'accord avec vous. Est-il vrai que nous n'utilisons qu'une infime partie de notre cerveau – dans les vingt pour cent ?

— Autour de vingt pour cent de ce que nous connaissons de notre cerveau. Il se pourrait que nous soyons connectés à des sources dont nous ignorons jusqu'à l'existence.

— Un genre de dimension inconnue ?

Ils se rapprochaient d'un banc.

— C'est un bon endroit pour s'asseoir, proposa-t-il. Vous n'avez pas trop froid ?

Faith était gelée mais l'air frais, ou peut-être la compagnie d'Oliver, avait eu raison de sa nausée.

— Non, je suis bien.

Il sortit un sandwich au thon de son sac et le lui donna.

— J'aurais dû vous inviter à déjeuner dans un endroit convenable, s'excusa-t-il, mais...

— Non, je suis contente que nous soyons venus ici.

Et c'était vrai. À mesure que le temps s'écoulait en sa compagnie, elle se sentait de plus en plus à son aise, quoique intriguée. Et libre surtout.

Tandis qu'elle commençait à dérouler la cellophane qui enveloppait son sandwich, son téléphone se remit à sonner. Elle vérifia le numéro au cas où ce serait l'école d'Alec, mais il s'agissait une nouvelle fois de Ross. Elle refusa l'appel et laissa tomber l'appareil dans son sac.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-elle.

— De Los Angeles.

— Et vous vivez en Angleterre depuis combien de temps ?

— Sept ans, bientôt huit.

Il débarrassait son sandwich avec des doigts longs et fins. *Des doigts de pianiste*, pensa Faith. Tout lui plaisait dans cet homme, même sa manière de tenir son sandwich.

— Je suis venu pour échapper aux souvenirs de mon fils. La Californie me hantait. Et puis, ce n'est pas si mal, ici. Si seulement je pouvais reconfigurer les circuits de mon cerveau pour apprendre à apprécier votre météo.

Elle rit.

— Vous voulez dire pour vous persuader qu'un vent cinglant est en fait une brise légère ?

— Exactement.

Elle écarta la cellophane de son sandwich.

— Comment votre fils est-il décédé ?

— Leucémie. Il a eu une leucémie particulièrement virulente. Je savais que la médecine traditionnelle ne pouvait rien pour lui, mais ma femme était allergique à toute forme de médecine alternative. Elle ne voulait pas jouer avec la vie de notre fils..., expliqua-t-il avec un sourire triste. J'ai abandonné la médecine conventionnelle après sa mort – on se repose trop sur nos acquis et on oublie trop les patients. La médecine moderne s'est enfermée dans une cellule dorée, et j'ai décidé de vouer mon existence à tenter de l'en faire sortir.

— Une cellule dorée ?

Le calme ambiant fut soudain brisé par le bourdonnement d'un hélicoptère et par le téléphone de Faith. Celle-ci regarda Oliver l'air de s'excuser et sortit son appareil de son sac à main.

— Je vérifie juste que ce n'est pas mon fils.

Le numéro n'était pas identifié.

Elle appuya sur le bouton vert pour répondre.

— Où est-ce que tu étais passée ? demanda Ross.

L'hélicoptère passait juste au-dessus de sa tête.

— Je ne t'entends pas ! hurla-t-elle.

— Faith, j'aimerais savoir où tu es et ce que tu fais ! insista la voix encore plus fort.

— Je suis en ville.

— Où cela ?

Elle hésita.

— Knightsbridge.

— C'est quoi, ce bruit ?

— Un hélicoptère.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu viendrais à Londres, Faith ? On aurait pu organiser quelque chose pour ce soir. Aller voir *Les Sylphides* à Covent Garden, par exemple.

Elle se demanda ce que cela cachait ; Ross ne s'était jamais intéressé à la danse classique. L'hélicoptère s'éloignait enfin.

— J'ai décidé cela au dernier moment. Il fallait que je récupère un cadeau d'anniversaire que j'avais commandé.

— Tu aurais dû me prévenir. Je n'aime pas quand tu ne me dis pas tout, Faith. Tu le sais bien. J'ai toujours besoin de savoir où tu es parce que je t'aime, mon amour.

— Je comptais venir lundi prochain, mais je crois que j'ai une réunion sur le parcours de golf ce jour-là.

— On se fiche pas mal de cette réunion. Qui ira chercher Alec à l'école, aujourd'hui ?

— Alec est en vacances, cette semaine. Il est avec Nico Lawson.

— Il était déjà chez des amis hier. Tu devrais passer plus de temps

avec lui, Faith. Cela le déstabilise de voir tout le temps des personnes différentes.

Bouillonnante de colère, elle regarda Oliver du coin de l'œil, mais celui-ci était occupé à rouler en boule sa cellophane. *Ross, tu es vraiment un hypocrite*, pensa-t-elle. *Dans la même phrase tu es capable de me dire que tu aurais voulu passer la soirée avec moi, et de me reprocher de ne pas être à la maison avec notre fils. Je suis tout le temps là pour Alec. C'est pour cela que je n'ai pas de carrière.* Toutefois, elle garda son calme.

— C'est lui qui a choisi d'y aller, expliqua-t-elle. En plus, c'est l'anniversaire de Nico, aujourd'hui. Demain, je n'ai rien de prévu, et nous irons peut-être à Thorpe Park.

— Cela se produit de plus en plus souvent, ces derniers temps.

Embarrassée, elle se tourna une nouvelle fois vers Oliver.

— Je ne crois pas. Comment se passe ta journée ?

— Bien, Faith. Avec qui es-tu ?

— Je suis toute seule.

— J'espère que tu me dis la vérité.

— On se voit demain. Rappelle-moi à la maison un peu plus tard.

— Je n'aime pas le son de ta voix, Faith.

— Le réseau n'est pas génial, ici.

— Le réseau n'a rien à voir là-dedans. Il y a quelque chose dans ta voix, Faith. Elle est différente.

— Je... je ne me sens pas très bien, c'est tout.

Il y eut un long silence. À côté d'elle, Oliver retournait le sandwich dans sa main, comme pour l'inspecter.

— Dis-moi comment tu te sens, Faith.

— Pas terrible.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, c'est comme d'habitude.

— Tu as la nausée ?

— Oui. Je ne comprends pas pourquoi Jules Ritterman ne m'a pas envoyé mes résultats. Tu as eu des nouvelles ?

— De Jules ? demanda-t-il, soudain plus calme. Non. Je vais l'appeler, le secouer un peu. Je t'aime, Faith. Je t'aime vraiment. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je te rappellerai plus tard. Je t'aime.

— Moi aussi.

— Dis-moi que tu m'aimes.

— Tu le sais bien, moi aussi, répéta-t-elle joyeusement.

— Je veux t'entendre me le dire, Faith.

Un autre coup d'œil à Oliver, puis, laconique :

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Et il raccrocha.

Elle rangea le téléphone.

— Je suis désolé. J'espère que je ne vous cause pas d'ennuis ? demanda Oliver.

— Non, répondit-elle en haussant les épaules. Mon mari est très possessif.

— On ne peut pas lui en vouloir. Je le serais aussi, si vous étiez ma femme.

Elle regarda ailleurs, s'empourpra et sourit.

— Vous ne vous sentez pas très bien ?

— Au contraire, je me sens parfaitement bien !

Il rit.

— Un jour, j'ai entendu une bonne définition du raseur : c'est quelqu'un qui vous prive de solitude sans pour autant vous tenir compagnie. Je crois que beaucoup de mariages ressemblent à cela.

— Ross n'est pas un raseur, rétorqua-t-elle sur la défensive, ce qui la surprit.

— Excusez-moi, je ne voulais pas dire que...

— Non, il n'y a pas de problème. Ce que je veux dire, c'est que...

Elle ignorait pourquoi elle était venue au secours de Ross. Elle ne voulait pas dire cela du tout. C'était un peu comme si l'ombre de Ross l'enveloppait, telle une peur diffuse qui ne la lâchait jamais, même quand il n'était pas là.

Alec expliquait en partie cette peur. Quelque chose lui tordait l'estomac chaque fois qu'elle s'autorisait à imaginer qu'il serait peut-être envisageable de mettre un terme à ce mariage. Alec. La pensée de ce qu'il endurerait. La certitude que Ross l'utiliserait comme un pion et se battrait bec et ongles pour le garder avec lui. Cette perspective était plus effrayante que tout, car Faith n'avait pas peur pour elle.

Oliver mordit dans son sandwich. Faith examina le sien, mais elle n'avait plus faim.

— Je voulais dire que Ross n'était pas ennuyeux, mais que cela ne...

Sa voix se tarit.

— Cela ne... ?

Elle sourit.

— Parlez-moi plutôt de vous. Parlez-moi de votre vie depuis votre divorce.

— Eh bien, répondit-il d'un air réservé, je n'ai eu personne.

— Vous êtes sérieux ?

— Depuis huit ans. Alors, avant que votre mari fasse une crise de jalousie, expliquez-lui bien cela. C'est la vérité.

— Pourquoi ? Est-ce par choix, ou bien n'avez-vous rencontré

personne ?

— Vous connaissez le Jing Chi ?

Faith secoua la tête.

— C'est le mot chinois pour énergie sexuelle. Les Chinois pensent que l'abstinence permet de maîtriser cette énergie, de la transformer en une énergie plus importante, utilisable à un niveau spirituel pour guérir. J'avais envie d'essayer, expliqua-t-il simplement en mordant dans son sandwich. Je voulais tenter de concentrer mon esprit afin d'atteindre un niveau de conscience plus élevé. J'ai beaucoup étudié, et j'en ai conclu que j'avais besoin de cela. Je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait donné envie de revenir sur cette décision. Jusqu'à vous...

Il plongeait son regard gris clair dans le sien.

Chapitre 23

Elle était dans un sale état. Les points d'attache de la ceinture de sécurité de la vieille voiture russe de sa mère avaient lâché, et elle avait pris de plein fouet, tête la première, le dernier pare-brise non feuilleté du monde, à soixante kilomètres-heure. *Les lames d'une tondeuse à gazon n'auraient pas fait mieux*, pensa Ross en hochant la tête.

Leah Phillips était une adolescente. Elle avait perdu un œil, la majeure partie du nez, ses lèvres, son menton, et son visage quadrillé de cicatrices semblait avoir été recomposé à partir de morceaux soudés entre eux. Elle était assise en face de son bureau et se retournait constamment vers sa mère, installée sur le canapé, tout près de là.

Ross, qui en avait pourtant vu d'autres au cours de sa carrière, était particulièrement touché par sa patiente et se donnait beaucoup de mal pour être positif et rassurant.

Son bureau avait d'ailleurs été conçu pour rassurer. Il était décoré dans le même style masculin que celui de sa maison. Bois sombres et riches, capitonnages en cuir, tableaux représentant des scènes de batailles navales, étagères pleines de volumes médicaux reliés de cuir, buste d'Hippocrate en marbre sur une colonne dorique blanche.

— Votre année de naissance, Leah ?

Sa mère, qui agrippait une grande enveloppe en papier kraft, répondit à sa place d'une voix timide et nerveuse :

— 1983.

Il prit des notes avec son Mont-blanc.

— Puis-je vous demander comment vous avez entendu parler de moi ?

Encore une fois, Leah laissa sa mère répondre pour elle.

— Notre médecin nous a transmis une liste de noms. Mon mari s'est renseigné sur Internet, et il lui a semblé que vous étiez la personne la plus indiquée pour vous occuper de notre fille.

Elle se tordait les mains et arborait un sourire désespéré – « pour l'amour du ciel, aidez-nous », lisait-il sur son visage.

Ross attrapa le Psion Revo posé sur son bureau. 15 h 10. Il consulta rapidement son emploi du temps sur l'organiseur ; c'était sa dernière consultation de l'après-midi. Il était attendu au bloc à 16 heures. Il avait du mal à se concentrer, car Faith l'obsédait. Où diable était-elle aujourd'hui ?

En ville.

Non, tu n'es pas en ville. Tu mens, salope. Où es-tu en réalité, Faith ? Tu ferais mieux de me le dire, car je finirai par le découvrir, tu le sais.

Il étudia ses notes pour reprendre ses esprits.

— Oui, d'accord, Internet.

Il ajouta cette information à son dossier et se tourna vers la jeune fille. Au fil des ans, il avait appris à regarder n'importe quel patient, même très gravement défiguré, sans laisser transparaître aucune émotion sur son visage. Il croisa les bras et se pencha sur le bureau pour se rapprocher de l'adolescente.

— Alors, raconte-moi, Leah, que puis-je faire pour toi ?

Sa mère lui fit signe de répondre.

— Je voudrais redevenir comme avant.

— Leah faisait des photos, expliqua sa mère. Elle était en poster dans le numéro de juin de *17 ans magazine*. Tout le monde disait qu'elle avait – je veux dire qu'elle a – le talent pour arriver au sommet.

Leurs regards à tous les trois se croisèrent brièvement, le temps d'une étincelle.

Elle se leva et lui tendit son enveloppe.

— Son dossier...

Ross ouvrit l'enveloppe, la retourna et en sortit plusieurs photos de mode représentant une jeune brunette à la beauté hors du commun. En dépit de son expérience, il avait du mal à croire qu'il s'agissait de la même fille. Il ressentit également une bouffée de colère contre le personnel des urgences qui avait massacré ce visage. La pauvre semblait avoir été prise en charge par un tôlier et non un médecin.

Il posa les photos, regarda la mère, puis la fille.

— Je crois que je peux vous aider, Leah, dit-il aussi doucement que possible. Toutefois, cela sera long et nécessitera plusieurs opérations. Je ne peux pas garantir le résultat ; il est très important que votre mère et vous compreniez cela.

— Que pouvez-vous faire pour nous, docteur ? demanda la mère.

Pas grand-chose, pensa-t-il. Il l'aiderait à recouvrer une vie à peu près normale, mais elle ne redeviendrait jamais mannequin.

Il lui dit la vérité et, pendant ce temps, pensa à cette salope de Faith qui ne savait pas la chance qu'elle avait. *Je t'ai rendue belle. Si je le voulais, je pourrais te donner le même visage que cette gamine.*

En sortant de son bureau, la jeune fille sanglotait. L'idée de subir une dizaine d'opérations dans les deux prochaines années était difficile à encaisser pour quelqu'un de son âge. Cependant, il était primordial que sa mère et elle soient fixées : pour traverser ces dures épreuves, il leur faudrait de la détermination, car il n'avait pas envie qu'elles viennent se plaindre du résultat final.

Ross ferma la porte et demanda à sa secrétaire de ne pas lui transmettre ses appels pendant quelques minutes. Il tapa une instruction sur son clavier d'ordinateur, entra un mot de passe et, quelques instants plus tard, se connecta au terminal de son bureau de Little Scaynes. Bientôt, la liste exhaustive des appels passés et reçus par Faith durant les sept derniers jours s'afficha. D'un clic de souris, il pouvait écouter l'enregistrement de n'importe lequel d'entre eux.

Bien, ma chère petite pute, voyons à qui tu as parlé récemment.

Chapitre 24

— Il faut que j'y aille, dit Faith.

Elle se sentait coupable parce qu'elle n'avait pas pensé à Alec depuis plusieurs heures. Elle avait l'impression d'être retournée quatorze ans en arrière, au temps de sa jeunesse, lorsqu'elle avait toute la vie devant elle.

Elle terminait son cappuccino et tâchait de se détendre lorsque la porte s'ouvrit. Elle revint dans le monde réel et leva prudemment les yeux. Un garçon et une fille, dans la vingtaine. Des étrangers. La pression retomba.

Il régnait dans le café une ambiance chaleureuse qui lui rappela l'époque où elle était étudiante. Des tables en Formica, la brume de la fumée de cigarette, l'odeur de sauce à la viande, le brouhaha des conversations autour de tables agglutinées, des journaux sur des bâtons qui voletaient chaque fois que la porte s'ouvrait.

Il était 14 h 55. Quarante minutes pour rallier Victoria Station, une demi-heure à bord du Gatwick Express, puis vingt-cinq minutes de voiture... Elle ne serait pas chez elle avant 17 h 30, calcula-t-elle. Juste à l'heure pour faire dîner Alec.

De l'autre côté de la table, Oliver, dont les cheveux déjà indisciplinés étaient emmêlés à cause du vent, lui demanda :

— Vous avez pensé à faire un check-up ?

Elle le revit en train d'étudier les lignes de sa main dans le café de *General Trading Company*.

— En fait, oui. Je suis allée voir mon médecin.

— C'est bien. Et alors ?

Elle hésita.

— J'attends les résultats de mes analyses de sang et tout cela.

— J'espère que je ne suis pas...

— Non.

Dans la chaleur, avec la fumée de cigarette, sa nausée était de retour, mais elle n'avait pas envie de lui parler de cela.

— J'ai bien fait de consulter. Cela faisait bien longtemps.

— Et vous allez bien ?

Elle ne souhaitait pas lui parler de sa dépression, car elle ne voulait pas lui montrer ses failles.

— Je pète la forme, comme on dit.

Elle lisait le doute dans ses yeux – ou n'était-ce que son imagination ?

— Bien. J'en suis heureux... Vous savez, Faith, reprit-il après un

long silence, je suis vraiment très content d'avoir passé ces moments avec vous.

— Merci. J'ai beaucoup apprécié aussi.

— Aurai-je l'occasion de vous revoir ?

Son attirance pour lui l'effrayait et l'excitait à la fois. Elle aimait tellement sa compagnie. Elle aurait dû répondre non, au lieu de quoi elle s'entendit dire :

— Je l'espère.

— Demain, peut-être ?

— Mon fils est en vacances. Je dois le conduire au parc avec deux de ses amis.

— La semaine prochaine, alors ?

— Il vaut mieux que nous nous rappelions lorsque j'aurai regardé dans mon agenda, hésita-t-elle. J'ai plusieurs réunions associatives, et puis il y a l'anniversaire de Ross, mercredi.

De mauvaises pensées tourbillonnaient dans sa tête. Ross pourrait découvrir la vérité, la mettre à la porte, lui interdire de revoir Alec.

Oliver leva les mains et eut un sourire défait.

— Écoutez, ce sera quand vous voudrez. Quand vous aurez le temps, et si vous en avez envie, je serai là. Je ne bougerai pas d'ici. (Il gratta le fond de sa tasse et la mousse séchée avec sa cuiller.) Je veux juste que vous sachiez que j'ai très envie de vous revoir. D'accord ?

Dès qu'elle mit le pied dehors, le vent lui plaqua les cheveux contre le visage et sembla même se frayer un chemin jusqu'à son estomac, où il se mit à tourbillonner. Elle avait si froid qu'elle en aurait presque pleuré. Sa nausée était de retour. Soudain, la rue tout entière vacilla, comme si les câbles qui la soutenaient avaient lâché. Le trottoir trembla, puis lui sauta au visage.

Elle eut vaguement conscience des mains d'Oliver qui la soutenaient fermement. Elle vit son visage brouillé. Elle entendit sa voix désincarnée.

— Faith ? Mon Dieu, Faith !

Il la releva, la tint par la taille, l'aida à se tenir debout tant bien que mal. Elle respirait profondément, sentait l'air frais sur son visage brûlant, le fixait avec des yeux ronds et voyait les lignes d'inquiétude noires comme du charbon qui lui ceignaient les yeux.

— Vous voulez retourner à l'intérieur ? demanda-t-il.

— Non. Je vais bien. C'est juste... l'air...

— Retournons à l'intérieur, asseyons-nous pendant quelques minutes.

— Non, je vais bien, je dois y aller. Vous pourriez m'appeler un taxi ? Je vais bien, je vous assure.

— Non, non, je ne vous mettrai pas dans un taxi. Je vais vous raccompagner.

— Merci, mais non. Je me sens bien.

De fait, elle se sentait un peu mieux. Soudain, elle eut une douleur vive derrière l'œil, comme si on lui enfonçait un poignard dans le crâne. Une nouvelle vague de nausée la frappa. Elle se raccrocha à lui tandis que sa gorge s'emplissait de bile. Tout devint flou autour d'elle. Ses jambes flageolèrent.

Le siège de la Jeep bleu marine d'Oliver était confortable comme un fauteuil. Elle avait presque l'impression d'être dans un bateau et de subir la houle. Elle écoutait le grondement persistant du diesel, le bourdonnement du ventilateur, sentait le souffle d'air chaud, entendait Mozart en musique de fond. Elle se concentrait de toutes ses forces sur une chose.

Ne vomis pas. Ne vomis pas. Ne vomis pas.

Il changea de vitesse, s'éloigna des lumières.

— Que vous a dit votre médecin, Faith ?

Une sonnerie. Son téléphone portable. Dans son sac à main. *Que m'a dit mon médecin ? Rien.* Le téléphone sonnait toujours. Elle trouva la fermeture éclair, tira dessus, plongea la main dans son sac, en sortit l'appareil, regarda quel numéro était affiché à l'écran.

C'était encore Ross.

Elle l'éteignit, le laissa tomber dans son sac et articula très difficilement :

— J'ai... attrapé quelque chose... en Thaïlande... Il y a... des bactéries... Je... vais bien.

— Cela m'étonnerait.

Il freinait de nouveau, s'arrêtait à un feu entre deux gros camions. Elle entendait leurs moteurs gronder, vibrer, secouer son monde tout entier. Oliver semblait si fort – elle pouvait s'appuyer sur lui. Une crainte profonde et terrible l'envahissait, se répandait comme une tache d'encre sur une feuille de papier buvard ; elle avait peur de sa maladie, peur de la colère de Ross. Cette Jeep, ce sanctuaire la déposerait à Victoria Station, d'où elle prendrait le train qui la ramènerait chez elle.

En enfer.

Chapitre 25

L'essence s'écoula de manière irrégulière du bidon. Pris de panique, Ross le redressa et le pencha à plusieurs reprises avant de trouver le débit idéal. *Allez, allez, allez.* L'odeur était intense, et le gaz qui s'échappait du bidon lui piquait les yeux. Il en versa sur le canapé – *allez, allez* –, la moquette, la table, puis il dessina une traînée sur le sol, recula dans le couloir, jusqu'à la cuisine et la porte d'entrée.

Maintenant, c'était l'homme qui faisait du bruit dans la chambre. Ross entendait les ressorts grincer et le type grogner de plus en plus fort.

Sans s'arrêter de verser, il retourna vers la chambre à coucher et pencha le bidon de manière à faire couler de l'essence dans l'entrebâillement de la porte. Puis il coucha la boîte en fer sur le flanc.

Le bidon cracha ce qui lui restait d'essence avec un bruit sourd et métallique, couvert par les grognements de l'homme.

— Oui ! cria-t-il. Oui, oui, oui !

Ross se retira vers la cuisine et la porte par laquelle il était entré. Il attendit autant qu'il l'osa, puis voulut sortir les allumettes de sa poche.

Cette partie, il ne l'avait pas répétée. Ses gants en caoutchouc se coincèrent dans sa doublure.

Non, pas maintenant !

Paniqué, incommodé par la puanteur d'essence, il retira son gant à la hâte et parvint à extraire la boîte de sa poche. Il l'ouvrit et fit tomber plusieurs allumettes par terre. Lorsqu'il s'agenouilla pour les ramasser, le reste de la boîte se renversa.

Il entendit un cri de surprise.

— Eh ! Merde, qu'est-ce que c'est que...

Une porte violemment ouverte. Des bruits de pas.

Plus le temps de regarder, plus le temps de faire quoi que ce soit, à part ramasser une allumette, la gratter et la jeter.

WHOOOOOFFFFFFFFF.

La vitesse avec laquelle la ligne de feu parcourut le sol le prit par surprise. Il releva la tête et, pendant un moment qui sembla s'éterniser, vit un homme complètement nu dans le couloir. L'instant d'après, dans un hurlement de peur et de douleur terrible, il fut avalé par une boule de feu jaune et verte.

Les cris étaient encore plus horribles, à présent – des ululements d'agonie désespérés. Soudain, il y eut une autre voix, celle d'une femme qui couinait, apeurée, hystérique.

Ross savoura ces cris pendant quelques secondes, comme s'il s'agissait d'une agréable musique. Alors, il attrapa son gant de caoutchouc, claqua la porte derrière lui, tourna la clé, la retira de la serrure, la serra entre ses dents le temps de remettre son gant, puis descendit les marches quatre à quatre.

Il sauta par-dessus le mur du fond, se laissa tomber sur les fondations en béton du chantier tout proche et s'engouffra aussitôt dans ce qui serait le parking souterrain de l'immeuble en construction. Il y filtrait suffisamment de la lumière orangée des lampadaires pour qu'il voie à peu près clair.

Son vélo l'attendait sagement là où il l'avait laissé, derrière une bétonnière. Il l'enfourcha, laissa les lumières éteintes pour le moment, et pédala furieusement vers l'autre extrémité du parking et la rampe qui débouchait sur la rue principale animée.

Lorsqu'il estima s'être suffisamment éloigné de la maison, il s'arrêta pour allumer ses feux avant et arrière. Puis il reprit sa route tranquillement, car, dans la nuit, personne ne faisait attention à lui.

Il s'écoula cinq bonnes minutes avant qu'il entende les premières sirènes.

Chapitre 26

— Monsieur Ransome, je n'arrive pas à comprendre que vous ne le voyiez pas, dit lady Geraldine Reynes-Raleigh. Tout le monde le voit. Et je dis bien *tout le monde*.

Chaque syllabe était articulée avec lenteur, avec une précision exagérée et un mépris affiché, comme si elle critiquait un serviteur qui parlait à peine l'anglais, comme si elle se rabaissait à lui adresser la parole.

De nombreuses femmes auraient tué pour avoir son corps, surtout à son âge. Grande, svelte, avec une poitrine magnifique – dont la réussite et l'entretien étaient à mettre au crédit de son chirurgien précédent –, des jambes naturellement sublimes, et de longues et superbes tresses blondes dont l'authenticité était remise en cause par ses sourcils noirs.

Son horloge biologique venait de tiquer sa cinquante-deuxième année, alors que pour la presse, elle en avait quarante-sept. Sans compter que son ancien chirurgien esthétique était parvenu, à force de liposuccions et d'interventions, à lui en faire paraître douze de moins. De fait, pensa Ross, peu de femmes de trente-cinq ans étaient aussi bien conservées. Dommage qu'il n'existât pas de chirurgie pour arranger sa personnalité.

Installée dans un fauteuil de son bureau, elle était vêtue comme seuls pouvaient se permettre de l'être les gens les plus riches. Quelque chose dans la toilette très haut de gamme contribuait à distinguer ceux qui la portaient du commun des mortels, et lady Geraldine Reynes-Raleigh ne vivait manifestement pas sur la même planète que les gens ordinaires. Ross avait longtemps essayé d'amener Faith à prendre ce genre d'air, mais l'argent ne semblait rien y faire ; la formule exacte lui échappait encore.

— Je suis venue vous voir, monsieur Ransome, car tout le monde me répète que vous êtes le meilleur chirurgien de ce pays, continua-t-elle.

Ross connaissait la véritable raison de sa visite, mais préféra se taire ; son ancien chirurgien, Nicholas Parkhouse, était brillant, mais il la trouvait tellement insupportable qu'il refusait de l'opérer de nouveau. En général, Ross s'en sortait plutôt bien avec les patients difficiles, toutefois, il commençait à regretter sérieusement d'avoir accepté de s'occuper d'elle.

Il avait été séduit par le nom des Reynes-Raleigh. Le pays avait découvert Geraldine en page trois d'un tabloïd, puis la jeune femme

s'était hissée au sommet de l'échelle sociale grâce à trois excellents mariages. Sa dernière conquête, un baronnet futé et flamboyant, figurait dans la liste des cent plus grandes fortunes du pays établie chaque année par le *Sunday Times*. Le couple ne disparaissait pour ainsi dire jamais des magazines people, où on le voyait assister à une rencontre de polo avec le prince de Galles, à Wimbledon avec Tom Cruise et Nicole Kidman, à Glyndenbourne en compagnie du roi et de la reine de Norvège. Geraldine avait absolument tenu à se faire lifter avant une session photo pour le magazine *Hello !* dans leur demeure palladienne complètement rénovée. Malheureusement, le résultat l'avait déçue. C'était inévitable, comprit-il à son grand désarroi. Cette femme était impossible à satisfaire.

Peut-être le portrait qu'en avait dressé Dempster dans le *Daily Mail* n'était-il pas infondé – Faith lui avait montré cette chronique. Par ailleurs, il avait lu à deux ou trois reprises qu'en dépit de sa fortune considérable, Geraldine refusait parfois de payer ses factures.

— Les deux moitiés de mon visage ne sont pas symétriques ; c'est évident et vous ne pouvez pas ne pas le voir.

— Lady Reynes-Raleigh, si vous détaillez le visage de la Joconde, vous verrez aussi qu'il n'est pas symétrique.

Les chevaux affublés de plumets qui paraient sur son carré de soie bougeaient doucement lorsqu'elle parlait.

— Si vous voulez mon avis, c'est une vieille peau. Je ne trouve d'ailleurs pas la comparaison très flatteuse. En plus, vous avez raté mon nez. Il n'est pas parfaitement droit et j'exige que vous me fassiez une remise. Il est hors de question que je paie le prix fort pour cela. Alors ? Que me proposez-vous ?

Au prix d'un effort considérable, il réussit à garder son sang-froid. Elle n'était pas raisonnable ; il avait accompli un travail superbe – l'amélioration était telle qu'il n'y avait pas de comparaison possible. Toutefois, il n'aurait pu lui dire ses quatre vérités sans prendre de gros risques pour sa réputation.

— Dites-moi ce que pense votre mari du résultat ? demanda-t-il d'un ton charmeur.

— Je ne crois pas que cela soit pertinent, monsieur Ransome. L'important, c'est ce que je ressens moi.

— Bien sûr, concéda-t-il d'un ton acerbe.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Vous êtes disposée à subir une nouvelle opération ? demanda-t-il en levant les mains.

— Je ne suis pas une poltronne, vous savez. Vous trouvez que j'ai l'air d'une poule mouillée ? Avec mon *visage asymétrique* ?

— Bien sûr que non.

— Vous comprendrez néanmoins qu'une opération n'est pas une

intervention anodine...

— Sans compter que ce ne serait pas sans risque – ce n'est jamais sans risque, d'ailleurs, lady Reynes-Raleigh.

— Je viens de vous dire que je n'étais pas une poltronne, répéta-t-elle d'un ton acide. Toutefois, j'ai un emploi du temps très chargé. Et j'attends de vous que vous preniez à votre charge d'éventuels frais imprévus, naturellement.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire exactement ce que vous attendez de moi ? demanda-t-il avec calme.

La patiente eut un sourire carnassier, un sourire qui aurait pu faire rouiller de l'acier.

— Mes avocats sont déjà en train de préparer une petite liste pour vous.

Chapitre 27

Le toit de la station-service agissait comme une soufflerie. Tête baissée pour se protéger des grosses gouttes de pluie, Faith se tenait près de la Range Rover. La pompe semblait particulièrement lente aujourd'hui, elle regardait les litres défilier sur le cadran, tandis que la pluie l'assailait de tous les côtés, crépitait sur son pardessus Barbour, collait à son jean, à ses jambes et lui trempait les cheveux.

Attaché à la banquette arrière, Alec agita la main et fit une grimace idiote. Elle grimaça à son tour. Il se pencha sur la vitre, écrasa son nez sur le verre, puis le lécha comme un imbécile. Elle rit. *Tu es un enfant tellement formidable*, pensa-t-elle. *Tu es amusant, intelligent, gentil et innocent. Il faut que je t'éloigne de Ross avant qu'il te rende arrogant, impoli et cruel comme lui.*

Depuis vingt-quatre heures, depuis qu'elle avait failli s'écrouler devant Oliver Cabot, elle se sentait beaucoup mieux. Aussi bien moralement que physiquement. Elle avait dîné avec appétit, avait eu faim ce matin et ce midi, au parc avec Alec et ses deux copains, où elle avait englouti un ignoble hamburger et des frites trop grasses. Elle venait de déposer les amis de son fils chez eux. Pour la première fois depuis leur retour de Thaïlande, elle avait recouvré son envie de manger. D'ailleurs, elle avait encore faim. De sucré.

Peut-être le docteur Ritterman avait-il raison, après tout. Peut-être s'était-elle enfin débarrassée de sa bactérie.

Le pistolet cliqua. L'essence moussa, déborda du réservoir et s'écoula un peu sur la carrosserie. Elle raccrocha le tuyau, vissa le capuchon du réservoir, puis courut se réfugier dans la chaleur de la boutique.

Il y avait la queue à la caisse. Avant de la rejoindre, elle s'arrêta devant le présentoir des magazines et prit le temps d'en feuilleter quelques-uns. Les magazines étaient son péché mignon ; elle appréciait particulièrement les pages cuisine et décoration d'intérieur. Elle jeta son dévolu sur les derniers numéros de *Gérez vos comptes*, *Maisons de campagne* et *Hello !* attrapa un sachet de Maltesers pour elle, un tube de Smarties pour Alec, et se joignit à la queue juste avant un homme en costume à l'air peu commode.

À la caisse, l'employé qu'elle aimait le moins : un jeune homme d'une vingtaine d'années indifférent et arrogant, aux cheveux blonds et gras coiffés en banane, affublé d'une boucle d'oreille, d'un duvet autour de la bouche et d'un sourire cachottier.

Il prit un temps fou à s'occuper des clients qui la précédaient.

Lorsque son tour arriva enfin, elle était dans les nuages.

— Pompe ?

Elle le regarda sans comprendre, car elle avait momentanément oublié où elle était.

— Pompe ? répéta-t-il un peu trop fort.

Maintenant, elle se souvenait. *Tu sais très bien quelle pompe, espèce de crétin. Tu connais ma voiture. Je viens ici deux fois par semaine depuis Dieu sait combien de temps. Tu n'as qu'à regarder dehors.* C'était son petit jeu, et elle le savait bien. Il usait et abusait du seul pouvoir dont il disposait.

Elle se retourna, prit tout son temps, le fit attendre, pour lui rendre la monnaie de sa pièce (c'était triste, mais cela faisait un bien fou), puis elle répondit :

— Numéro quatre.

Elle posa les magazines et les sucreries sur le comptoir et examina le tableau de la Loterie nationale. Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas acheté de ticket – Ross n'aimait pas cela.

— 68,17 livres.

Elle lui tendit sa Mastercard et regarda de nouveau le poster de la Loterie, tentée. Il lui était arrivé plusieurs fois de gagner dix livres, et elle avait souvent de la chance à la tombola. Toutefois, elle n'avait pas envie d'acheter des tickets ici, à ce pauvre type – ils seraient tous perdants.

Le gars semblait d'ailleurs avoir des difficultés avec sa carte, qu'il passait dans le lecteur pour la seconde fois. Alors, il lut le message affiché sur le petit écran de la machine et la lui rendit.

— Elle n'est pas valable.

Elle plongea son regard dans ses yeux sournois.

— Pas valable ? Que voulez-vous dire ?

— Votre carte n'est pas valable.

Elle lui arracha le morceau de plastique des mains.

— Ne soyez pas ridicule.

Consciente de la file d'attente qui s'était formée derrière elle, elle vérifia la date limite de validité : elle n'expirerait que dans cinq mois. Elle tendit la carte au caissier et déclara d'un air hautain :

— Elle est toujours valide. Le problème doit venir de votre ordinateur.

Sans un mot, il reprit la carte, décrocha son téléphone et saisit un numéro. Quelqu'un tira sur son manteau. Elle se retourna et découvrit Alec, qui tenait un numéro de *Beano*.

— Je peux l'avoir, maman ?

— Je t'avais dit d'attendre dans la voiture, chéri.

Il prit un air triste et l'implora :

— Oui, je sais, mais je peux l'avoir ? Je ne l'ai pas, celui-là, s'il te

plaît...

— Elle ne fonctionne pas, reprit le caissier assez fort pour que tout le monde entende. Vous devez avoir dépassé votre limite hebdomadaire.

Est-ce possible ? Elle se creusa les méninges. Non. La carte avait un plafond de dix mille livres, et elle n'avait dépensé que quelques centaines de livres ce mois-ci.

— Impossible.

Faith plaqua sa carte sur le comptoir, fouilla dans son sac et en sortit l'American Express Platinum dont elle se servait si rarement. Elle la tendit au caissier avec un sentiment de dignité retrouvée.

Il la lui arracha presque des mains et la passa dans le lecteur. Il recommença en signifiant bien par son langage corporel que c'était uniquement pour lui faire plaisir. Puis il la lui rendit.

— Elle ne fonctionne pas non plus.

Faith sentit ses joues s'empourprer.

— Il y a forcément un problème avec votre machine.

— Écoutez, je suis pressé, lâcha un homme irrité derrière elle.

Ignorant Faith, le caissier enfonça deux clés dans son terminal et prit la carte de l'homme. Quelques secondes plus tard, son reçu s'imprimait. Avec une grimace triomphante, il tendit au client sa carte et le reçu pour qu'il y appose sa signature. Puis il se retourna vers Faith.

— La machine fonctionne parfaitement.

À présent elle était énervée et inquiète. Que se passait-il donc ? Une erreur informatique, sans doute. Dès qu'elle serait rentrée, elle contacterait sa banque et ferait un scandale. Elle exigerait un courrier d'excuses et les obligerait même à envoyer une lettre explicative à ce petit connard prétentieux. Restait cependant un problème à régler : avait-elle suffisamment de liquide sur elle ?

— Combien avez-vous dit que je vous devais ?

Son sourire était presque insupportable, à présent.

— 68,17 livres. Plus le *Beano*, cela fait...

— N'oublie pas mon magazine, maman. Tu dois aussi payer mon magazine ! dit Alec.

— Je ne sais pas si j'ai assez d'argent sur moi, chéri.

Elle sortit son porte-monnaie, sortit tous les billets qu'il contenait et les compta. 60 livres, exactement. Elle vida les pièces sur le comptoir.

Une autre voix irritée tonna derrière elle :

— Excusez-moi, vous pourriez vous occuper de nous d'abord ?

Regrettant de ne pouvoir disparaître comme par enchantement, Faith fit un pas de côté. 5,84 livres. Elle n'avait toujours pas assez.

Une petite main posa trois pièces sur le comptoir. La main d'Alec.

— J'ai six pence, maman. Je veux bien te les prêter.

Elle sourit.

— Merci, chéri, je vais en avoir besoin. Je retourne chercher un peu de monnaie dans la voiture, dit-elle au caissier.

À son grand soulagement, elle trouva sept pièces d'une livre dans le porte-monnaie réservé aux horodateurs. Elle retourna à l'intérieur, paya, puis rattacha Alec sur la banquette. Immédiatement, le petit garçon se plongea dans la lecture de la bande dessinée.

Elle démarra, s'éloigna de la station, s'arrêta et appela le numéro imprimé derrière sa carte Gold. Le service client lui répondit.

— Pourriez-vous m'aider ? Ma carte vient juste d'être refusée dans une station-service.

La femme demanda le numéro de la carte et posa les questions habituelles – adresse, date de naissance, nom de jeune fille. Puis elle fit patienter Faith.

— Je suis navrée, reprit la femme trente secondes plus tard. La carte a été annulée par son détenteur principal.

— Son détenteur principal ? s'étonna Faith.

— Oui.

Faith la remercia et raccrocha. Elle composa les numéros de ses deux autres cartes.

Ross les avait annulées aussi.

Furieuse, elle appela le cabinet de Ross situé dans Harley Street. Sa secrétaire, distante et hautaine, lui répondit. Cette femme l'énervait au plus haut point. *Lucinda Smart*. Une divorcée de presque cinquante ans, ennuyeuse et chevaline, dont la sœur avait été la secrétaire particulière de la princesse Margaret. Lucinda la traitait toujours avec distance et dédain.

— Lucinda, vous pourriez me passer Ross ? C'est urgent.

— M. Ransome ne peut être dérangé, madame Ransome. Il est avec un patient.

— J'aurais besoin de lui parler dès qu'il sera disponible.

— Je lui transmettrai votre message, madame Ransome.

— Il vaudrait mieux, en effet. Soyez gentille, et dites-lui que s'il ne me rappelle pas, il n'y aura rien à manger à la maison ce soir.

Il ne rappela pas.

Chapitre 28

Il y a longtemps, très longtemps de cela, le bruit de ces pneus sur le gravier sonnait comme de la musique aux oreilles de Faith. *Ross rentre à la maison*. En ce temps-là, elle se pendait à son cou pour l'embrasser dès qu'il passait la porte d'entrée. Un soir d'été, peu après leur emménagement et avant la naissance d'Alec, ils avaient fait l'amour sur le sol de l'entrée, alors que la porte était ouverte.

Raspoutine aboyait avec enthousiasme et courait vers le vestibule pour accueillir son maître, bientôt suivi par un Alec en pyjama.

— Papa est rentré ! Papa est rentré !

Entre les rideaux de leur chambre à coucher, Faith voyait l'Aston Martin à la lumière des veilleuses qui venaient de s'allumer toutes seules. Elle fit un pas en arrière. Elle portait toujours son jean et son polo épais, mais elle s'en moquait. Ce soir, il pourrait aller se faire pendre.

Elle sortit de la chambre sans éteindre la lumière, car elle savait que cela l'agacerait. Il y avait une voiture de police renversée sur le palier et, un peu plus loin, les pièces de Lego d'un garage qu'Alec avait essayé d'assembler. Elle les laissa où elles étaient. En bas, par-dessus le vacarme produit par Raspoutine, elle entendit la porte s'ouvrir et Ross saluer d'abord son chien puis son fils.

— Papa, je peux te montrer ce que j'ai peint à l'école ?

Puis encore la voix puissante de Ross :

— Raspoutine ! Du calme. *Du calme* !

— Hein, papa, je peux te montrer ?

Pour la première fois depuis qu'ils étaient mariés, Faith décida qu'elle ne descendrait pas. Elle marcha jusqu'au fond du couloir et entra dans une des chambres dont ils ne se servaient pas.

Elle alluma la lumière, referma la porte et s'assit dans un fauteuil trop moelleux. La chambre se trouvait à l'arrière de la bâtisse et donnait sur les jardins en terrasses, la piscine, le court de tennis, le verger et le paddock. Toutefois, en cette soirée d'orage, sous le ciel gris bouillonnant et menaçant, elle ne voyait que les coulures de pluie sur les fenêtres.

Elle frissonna. La chambre était froide, inoccupée. Elle était décorée avec goût, quoique d'une manière impersonnelle. Riches doubles rideaux assortis au dessus-de-lit fleuri, meubles en acajou, des piles de *Vogue* et de *Country Life* sur les tables de chevet. Des tableaux qui n'avaient pas trouvé leur place dans les autres pièces – une scène de chasse médiocre, deux tristes dessins d'architecte de la station de

pompage de Bath, ainsi qu'une aquarelle tout aussi terne représentant les collines du Sussex achetée à Glyndebourne un jour où ils avaient bu trop de champagne et où la musique était trop forte.

Le silence lui fit du bien. Elle avait besoin de calmer sa colère intérieure. Elle ne sortirait jamais victorieuse d'une confrontation avec lui. Ils s'étaient disputés à de nombreuses reprises dans le passé, et Alec en avait beaucoup souffert. Cela le déstabilisait et lui faisait peur.

Elle ferma les yeux et pensa à Oliver Cabot. Elle se concentra pour se rappeler son visage, mais il persistait à lui échapper ; lorsqu'elle croyait enfin le voir, il se dissolvait, et seule demeurait une vague expression. Il lui inspirait de la chaleur. Chaleur et tristesse, surtout lorsqu'il parlait de son fils disparu.

Elle eut un serrement au cœur, un désir profond d'un genre qu'elle n'avait pas ressenti depuis bien longtemps, et qu'elle ne pensait pas ressentir de nouveau. Adolescente, amoureuse d'un certain Charles Stourton, elle avait fait l'expérience de ce type de sentiment. Il ressemblait à Alec Baldwin et il l'adorait. Il était charmant, avait de bonnes manières, était intelligent, faisait merveilleusement bien l'amour. Tout le monde l'appréciait. Il avait un travail très intéressant chez Sotheby's et venait d'obtenir un contrat de deux ans à New York. Il voulait qu'elle parte avec lui. Et puis, subitement, alors que tout allait pour le mieux, il l'avait plaquée.

Un appel téléphonique très bref. Il avait rencontré quelqu'un d'autre.

Elle avait été inconsolable pendant des mois. C'est à cette époque qu'elle avait eu son accident et rencontré Ross. Il lui avait mis quatre points de suture sur le front, et elle avait craint d'être défigurée à vie. Pourtant, quelques semaines plus tard, les agrafes n'étaient plus là et elle n'avait même pas de cicatrices. À ce moment-là, elle sortait déjà avec lui.

Il était si fort, attentionné, à des années-lumière du monstre liberticide qu'il était devenu – ou alors était-elle aveugle, complètement subjuguée par ce jeune médecin grand, charmant, incroyablement séduisant et ambitieux.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Elle tourna la tête et le découvrit dans l'encadrement de la porte, rouge de colère. Elle resta immobile tandis qu'il se rapprochait d'elle.

— Je t'ai demandé ce que tu foutais là ?

Il s'arrêta devant elle. Il tremblait de rage, la dominait de sa taille. Elle agrippait les accoudoirs de son fauteuil, trop en colère pour avoir peur de lui, tellement en colère qu'elle était prête à lui rendre coup pour coup.

— Je vis ici, répondit-elle. C'est ma maison. Ceci est une des chambres de ma maison, et je m'y repose. Cela te pose un problème ?

Pendant un instant, il eut du mal à appréhender cette situation inédite.

— C'est la pièce où il te baise ?

— De quoi diable es-tu en train de parler ?

— Où étais-tu, hier, Faith ?

— Je te l'ai dit, j'étais à Londres.

— Tu le baises à Londres ?

— Je baise qui ? Je faisais les magasins – pour ton anniversaire.

Comme je te l'ai dit.

— À Knightsbridge ?

— Oui. Chez *Harrods*, *Harvey Nicks*, puis *General Trading Company*.

Il la regarda longuement d'un air soupçonneux.

— Je connais Knightsbridge, Faith. J'ai été interne à l'hôpital St George – dans Hyde Park Corner. Aujourd'hui, le bâtiment est devenu le *Lanesborough Hotel*. Je connais très bien Knightsbridge, Faith.

Il se retourna, s'éloigna vers une commode, prit un panier de pot-pourri et le huma.

— Il faut remplacer ces fleurs ; elles ne sentent plus. Tu ne tiens pas bien ta maison. Tu penses trop à ton amant. Je ne veux pas que mon fils soit négligé par sa mère, parce que celle-ci est obsédée par son amant, Faith. Tu comprends ce que je te dis ? *Tu comprends ?*

— Je n'ai pas d'amant, Ross.

Il reposa le panier, saisit un pétale entre deux doigts et l'écrasa.

— Les hélicoptères ne volent pas au-dessus de Knightsbridge, Faith. Ils n'en ont pas le droit.

Il écrasa un autre pétale.

— Les hélicoptères ?

— Lorsque je t'ai appelé sur ton portable, que tu as décroché, j'ai entendu un hélicoptère. Tu n'étais pas à Knightsbridge, Faith. Où étais-tu ?

— C'est pour cela que tu as annulé mes cartes de crédit ? Parce que tu as entendu un hélicoptère ?

— N'importe quoi ! Ne pense pas que je ne peux pas savoir où tu es parce que tu as un téléphone portable. J'ai vérifié chez Vodaphone. Ils ont des antennes dans le pays tout entier, tu sais ? Lorsque je t'ai appelée, tu étais à Winchmore Hill, dans le nord de Londres. Avec qui étais-tu, Faith ? Avec le docteur Oliver Cabot ? C'est ce que tu appelles être une *bonne mère* ?

Elle le regarda sans ciller, mais elle était stupéfaite. Comment pouvait-il savoir ?

Soudain, il prit une grande poignée de pétales et marcha vers elle, le visage livide. Ce n'était plus son mari, Ross, mais plutôt un démon. Et le démon parla :

— Toi aussi, tu as perdu ton parfum, sale pute.

Il lui jeta les pétales au visage si fort qu'ils lui firent mal, sortit de la pièce et claqua la porte.

Chapitre 29

Faith resta assise. Le bruit des pas de Ross diminuait dans le couloir.

Connard.

Elle retira les pétales restés accrochés à son visage, sa poitrine et ses genoux, et se demanda comment elle devait réagir à cette accusation.

Puis elle se dit : *Merde, Faith, tu as trente-deux ans et tu n'as de comptes à rendre à personne, pas même à ton mari. Tu as le droit d'aller où bon te semble et de faire ce que tu veux.*

Toutefois, elle se voyait mal le lui dire au visage. Quelque chose en Ross lui faisait peur.

J'ai peur de mon mari ?

Comme beaucoup d'épouses. La presse relatait régulièrement des histoires de femmes mariées à des monstres – ou d'hommes mariés à des diablesses.

Parfois, lorsqu'ils faisaient l'amour, elle avait peur qu'il aille trop loin et qu'il la tue. Ces dernières années, elle avait remarqué qu'il prenait de plus en plus plaisir à la rudoyer. Il était incroyablement fort. Lorsqu'elle le voyait jouer avec Alec, le faire tourner ou chahuter avec lui par terre, elle était certaine qu'il n'était pas conscient de sa propre force.

Elle se leva, fit tomber d'autres débris de pétales sur le sol, traversa la chambre et se regarda dans le miroir. Un filet de sang coulait sur sa joue gauche d'une coupure si fine qu'elle aurait pu avoir été infligée par une lame de rasoir.

Elle tamponna sa blessure avec un mouchoir, retira un pétale resté accroché à ses cheveux et le jeta dans la corbeille à papier. Autour du fauteuil, le sol était jonché de feuilles, de pétales et de tranches d'orange séchée. Cela ne la gênait pas. C'était le problème de Ross, pas le sien.

Comment expliquer la présence de ce fichu hélicoptère ?

À quoi bon ? Il savait où elle était.

« Ils ont des antennes dans le pays tout entier, tu sais ? Lorsque je t'ai appelée, tu étais à Winchmore Hill, dans le nord de Londres. Avec qui étais-tu, Faith ? Avec le docteur Oliver Cabot ? »

Comme le sang tardait à coaguler, elle se tamponna de nouveau la joue. *Mais comment pouvait-il savoir que j'étais avec le docteur Oliver Cabot ?*

Alors, elle comprit. Elle revit Ross dans la voiture, après le dîner

de la Société royale de médecine. La façon calme mais inquiétante dont il lui avait parlé.

« *Je t'ai vue.* »

Avait-il fait le rapprochement ? En plus d'apprendre par la compagnie de téléphonie mobile qu'elle se trouvait à proximité de l'antenne de Winchmore Hill, avait-il découvert – ou bien savait-il – qu'Oliver Cabot travaillait dans le quartier ? La faisait-il suivre ? Avec Ross, elle avait appris à n'écarter aucune éventualité. Non, il prêchait sans doute le faux pour savoir le vrai. Elle se contenterait donc de nier cette partie de l'histoire et de trouver une explication à sa présence là-bas.

Ou bien dirait-elle à Ross d'aller au diable.

Oui, c'est ce qu'elle ferait, décida-t-elle, mue par la colère. *Va au diable, espèce de connard.* (Elle traversa la pièce d'un pas décidé et ouvrit la porte.) *Tu crois que tu as bien réussi ton coup en me coupant les vivres et en me faisant passer pour une imbécile ? Peut-être que dans un univers parallèle il y a une Faith Ransome qui est prête à accepter cela sans broncher, lâchement, sans dire un mot. Ici, c'est une autre histoire.*

Tu n'es pas sur la bonne planète, Ross.

Soudain, Alec cria, comme s'il s'était fait terriblement mal.

Faith se précipita dans le couloir, l'estomac noué. L'enfant criait de douleur et de peur. À présent, elle le voyait, roulé en boule sur les dalles, la tête dans les mains.

Comme elle arrivait au pied de l'escalier, il la regarda, le visage déformé par une grimace, les mains fermement enroulées autour de la tête. Elle s'agenouilla à côté de lui et le prit dans ses bras.

— Mon chéri, que s'est-il passé ?

Il continua à hurler à pleins poumons.

— Mon chéri, s'il te plaît, dis-moi. Tu es tombé ?

— P-P-P-P-Papa m'a tapé.

De fait, elle voyait la marque sous son œil gauche, la peau traumatisée, l'ecchymose.

Son pire cauchemar. Ross faisant du mal à Alec. Il lui avait souvent raconté comment son père le traitait. Et Faith avait lu que les enfants maltraités par leurs parents risquaient de devenir des parents violents à leur tour.

Ravalant sa colère, elle examina soigneusement la tête d'Alec pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé, puis elle le souleva et le porta dans la cuisine. Elle l'assit sur une chaise, courut au congélateur, ouvrit un compartiment et en sortit un sachet de petits pois. Elle l'enveloppa dans un torchon et le lui appliqua sur le visage.

Il détourna la tête, voulut la repousser, mais elle insista et, lentement, il se calma.

— Pourquoi papa t'a-t-il frappé, mon chéri ?

— Je-je-je..., sanglota-t-il sans pouvoir se contrôler.

À la télévision, Bart Simpson se faisait sévèrement réprimander par un policier.

— C'est l'heure d'aller au lit. Maman va te coucher.

— Non, non, noooooooooooooon ! cria Alec, presque hystérique.

Malgré ses hurlements de protestation, elle le porta à l'étage. Elle lui parla tendrement pour le consoler, lui fit couler un bain, le déshabilla et le plongea dans l'eau. Il arrêta enfin de pleurer.

— Raconte-moi ce qu'a fait papa, chéri.

Il resta assis en silence tandis qu'elle le savonnait, le rinçait et le séchait.

— Allez, raconte-moi.

C'était comme si on avait débranché son organe de la parole. Elle le porta jusqu'à son lit et le borda. Il resta là sans bouger, renfrogné, renfermé sur lui-même. Faith trouva son comportement presque effrayant ; Ross aussi boudait de cette façon lorsqu'il était en colère ou vexé.

Elle essaya de lui lire un chapitre de son livre préféré – *Charlie et la chocolaterie* –, mais il mit son pouce dans sa bouche et se retourna. Exaspérée, elle reposa le livre, l'embrassa, lui souhaita bonne nuit et éteignit la lumière.

Il se mit aussitôt à crier.

Elle ralluma.

— Que se passe-t-il, mon amour ? Tu veux que je laisse la lumière allumée ?

Il la regarda sans rien dire, les yeux écarquillés, apeuré, le côté gauche du visage enflé et rouge.

— Tu veux la lumière ? répéta-t-elle. Parle-moi, chéri. Dis quelque chose, s'il te plaît.

Soudain, il lui chuchota quelque chose.

— Je ne t'entends pas, mon amour.

Elle se rapprocha.

— Ne laisse pas papa venir et me frapper encore.

— Il ne viendra pas, je te le promets.

Elle éteignit, ferma la porte et attendit à l'extérieur. Lorsqu'elle fut certaine qu'il était calmé, elle descendit à la recherche de Ross.

Il était dans son bureau, assis devant son ordinateur, la veste rejetée sur le dossier de son fauteuil, un cigare allumé posé dans le cendrier. Des larmes coulaient sur ses joues.

Elle entra, ferma la porte derrière elle, puis se tint là, les bras croisés, prête à exploser comme un volcan en colère.

— Espèce de connard, lâcha-t-elle. Comment as-tu osé ?

Il ne réagit pas.

Haussant le ton, elle cria :

— Tu as frappé mon enfant, espèce de grosse brute !

Toujours pas de réaction.

— Je te donne dix secondes pour m'expliquer pourquoi tu as fait cela, sinon, je téléphone à la police. Et je demande le divorce.

Sans rien dire, sans détourner la tête de son moniteur, il tapa quelque chose sur son clavier. Une seconde plus tard, elle entendit sa propre voix. Il n'y avait aucun doute possible.

— Allô, Oliver ? C'est Faith Ransome.

Puis, tout aussi clairement, elle entendit la voix d'Oliver Cabot.

— Faith ! Quelle excellente surprise ! Comment allez-vous ?

Ross se tourna dans sa direction, tandis que le dialogue continuait.

— Bien, merci. Et vous ?

— Je vais parfaitement bien. Et encore mieux depuis que je vous entends !

— Je... je me demandais si votre offre tenait toujours, si je pouvais passer pour visiter votre clinique ?

— Et déjeuner avec moi ? Je veux bien que vous passiez, mais à condition que vous me laissiez vous inviter à déjeuner.

Essayant d'éviter le regard de Ross par tous les moyens, elle s'entendit rire joyeusement et répondre :

— J'accepte volontiers !

Chapitre 30

Le silence qui suivit fut extrêmement violent. Ce moment où, après avoir arrêté l'enregistrement, Ross posa les coudes sur le bureau et la regarda de ses yeux mouillés et rougis, de son regard si désespérément blessé...

Une version plus ancienne d'elle-même, la Faith Ransome de l'année précédente aurait réagi tout à fait différemment. Elle se serait écrasée et lui aurait tout expliqué dans les détails. Sauf qu'en cet instant précis, elle n'avait pas du tout peur de lui. Elle n'avait jamais été aussi proche de lui sauter dessus et de l'attaquer à mains nues.

— Tu enregistres mes appels ?

— J'ai d'excellentes raisons de le faire, apparemment.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu as le droit de faire une chose pareille ? C'est pour cela que tu as frappé notre enfant, espèce de lâche ? Tu as frappé notre fils parce que c'était plus facile que de t'en prendre à moi ?

Il se leva violemment, envoyant son fauteuil rouler loin derrière.

— Je n'aurais aucun mal à te corriger, salope.

— Pourquoi as-tu frappé Alec ? Comment as-tu osé le frapper ?

— Tu ne fais pas ton putain de boulot de mère.

— Je te prie de rester poli.

— Pendant qu'il éparpille ses jouets partout, toi tu vas te faire baiser par ton amant. (Il se rapprocha d'elle d'un air menaçant.) Quelqu'un va devoir apprendre la discipline à ce gamin, mais ce ne sera pas toi, puisque tu es trop occupée à baiser tes amis. Je me chargerai moi-même du boulot, expliqua-t-il en frappant sa poitrine de son index. Je m'en chargerai à ma manière, en utilisant le seul langage qu'il comprend. Tu es trop molle avec lui. Il a besoin de discipline.

— De discipline ? Après les choses que tu m'as racontées à propos de ton père ?

Du coin de l'œil, elle le vit serrer les poings et se prépara à recevoir un coup.

— C'est un bon coup, ce docteur Cabot ? Hein, Faith ? Il a une grosse bite ? Parle-moi de sa bite. Vingt centimètres ? Vingt-cinq ? Circoncis ou non ? Tu aimes qu'il te fasse quoi avec ? demanda-t-il, sarcastique, le visage déformé par une grimace. Où préfères-tu qu'il te la fourre ?

— Pour l'amour du ciel, Ross, c'est un *médecin*, rétorqua-t-elle d'une voix forte mais calme. Je suis allée le voir parce qu'il est médecin. Au cas où tu l'aurais oublié, je me sens très mal depuis deux

semaines. J'ai consulté ton ami Jules Ritterman, Docteur en communication avec les malades. Je suis allée le voir il y a une semaine, et il m'a traitée avec condescendance, comme à son habitude. Et depuis, aucune nouvelle. J'ai contacté le docteur Cabot parce que j'étais *désespérée*, Ross.

— Tu étais désespérément en manque de bite ?

— J'ai juste appelé un médecin.

— Un charlatan, tu veux dire. Un apôtre du New Age.

— Il est docteur en médecine.

— C'est un putain de vendeur de poudre de perlimpinpin.

— Il est docteur en médecine, mais n'est pas complètement obtus, contrairement à la grande majorité de ses collègues. D'accord ? On est peut-être mariés, mais cela ne signifie pas que je t'appartiens et que je n'ai pas le droit de consulter le médecin que je veux. Si cela ne te plaît pas, tu n'as qu'à me quitter.

Ross se calma un peu. Il semblait plus vexé qu'en colère.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? demanda-t-il d'une voix cassée.

— Parce que tu n'aurais pas été d'accord.

Il considéra celle qui était sa reine et sa putain à travers un voile de larmes. *Tu m'as rendu fou. À cause de toi, j'ai frappé mon fils, la personne qui compte le plus au monde. Et en plus tu oses me répondre.*

Tu m'as rendu fou, espèce de salope. Tu m'as rendu tellement fou que j'ai perdu mon sang-froid. Tu as vu ce que tu m'as fait faire ? Tu as vu ?

Il voulut la frapper, la cogner de toutes ses forces, écraser sa petite gueule suffisante, lui fendre les lèvres, lui casser les dents. Histoire de voir si ce *docteur* Oliver Cabot voudrait fourrer sa queue de vingt centimètres dans sa bouche sanguinolente et édentée.

La manière dont elle lui avait répondu lui ressemblait tellement peu. Était-ce l'influence du *docteur* Oliver Cabot ? Cet homme essayait-il de la retourner contre lui ? Avant ce soir, Faith ne lui avait jamais répondu. D'ailleurs, elle se serait abstenue si elle avait su de quel mal elle souffrait réellement.

Tommy Pearman lui avait dégotté un tas d'informations sur la maladie de Lendt. Quatre-vingts pour cent des gens qui la contractaient mouraient avant la fin de la première année. Ils mouraient parce qu'ils étaient négatifs. On ne mourait que si on le voulait, que si on nous disait qu'on était condamné. Faith, elle, vivrait, parce que personne ne lui dirait qu'elle était gravement malade. Tant qu'elle resterait dans l'ignorance, tout irait bien.

Il fit un pas vers elle et changea d'attitude.

— Je t'aime, Faith. Je t'aime plus que tout. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il la prit par les épaules et elle sursauta. Cela lui fit mal.

— Bon Dieu, tu ne vois pas à quel point je suis accro ? Je veux t'aimer, non pas te faire du mal. Je veux que tu sois mieux, et je ferai tout pour cela. Ne vois-tu pas que c'est ce que je veux pour toi ?

— Que suis-je censée voir ?

Froide comme de la glace.

Il essaya de l'attirer à lui, de la prendre dans ses bras, mais elle résista, maintenant un espace, un gouffre entre eux.

— Je ne t'aurais jamais envoyée chez Ritterman si je n'étais pas persuadé qu'il est le meilleur médecin de tout le pays.

— Je ne l'aime pas et je n'ai aucune intention de retourner le voir.

Cette manière qu'elle avait de le regarder droit dans les yeux, cet air de défi, comme si elle était en train de triompher de lui. Elle bombait le torse comme des cellules cancéreuses paradant lors d'une biopsie. Cela devait cesser immédiatement.

Il la gifla si fort qu'elle tituba sur le côté, se cogna la tête contre une bibliothèque, battit des bras en vain et s'étala sur la moquette, les bras en croix. Immobile.

Elle ne bougeait plus. Du sang s'écoulait de sa lèvre et son regard était vitreux, dénué d'expression, semblable à celui d'un poisson.

Il se sentit soudain vide. Son énergie, son liquide vital s'était échappé par un bouchon malencontreusement ouvert.

Il s'agenouilla à côté d'elle.

— Oh ! mon Dieu, Faith. Oh ! mon Dieu. Mon Dieu !

Chapitre 31

L'odeur de cette première cigarette du soir mettait toujours Ross au supplice. Son père était assis dans son fauteuil. Il portait ses chaussures soigneusement cirées, une veste et une cravate au nœud parfait. Un exemplaire de *Sporting Life* ouvert sur les genoux, il tenait cette minuscule cigarette entre ses doigts massifs et tirait dessus avec conviction. L'extrémité rougeoyait et, tel un genre de chenille de feu, dévorait cinq millimètres de papier à chaque bouffée, laissant dans son sillage un cylindre parfait de cendres.

Comme il expirait, une tempête de fumée bleue se déchaînait autour de lui, avant de se calmer et de former des volutes arachnéennes aux mouvements lents, qui dérivait dans toute la pièce. Ross lisait *Eagle* et respirait cette fumée. Il adorait ce parfum sucré.

Son père traça une marque sur son journal avec un stylo à bille.

— Chepstow, à trois heures et demie. River Beat. À ton avis, River Beat sonne-t-il comme le nom d'un cheval qui va gagner une course demain, petit ?

Ross avait appris depuis longtemps que, pour survivre aux sautes d'humeur de son père, il valait mieux éviter les positions extrêmes et formuler des réponses ouvertes. Lorsqu'il lui était arrivé de répondre à ce genre de question, son père ne s'était jamais gêné pour prendre dans ses économies l'argent qu'il avait perdu en jouant un cheval perdant. En revanche, lorsque le vieux gagnait, il n'en faisait jamais profiter son fils.

— Quelle est longueur de la piste, papa ?

— Trois kilomètres cinq.

— Avec ou sans obstacles ?

Joe Ransome posa sur son fils un regard dédaigneux.

— On est en été, petit ; c'est la saison du plat.

— Papa, quelle est la longueur d'un lot de pêche ?

— Comment veux-tu que je le sache ? rétorqua son père, irrité. Cela dépend de la rivière, de la taille de la propriété, de l'importance du club ou je ne sais quoi. Quelle est la longueur d'une corde ? Hein ?

— Cela dépend du nombre de fibres qui la composent.

— Ne joue pas au plus malin avec moi, petit.

Ross retourna à sa bande dessinée. Son père but un peu de bière de sa chope en étain, s'essuya la bouche du revers de la main et, agrippant son mégot fumant, se replongea dans la lecture de son journal.

— Cela n'a aucune importance, reprit-il subitement, mais ta mère a eu un accident. Ils ne savent pas si elle va survivre.

Elle est toujours en vie ? Ross leva les yeux, mais son père regardait toujours son journal. Cela faisait trois jours qu'il attendait des nouvelles. Il avait feuilleté la presse dans un magasin situé derrière son école mais n'avait rien vu. Il y avait bien un hebdomadaire local, toutefois, il ne sortirait que dans deux jours.

Cela faisait trois jours qu'il craignait, chaque fois qu'une voiture passait dans la rue, que la police vienne le chercher.

Elle était toujours en vie, alors qu'il la voulait morte. Apprendre qu'elle vivait, qu'il avait échoué était une déception terrible.

Ils ne savent pas si elle va survivre. Peut-être qu'elle mourra.

— Que s'est-il passé ?

D'un geste brusque, son père retira la cigarette de sa bouche et l'écrasa dans le cendrier.

— J'ai dit que cela n'avait aucune importance... (Il tourna la page de son journal pour étudier une autre course.) Il y a eu un incendie.

Au prix d'un effort de volonté considérable, Ross reprit la lecture des aventures de Dan Dare. Il savait qu'il valait mieux ne pas aborder le sujet de sa mère. Chaque fois qu'il avait essayé, son père était devenu fou de rage. Néanmoins, après avoir laissé quelques minutes s'écouler, Ross releva la tête.

— Qu'est-il arrivé à maman ?

Joe Ransome alluma une autre cigarette, se la coinça entre les lèvres et loucha sur son journal à travers la fumée.

— Dieu l'a punie de t'avoir abandonné. En plus, ajouta-t-il d'une voix calme et amère, c'est une putain.

— C'est quoi une putain ?

Son père cocha une case sur son bulletin.

— Une femme qui fait des choses avec les hommes.

Ross pensa à l'homme nu dans le couloir dévoré par les flammes, à ses cris terribles. L'homme dont les fesses blanches allaient et venaient entre les cuisses de sa mère. Il espérait que cet homme qui avait fait des choses avec sa mère avait beaucoup souffert avant de mourir.

Comme son père tournait la page de son journal, il demanda :

— Quel genre d'incendie, papa ?

— Tu poses trop de questions. Tu veux que je t'envoie chercher la canne ?

— Non, papa.

— Alors, fiche le camp dans ta chambre.

Le lendemain, deux officiers de police vinrent à la maison. Ils discutèrent avec son père dans le salon pendant plus d'une heure. Ross rampa jusqu'à la porte pour les espionner, mais leurs voix étaient trop

étouffées.

Chapitre 32

— Racontez-moi ce que ressentez lorsque vous mangez.

Oliver Cabot reconnaissait que Kylie Spalding était une fille tout ce qu'il y avait de plus agréable. Elle avait dix-neuf ans, les cheveux bruns, un visage préraphaélite, et, en dépit de son corps émacié à l'extrême, était tout simplement magnifique.

Vêtue d'un col roulé, d'un jean et de chaussettes, les yeux fermés, les bras osseux posés le long du corps, elle était allongée sur le canapé à la structure en bois. Lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois, trois semaines plus tôt, elle souffrait d'arythmie cardiaque et des premiers signes d'une insuffisance rénale. Elle était presque morte. Aujourd'hui, elle était proche de revivre.

— Quand je mange ? répéta-t-elle d'une voix lente et mal articulée.

Assis à ses côtés, il lui parlait doucement, comme il le faisait toujours lors de ses séances d'hypnothérapie.

— Vous aimez les bananes, n'est-ce pas, Kylie ?

Il y eut une longue pause.

— Oui.

Avant de devenir boulimique, Kylie avait été anorexique. Son corps souffrait d'une grave carence en minéraux, et ses dents étaient abîmées et décolorées par l'acide gastrique. Ses parents avaient pris rendez-vous à la clinique en désespoir de cause. Cependant, après seulement deux séances, il y avait déjà une amélioration – légère mais sensible.

— Imaginez que vous mangez une banane, d'accord ? Vous tenez cette banane et vous l'examinez de près. C'est une belle banane, n'est-ce pas ?

Aucune réaction, ce qui était bon signe. Cela signifiait qu'elle réfléchissait, qu'elle était concentrée sur ce qu'il lui disait.

— Elle est superbe. Elle doit être délicieuse. On discerne des lignes vertes sur sa peau, mêlées au jaune clair. Je voudrais – mais prenez tout votre temps –, je voudrais que vous l'épluchiez pour regarder à l'intérieur, pour voir l'état de sa chair... Elle est ferme, dure, mais sucrée. Jamais vous n'avez vu banane aussi bonne. À présent, mettez-la dans votre bouche, Kylie et mordez dedans.

Elle mordit dans le vide.

Sa pomme d'Adam se souleva et elle déglutit.

— Parfait ! Maintenant, dites-moi ce que vous en pensez ?

Elle se redressa, ouvrit grand les yeux, mit les mains en coupe

devant sa bouche et eut un haut-le-cœur.

Il ne bougea pas.

Elle se tourna vers lui, le regard plein d'une terreur indicible. Quelques secondes plus tard, elle sortit son mouchoir et s'essuya la bouche.

— Je... je suis désolée.

Il lui tendit un verre d'eau et, imperturbable, dit :

— Buvez un peu.

Elle but, reconnaissante, et lui rendit le verre.

— Je suis vraiment désolée.

— Vous n'avez pas à être désolée, Kylie. Je veux que vous fermiez les yeux et que vous recommenciez. Je veux que vous pensiez à cette banane. Vous aimez les bananes, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête et ferma les yeux.

— Vous avez une autre banane entre les mains...

Oliver recommença tout depuis le début, tâcha de rassurer et de détendre sa patiente. Toutefois, son esprit se mit à vagabonder et l'éloigna de son bureau.

Faith Ransome, tu es la femme la plus adorable que j'aie jamais rencontrée. Mon Dieu, je pourrais vraiment tomber amoureux de toi. Mais tu es mariée. Je sais que tu n'es pas heureuse, mais je n'ai pas le droit de mettre ton mariage en danger. Je peux t'aider à régler tes problèmes de santé, mais il faut que j'arrête d'avoir ces pensées à ton sujet. D'une manière ou d'une autre, je dois arrêter.

C'est tellement dur.

— C'est très bien, Kylie. Je suis fière de vous. Dans quelques instants, je vais vous réveiller et vous allez rentrer chez vous. Dès que vous y serez, vous mangerez une banane. Vous avez compris ?

— Oui.

Il regarda la photo de Jake et pensa à la manière dont il leur avait lentement échappé, à Marcy et à lui. Puis il se tourna vers Kylie Spalding et pensa à ses parents qui patientaient dans la salle d'attente, en bas. Il revit leurs visages désespérés lorsqu'ils étaient venus le supplier de les aider, et il se dit : *Kylie Spalding, il est hors de question que je te laisse faire cela à tes parents. Il est hors de question qu'ils te perdent.*

Alors, il essaya de ne pas y penser, mais l'idée fila entre ses doigts et se fraya un chemin jusqu'à la surface de sa conscience : *Et il est hors de question que je te perde, Faith Ransome.*

Chapitre 33

À genoux, il lui touchait le visage et pleurait.

— Chérie ? Je t'aime. Chérie, tu vas bien ?

Ross pressa son visage contre le sien et respira le parfum de ses cheveux.

— Chérie, je t'aime, oh ! mon Dieu, je t'aime, murmura-t-il.

Il saisit son poignet fin et chercha son pouls. Le battement solitaire lui confirma que, oui, elle allait bien. Elle avait chuté lourdement, elle ne bougeait plus, mais elle allait bien.

Elle était immobile, elle ne bougeait plus... Elle faisait la morte. Oui, elle faisait la morte comme un animal qui cherche à tromper un prédateur. Faith, elle, voulait qu'il panique, elle voulait qu'il pense qu'il lui avait fait très mal, alors que ce n'était pas vrai. Elle jouait la comédie pour lui faire croire qu'il l'avait tuée. C'est sa manière à elle, minable, de se venger.

Salope, je sais que tu n'es pas morte. Le jour où je voudrai te tuer, je ne te louperai pas.

Il l'embrassa sur le front, et elle gémit doucement.

— Je t'aime, mon amour, murmura-t-il en prenant son visage dans ses mains. Faith, je t'aime tellement.

Des gouttelettes de sang maculaient la moquette beige – il y avait une putain de flaque – et, à côté, une lentille de contact.

— Eh ! dit-il. Eh ! Faith, doucement.

Il lui souleva un peu la tête et lui tamponna la lèvre avec son mouchoir. Puis il vit l'entaille qu'elle s'était faite sur le côté du crâne en heurtant la bibliothèque. C'était une belle entaille ; l'os était à nu. *Merde !* Elle aurait besoin de points de suture.

Tu t'es cogné la tête, espèce de salope stupide. Mauvais karma. Tu as baisé le docteur Oliver Cabot, et la bibliothèque s'est vengée. Question de karma.

Il faut que je te bouge de cette moquette, tu vas tout saloper.

Il mit la lentille de contact dans la poche de sa chemise, la souleva, la porta et la traîna à la fois dans le couloir, passa à côté de Raspoutine, puis l'emmena dans la cuisine où il la déposa sur une chaise. Elle était toute molle, quoique consciente. Muette, aussi. C'était bien son genre : elle adoptait souvent ce comportement après l'avoir mis en colère ; elle le suivait des yeux, ne disait rien, ne bougeait pas.

Tu crois que ton petit cinéma m'ennuie, espèce de salope ? Eh bien, je vais te faire une confidence : je n'en ai rien à cirer.

Après avoir nettoyé la blessure et lui avoir appliqué un anesthésique local, il entreprit de la suturer.

— Tu as de la chance que je me charge moi-même du boulot, chérie. C'est le genre de coupure qui laisse une vilaine cicatrice quand elle est recousue par un interne lambda aux urgences.

Il piqua la peau avec circonspection et la transperça de son aiguille.

— Trois semaines, et elle ne se verra même plus, promit-il. (Il essaya en vain de la regarder dans les yeux, mais les pupilles de Faith refusaient de rester fixées sur lui.) Évidemment, tu ne seras pas capable d'apprécier mon travail tout de suite, mais, crois-moi, tu seras bien contente plus tard.

Lorsqu'il eut terminé, il recouvrit la blessure d'une bande d'Elastoplast couleur chair.

— Voilà.

Elle refusait toujours de croiser son regard.

Ross rangea sa valise de soins dans son bureau, puis revint dans la cuisine pour chercher de l'eau et un chiffon afin de nettoyer les taches de sang sur la moquette. Du coin de l'œil, il vit un os devant le four Aga.

— Raspoutine a rongé un os ici ?

Comme elle persistait à l'ignorer, il haussa le ton.

— Faith, le chien a-t-il rongé un os ici ? Dans ma cuisine ?

Sa tête se balançait en rythme, mais semblait totalement désynchronisée avec le reste de son corps. Des battements sourds et graves lui envoyaient des ondes de choc jusqu'au centre du cerveau.

— Faith, je te parle.

Sa nausée était de retour, plus forte que jamais. Elle agrippa les rebords de sa chaise de peur d'être déséquilibrée et d'en tomber.

Ross se radoucit. Sa colère avait cédé la place au reproche.

— Chérie, Faith, mon amour. Tu te rends compte que tu as mis du sang sur ma moquette ? Je vais la nettoyer à ta place, qu'en penses-tu ?

Elle continuait à détourner les yeux.

— Faith, je sais que tu m'entends. Alors, je vais te le dire une fois, mais pas deux : *je suis profondément blessé*. Pendant toutes ces années, tu t'es servie de mes cartes de crédit sans jamais me remercier. Jamais. Tu as bien entendu : jamais. En revanche, dès l'instant où je te les retire, c'est la fin du monde. Tu sais, parfois tu te comportes vraiment comme une enfant gâtée.

Il sortit de la pièce, monta à l'étage et ouvrit la porte de la chambre d'Alec. Son fils sanglotait.

Les rideaux étaient tirés, mais l'obscurité n'était pas totale. Alec lui tournait le dos et suçait son pouce. Ross s'agenouilla près du lit et

lui toucha l'épaule. À sa grande surprise, l'enfant se crispa.

— Eh ! mon grand, chuchota-t-il. Tu ne m'as pas dit si tu avais marqué des buts, aujourd'hui. Hein ?

Alec continua à sangloter.

Ross se pencha sur lui et lui déposa un baiser sur la joue.

— Je t'aime. Il faut juste que tu apprennes à être un peu plus soigneux, d'accord ?

Ross se mordit la lèvre ; on aurait dit son père et lui. Il ne voulait pas que cela se passe ainsi, qu'Alec vive le même enfer que lui. Il s'était juré de ne pas reproduire les erreurs de son père. Et pourtant...

Les enfants se devaient d'apprendre la discipline, de comprendre que la société imposait des règles, qu'on n'avait pas le droit de laisser traîner des jouets n'importe où. Une petite voiture laissée au pied d'un escalier, par exemple, pouvait être à l'origine d'un accident, d'une fracture, voire d'un décès. Alec avait besoin d'assimiler cela. Certaines leçons s'apprenaient dans la douleur...

On ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs.

Il fixa son fils, colla son visage contre le sien, mêla ses larmes aux siennes, se nourrit de sa chaleur. *Mon Dieu, tu comptes tellement pour moi. Tu n'imagines même pas à quel point je t'aime. Tu es ma vie, Alec, tu comprends ? Toi et ta maman. Vous êtes tout ce que j'ai, tout ce que je désire.*

Il l'embrassa une dernière fois.

— Bonne nuit, mon grand. Je t'aime.

Il sortit de la chambre le cœur lourd. Ce soir, il avait accompli son devoir. Un devoir difficile.

Les enfants doivent apprendre la discipline.

Faith était toujours sur sa chaise. Lorsque Ross était de cette humeur, elle avait l'impression d'avoir affaire à un étranger. Comme si quelqu'un s'était emparé de son corps. Dans le passé, sa technique consistait à garder le silence, pensant qu'il se calmerait plus vite si elle ne répondait pas. Mais cela ne marchait pas. Ce soir, elle lui avait tenu tête, et cela n'avait pas marché non plus.

— Tu n'étais pas en train de mijoter un bon petit plat ?

Elle se retourna en direction de la voix. Ross se tenait dans l'encadrement de la porte, les manches de sa chemise retroussées, une éponge et un seau à la main.

— Manger, nourriture ? Je ne sens rien. Comment expliques-tu cela, Faith ? Hein, dis-moi ?

Elle ferma les yeux et, derrière ses paupières, dans l'obscurité tourbillonnante de sa tête, chercha un endroit où se cacher. Elle avait prévu de lui répondre qu'elle n'avait pas fait la cuisine parce qu'il lui avait retiré ses cartes de crédit et qu'elle n'avait pas pu aller au magasin. Elle avait tellement mal à la tête et se sentait si désorientée

qu'elle avait le plus grand mal à ne pas s'écrouler et perdre connaissance. Alors, le barrage fragile qui retenait ses émotions céda, et elle se mit à sangloter d'une manière incontrôlée.

Quelques secondes plus tard, elle sentit les bras de Ross autour d'elle – Ross qui la serrait contre lui comme un bébé. Son esprit retourna plusieurs années en arrière, à l'époque où ils étaient amoureux, où ils passaient toutes les nuits blottis l'un contre l'autre comme des petites cuillers, ses bras puissants protégeant son corps nu.

Il se collait à sa joue, et elle sentit sa chaude haleine de cigare. Elle se détourna violemment.

— Je t'aime, Faith. Tu n'imagines pas à quel point je t'aime.

Soudain, entre deux sanglots, elle dit :

— Tu as frappé Alec, et tu m'as frappé. Qu'es-tu donc ? Tu n'es plus celui que je connaissais. J'étais si fière de toi, Ross, tu m'as appris tant de choses. Sur les gens, sur la vie, sur la manière dont il fallait appréhender les événements. Tu m'as appris à apprécier la bonne cuisine, à aimer le vin, à écouter de la musique. Je te regardais, toi, mon mari, et je me disais que j'étais la femme la plus chanceuse du monde.

Elle essaya de se dégager, mais il la maintint fermement, lui agrippa le visage, la força à le regarder.

— J'ai une chance incroyable d'être ton mari, chérie. Je t'aime plus que n'importe quoi sur cette terre.

— Je te déteste, dit-elle en luttant pour se dégager.

— Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, Faith, mon amour, je ne pourrais pas vivre sans toi.

— Je te déteste.

— Grâce à toi, j'ai découvert l'amour.

— Grâce à toi, j'ai découvert la haine.

— Je t'aime tellement.

Elle le repoussa, se leva et traversa la cuisine.

— Je te déteste plus que je ne me serais crue capable de détester quelqu'un.

Chapitre 34

— Êtes-vous sûr de vouloir savoir ? Je pose la question à tous mes clients avant d'aller plus loin. Êtes-vous *absolument* certain de vouloir savoir ?

Lundi matin, 11 h 30. Assis derrière le bureau de sa salle de consultation de Harley Street, Ross répondit :

— C'est pour cela que je vous ai fait venir.

Ross n'avait encore jamais rencontré de détective privé. Toutefois, l'homme affalé dans le fauteuil normalement réservé à ses patients était loin de l'archétype communément répandu. Hugh Caven était mince, proche de la quarantaine, vêtu d'un costume gris fatigué, d'une cravate Bugs Bunny, de chaussures de sport usées ; il avait le visage triste, le crâne tondu et un anneau en or dans le lobe gauche.

Plus jeune, il avait peut-être été charmant, avec son physique affûté et agressif à la Terence Stamp. Mais aujourd'hui, son visage déformé, son nez cassé, sa peau distendue et son teint terreux témoignaient de ses excès passés – nuits blanches, abus de certaines substances. Il avait davantage l'allure d'une rock star déchue que d'un détective. Un homme qui n'était plus que l'ombre de lui-même.

Ross se souciait peu de l'apparence de Caven ; il trouvait même qu'il était parfait pour ce travail. Un caméléon. Installez-le dans un canapé, et il se fondera dans les motifs de la tapisserie. Et pourtant, il avait acquis une certaine notoriété, puisque Ross avait récemment trouvé son nom dans le journal. Engagé par une femme soupçonneuse, le détective avait causé la démission d'un ministre qu'il avait photographié en train de batifoler avec un amant bisexuel. Hugh Caven lui avait été chaudement recommandé par les spécialistes du divorce associés de ses avocats.

Il avait un accent irlandais et parlait d'une voix douce mais insistante.

— Je dis cela à tous mes clients, monsieur Ransome, parce que certaines personnes aiment l'idée de chercher et de trouver, mais ont du mal à voir la réalité en face. La Bible nous apprend que la vérité est libératrice, mais, par expérience, je puis vous dire que ce n'est pas toujours vrai. Parfois, la vérité vous enchaîne pour le restant de vos jours. Je me dois de prévenir mes clients de ce qui les attend si leurs inquiétudes se révèlent fondées.

Ross se raidit.

— Écoutez, si j'avais eu besoin d'un psy, j'aurais appelé un psy. Je veux que vous suiviez ma femme, pas que vous m'infligiez un putain

de sermon.

Hugh Caven se leva.

— Dans ce cas, j'ai bien peur de ne pas être votre homme. Heureux d'avoir fait votre connaissance, monsieur Ransome.

Il se baissa pour ramasser une sacoche d'ordinateur portable en nylon.

— Eh ! que voulez-vous dire ? s'exclama Ross, surpris.

Il se leva maladroitement. Caven lui fit face et, pour la première fois, Ross perçut toute la dureté du personnage.

— Monsieur Ransome, les gens louent mes services parce qu'ils ont des problèmes. Tous genres de problèmes – croyez-moi, j'ai vu tout ce qu'il y a à voir en ce bas monde. Vous voulez un détective minable ? Prenez les Pages jaunes. Ce que vous me demandez, c'est de chambouler votre vie, celle de votre femme et, si elle a un amant, celle de cet homme. Trois vies, monsieur Ransome, insista-t-il. (Il écarquilla les yeux, ce qui lui donna un air encore plus triste.) Nous sommes tous condamnés à arpenter brièvement cette terre – c'est ma philosophie. Je veux que cela se passe bien pour tout le monde, que nous soyons cools. Si vous ne voulez pas être cool, eh bien, je n'ai pas besoin de travailler avec vous. C'est une bien belle matinée ; je pourrais prendre ma journée et en profiter pour aller pêcher dans l'estuaire de la Tamise avec mon bateau. Ce serait beaucoup plus agréable pour moi, et peut-être même pour vous.

— Écoutez, attendez une minute, je ne sais plus où j'en suis...

— Un homme de votre intelligence ne devrait pas se mettre dans ces états, monsieur Ransome, dit le détective en reposant sa sacoche par terre. Le stade le plus élevé d'une culture morale est atteint lorsqu'on a pris conscience de la nécessité d'exercer un contrôle sur nos pensées – je crois que c'est Charles Darwin qui a écrit cela. Vous êtes intelligent, et vous êtes un parfait exemple de survie par sélection naturelle. Alors, soit vous m'écoutez, soit je file sur mon bateau. Alors, (il écarta les bras) qu'en pensez-vous ?

Ai-je vraiment envie que ce petit connard prétentieux travaille pour moi ? se demanda Ross.

C'était cela ou bien chercher une autre agence et tout recommencer depuis le début. Ce qui serait une perte de temps. Il prit une profonde inspiration.

— Je vous écoute.

Le détective privé hocha la tête.

— Bien, c'est cool. Dans ce cas, reprenons tout depuis le début, si vous voulez bien. (Il sortit son ordinateur de sa sacoche, le posa sur ses cuisses et l'ouvrit.) Pendant tout le temps que je travaillerai pour vous, monsieur Ransome, je veux que vous réfléchissiez aux implications de mon enquête. Vous pourrez d'ailleurs changer d'avis à

n'importe quel moment et tout annuler en m'appelant sur le numéro de portable que je vais vous donner.

Il posa sur Ross un regard pénétrant, puis se concentra sur son ordinateur.

— Vous semblez avoir des problèmes avec votre conscience, commenta le chirurgien.

— J'aime dormir la nuit.

— J'aimerais aussi dormir la nuit. J'aimerais dormir et ne pas me demander qui ma salope de femme a baisé durant mon absence.

Caven plissa les yeux et fixa son moniteur.

— À quelle adresse dois-je vous écrire ? demanda le détective.

Ross lui donna celle de son cabinet de consultation.

— Si votre femme vous trompe, monsieur Ransome, je le découvrirai.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour en avoir la preuve ?

— Je ne dispose pas d'assez de détails pour répondre à cette question, rétorqua Caven en levant les bras dans un geste d'impuissance. Cela dépendra de la discrétion de votre femme. Si nous avons de la chance, cela ne prendra qu'une semaine. Toutefois, si elle prend de grandes précautions, l'enquête pourra durer jusqu'à deux mois. Et puis, cela dépendra des limites que vous m'imposerez et du budget que vous me donnerez. Doit-on mettre un seul homme sur le coup, ou bien préférez-vous une surveillance à plein-temps, neuf personnes, trois équipes de trois détectives employés à plein-temps ? Êtes-vous prêt à payer pour la mettre sur écoute ? Pour placer des micros ? Pour une planque mobile ? Pour effectuer une vidéosurveillance ? Il y a tout un tas d'options possibles, mais cela dépend de votre budget et de l'urgence de l'opération.

— Quand pouvez-vous commencer ?

— Dès que j'en saurai un peu plus sur les deux parties et que vous aurez versé un acompte. Cela peut aller très vite, monsieur Ransome. Si vous le souhaitez, nous pouvons commencer à surveiller votre femme dès cet après-midi.

— Je veux des photos, dit Ross. Des photos bien nettes de ma femme et de son amant en train de faire ce qu'ils font ensemble. Des agrandissements. Vous pouvez faire cela pour moi ?

— Vous êtes le client, monsieur Ransome, vous pourrez avoir toutes les photos que vous voudrez.

— Je ne parle pas quantité, mais qualité. *Qualité*. Vous comprenez ?

— Je comprends parfaitement, monsieur Ransome. Ce n'est pas un problème. Nous aimons aussi le travail bien fait. Nous adorons la qualité.

Ross ouvrit un tiroir et en sortit un chéquier.

— L'argent n'est pas un problème, monsieur Caven. Je veux ce que vous avez de meilleur à offrir.

Chapitre 35

À midi moins dix, Faith referma bien son manteau, descendit de son train à Victoria Station et remonta le quai avec des papillons dans l'estomac.

Elle avait mis une éternité à choisir sa tenue et s'était changée trois fois devant le miroir. En fin de compte, elle avait jeté son dévolu sur un pantalon de tailleur bleu marine, un body rouge et des bottines qui lui avaient coûté une somme proprement extravagante. Toutefois, elle était heureuse de les avoir achetées : chaque fois qu'elle les mettait, elle se sentait bien. En particulier aujourd'hui.

Elle avait rangé son vieux téléphone portable dans un compartiment de son sac à main et tenait son tout nouveau Nokia. Elle l'avait acheté le matin même avec l'argent de son compte épargne personnel. Désormais, elle avait un nouveau numéro.

Lorsqu'elle eut atteint l'extrémité du quai, elle se servit de son nouveau téléphone pour composer le numéro de mobile d'Oliver Cabot.

— Oliver ? Je suis arrivée !

Une annonce jaillit des haut-parleurs et noya à moitié sa réponse.

— ... prendre à gauche... je suis garé devant l'hôtel *Grosvenor*..., entendit-elle.

Une vague d'excitation la parcourut de la tête aux pieds, et elle dut faire un effort conscient pour ne pas se mettre à courir.

Elle se cogna à un homme grand de type moyen-oriental occupé à tirer une valise à roulettes et s'excusa. Puis elle bouscula un jeune qui portait un sac à dos.

— Désolée, dit-elle avant de s'enfoncer dans la foule qui semblait à la fois fuir la gare et s'y déverser.

Alors, elle se retrouva dehors, dans l'atmosphère printanière un peu fraîche, les odeurs d'essence, les grondements des bus, le bourdonnement des taxis et les coups de klaxons rageurs. Elle pressa le pas et dépassa un bureau de change et un kiosque à journaux, contourna un groupe d'étudiants japonais qui occupait toute la largeur du trottoir, et entendit le tintement d'une sonnette de vélo suivi d'un klaxon. Enfin, elle repéra la Jeep bleu marine dont les feux de détresse clignotaient.

Oliver !

Il se tenait là, scrutait les alentours d'un air inquiet. Tignasse grise, large sourire, polo noir, bras écartés. Il était encore plus séduisant que dans ses souvenirs – vieux de trois jours interminables.

— Faith !

— Salut ! Je suis désolée, le train était en retard !

Elle sentit ses bras s'enrouler autour d'elle, tandis qu'ils s'embrassaient sur la joue gauche, puis la joue droite. Doucement, il s'écarta pour la tenir à bout de bras et fronça les sourcils.

— Votre visage – que vous est-il arrivé ?

Elle avait répété cette scène, mais sa réponse sonna maladroitement à ses propres oreilles :

— Oh... Je... J'ai juste marché sur une des petites voitures de mon fils et je me suis cogné la tête contre une armoire. Ce n'est rien.

— C'est douloureux ?

— Non. J'ai eu très mal durant la nuit, lorsque l'anesthésie a...

Elle s'interrompt. Elle en avait déjà trop dit.

— Une anesthésie ? Vous avez des points de suture ?

— Quelques-uns.

— On vous a fait cela où ? À l'hôpital ?

— Non, euh, Ross... était à la maison. J'aurais difficilement pu trouver mieux pour faire le travail ! ajouta-t-elle avec une innocence et un enthousiasme feints.

— C'est certain, acquiesça-t-il avec un rire qui mourut dans sa gorge.

Un agent de police approchait. Oliver fit monter Faith dans la voiture, démarra et s'inséra dans le trafic. Il faisait doux à l'intérieur de l'habitacle. Elle s'y sentait en sécurité, comme dans un nid douillet.

Libre.

Il se tourna vers elle.

— Vous aimez la nourriture thaïe ?

Elle hésita. Quelques semaines plus tôt, elle était en Thaïlande avec Ross et elle avait attrapé une bactérie. Cela ne lui disait donc rien, mais elle n'avait pas l'intention de laisser ces détails gâcher sa journée.

— J'adore.

— Je connais un petit resto vraiment sympa. C'est un des secrets les mieux gardés de Londres.

— Motus et bouche cousue !

Les essuie-glaces balayèrent quelques gouttes de pluie. La radio était réglée sur Classique FM et jouait du Elgar – une œuvre entraînante, du genre de celles que les hommes fredonnaient lorsqu'ils portaient en guerre. Une œuvre qui inspirait un sentiment d'invincibilité. De fait, Faith se sentait joyeusement invincible. Elle se tenait bien droite, et n'avait pas du tout peur d'être vue par quelqu'un de sa connaissance. Aucune pilule miracle n'aurait pu la mettre dans cet état.

Oliver tourna à droite, dépassa la gare routière et se dirigea vers

Belgravia. Un silence tranquille s'était installé entre eux. Elle regardait le trafic par le pare-brise, mais s'en sentait totalement détachée, protégée par le cocon constitué par la voiture et la musique.

C'était tellement bon. Tellement bon et dangereux.

Soudain, l'ombre de la violence de Ross assombrit son ciel. Elle faisait des cauchemars depuis quatre nuits. Elle avait beau y réfléchir, une chose devenait de plus en plus évidente : le comportement de Ross empirait. Avant ce fameux soir, il n'avait jamais levé la main ni sur Alec ni sur elle.

Le lendemain, il avait été plein de remords. Samedi après-midi, après le golf, il était rentré avec un énorme bouquet de fleurs pour elle et une voiture électrique pour Alec – une voiture qu'il pouvait réellement conduire. Le soir, il l'avait emmenée dîner. Dimanche matin, il lui avait servi son petit déjeuner au lit, ce qui n'était arrivé que deux fois en dix ans. Puis il avait fait une balade à vélo avec son fils. Après le déjeuner, ils s'étaient promenés tous les trois, comme avant. Cela faisait bien longtemps...

Cependant, les efforts qu'il avait déployés n'avaient eu aucun effet sur elle. Faith s'était contentée d'attendre la fin du week-end et d'éviter de provoquer une nouvelle confrontation ; maintenant que Ross avait traversé le Rubicon de la violence, il pourrait frapper Alec au moindre prétexte.

— Votre mari vous a frappée, n'est-ce pas ?

Elle était stupéfaite. Avait-il lu dans ses pensées ?

Elle considéra longuement sa question. Elle n'était pas certaine de vouloir qu'il sache. Elle se sentait profondément humiliée. Lentement, elle se tourna vers lui et hocha la tête.

Chapitre 36

Le marchand de journaux était plein de gamins de retour de l'école qui achetaient des bonbons et des cigarettes. Personne ne fit attention au grand écolier qui feuilletait un exemplaire du *Streatham Advertiser* sorti le jour même.

Ross trouva ce qu'il cherchait page cinq. Il n'aurait pas pu le rater. Au lieu des deux lignes qu'il s'attendait à lire, il découvrit presque une demi-page et un gros titre qui disait : « UN HOMME MEURT DANS UN INCENDIE VOLONTAIRE. » Il y avait également une photo de sa mère. En dessous, une légende : « ROSAMUND RANSOME. DANS UN ÉTAT CRITIQUE. »

Il regarda furtivement autour de lui pour s'assurer que personne ne le surveillait, survola l'article, puis le lut dans son entier.

« L'incendie qui, dans la nuit de lundi à mardi, a coûté la vie à une personne et laissé l'autre dans un état critique était sans aucun doute d'origine criminelle.

Le chauffeur de taxi Reginald Malcolm Tyler, vingt-quatre ans, a été conduit au King's College Hospital suite à de graves brûlures provoquées par l'incendie d'un appartement situé au premier étage d'une maison de Lackham Road, mais est décédé durant son transfert. La locataire de l'appartement, Mme Rosamund Ransome, trente-six ans, caissière à la coopérative, est soignée dans l'unité des grands brûlés de l'East Grinstead Hospital. Ses brûlures recouvrent soixante pour cent de sa peau.

La police a refusé de confirmer qu'un bidon d'essence avait été trouvé sur les lieux. L'inspecteur David Gaylor de la police de Streatham a déclaré : « J'ai toutes les raisons de penser que cet incendie est d'origine criminelle. Un homme a perdu la vie ; il pourrait très bien s'agir d'un homicide. Toute personne ayant vu quelque chose de suspect dans le voisinage de Lackham Road lundi dernier est priée de prendre contact avec nous sans délai. »

La police ne privilégie aucune piste mais a fait savoir qu'elle souhaitait interroger l'entourage de Mme Ransome. Selon un voisin qui a préféré garder l'anonymat, la femme divorcée recevait de nombreux hommes chez elle. »

Il n'était fait aucune mention de son fils. Cela le soulagea et le mit en colère à la fois.

Le lendemain matin, Ross vida la petite boîte métallique qui lui servait de tirelire dans la poche de sa veste. Au lieu d'aller à l'école, il prit le bus et se rendit à la gare ferroviaire de Clapham Junction et

acheta un billet aller et retour pour East Grinstead. Il eut tout juste assez d'argent.

Les événements de la semaine passée avaient eu raison de ses économies. Toutefois, cela en avait valu la peine.

Chapitre 37

— Vous aimez les scampi ?

— Les scampi ?

— Ils préparent de délicieuses entrées aux scampi.

— Vous voulez dire des *crevettes* ?

— Ouais. Je disais donc, reprit-il avec un accent anglais exagéré, cet établissement sert un mets absolument exquis à base de bonnes vieilles crevettes. Épatant, vous verrez, ma chère.

Faith rit. Son visage s'illumina, et Oliver eut l'impression que le restaurant tout entier s'emplissait de lumière et de chaleur. Entre eux, une nappe propre, des verres hauts et scintillants et un vase contenant une orchidée violette. Il la regarda. C'était tellement bon de voir son joli visage mis en valeur par ce sourire. Ses yeux si vivants et beaux, ses cheveux blonds et brillants, ses vêtements élégants. Il voulait la toucher, la prendre dans ses bras, la serrer fort contre lui.

La protéger de son fumier de mari.

Pour le moment, elle était un peu distante ; elle se tenait bien droite, les bras croisés, dans une posture de défense classique. S'il ne l'aidait pas à baisser sa garde, ils n'iraient pas bien loin, tous les deux. Alors, il entreprit d'imiter son comportement, mais d'une manière subtile, quasi imperceptible. Il commença par calquer sa respiration sur la sienne. Deux minutes plus tard, ils étaient parfaitement synchronisés. Sans la lâcher des yeux, il croisa les bras. Un instant plus tard, elle but un peu d'eau minérale, et il fit de même, sans se forcer, reposant son verre en même temps qu'elle.

Faith se pencha vers lui et dit :

— Vous autres, les Américains, vous utilisez tellement de mots bizarres.

Oliver se pencha aussi et, impassible, rétorqua :

— Vous savez, c'est exactement ce que je me dis de vous autres.

Après une seconde d'hésitation, elle rit, et il rit aussi, non pas pour l'imiter, mais parce que sa bonne humeur était incroyablement contagieuse.

Le serveur vint prendre leur commande. Oliver encouragea Faith à choisir des crevettes au lait de coco, commanda la même chose, puis se ravisa et opta pour des crevettes à la mangue épicée.

— Vous avez déjà goûté les... euh... scampi à la noix de coco ? demanda-t-elle.

— Mouais, répondit-il avec un enthousiasme volontairement refréné. La mangue est un peu plus intéressante.

— Alors, j'en prendrai aussi.

Oliver commanda du poulet à la citronnelle avec une salade de fruits secs aux épices et, pour son grand bonheur, Faith choisit la même chose.

Lorsque le serveur les eut laissés, Oliver prit son verre et but un peu d'eau. Faith l'imita. Il reposa son verre et s'adossa à sa chaise. Quelques instants plus tard, elle fit de même.

À présent, elle calquait son comportement sur le sien, ce qui signifiait qu'il contrôlait la situation et qu'elle serait plus soumise. Il utilisait cette technique sur ses patients pour les encourager à prendre certaines décisions en cours de traitement. Ce dernier avait beaucoup plus de chance de fonctionner si le malade était persuadé de son efficacité. Oliver avait besoin que Faith croie en lui, qu'elle s'ouvre à lui.

— Parlez-moi un peu de cela, dit-il en se tapotant le front au-dessus de l'œil gauche.

Faith voulut dupliquer son geste et entra en contact avec le pansement. Elle était embarrassée.

— Je...

Elle fut interrompue par le serveur qui présenta à Oliver une bouteille de Sancerre.

Le médecin hocha la tête et Faith put continuer.

— Je... Ce n'était pas délibéré. Il ne voulait pas...

— Pourquoi le défendez-vous, Faith ?

— Non, je ne le défends pas. Je veux juste remettre les faits dans leur contexte.

Le serveur versa un peu de vin à Oliver, qui le goûta. Pendant ce temps, à son grand désarroi, Faith croisa les bras. Alors, dès que le serveur fut reparti, il croisa les bras aussi. Puis il prit son verre à vin et le souleva.

— Santé.

Il fit tinter son verre contre le sien.

— Santé.

Il but et reposa son verre. Elle l'imitait de nouveau.

— Vous me parliez de votre mari..., l'encouragea-t-il.

— Il a beaucoup de bons côtés.

— Sinon, vous ne l'auriez pas épousé.

— Vous croyez que les gens changent ?

— Héraclite disait qu'on ne pouvait pas traverser la même rivière deux fois.

— Parce qu'on avance sans cesse ? suggéra-t-elle.

— Je pense que les imbéciles ne changent pas, parce qu'ils ne sont pas affectés par ce qui leur arrive, alors que les gens intelligents changent constamment.

Elle hochait la tête.

— Et vous croyez qu'une personne gentille et attentionnée peut se transformer en monstre ? En psychopathe ?

Oliver secouait la tête.

— On parle de sociopathe. On naît sociopathe, on ne le devient pas. Toutefois, les plus malins d'entre eux savent jouer la comédie. Ils sont gentils et attentionnés jusqu'au moment où ils obtiennent ce qu'ils désirent. Dès lors, ils n'ont plus besoin de leur masque, et leur véritable personnalité apparaît.

Il la regarda dans les yeux et y vit de la crainte, une peur profondément inscrite en elle. Elle était trop adorable, trop bonne pour mériter de vivre dans la peur. La peur était une chose ignoble et corrosive.

Ton mari est un sociopathe, Faith. Tu n'es peut-être pas prête à l'admettre, mais un homme qui peut infliger cela à une femme est un monstre. Tu es en danger parce que ce sera de pire en pire. Un jour, il te frappera si fort que tu ne te relèveras peut-être pas. Il dira à tout le monde qu'il ne sait pas où tu es. Que tu t'es volatilisée, tout simplement. Il passera à la télévision et pleurera avec ton fils dans les bras, un fils désespéré de revoir sa maman. On retrouvera tes restes dans vingt ans sous une dalle de béton.

Il frissonna, conscient de s'être laissé embarquer par ses pensées. Toutefois, il ne pouvait pas réprimer ses sentiments.

Faith le regardait étrangement. Elle était toute pâle. Elle posa les mains sur la table, comme pour ne pas s'effondrer, comme si elle luttait pour reprendre le contrôle. Mais le contrôle de quoi ? Avait-elle un genre de crise, comme l'autre jour ?

— Vous allez bien ? s'inquiéta-t-il.

De plus en plus blanche, elle acquiesça en silence.

Le serveur leur apporta des amuse-gueules dans des soucoupes élégantes et minuscules.

— Faith ?

Elle tremblait, le regardait avec des yeux ronds. Elle se leva et courut vers le fond du restaurant et les toilettes.

À son retour, elle était encore plus blanche.

— Je suis navrée, dit-elle.

Elle avait la peau moite, comme si elle était victime d'un infarctus.

— Le microbe ?

— Oui. Parfois, cela vient si brusquement...

— Vous avez besoin de vous allonger ?

— Non, merci, cela ira.

— Vous voulez respirer dehors ?

Elle lui lança un regard désespéré et défait qui le glaça

littéralement de l'intérieur. Se sentait-elle plus mal qu'elle ne voulait l'avouer ? *Nous venons tout juste de faire connaissance. Je ne veux pas te perdre avant d'avoir eu le temps d'apprendre à te connaître.*

— Que se passe-t-il réellement, Faith ? J'ai l'impression que vous ne me dites pas tout.

Elle agrippait son verre comme s'il pouvait l'empêcher de tomber. D'une voix apeurée qui était à peine plus qu'un chuchotis, elle répondit :

— Je ne sais pas moi-même. On ne me dit rien.

— Vous êtes mariée à un médecin, et il ne vous dit rien ?

— Non.

— Vous allez venir à Londres demain, à la clinique, et je vous examinerai. Je vous ferai passer quelques examens pour voir ce que vous avez vraiment. D'accord ?

Ce n'était pas une question.

Faith hocha la tête, et la peur dans son regard fut chassée par une pellicule de gratitude aussi humide qu'une journée de janvier.

Chapitre 38

À 8 h 30 le lendemain matin, Ross se tenait dans un coin de son bloc opératoire de Harley Street et, le masque pendillant sous le menton, prenait des notes sur sa première opération de la journée. Il avait mal dormi la nuit dernière et l'intervention ne s'était pas très bien passée.

C'était le genre de travail qu'il appréciait le moins. Une réparation : une greffe de peau pratiquée un mois plus tôt sur un homme gravement brûlé lors d'un accident dans une usine chimique n'avait pas pris et s'était infectée. Il avait été contraint de lui prélever un nouveau morceau de peau sur la cuisse pour réessayer. L'échec de la première opération ne lui était pas imputable, mais Ross ne voyait pas les choses de cette manière. Dans son esprit, c'était toujours sa faute.

Il se sentait également responsable de l'échec de son mariage ; il avait donné à Faith trop de liberté, trop de temps libre, trop d'argent. D'une manière qu'il ne comprenait pas totalement, il avait aussi le sentiment d'être responsable de sa maladie. À lui donc de la guérir. Tous ces problèmes pouvaient être réglés ; il convenait simplement de les attaquer de front, d'exciser le mal. Il y avait toujours des solutions. Du coin de l'œil, il vit son anesthésiste, Tommy Pearman, chauve, transpirant et laid, qui s'approchait de lui.

— Je vous ai dit que j'ai fini deuxième de ma catégorie, dimanche ?

— Ah bon, vous boxez pendant le week-end, Tommy ?

— Ha ! Grand Dieu, non ! Je veux dire en Bentley.

— Oui, bien sûr, en Bentley.

Ross imaginait parfaitement l'anesthésiste dans sa Bentley verte de 1930. Un dimanche où ils l'avaient invité à déjeuner, Pearman avait débarqué chez eux avec sa vieille auto, affublé de grosses lunettes et d'un casque en cuir, comme s'il auditionnait pour le rôle de Toad, le personnage des jeux Nintendo.

— Oui, pour l'ascension de la colline. Je vous en ai parlé, non ?

Ross cessa de l'écouter et nota quelques détails très importants.

Tel un enfant tirant sur la manche d'un adulte, l'anesthésiste continua :

— Cela s'est passé à Prescott Hill – le fief du Club des propriétaires de Bugatti. Une réunion ouverte à toutes les voitures de sport anciennes...

— Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé premier, Tommy ? Vous

devriez toujours essayer de gagner.

— Oh ! je voulais juste m'amuser un peu, rétorqua l'autre sur la défensive.

— Finir premier est très amusant. (Ross finit de rédiger ses notes et les confia à une infirmière pour qu'elle les mette au propre sur son ordinateur.) On ne devrait jamais se satisfaire d'une seconde place, Tommy.

Ils furent interrompus par un interne.

— Monsieur Ransome, la photographe voudrait savoir si vous allez avoir besoin d'elle pour la prochaine opération.

Ross utilisait ces clichés pour sa publicité ; les plus réussis finissaient sur son site Internet.

— Madame Reynauld ? Oui, je veux des photos – ce sera une intervention à la mâchoire très intéressante. Au fait, il faut que je vous dise quelque chose. (Il prit son anesthésiste à part et l'entraîna dans le couloir.) Je dois préparer une communication pour le colloque de la Confédération mondiale des chirurgiens esthétiques, en septembre, à Prague. Je vais parler de microcirculation, expliqua-t-il en baissant la voix car une infirmière passait à côté d'eux. J'aurais besoin d'épicer tout cela. Il me semble qu'en plus de vous intéresser aux vieilles autos, vous aimez les nouvelles technologies, n'est-ce pas ?

L'anesthésiste acquiesça sans comprendre.

— Je voudrais aborder le sujet de la nanotechnologie. Vous vous y connaissez ?

— Les robots miniatures...

— C'est cela. Vous voulez bien me préparer un topo ?

— J'ai déjà pas mal de choses sur la maladie de Lendt, les données relatives au cocktail de molécules expérimenté par Moliou-Orelan, les résultats de la phase deux des expérimentations...

— Et ?

— Un peu plus de trente-cinq pour cent des malades qui l'ont pris sont toujours en vie un an après.

Ross le prit par le bras, soudain très intéressé.

— Trente-cinq pour cent ?

Pearman roula les yeux, affirmatif.

— C'est une excellente nouvelle, Tommy !

— Je ne dirais pas cela. Soixante-cinq pour cent des malades meurent dans l'année – quatre-vingts pour cent de ceux qui n'ont pas pris le traitement. Et ils ne partent pas de la plus belle des façons. Trente-cinq pour cent, ce n'est pas formidable.

— C'est très bien, Tommy ! On est parti de rien, et maintenant on est à trente-cinq pour cent. Merci.

Il laissa l'anesthésiste dans le couloir, courut dans son bureau, ferma la porte derrière lui et appela Jules Ritterman.

— Ross ! J'allais justement vous appeler !

— J'ai eu des nouvelles de la phase deux des essais de Moliou-Orelan.

— C'est justement de cela que je voulais vous entretenir. Ce n'est pas brillant, mais cela progresse.

— Jules, vous devez absolument la faire participer à la phase trois. Tirez toutes les ficelles que vous voudrez.

— J'y travaille. Toutefois, ils n'en sont qu'à trente-cinq pour cent, contre vingt-cinq pour le placebo. Cela ne fait que dix pour cent de différence. Et comme je vous l'ai déjà dit, on ne pourra pas savoir si Faith bénéficiera ou non de la molécule active, ce qui diminue encore ses chances de moitié.

Ross entendit à peine la mise en garde.

— Faith est en forme. C'est une femme forte et elle a un mental d'acier. C'est tout ce qui compte. Cela va marcher, Jules, je le sais.

Chapitre 39

Rapport n° 1. Mardi 17 mai. Agent de surveillance HC.

09 h 15 – Activité. Le sujet a quitté Little Scaynes non accompagné à bord d'une Range Rover vert foncé immatriculée S212 CWV. Le sujet s'est rendu à l'aéroport de Gatwick, parking 3, a acheté un ticket au guichet, est monté dans le Gatwick Express de 10 heures direction Londres, Victoria, a voyagé seul en seconde classe.

À 10 h 03, le sujet a brièvement appelé quelqu'un depuis son téléphone portable (étant donné la suite des événements, probablement le docteur Oliver Cabot – adresses du domicile et du lieu de travail en fin de rapport). Voici la transcription de l'enregistrement de la conversation (la partie du sujet) effectué grâce à un micro directionnel (MD) :

« Salut, comment allez-vous ? Je suis en route – j'ai pris le train de 10 heures, je devrais arriver vers 10 h 30. Je ne... désolée, je ne... » (appel interrompu par l'entrée du train dans un tunnel)

À 10 h 05, le sujet a recomposé un numéro (sans doute celui de la même personne). Suite de la transcription :

« Désolée, on est passé sous un tunnel. C'est (mot incompréhensible) un mauvais – (quinze secondes incompréhensibles – passage d'un autre train) – au même endroit que vendredi ? Moi aussi... À tout de suite. »

10 h 07. Un contrôleur vérifie le billet du sujet. Aucune parole échangée.

10 h 10. Le sujet achète un café. Passe le reste du voyage à lire le *Daily Mail*. Aucune communication ou interaction avec un autre passager.

10 h 32 – Activité. Arrivée à Victoria. Le sujet est sorti du train, puis de la gare par la sortie ouest en direction de Buckingham Palace Road, où il a retrouvé un homme âgé d'environ quarante-cinq ans, accent américain, un mètre quatre-vingt, mince, cheveux gris ondulés (identifié comme étant le docteur Oliver Cabot en comparant des clichés numériques aux photos disponibles sur son site Internet – confirmation en attente. Photo appendice I.I) Oliver Cabot attendait dans une Jeep Cherokee bleu marine immatriculée P321 MDF (propriétaire : Centre de médecine douce Cabot). Transcription de l'enregistrement effectué par micro directionnel (MD) :

« Dr OC : Faith, salut, c'est génial. Cela me fait très plaisir de vous revoir.

FR : À moi aussi. Vous n'étiez pas obligé de venir me chercher.

Dr OC : J'en avais envie. Vous allez bien ?

FR : (réponse inaudible à cause du trafic) »

Le sujet et Cabot montent à bord de la Jeep. Cabot conduit. Perte du signal audio.

10 h 37 – Activité. La Jeep quitte Buckingham Palace Road. Surveillance poursuivie par taxi. Direction Londres nord. Durée de la course : quarante-trois minutes. La voiture s'est garée devant le Centre de médecine douce Cabot, Chapel Hill, Winchmore Hill, Londres, NW13 3BD.

11 h 25 – Activité. Le sujet et Cabot sont sortis de la Jeep devant le Centre de médecine douce Cabot. L'agent n'a pas pu s'approcher suffisamment pour enregistrer leur conversation.

11 h 28. Transpondeur espion magnétique fixé sous le véhicule du Dr OC.

11 h 31. Identification positive grâce à un microphone scanner braqué sur une fenêtre. Transcription de la conversation :

« Dr OC : Un verre d'eau, c'est cela ? Pétillante ?

FR : Plate, s'il vous plaît.

Dr OC : On vous l'apporte. Laissez-moi vous débarrasser de votre manteau. Bien, je veux que vous commenciez par me raconter votre passé médical. Voyons d'abord les bases – (voix perdue).

Chapitre 40

Oliver se colla contre le mur et regarda furtivement entre les stores vénitiens. Il posa un doigt sur ses lèvres, marcha jusqu'à la porte et lui fit signe de le suivre urgemment.

Intriguée par son comportement, Faith se leva de sa chaise et le suivit dans le bureau de sa secrétaire, puis dans le couloir.

Il referma doucement la porte et dit :

— Votre mari vous fait-il suivre, Faith ?

Oh ! mon Dieu.

Elle se rappela la confrontation de vendredi soir, l'enregistrement de ses conversations téléphoniques, et une bouffée de panique l'envahit. Cela lui avait effectivement traversé l'esprit.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Un taxi nous a suivis depuis Victoria – enfin, je suis presque certain qu'il s'agit d'un seul et même véhicule. J'ai fait un détour, mais il nous a suivis quand même. Je viens de voir un homme traîner derrière ma Jeep – il parlait dans un téléphone portable tout en pointant l'antenne en direction de la fenêtre de mon bureau, comme s'il essayait de capter notre conversation.

Quelques minutes plus tôt, elle se sentait en sécurité ici, avec Oliver. À présent, elle avait l'impression que les ténèbres de Ross se refermaient sur elle.

— Tout est possible avec lui.

Oliver lança un regard furtif à son pansement.

— À part ce que j'ai vu dans des films ou lu dans des romans d'espionnage, je ne connais pas grand-chose en surveillance, confessait-il. Toutefois, je sais qu'il existe des appareils capables de capter les ondes sonores qui se répercutent contre le verre d'une fenêtre. Allons dans une autre salle où nous ne risquons pas d'être entendus.

— À quoi ressemblait-il ?

— Il...

Ils furent interrompus par un homme séduisant d'environ trente-cinq ans vêtu d'un col roulé gris et blazer bleu.

— Oliver, lorsque vous aurez cinq minutes, il faudrait que je vous montre une courbe d'insuline.

— Cela ne peut pas attendre cet après-midi ?

— Bien sûr, répondit l'homme après un moment d'hésitation.

— Le docteur Forester – Faith Ransome, reprit Oliver pour faire les présentations. Le docteur Forester se charge de l'hypnothérapie.

— Heureuse de vous connaître, dit Faith en lui serrant la main.

— Moi de même.

— Chris, y a-t-il quelqu'un dans votre bureau en ce moment ?

— Non, mon patient arrive dans... une dizaine de minutes, répondit l'hypnotérapeute après avoir consulté sa montre.

— On peut vous l'emprunter un instant ?

— Oui, oui, bien sûr, acquiesça l'autre, surpris.

Oliver fit signe à Faith de se taire, entra dans la pièce, longea le divan pour être certain de ne pas être vu et se rapprocha de la fenêtre avec circonspection. Il désigna sa Jeep du doigt.

Faith regarda dans la direction indiquée, mais ne vit tout d'abord que des voitures garées. Une vieille femme marchait laborieusement sur le trottoir en portant deux sacs de commissions. Une camionnette blanche avec des échelles passa dans la rue. Alors, elle le vit. Un homme maigrichon au crâne tondu, vêtu d'un blouson en cuir, d'un jean et de baskets était adossé à un mur et lançait des regards furtifs vers la clinique. Il tenait un téléphone portable relié à une oreillette, et ses lèvres bougeaient.

Elle s'écarta de la fenêtre et rejoignit Oliver dans le couloir. Il referma la porte du bureau.

— Vous ne le connaissez pas ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas.

Une jeune femme arrivait dans leur direction avec des béquilles.

— Susan, comment allez-vous ? la salua Oliver.

Elle s'arrêta, essoufflée.

— Plutôt bien. L'acuponcture me réussit – je sors justement d'une nouvelle séance. Pourtant, Dieu sait que je n'aime pas avoir mal.

— Eh ! oui, il faut souffrir pour guérir, dit-il avec un sourire ravageur. Passez-moi un coup de fil lorsque vous viendrez pour votre prochaine séance ; j'aimerais jeter un coup d'œil à votre jambe. Vous semblez aller tellement mieux que la dernière fois. Et je ne dis pas cela pour vous faire plaisir.

Faith le suivit à l'étage, puis dans un autre couloir.

— Vous connaissez tous les patients de la clinique ?

— J'essaie de voir tout le monde lors de la première consultation, afin de déterminer quel traitement sera le plus approprié. En médecine conventionnelle, la plupart du temps, il n'y a qu'un traitement possible. Si vous en déviez, vous risquez de vous mettre à dos la profession, les compagnies d'assurances, un procès pour faute professionnelle, j'en passe et des meilleures. Dans le genre de médecine que nous pratiquons ici, chaque cas est différent. La jeune femme que nous venons de croiser souffre d'une forme rare d'arthrite rhumatoïde. Lorsque sa mère nous l'a amenée il y a deux ans, elle était en fauteuil roulant et ne pouvait même pas tenir un stylo. Aujourd'hui, elle a des problèmes avec un pied, mais elle conduit

toute seule. Nous l'avons aidée à revivre.

— C'est incroyable !

Il s'arrêta devant une autre porte.

— Nous ne faisons rien d'*incroyable*, ici. Nous pratiquons juste les techniques que l'industrie pharmaceutique interdit aux médecins conventionnels. Il faut comprendre sur quoi repose cette industrie pharmaceutique. On ne gagne pas d'argent en guérissant les gens avec des médicaments ultra-efficaces – le développement et la recherche coûtent très cher. Pour gagner de l'argent il faut faire de la *gestion* de maladies. L'industrie aime ce qui est chronique, ces maladies qui ne nous tuent pas, mais nous rendent dépendants d'un traitement permanent et sans fin. C'est comme cela qu'elle récupère les centaines de millions de livres que lui coûte le développement de nouveaux médicaments. Chez nous, c'est différent, expliqua-t-il en haussant les sourcils. Notre seul but est de guérir définitivement nos patients, et c'est pour cela que l'industrie pharmaceutique fait son possible pour nous discréditer. Elle n'aime pas que nous guérissions des malades avec des techniques qui ne sont pas déposées ou des remèdes gratuits.

Elle le regarda d'un air étonné.

— Dans ce cas, pourquoi les huiles de l'industrie vous invitent-elles à leurs dîners ?

— Je crois qu'elles aiment tout simplement connaître leurs ennemis.

Il frappa à la porte et entra. La pièce dépourvue de fenêtres resta dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il trouve l'interrupteur et que s'allument deux tubes fluorescents, dont un bourdonnait bruyamment.

C'était un petit cabinet de consultation équipé de matériel high-tech et d'un divan d'examen. Il y régnait une odeur que Faith associait aux bureaux modernes et aux voitures de location, le parfum réconfortant du neuf, des tapisseries synthétiques. Cela lui rappela la Toyota qu'ils avaient louée en Thaïlande.

Ils n'étaient rentrés que depuis un mois, mais elle avait l'impression que leurs vacances remontaient à une éternité. Dans sa tête, ses souvenirs ressemblaient davantage à un documentaire touristique qu'à des expériences personnelles. Elle y voyait un homme grand, une femme blonde et un petit garçon. L'homme jouait avec son fils ou bien était assis au bar, où il discutait facilement avec quiconque se trouvait là. L'image même du charme.

La femme blonde semblait moins à l'aise. Elle avait de vilains coups de soleil sur les épaules et le torse, et avait passé plusieurs jours à l'ombre à lire, alternant entre thrillers et ouvrages sérieux traitant de psychologie et de relations humaines.

Ils s'étaient baladés sur l'île avec une Jeep de location, avaient visité la forêt des macaques et une chute d'eau spectaculaire. Ils

avaient emmené le petit à l'aquarium, où il avait admiré un calmar géant et fait des grimaces à un requin-marteau.

Ils avaient tout d'une famille ordinaire qui prenait du bon temps en vacances. C'était facile, pensa Faith, de donner l'illusion du bonheur. Il suffisait de se promener en se tenant par la main, et tout le monde s'imaginait automatiquement que vous étiez heureux, que vous viviez une belle petite vie. Peu de gens savaient ce qui se passait une fois les portes closes. Peu de gens s'imaginaient qu'elle priait chaque soir pour que Ross s'enivre et s'endorme au lieu de vouloir lui faire l'amour.

Oliver pianota sur un clavier d'ordinateur, et le moniteur revint à la vie. Elle vit son nom apparaître au sommet d'un formulaire blanc.

— Bien, commençons par le commencement. Il me faut votre date de naissance.

Elle se sentait de nouveau nauséuse. La nausée avec laquelle elle s'était réveillée et qui l'avait accompagnée jusque dans le train s'était évanouie lorsqu'elle avait vu Oliver à Victoria Station. Cette nausée-ci était différente, car engendrée par la peur et non la maladie. Peur de cet homme en blouson de cuir, dans la rue.

Elle lui donna sa date de naissance.

— Votre médecin traitant, ce docteur Ritterman, vous a examinée correctement lorsque vous êtes allée le voir ?

— Il me semble, oui.

— En dehors de votre petit problème, vous êtes en bonne forme ?

Elle haussa les épaules.

— J'essaie de me maintenir à peu près – je marche au moins cinq kilomètres par jour en promenant le chien, je nage pas mal en été, et je vais, ou plutôt j'allais à deux cours d'aérobic par semaine à la salle de gym locale. Mais Jules Ritterman...

— Jules Ritterman ? l'interrogea-t-il en lui faisant signe de s'asseoir.

— Il n'a jamais été très communicatif, mais là, il ne m'a rien dit du tout. Soit il n'a rien de spécial à m'annoncer, soit c'est très grave et il préfère se taire.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

Elle leva les yeux vers le néon qui bourdonnait.

— Parce que je suis la femme de Ross – cette chose au chromosome X qui se situe tout en bas de leur chaîne alimentaire mentale. Excusez-moi. (Elle se mordit la lèvre.) Je ne voulais pas me lamenter, mais je ne supporte pas d'être traitée avec condescendance.

— Il ne manquerait plus que cela. Ce comportement fait partie intégrante du vaudou de la médecine conventionnelle. Comme ces docteurs qui écrivent leurs ordonnances en latin pour qu'on ne puisse pas les comprendre.

Oliver s'assit à côté d'elle, prit le temps de l'étudier, et ne dit rien pendant un long moment. C'était une sensation confortable. Elle sentait le parfum subtil et masculin de son eau de Cologne, l'énergie qui émanait de lui. En dépit de son intellect, il avait quelque chose de purement animal, de musculaire, de puissant, comme un lion ou peut-être un léopard. Il portait une veste noire, un pull-over à col roulé noir, un pantalon noir et des bottines cambrées. Le tout était à la mode, quoique discret. Le noir mettait en valeur la structure osseuse de son visage, ses yeux vifs couleur titane derrière ses lunettes, les mèches grises de ses boucles hirsutes.

Elle voyait également quelque chose qu'elle avait senti précédemment : la rudesse intérieure de cet homme qui avait une foi absolue dans sa mission, qui était droit dans ses bottes.

Une sensation naquit au tréfonds d'elle-même : le besoin d'être avec lui – un besoin qui grandissait avec chaque seconde passée en sa compagnie.

Elle devait arrêter cela, garder à l'esprit la raison principale de sa présence : il pouvait peut-être l'aider à se sentir mieux. Elle devrait être capable de dire cela à Ross, de le lui dire en le regardant dans les yeux, parce qu'elle aurait droit à une belle confrontation lorsque le détective aurait rendu son rapport.

— Oliver, je peux vous demander quelque chose ? J'aimerais que vous me promettiez d'être honnête avec moi, de me dire toute la vérité, même si celle-ci est dure à entendre.

— Partons du principe que nous n'allons pas découvrir le genre de chose que vous craignez, si vous le voulez bien.

— Je vous prends en flagrant délit de condescendance !

Il rit.

— Vous avez raison. Je vous demande pardon. Croyez-moi, si jamais nous découvrons quelque chose de vilain, quelle que soit cette chose, elle aura affaire à moi, dit-il en se tapotant la poitrine. Et je puis vous dire que je suis coriace.

— D'accord, acquiesça-t-elle avec un sourire forcé.

— Nous nous occuperons de vous, je vous le promets.

Et elle le crut.

Chapitre 41

Ils s'embrassaient. Leurs visages collés l'un contre l'autre. Faith et Oliver Cabot. Le *docteur* Oliver Cabot.

Ce type avait le culot de se faire appeler *docteur*.

C'était une blague.

Gros plan serré, téléobjectif, pellicule sensible, faible profondeur de champ – le fond, ou ce qu'on en voyait, était complètement flou.

Joue contre joue.

Sa femme et le docteur Oliver Cabot. Une scène d'intimité en plein milieu de la rue, pour l'amour du ciel !

Ross posa le cliché sur le volant en bois de son Aston Martin et se retourna en tremblant de colère vers le détective assis sur le siège du passager. L'homme dégageait une odeur désagréable de vêtement humide et moisi et de tabac froid.

Ils étaient dans le parking ouest du Queen Victoria Hospital, à East Grinstead, dans une cour ceinte par des bâtiments en briques rouges fatigués et un préfabriqué solitaire.

Ross avait toujours eu du mal à croire que l'histoire de la chirurgie esthétique moderne avait débuté dans cet endroit peu engageant. En 1939, ces immeubles aux allures d'ateliers étaient devenus célèbres car ils avaient été transformés en hôpital pour les pilotes brûlés au combat. Ils ressemblaient d'ailleurs toujours à des ateliers, ce qui était assez approprié, se disait-il parfois. Il convenait de rappeler aux chirurgiens qu'ils étaient des artisans et rien d'autre. Aujourd'hui, ils jouissaient certes d'un prestige qui les plaçait au-dessus du simple médecin ; dans un passé relativement récent, cependant, ils n'étaient que des barbiers qui pratiquaient les amputations entre deux coupes de cheveux. Toutefois, Ross ne pensait pas du tout à cela. Il se disait juste qu'il avait envie de tuer l'homme qui embrassait sa femme.

— C'est une blague, s'exclama-t-il. Ce type est un putain de charlatan. De quel droit ose-t-il se prétendre médecin ?

Hugh Caven sortit une feuille de papier de la housse de son ordinateur portable et la tendit à Ross.

— Voici le curriculum vitae du docteur Cabot, dit-il d'un ton neutre, sans émettre de jugement.

Ross examina le CV.

1976 - École de médecine de Princeton. Mention bien.

1979 - Doctorat, mention immunologie. Institut Pasteur.

1980-82 - Chef de service, oncologie, Mount Sinai Hospital,

Beverly Hills.

1982-88 - Médecin consultant. Oncologue, St John's Hospital, Santa Monica.

1988-90 - Doctorat en psychologie. Master psychologie clinique, spécialisation en hypnose.

1993 - Création du Centre de médecine douce Cabot, Londres.

Ross rendit la feuille au détective d'un air écœuré.

— Cet homme est un traître à sa profession, lâcha-t-il. (Il se concentra sur le rapport.) Ma femme et ce charlatan ont passé deux heures ensemble à l'intérieur de ce bâtiment, et nous n'avons aucune idée de ce qu'ils y ont fait. Puis il l'a raccompagnée à Victoria Station. En fait, ils ont peut-être baisé pendant deux heures.

— Sauf votre respect, monsieur Ransome, je ne crois pas. Je pense que votre épouse a subi un examen médical. Je n'ai rien remarqué de suspect dans leur langage corporel lorsqu'ils sont sortis de la clinique, ou lorsqu'ils se sont séparés à la gare. Rien dans leur comportement ne suggérerait autre chose qu'une simple relation professionnelle.

Ross le regarda fixement.

— Une relation *professionnelle* ? Monsieur Caven, vous pouvez aller voir tous les adeptes de médecine alternative du monde. Vous pouvez avaler tous les granulés homéopathiques que vous voudrez, vous pouvez consulter un acuponcteur qui vous transformera en hérisson, ou bien écouter un type qui vous expliquera qu'il pourra vous guérir de ceci ou cela en appuyant ses pouces sur la plante de vos pieds, vous pouvez croire toutes ces conneries. Personnellement, je n'ai pas de temps à perdre avec cela, ni avec les escrocs qui profitent de la crédulité des gens. Franchement, (il secoua la tête) vous préférez placer vos espoirs dans ces techniques débiles pratiquées il y a deux mille ans ? Laissez-moi vous expliquer une chose, monsieur Caven : il y a un siècle de cela, on mourait d'une appendicite aiguë – on ne pouvait rien faire pour vous. Aujourd'hui, on s'en remet au bout de quelques jours. Durant la Seconde Guerre mondiale, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, davantage de soldats sont morts à l'hôpital de leurs blessures que des infections contractées pendant qu'on les soignait. Et vous savez pourquoi ?

Le détective secoua la tête.

— La pénicilline. Dans le monde occidental, l'espérance de vie a doublé en l'espace d'un siècle pour une seule raison : les progrès de cette *science* qu'on appelle médecine. Les gens qui tournent le dos à la médecine moderne me rendent malade. Il est hors de question que je laisse un charlatan de merde foutre en l'air la santé de ma femme. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— On ne peut plus clairement, monsieur Ransome.

Ross regarda l'horloge de la voiture.

— Ma femme et le docteur Oliver Cabot sont soit en train de baiser, soit sur le point de baiser. Je veux les photos – vous savez, ces autres inventions de la science moderne.

Chapitre 42

Le garçon sortit de la gare. C'était une chaude matinée de juillet, et il s'arrêta en route pour acheter un sorbet à l'orange Lyons Maid. Il entra dans l'enceinte de l'hôpital en le léchant, un petit bouquet de fleurs à la main. C'était un grand garçon dégingandé vêtu d'un short, d'une chemise Aertex et du blazer de son école, avec insigne cousu sur la poche de poitrine. Il avait hâte de voir sa mère, la femme qui l'avait abandonné sept ans plus tôt parce qu'elle ne supportait plus son désordre.

Une réceptionniste à l'air gentil lui indiqua dans quelle aile se trouvait la chambre de sa mère. Elle hésita un peu, puis avisa le bouquet de fleurs, eut un sourire triste et lui dit où il pourrait trouver l'infirmière en chef.

Il fut accueilli avec consternation dans le bureau des infirmières. Une femme plutôt petite et sévère avec un badge sur le revers – « Marion Humphreys. Infirmière en chef » – et une montre suspendue à une chaîne regarda successivement une jeune aide-soignante puis Ross.

— Tu es le fils de Mme Ransome ?

Ross hocha la tête. Il arborait une mine lugubre qu'il avait longuement perfectionnée devant son miroir.

Marion Humphreys le fit entrer dans une petite pièce emplies de chaises couvertes de vinyle et referma la porte.

— Ross, c'est comme cela que tu t'appelles ?

— Oui.

— Ta maman ne va pas bien du tout. Elle a été très gravement brûlée, et nous lui administrons beaucoup de médicaments. La voir dans cet état pourrait te faire du mal.

Il jeta le bâtonnet de sa glace dans une corbeille à papier.

— Est-ce qu'elle va mourir ?

— Nous faisons notre possible pour la sauver, répondit la femme avec maladresse. Malheureusement, ses brûlures ont endommagé ses poumons et de nombreux organes importants. Nous respirons aussi à travers la peau, et celle de ta mère est presque entièrement brûlée...

— Vous croyez qu'elle va mourir ?

— Je ne sais pas Ross.

— Elle aura de vilaines cicatrices, si elle survit ?

— Elle est dans le meilleur hôpital qui soit pour soigner ses brûlures, répondit-elle en fronçant les sourcils. Nous avons les meilleurs chirurgiens esthétiques du monde. Les médecins de cet

hôpital sont les mieux placés pour soigner ta maman.

— Vous êtes gentille. Je vous aime bien.

— Et toi tu es un gentil garçon qui se soucie de sa maman. Tu n'as pas classe, ce matin ?

— Mon professeur m'a dit que je pouvais manquer l'école.

— Où est ton papa ?

— Maman et lui ne s'entendent pas très bien.

— Je vois.

— On peut aller la voir, maintenant ?

— Juste pour quelques minutes.

Elle le prit par la main et le guida dans le couloir jusqu'à une petite chambre.

En entrant, il nota immédiatement la forte odeur de médicament et celle, encore plus forte et douceâtre, de viande grillée froide. Son regard se faufila entre des machines de surveillance et une forêt de goutte-à-goutte, puis se posa sur une tête sans cheveux, noircie, recouverte d'une sorte de gelée gluante et transparente – tête posée sur un corps presque entièrement enveloppé dans de la gaze blanche.

Pendant un moment, il crut que sa tête était tournée vers le mur opposé car il ne voyait qu'une masse d'ampoules noires qu'il supposa être l'arrière de son crâne.

Alors, il comprit qu'il s'agissait de son visage.

On lui avait collé des carrés de coton sur les yeux. Ses lèvres, entre lesquelles passait le tube qui lui servait à respirer, étaient des bulles parcheminées. Le seul son audible était le clonk-pffff... clonk-pffff... clonk-pffff... régulier de l'insufflateur.

— Madame Ransome, dit l'infirmière. Votre fils Ross est ici. Il vous a apporté des fleurs.

Il y eut un bruit étrange, mi-gémissement, mi-râle, et des gouttelettes de bave apparurent aux coins de sa bouche.

— Des fleurs magnifiques, madame Ransome !

L'infirmière se retourna vers Ross et reprit à voix basse :

— Ses voies respiratoires sont brûlées ; j'ai peur qu'elle ne soit pas en mesure de humer leur parfum. Mais elle a compris que tu étais dans la chambre.

— Elle est propre et ordonnée, dit-il.

Chapitre 43

« LES NOUVELLES ! Fin septembre, nous avons emménagé dans une magnifique et ancienne maison au bord de la rivière en plein milieu de Shrewsbury, à cinq minutes de marche d'un cinéma (pour Simon) et de *Marks & Spencer* (pour Bridget), et à quelques mètres seulement d'un bon pub. Nous sommes heureux, malgré l'inondation survenue seulement trois semaines après notre arrivée – de l'eau jusqu'à la taille dans tout le rez-de-chaussée, mais tout est bien qui finit bien ! »

Il pleuvait dru. Assise à la table de la cuisine, Faith sirotait une camomille pour tenter de calmer son estomac et lisait le courrier du matin. Elle ne se sentait pas très bien : elle avait mal au crâne, et ses yeux étaient à vif, comme s'il y avait du sable sous ses lentilles de contact. À l'étage, dans leur chambre, directement au-dessus de la cuisine, Mme Fogg passait l'aspirateur. La machine cogna contre une plinthe. Affalé sur son pouf à côté de la cuisinière, Raspoutine leva les yeux au plafond et gronda. Il était de mauvaise humeur, parce que sa promenade avait été plus courte que d'habitude.

— Je sais que la pluie ne te dérange pas, mais aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur, lui dit-elle. De temps à autre, très rarement, je n'ai pas envie de me plier à ta volonté.

Le chien la regarda plein d'espoir, les yeux brillants, la langue rose sortie, haletant. Il se leva, disparut dans le vestibule et réapparut quelques instants plus tard, sa laisse dans la gueule.

Faith rit faiblement.

— Non, je suis navrée, mon petit, mais je n'ai pas envie de sortir pour le moment.

Ignorant l'abolement plaintif qui s'ensuivit, elle retourna à la lecture de la lettre, envieuse du bonheur de son amie. Elle et Bridget Nightingale avaient été très proches à l'école, mais aujourd'hui, elles habitaient à trois cents kilomètres l'une de l'autre et se parlaient très rarement. Bridget était devenue infirmière et avait épousé un médecin, un neurologue. Elles avaient cela en commun, mais c'était à peu près tout. Bridget et Simon étaient heureux, leur mariage était une réussite, et ils avaient une vie normale. Ils avaient aussi traversé des moments difficiles, mais ils s'adoraient.

La tonalité de la lettre accentua encore le sentiment d'échec de Faith. Au-dessus, l'aspirateur se tut, et elle écouta le martèlement de la pluie sur les vitres. Le téléphone sonna.

Elle se dépêcha de répondre, enthousiaste, dans l'espoir qu'il

s'agirait d'Oliver – bien qu'elle lui ait demandé de ne l'appeler que sur son portable. Ce n'était que le technicien chargé de la maintenance de l'Aga ; ils devaient convenir de la date de sa prochaine visite. Faith se leva et alla chercher son agenda.

Elle se rassit et ouvrit la lettre suivante – une grande enveloppe épaisse. Il s'agissait de la documentation qu'elle avait demandée au sujet du diplôme de nutritionniste qu'elle comptait préparer par correspondance. Il y avait également un dossier d'inscription. Elle était heureuse de l'avoir reçue aujourd'hui, et non pas demain, jour où Ross aurait pu la voir. Cela lui aurait donné une raison de plus de se mettre en colère – il goûtait assez peu sa volonté d'indépendance. À vrai dire, il tolérait à peine son implication dans des œuvres de charité.

Venait ensuite une circulaire, envoyée par le mari de sa meilleure amie, Sammy Harrison, avec qui elle devait déjeuner aujourd'hui. John était impliqué dans l'association *Children in Need* qui recueillait des fonds pour les enfants d'Ouganda. L'enveloppe contenait un formulaire de parrainage. Elle le mit de côté ; elle demanderait à Ross combien il souhaitait donner.

Alors, elle changea d'avis et reprit le formulaire. *Et puis merde !* se dit-elle, en compulsant la colonne des donations et en attrapant un stylo. *Je vais décider moi-même.*

Elle se frotta les yeux et les tamponna avec son mouchoir. Sur le mur, l'horloge indiquait 9 h 40. Vendredi. Ross rentrerait ce soir, et Alec passerait le week-end sur l'île de Wight avec un camarade de classe. Elle était partagée. Elle était heureuse que son fils échappe à la mauvaise ambiance qui régnait dans la maison, toutefois, il lui manquait tellement lorsqu'il n'était pas là. Et puis, elle allait se retrouver toute seule avec Ross. Pendant trois jours entiers, car le lundi était férié.

Elle prit le journal local et l'ouvrit à la page des annonces immobilières, des appartements en location, plus précisément. Pour deux chambres à coucher, il fallait compter un minimum de quatre-vingts livres par semaine. À Londres, bien entendu, les prix étaient beaucoup plus élevés, même dans les quartiers les plus minables. Alec et elle auraient besoin d'environ dix mille livres par an rien que pour se loger et pour manger, sans compter la voiture et les autres charges.

Avec un peu de chance, elle trouverait un emploi dans la restauration, mais ce ne serait pas facile. Pas facile, mais bien mieux que cette existence.

À condition que Ross la laisse partir.

S'il refusait de la laisser, elle s'enfuirait avec Alec. Il pourrait tenter de lui retirer la garde de leur fils en mettant en avant sa dépression mais, depuis qu'il les avait frappés, c'était peu probable.

Elle entendait Mme Fogg dans la chambre d'ami. Elle monta dans sa chambre, retira ses verres de contact et les trempa dans la boîte emplie de solution. Elle les remit, mais ses yeux lui faisaient toujours aussi mal. C'était sans doute à cause de la fatigue ; elle ne dormait pas beaucoup et passait ses nuits à réfléchir à sa vie et à s'inquiéter à cause de ses problèmes de santé.

Cela faisait trois jours qu'Oliver l'avait examinée. D'ailleurs, il l'avait prévenue que les résultats de ses analyses de sang mettraient un certain temps à arriver. Elle pensait à lui sans arrêt. Il ne s'était rien passé entre eux, et pourtant, il lui manquait. Énormément. Dangereusement.

Elle prit un téléphone sans fil et, tout en descendant, composa le numéro du docteur Ritterman. Sa secrétaire lui répondit de son ton froid et inamical.

— Faith Ransome à l'appareil. J'aimerais parler au docteur Ritterman, s'il vous plaît.

— Vous avez déjà appelé hier, rétorqua la secrétaire, comme si c'était une accusation.

— Effectivement, mais il ne m'a toujours pas rappelée. Cela fait deux semaines que j'attends les résultats de mes analyses.

— Le docteur Ritterman est très occupé. Il vous contactera lorsqu'il aura des nouvelles.

— Je suis navrée, mais je ne me satisferai pas de cette promesse. J'attends son coup de fil depuis trop longtemps. J'aimerais lui parler maintenant.

— Le docteur est avec un patient et je ne peux pas le déranger. Je lui dirai que vous avez appelé.

— Écoutez, je...

La femme avait raccroché.

Faith fixa le combiné et s'apprêta à recomposer le numéro lorsque Raspoutine surgit dans le vestibule en aboyant. Quelques instants plus tard, la sonnette retentit.

Faith s'effondra. Felice D'Eath se tenait sous le porche, vêtue d'un surôit, comme si elle débarquait tout juste d'un canot de sauvetage. Elle portait une bouteille alambiquée d'huile d'olive extra-vierge dans une main, un panier de pot-pourri dans l'autre, et un grand ours en peluche rose sous le bras. Le coffre de sa Mercedes était ouvert et débordait de cadeaux de tombola.

— Quel temps de chien ! Vous m'attendiez, n'est-ce pas ? Vous aviez dit 10 heures...

Faith avait oublié. Comme elle aidait la femme à décharger la voiture et à monter les prix à l'étage, où tout serait ensuite étiqueté et catalogué, Felice lui rappela deux fois, puis une troisième fois par mesure de précaution, que le bal aurait lieu dans moins de six mois.

Faith se demanda où Alec et elle seraient à ce moment-là.

Elle s'agenouilla au milieu d'une mer de cadeaux – de la camelote, pour la plupart – et, en membre consciencieux de son association, étiqueta tous les prix sous la direction de Felice qui lisait la liste complète des cinq cents cadeaux et des donateurs.

— Mon Dieu ! je plains celui qui gagnera cette chose. (Faith brandit un cheval caracolant en porcelaine avec une horloge pareille à une tumeur sur le flanc.) Qui a pu faire don d'une horreur pareille ?

— Moi.

Faith s'empourpra, confuse.

— C'est un cadeau de mon premier mari. Je n'ai jamais pu le supporter.

— J'ignorais que vous aviez été mariée, s'étonna Faith avec un sourire soulagé.

— Je me suis débarrassée de lui il y a dix ans. Ce fut la meilleure décision de ma vie.

— Racontez-moi, l'encouragea Faith, curieuse.

Pour une fois que la conversation de Felice était intéressante... Sans ses vêtements de pluie, en pull-over et pantalon ample noir, elle semblait petite et vulnérable. Son visage, en revanche, était dur et fier.

— Jonathan était une brute. Un jour, j'ai décidé que la vie était trop courte et que je ne pouvais plus le supporter. J'ai fait ma valise, je suis allée chercher les enfants à l'école, et j'ai quitté le foyer pendant qu'il était au travail.

— Et ?

— Il m'a retrouvée, a fait de ma vie un enfer pendant deux ans, a retourné mes enfants contre moi, tabassé mon petit ami. Mais, continua-t-elle avec un haussement d'épaules, je ne regrette rien. Parfois il faut avoir le courage de se prendre en main. Vous avez de la chance d'avoir réussi votre mariage ; Ross et vous semblez heureux ensemble.

Faith eut un sourire pincé.

— Je suppose que je devrais m'estimer heureuse. Au moins, il ne m'a jamais acheté un truc pareil.

Chapitre 44

Ross passa la porte d'entrée avec un énorme sourire. Il ne prêta presque aucune attention à Raspoutine, prit Faith dans ses bras et la serra très fort.

— Faith, mon amour, mon *amour*.

Faith se demanda s'il avait bu, mais il ne sentait pas l'alcool, juste l'antiseptique du bloc opératoire.

— Mon Dieu ! comme tu m'as manqué, murmura-t-il. Je t'aime tellement, Faith. Je n'ai plus envie de passer ma semaine à Londres ; nous ne devrions pas vivre si loin l'un de l'autre. Tu me manques terriblement. Et moi, je te manque ?

Une hésitation dans sa voix, trop légère pour qu'il la remarque.

— Bien sûr.

Redoublant d'effort pour se faire remarquer par son maître, Raspoutine aboya plusieurs fois à pleins poumons.

— Bien sûr ? Seulement *bien sûr* ? Je ne te manque pas terriblement chaque seconde de la journée ?

— Tu sais que tu me manques, répondit-elle en se demandant où cela allait les mener.

Il l'embrassa de nouveau.

— Comment le saurais-je ? Tu ne m'appelles jamais pour me dire à quel point je te manque. Avant, tu le faisais – tu te rappelles ? –, dans les premiers temps de notre mariage.

Avançant dans un champ de mines, consciente que son humeur pouvait basculer à tout moment, elle le débarrassa de son manteau et dit :

— Tu n'aimes pas que je t'appelle au travail – tu sembles toujours agacé lorsque je le fais.

Elle accrocha le manteau dans le vestiaire. Quand elle en sortit, il était en train de passer son courrier au crible sur la console du vestibule.

— Je me suis occupé de tes cartes de crédit, expliqua-t-il d'un ton léger. Tu ne devrais plus avoir de problème.

— En effet.

— Tu as réservé les billets ?

— Oui.

— *La Vie est belle* ?

— Oui, tu as dit que tu avais envie de le voir.

Il l'avait raté au moment de sa sortie. Le film passait ce soir dans un cinéma art et essai de Brighton.

— Où est Alec ?

— Il passe le week-end sur l'île de Wight avec les Caiborn.

Son visage se décomposa.

— C'était ce week-end-ci ?

— Oui.

— Je ne vais pas le voir, alors ? Pas du tout ?

— Il sera de retour très tôt la semaine prochaine.

— Je ne me rappelle pas avoir donné mon accord pour cela.

— On en a discuté, pourtant.

— Je n'aurais jamais donné mon accord. Je ne le vois déjà pas suffisamment – je veux dire, cela ne me dérange pas qu'il parte pour une journée, mais un week-end prolongé... Il me manque, tu comprends ? Il me manque vraiment.

— Il me manque aussi.

Il la prit par la taille et fourra son nez dans son cou.

— L'avantage, c'est que je t'ai pour moi tout seul tout le week-end. Tu sais quoi ? J'ai encore plus envie de toi qu'il y a douze ans. C'est bon signe, non ?

Elle n'éprouvait que du dégoût pour lui ; elle avait envie de le repousser, au lieu de quoi elle lui rendit son étreinte. Elle sentait son érection et voyait le signal dans ses yeux.

— Il faut partir, le film commence à 20 heures, dit-elle.

— J'ai besoin de boire un petit verre.

— Je vais te le chercher, proposa-t-elle, soulagée d'avoir une bonne excuse pour s'éloigner de lui. Tu vas te changer ?

— Oui.

Au lieu de monter à l'étage, il la suivit dans la cuisine, s'appuya contre le vaisselier en pin, desserra sa cravate et déboutonna son col.

— Nous ne sommes pas obligés d'aller au cinéma, si tu n'en as pas envie.

— Non, non, j'ai très envie.

— On pourrait aller dîner quelque part.

— J'ai déjà acheté les tickets. On avait dit qu'on mangerait après.

Faith prit un verre dans une vitrine et le pressa fortement contre le distributeur du réfrigérateur. Plusieurs glaçons tombèrent à l'intérieur.

Elle ouvrit le placard où elle gardait en permanence une bouteille de whisky prête à l'emploi. Ross était perdu dans la contemplation des cadres intercalés entre la porcelaine aux motifs chinois disposée sur des étagères en pin. Il en prit un qui trônait entre une saucière et une théière. On les y voyait tous les deux en train de skier à Zermatt devant la toile de fond majestueuse du Cervin.

— Je me rappelle le jour où cette photo a été prise. C'était notre deuxième anniversaire de mariage. Il faisait sacrément froid. Tu as

voulu retirer ton bonnet, mais le vent te faisait mal aux oreilles. Tu te souviens ?

Elle versa trois doigts de whisky.

— Oui.

Il prit un autre cadre.

— Le Vésuve ! J'avais posé l'appareil sur un rocher et déclenché le minuteur. Tu étais persuadée qu'on ne verrait que nos pieds. Tu te rappelles ? demanda-t-il avec une joie presque enfantine.

— Je me souviens qu'on l'a escaladé à pied et qu'une fois au sommet, on s'est rendu compte qu'il y avait un télésiège sur l'autre versant, répondit-elle.

Elle lui donna son verre. Il prit une photo d'Alec ; le petit garçon était assis dans l'herbe et serrait Raspoutine dans ses bras.

— Je t'aime, Faith. (Il but une gorgée de whisky.) Tu n'imagines pas à quel point je t'aime.

Cette démonstration d'affection la surprit. Il n'avait pas l'habitude de se montrer aussi aimant sans s'être mis en colère auparavant, et elle ne savait pas trop comment réagir. Alors, elle ne dit rien.

— Tu sais à quel point je t'aime ? insista-t-il.

— Eh bien ! non, dis-le-moi.

Il avala la moitié du verre en une gorgée, remit le cadre à sa place et s'appuya contre le plan de travail.

— Mon amour est si grand qu'il pourrait remplir l'univers tout entier.

Il lui faisait peur. Sa bouche souriait, mais ses yeux étaient noirs.

— Cet univers seulement ? le taquina-t-elle.

Soudain, comme si on avait appuyé sur un bouton dans son crâne, il se retrouva ailleurs. Perdu dans ses pensées, il faisait tourner les glaçons dans son verre.

— Ah ! au fait, reprit-il d'un ton exagérément léger, j'ai parlé à Jules Ritterman aujourd'hui. Il s'excuse de ne pas t'avoir rappelée – il y a eu un couac au labo. Ils auraient confondu tes échantillons avec ceux d'une autre personne, et il leur a fallu du temps pour réparer leur erreur.

— Je lui ai téléphoné, et sa secrétaire m'a raccroché au nez. Je veux changer de médecin, Ross.

Il continua à fixer son verre.

— Non, Jules est un type bien.

— Ross, je ne peux pas accepter que la secrétaire de mon médecin me raccroche au nez.

— Je lui en toucherai un mot.

— Non, Ross, je suis désolée, ce n'est pas le problème. Je préfère consulter un médecin qui me met à l'aise.

— Bon, de toute façon, continua-t-il comme s'il ne l'avait pas

entendue, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Tu as bien attrapé une bactérie – un truc qui n'affecte jamais la population locale, mais que nos systèmes immunitaires occidentaux ont du mal à appréhender. Il se produit la même chose quand ces gens viennent chez nous ; ils attrapent des maladies contre lesquelles nous sommes immunisés.

— Comment puis-je m'en débarrasser ?

Il fourra la main dans la poche de sa veste et en sortit un petit tube, qu'il lui donna. Des caractères blancs étaient imprimés sur un fond vert : « MOLIOU-ORELAN (UK) plc. INTERDIT À LA VENTE. PHS. 2 », puis plusieurs rangées de lettres et de chiffres.

— Des antibiotiques tout neufs, expliqua-t-il avec un sourire encourageant. Jules a réussi à s'en procurer pour moi. Effet garanti sur toutes les bactéries intestinales. Prends-en deux, trois fois par jour au milieu du repas.

Son enthousiasme sonnait faux aux oreilles de Faith.

— Il serait peut-être plus sûr de prendre des antibiotiques qui ont déjà fait leurs preuves, tu ne crois pas ? Je n'aime pas trop l'idée d'avaler quelque chose de nouveau – on ne connaît pas encore les effets secondaires.

— Ceux que je t'ai donnés la semaine dernière ont déjà fait leurs preuves, mais ils n'ont pas suffi, rétorqua Ross. Moliou est une excellente compagnie, des gens très bien, intègres, en qui j'ai une totale confiance. Le problème avec les antibiotiques, c'est que nous en avons tellement avalés, que les maladies sont devenues extrêmement résistantes. Avec ceux-là, tu iras beaucoup mieux, crois-moi.

Elle dévissa le capuchon, retira le rembourrage en coton et fit rouler deux minuscules gélules grises dans sa main. Sur chacune d'elle étaient imprimés des chiffres bleu ciel trop petits pour être lus.

— Prends-les avec toi, l'incita Ross. Avale-les au restaurant avant de manger. On va au chinois après le cinéma, d'accord ?

— Ou dans un indien, si tu veux.

— Non, tu préfères le chinois. On ira au *Jardin chinois* et on prendra leur assortiment spécial d'entrées.

— Super !

— Après, on commandera un canard laqué et des crêpes. Tu adores le canard laqué, pas vrai ?

— Je croyais que tu n'aimais pas cela.

— Tu rigoles ! J'en raffole !

Il se comportait d'une manière étrange. Voulait-il se faire pardonner son explosion de violence de vendredi dernier ? Regrettait-il ? Ou bien avait-il peur ? En tout cas, ses conversations téléphoniques de la semaine avaient été irréprochables, et son portable était caché, éteint, à la cave. Néanmoins, elle s'attendait qu'il l'interroge sur sa visite à la clinique d'Oliver Cabot.

Pourtant, il ne dit rien à ce sujet. Pas un mot. Il fut doux comme un agneau.

Tout le week-end.

Chapitre 45

Jamais Faith n'avait été séparée d'Alec aussi longtemps. Le mardi matin venu, il lui manquait terriblement. Ils s'étaient parlés au téléphone tous les jours. Le petit garçon semblait s'amuser comme un fou. Avec enthousiasme, et sans reprendre son souffle une seule fois, il lui avait parlé du sable multicolore de la baie d'Alum, et de ces Aiguilles qui n'étaient pas du tout des aiguilles, mais des rochers appelés les Aiguilles.

Par la fenêtre de leur chambre, les émotions en désordre, elle regarda la voiture de Ross disparaître dans l'allée. Dans le vestibule, Raspoutine aboyait furieusement car son maître quittait la maison.

— Silence ! cria-t-elle.

Dans la salle de bains, la radio crachotait, mais, perdue dans ses pensées, elle ne l'entendait pas. Elle resserra la ceinture de sa robe de chambre, descendit au rez-de-chaussée, fit claquer ses chaussons sur les dalles froides du couloir et se rendit dans la cuisine.

Son petit déjeuner était préparé, et deux gélules attendaient dans son assiette – jusque-là, elles ne lui avaient pas fait grand effet. Elle avait eu des crises de nausée tout le week-end et se sentait un peu barbouillée ce matin.

Elle descendit les marches en briques de la cave, alluma la lumière, passa à côté des bouteilles de vin et s'enfonça dans les entrailles du sous-sol. Là, entre le congélateur et le mur, elle avait dissimulé son téléphone portable. Elle le sortit de sa cachette et remonta au rez-de-chaussée.

Raspoutine entra d'un pas lourd dans la cuisine, renifla un peu partout, trouva son os en caoutchouc sur son pouf et entreprit de le mâchouiller. L'horloge indiquait 5 h 50.

Elle alluma le portable. Il y avait trois nouveaux messages.

Elle n'avait donné son numéro qu'à une seule personne.

« Faith, Oliver à l'appareil. Dix-neuf heures trente vendredi soir – désolé de ne pas avoir pu vous appeler plus tôt. J'attendais certains de vos résultats. Appelez-moi dès que vous le pourrez. Je serai joignable chez moi ou sur mon portable tout le week-end. »

« Bonjour, Faith. C'est encore Oliver. Déjà samedi matin. Je vais être occupé avec des patients jusqu'à midi. Rappelez-moi sur mon portable. »

Il y avait de l'inquiétude dans sa voix, et cela lui fit peur. D'autant qu'il se montrait plus insistant à chaque nouveau message. Le dernier était clairement urgent :

« Faith, c'est Oliver. Il est déjà 11 heures. Il faut vraiment que je vous parle de vos résultats. J'imagine que vous n'avez pas forcément la possibilité de me rappeler. Si jamais vous tombez sur mon répondeur, laissez-moi un message et je vous rappellerai aussi vite que possible. »

Faith attendit qu'il soit 20 heures avant de composer le numéro de son domicile. Il n'y avait personne. Elle essaya de le joindre sur son portable et laissa un message.

Oliver la rappela à 21 heures. À 22 heures, elle était dans le train pour Londres.

Chapitre 46

Le Boeing 737 se posa sur l'aéroport de Malaga à 10 heures. Sa mallette en cuir à la main, Ross émergea en plissant les yeux sur le tarmac baigné de soleil, dans l'atmosphère humide chargée d'odeurs de kérosène.

Il suivit les autres passagers sur la passerelle et monta à bord d'un bus. Dix minutes plus tard, toujours muni uniquement de sa mallette, il passa les douanes et sortit dans le hall d'arrivée au milieu d'une forêt de pancartes qui se bousculaient. KUONI. THOMAS COOK. M. A. BANOUN. DR PETER DEAN. AVIS. DAVID ROYSTON. Il repéra enfin le rectangle de carton plutôt minable : SNR ROSS RANSOME.

L'homme ressemblait à un maquereau et ne parlait pas anglais. Il insista pour porter sa mallette et le guida jusqu'à une Mercedes d'un blanc immaculé dans laquelle attendait un chauffeur.

Le maquereau lui ouvrit la portière arrière, lui rendit sa mallette et monta à l'avant. L'intérieur en cuir sentait la fumée de cigare, et la température descendit en dessous de zéro.

Le chauffeur le salua dans un anglais approximatif :

— Vous avez fait bon vol, Señor Ransome ?

— Oui, merci, répondit Ross en attachant sa ceinture de sécurité.

Il ouvrit sa mallette et en sortit son téléphone portable, le *British Journal of Plastic Surgery* qu'il n'avait pas terminé de lire dans l'avion, ainsi que ses lunettes de soleil, qu'il glissa dans la poche de sa veste.

— Comment va *il capitano* ? demanda-t-il aux deux hommes.

Le chauffeur s'éloigna du bord du trottoir, se tourna vers lui avec un grand sourire partiellement doré et dit :

— Señor Milward ? Señor Milward très bien.

— Parfait.

Ross appela sa secrétaire. Elle ignorait qu'il se trouvait en Espagne, et il n'éclaira pas sa lanterne. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il avait pris son mardi pour prolonger son week-end. Personne ne devait être au courant de sa venue ici.

Comme la voiture quittait l'aéroport et s'engageait sur la voie rapide qui dessinait des méandres dans les collines, Ross ne regarda ni le paysage sec et broussailleux ni la mer Méditerranée en contrebas, car il passait en revue ses rendez-vous des trois prochains jours avec Lucinda. Jeudi, lui annonça-t-elle, il devrait s'occuper de l'opération correctrice de lady Geraldine Reynes-Raleigh. Par ailleurs, il avait reçu une lettre de l'avocat de la patiente, qui disait en substance que sa cliente était très mécontente du résultat de la première intervention,

qu'elle regrettait vivement d'avoir à en subir une seconde et que, bien entendu, elle demanderait une compensation.

Une fois son planning passé en revue, il tapa quelques notes sur son Mac PowerBook avant de reprendre sa lecture en essayant d'oublier cette peste de Geraldine Reynes-Raleigh.

Une heure plus tard, lorsqu'il releva la tête, ils roulaient au pas dans une rue pleine de boutiques de luxe. Son regard s'attarda sur la vitrine d'un magasin Bang and Olufsen. Quelques minutes plus tard, ils débouchaient enfin sur le quai du port de plaisance de Puerto Banus.

Son stress monta d'un cran. Le chauffeur s'arrêta, se retourna et le gratifia d'un nouveau sourire scintillant.

— Tout près, Señor Ransome. Deux cents mètres.

Chapitre 47

Le taxi quitta Notting Hill Gate pour une rue transversale. Faith vérifia qu'elle n'était pas suivie par la lunette arrière. Apparemment non. Après avoir parcouru une courte distance, le taxi tourna à gauche dans Ladbroke Avenue. Elle vérifia une nouvelle fois ; ce faisant, elle croisa le regard du conducteur dans le rétroviseur.

Elle jeta un coup d'œil à sa Rolex : 11 h 25. Pour lui éviter de traverser toute la ville, Oliver lui avait proposé de l'accueillir chez lui – il devait voir un patient à 9 h 30, après quoi il serait libre.

Elle déglutit, nerveuse, car le ton d'Oliver lui avait fait peur.

« Faith, j'ai les résultats de vos analyses. Il faut que je vous voie. »

Que diable avait-il à lui annoncer ?

Le taxi ralentit et s'arrêta devant le numéro trente-sept. Faith descendit, paya le chauffeur, lui laissa un pourboire, puis attendit que le véhicule s'éloigne en regardant avec lassitude autour d'elle. C'était une belle matinée ; le ciel était parfaitement dégagé. Elle était vêtue d'un blazer bleu, d'un jean et de bottes, et elle regrettait déjà de n'avoir pas mis des chaussures et un pantalon plus légers.

Soudain, elle frissonna. Quelque chose dans le ton de sa voix... Quelque chose de mauvais.

Ladbroke Avenue était une belle rue résidentielle, large et calme, bordée des deux côtés par des platanes au feuillage bien vert. Derrière le rideau végétal se dressaient d'imposantes maisons jumelées avec des colonnades et des grandes fenêtres à guillotine. La présence de nombreux interphones prouvait que, comme la majorité des demeures londoniennes de cette taille, celles-ci avaient été divisées en appartements. Néanmoins, les voitures garées le long des trottoirs témoignaient du caractère exclusif du quartier : Mercedes, BMW, Audi, Porsche, 4 × 4 en tous genres. Mais aucun signe de la Jeep d'Oliver. Peut-être disposait-il d'un garage derrière l'immeuble. Une Jaguar passa à côté d'elle, puis une fourgonnette, puis un camion chargé d'échafaudages, suivi par deux mobylettes affublées de planchettes porte-papier – des apprentis chauffeurs de taxi.

Elle regarda dans les deux directions au cas où elle verrait l'homme au blouson en cuir qui l'avait suivie jusqu'à la clinique la semaine dernière, ou quiconque l'aurait filée sans qu'elle s'en soit rendu compte. Elle monta les marches du porche flanqué de colonnes, se retourna une dernière fois, puis chercha le nom d'Oliver sur l'interphone.

Un instant plus tard, une voix se fit entendre par le haut-parleur

crachotant. Son accent américain était plus prononcé que d'habitude.

— Oui ?

— C'est Faith.

— Montez, montez. Je suis au dernier étage. Il n'y a pas d'ascenseur, malheureusement.

Il y eut un bourdonnement, puis un bruit métallique sec. Elle poussa la porte, mais celle-ci refusa de bouger. Le bourdonnement continua et elle donna une autre poussée ; la porte s'ouvrit et elle entra en titubant dans un vestibule étroit et sombre, au parquet usé et à la peinture vieillie.

Deux rangées de boîtes aux lettres, un VTT posé contre le mur, une grosse boîte avec une fiche de livraison DHL collée dessus. Elle entreprit l'ascension de l'escalier. Ses bottes claquaient bruyamment sur les marches nues.

Lorsqu'elle eut atteint le troisième étage, elle entendit une porte s'ouvrir au-dessus.

— J'ai vérifié tous les capteurs, dit une voix guillerette avec un accent anglais. J'ai remplacé celui de la chambre qui était défaillant – cela ne vous coûtera rien, bien entendu, puisque le système est encore sous garantie.

— Merci, c'est gentil, répondit Oliver.

Elle entendit des pas, avant de croiser un homme d'environ trente-cinq ans équipé d'une boîte à outils et vêtu d'une chemise bleue avec les mots « Languard Alarms » brodés sur la poche de poitrine.

Elle était essoufflée, ce qui la surprit. Avant son retour de Thaïlande, elle se pensait plutôt en forme. Là-bas, elle nageait cinquante longueurs de bassin tous les jours.

Pourquoi suis-je essoufflée ? Un mois d'inactivité ? Un mois seulement...

— Faith ?

Elle leva les yeux et fut stupéfaite. C'était Oliver Cabot et ce n'était pas lui. Il portait un sweat-shirt vert par-dessus un tee-shirt, un jean ample et des baskets. La même carrure, la même silhouette, la même couleur de cheveux et presque la même voix. Toutefois, cet homme-ci semblait avoir cinq ans de plus qu'Oliver, et ses traits étaient très légèrement différents. Il était un peu moins beau, moins...

Il prit sa main dans la sienne et la serra vigoureusement.

— Je suis Harvey, le frère d'Oliver.

— Oh ! bonjour, bredouilla-t-elle, surprise. Excusez-moi, j'ignorais qu'Oliver avait un frère.

— Je suppose que si j'avais un frère comme moi, répondit-il avec un sourire, je ne m'en vanterais pas non plus.

Comme elle riait, il la fit entrer et referma la porte.

— Il vient d'appeler. La circulation est difficile, mais il ne devrait

pas tarder à arriver. Vous désirez boire quelque chose ?

Elle l'entendit à peine. Elle était littéralement subjuguée par l'appartement.

— Je veux bien du thé, s'il vous plaît. Cet appartement est incroyable !

— Oui, il est plutôt pas mal.

Il était très vaste, pareil aux appartements qu'on voyait dans les publicités à la télévision – un loft gigantesque à l'extrémité duquel se trouvait un escalier en métal qui s'élevait avec grâce vers une mezzanine en forme de croissant. Le plafond strié de poutres brutes en chêne se trouvait à une bonne dizaine de mètres du sol. Des fenêtres panoramiques donnaient sur des kilomètres de toits. La totalité de la surface était recouverte d'un parquet poli, sur lequel étaient déroulés quelques tapis persans. Les meubles étaient rares, mais de grande qualité et de style oriental. Il y avait un beau paravent chinois, une table et des chaises noir laqué, une cheminée finement ouvragée flanquée de livres, plusieurs grands cache-pots, ainsi que des statues de divinités indonésiennes. Tapisseries, miroirs et tableaux abstraits étaient suspendus aux murs, et les lignes étaient adoucies par des plantes verdoyantes. Des poissons exotiques nageaient lentement dans un aquarium élégant.

Faith était subjuguée par cette atmosphère.

— C'est si grand, si lumineux ! Vous vivez ici tous les deux ?

— Non, je suis venu lui rendre visite, répondit-il l'air de s'excuser. Je vis aux États-Unis, en Caroline du Nord. Vous connaissez ?

— Non, mais je suis allée à New York, à Washington et en Floride.

— La Caroline est magnifique. Je suis à une heure de voiture des Blue Ridge Mountains. C'est un superbe endroit où vivre. C'est très différent de Londres, évidemment, mais Londres est une ville extraordinaire, vous ne trouvez pas ?

Il la précéda dans une cuisine des plus modernes. Il remplit une bouilloire.

— Il faut que vous soyez sacrément courageuse pour laisser un Américain préparer votre thé, reprit-il du même ton laconique qu'Oliver.

Elle sourit.

— Vous êtes en vacances ?

— Pas tout à fait, répondit-il en produisant une boîte en fer. Des cookies ?

— Non, merci. Vous travaillez dans quelle branche ?

— La recherche. Ma spécialité, c'est la physique quantique. J'ai un colloque en Suisse la semaine prochaine, alors j'en profite pour passer quelques jours à Londres chez mon petit frère.

C'était bizarre de le voir bouger et de l'entendre parler, car il y avait tellement d'Oliver en lui – de petits gestes, des expressions, sa manière d'écarter les yeux lorsqu'il parlait, les mouvements de ses mains, ses attaches fines. Alors, dans son dos, elle entendit Oliver.

— Eh ! Je suis désolé, les embouteillages...

Elle se retourna. Il se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Faith, je suis content de vous voir.

C'était réciproque. Il était élégant avec sa veste et sa cravate, son pantalon couleur chocolat et ses chaussures en daim marron. C'était la première fois qu'elle le voyait porter une cravate, et elle aimait l'air sérieux et autoritaire que cela lui donnait.

Il lui sourit, mais elle décela une ombre d'inquiétude dans ses yeux. Ils s'embrassèrent sur les deux joues. Il la prit dans ses bras avec tendresse et fermeté. Toutefois, il lui parut plus distant que d'habitude, ce qui accentua sa peur.

— Mon frangin s'occupe bien de vous ?

— Oui, il s'est montré très hospitalier.

Harvey leva une main en l'air.

— Je sors. Je vais visiter la Royal Academy, la Tate Gallery et la Wallace Collection. Au fait, le type de l'alarme est venu, a trouvé l'origine du problème et a tout arrangé. Un des capteurs était mort.

— D'accord, dit Oliver. Merci.

— Pas de problème. Ah, vieux brigand ! reprit son frère avec cet accent d'Oxford qui semblait tant les amuser. On ne sait jamais ! Peut-être cette bonne vieille reine m'invitera-t-elle à prendre une collation au palais !

Faith rit.

— Heureux d'avoir fait votre connaissance, Faith, dit-il plus sérieusement en lui serrant vigoureusement la main. À quelle heure, le théâtre, ce soir ? demanda-t-il à Oliver.

— 19 h 45.

— Parfait.

Et il s'en fut.

Pendant quelques instants, Faith et Oliver restèrent immobiles et se regardèrent en souriant.

— C'est un type bien, finit-elle par dire.

— C'est vrai, acquiesça Oliver en hochant la tête. Il a trois enfants géniaux et une femme superbe – elle n'a pas pu venir parce que les enfants vont à l'école en ce moment... (Il y eut une longue pause.) Comment vous sentez-vous ? Comment ont évolué vos symptômes depuis la dernière fois ?

— Il y a eu des hauts et des bas. Les crises vont et viennent.

— Leur fréquence a-t-elle évolué ?

Elle opina du chef.

— Elles sont plus nombreuses. Et plus fortes.

La bouilloire vrombit et s'éteignit ; de la vapeur jaillit de son bec.

— Un thé ?

— Oui, merci.

Il dévissa le bouchon d'un bocal en verre.

— Avec ou sans lait ?

— Avec.

— J'ai du triple vitrage, ici, expliqua-t-il en produisant deux sachets de thé. Je n'aime pas le bruit. Je me suis renseigné auprès d'un ami scientifique qui s'y connaît en signaux radio ; soyez rassurée, si le gars de l'autre fois traîne dehors, il ne pourra pas nous entendre.

— Je n'ai pas été suivie.

Il la fixa de nouveau, et elle lut dans ses yeux une inquiétude profonde. Soudain, elle se sentit mal à l'aise et s'éloigna dans le vaste espace à vivre afin de se calmer.

Elle se rapprocha de la bibliothèque et lut quelques titres : *Psychiatrie organique*, William Alwyn Lishman ; *Risque et probabilité*, docteur David Veale ; *La Transformation sociale de la médecine américaine*, docteur Zara Cholimsky ; *Santé et cycle circadien*, docteur Oliver Cabot.

Elle prit ce dernier volume et regarda la photo de la couverture. Un petit portrait en noir et blanc d'un Oliver à l'air sérieux. Ce n'était pas une belle photo, décida-t-elle. On n'y voyait pas l'essence de l'homme, cette passion pour la vie qui le caractérisait. Elle ouvrit le livre, jeta un coup d'œil à la table des matières, mais elle était trop agitée pour lire.

Oliver sortit de la cuisine avec deux mugs, et ils s'assirent dans un canapé moelleux face à la ligne des toits de l'ouest de Londres. Il se pencha en avant et la regarda avec intensité. Elle serra le mug dans ses mains tremblantes et tâcha de vaincre sa nervosité.

— Alors, combien d'heures me reste-t-il à vivre ? demanda-t-elle.

Il eut un sourire pincé furtif, puis la regarda avec le plus grand sérieux.

— De nombreuses heures, Faith. Cependant, les résultats de vos analyses ne sont pas bons, et nous allons devoir nous occuper de cela.

La pièce lui sembla subitement moins lumineuse, comme si le ciel s'était couvert.

— Qu-qu'avez-vous appris ?

— Le docteur Ritterman ne vous a donc rien dit ?

— Non. Après que je l'ai appelé vendredi pour me plaindre à sa secrétaire, il a appelé Ross pour lui dire que j'avais attrapé un microbe, un truc de touristes, et il m'a prescrit des antibiotiques.

— Vous les avez sur vous ?

Elle ouvrit son sac à main et lui donna le tube estampillé Moliou-

Orelan. Oliver déchiffra son étiquette.

— C'est le docteur Ritterman qui vous a donné cela ?

— Oui, par l'intermédiaire de Ross.

Il fit rouler une pilule dans sa main.

— Combien êtes-vous censée en prendre ?

— Deux gélules, trois fois par jour.

— Faith, que vous a dit votre mari à propos de ce médicament ?

Déconcertée par le ton de sa voix, elle fit déborder un peu de thé sur ses mains.

— C'est un nouvel antibiotique, répondit-elle. (Elle posa le mug sur un dessous de verre.) Vous en avez entendu parler ?

— Je connais Moliou-Orelan, mais là, il s'agit d'un médicament qui n'est pas encore sur le marché – il n'a pas encore de nom, juste un code. Ross vous a-t-il parlé d'une éventuelle participation à des essais cliniques ?

— Non.

Oliver examina une gélule pendant quelques secondes.

— Ross a-t-il mentionné la maladie de Lendt devant vous ?

— Je ne crois pas, non. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la maladie que vous avez attrapée, Faith. Je préférerais vraiment que ce ne soit pas le cas, mais malheureusement...

Elle rechercha du réconfort sur son visage et, pour la première fois, n'en trouva aucun. Dehors, loin de la tranquillité de ce loft, une sirène hurla. Au plus profond de son cœur, une autre sirène retentit, et ses vibrations la firent trembler de tout son corps.

— Qu'est-ce que la maladie de Lendt, Oliver ? Dites-moi tout. Je vous en prie, dites-moi la vérité, dites-moi tout ce que vous savez.

Lentement, de la manière la moins négative possible, il s'exécuta.

Chapitre 48

Le maquereau ouvrit la portière de Ross, le délesta de sa mallette et désigna du doigt une bitte d'amarrage qui se trouvait dangereusement près de la Mercedes. Le passager passa de l'habitacle climatisé à un quai baigné de soleil, où l'atmosphère sentait le sel, la corde et la peinture de bateau. Ross était venu ici une fois, quinze ans plus tôt, à l'occasion d'un week-end organisé par son club de golf. À cette époque, le coin ne lui avait pas plu du tout. De fait, il avait la réputation d'accueillir des voyous britanniques qui profitaient de règles d'extradition pas très rigoureuses, et quelques survivants du Troisième Reich, qui vivaient sur ce qui subsistait des richesses qu'ils avaient pillées. Aujourd'hui, l'endroit semblait plus élégant.

Une mouette tournoya au-dessus des brise-lames du môle, prit un peu d'altitude et se laissa paresseusement dériver vers l'ouest.

Il chaussa ses lunettes et regarda autour de lui. Le port tout entier puait l'argent à plein nez. Des vedettes étaient alignées le long des pontons. De jeunes blondes bronzait sur des chaises longues. Des hommes d'âge mûr pansus et vêtus de shorts et de casquettes de marin se pavanaient sur les ponts, une canette de bière et un téléphone portable à la main.

Maintenue à bonne distance par des agents de sécurité, la racaille en était réduite à regarder de loin les bars animés, cafés et autres restaurants qui occupaient le front de l'eau. Un yacht Sunseeker à deux millions de livres concentrait l'attention de tout le monde. Les estivants le regardaient se diriger vers la sortie du port, hypnotisés par les vrombissements de son moteur, attentifs comme s'ils écoutaient jouer un orchestre.

C'était l'exode du matin, l'heure de larguer les amarres. Une chaîne de Philippins chargeaient des glacières sur un bar flottant. Un Riva en bois s'éloignait d'un ponton en marche arrière. Son moteur s'emballait, et le skipper se débrouillait plutôt mal ; il transpirait abondamment et criait des instructions à sa compagne blonde, qui agitait une gaffe pour éloigner les autres bateaux à la manière d'un dompteur de lion fou avec son fouet.

Ross suivit son escorte, dépassa un agent de sécurité et s'engagea sur un ponton auquel étaient amarrés les plus grands yachts du port. L'ambiance était calme, ici. On n'entendait que les claquements des drisses et des drapeaux, ainsi que le son étouffé de la musique jouée dans une des villas flottantes.

Le maquereau s'arrêta devant la passerelle d'un navire qui

ressemblait davantage à un paquebot qu'à un yacht. Son nom – *Soozie-B-too* – en caractères cuivrés dominait sa poupe incurvée. Juste en dessous, en plus petit, le nom de son pavillon de complaisance : *Panama*. Ross, qui s'y connaissait bien en bateaux, estima cette merveille à largement plus que quinze millions de livres.

Deux larbins en uniformes foncés et lunettes de soleil de créateur sortirent du salon arrière et suivirent Ross du regard, tandis que celui-ci emboîtait le pas au maquereau sur la passerelle couverte d'un tapis rouge, passait devant un panneau d'interdiction représentant deux talons aiguilles barrés, et s'engageait sur le pont en tek.

Le chirurgien rangea ses lunettes et entra dans le salon faiblement éclairé et vulgaire – meubles en cuir blanc, moquette blanche et moelleuse, miroir doré. On y trouvait même un bar incurvé dont une extrémité était recouverte de cuir. Il y régnait une forte odeur de cigare. Les yeux de Ross s'adaptèrent à la pénombre, et il repéra rapidement l'origine de toute cette fumée, la silhouette râblée, courtaude et immédiatement reconnaissable de Ronnie Milward.

Vêtu d'un polo boutonné jusqu'en haut, d'un pantalon blanc de tennis impeccable, le visage à moitié dissimulé par des lunettes de soleil surdimensionnées, il se prélassait dans un canapé, près du bar. Un cigare fumant entre les lèvres, il était concentré sur un jeu vidéo, dont le moniteur reposait sur la table basse en verre. À côté du cendrier, trônait un grand gobelet empli de glace et d'un fond de liquide rose.

Ronnie Milward avait presque soixante-dix ans mais, avec son bronzage à la Aristote Onassis et ses cheveux teints en noir – avec quelques touches grises savamment laissées sur les tempes –, il faisait facilement quinze ans de moins.

— Vous jouez au bridge, Ross ? lui demanda-t-il sans même lever les yeux avec son accent vulgaire de l'est de Londres. Moi, j'essaie d'apprendre. Tout le monde joue au bridge en ce moment. Quand on ne sait pas jouer au bridge, on ne peut pas se faire d'amis. (Il appuya sur un bouton, tandis que des volutes de fumée s'élevaient dans les airs.) Et puis, c'est excellent pour les neurones. Ah ! j'ai tellement besoin de neurones, Ross. Vous m'avez tout donné, sauf ce dont j'ai le plus besoin : de la matière grise. Quoiqu'une bite toute neuve ne me ferait pas de mal non plus.

— Pour cela, on peut s'arranger.

Milward appuya sur une autre touche.

— Ah ! merde ! vous m'avez déconcentré.

Ross étudia le visage de l'homme avec intérêt. Cinq ans, presque jour pour jour. Il vieillissait plutôt bien. Milward éteignit la machine, se leva, déplia son mètre cinquante et serra la main de Ross. Contrairement à ce que son physique pouvait laisser supposer, il avait

une poigne d'acier. Il enroula ses bras autour du buste de Ross et l'étreignit comme un ours.

— He-eh ! Cela me fait plaisir de vous revoir, mon petit Ross.

Le chirurgien lui rendit son étreinte.

— Cela me fait plaisir aussi, capitaine.

— Ouais, vous avez l'air en forme, reprit Milward en le scrutant.

Vous vous êtes fait opérer aussi ?

— Je vis sainement, c'est tout.

— Ben voyons !

Ils s'assirent. Bien que le navire soit amarré au port, Ross avait la sensation légère d'être en mouvement.

— Alors, comment allez-vous, capitaine ?

— Je bois un Sea Breeze, cela vous dit ?

Ross fit la moue.

— Vodka et canneberge, insista le vieil homme. C'est très sain. La canneberge. C'est bon pour le cholestérol.

Milward cria. Apparut alors une rouquine d'environ trente-cinq ans, toute en jambes, en robe chemisier et affublée de colifichets trop nombreux.

— Mandy, je te présente Ross Ransome, le chirurgien esthétique le plus célèbre d'Angleterre.

Ross se leva. Elle eut un sourire vide et le laissa serrer sa main molle et moite.

— Enchanté.

— Quand tes nichons commenceront à tomber, tu iras le voir, il t'arrangera tout cela.

— Ah, oui ?

— Il pourrait même t'en faire de plus gros. Cela ne me déplairait pas.

— Génial, gloussa-t-elle comme si elle venait de gagner un cadeau de pacotille dans un jeu télévisé.

— Tu veux bien nous apporter deux Sea Breeze, chérie. Et des noix de cajou.

Comme elle s'éloignait, Ross examina avec attention les parties du visage de Ronnie Milward qui n'étaient pas cachées par ses lunettes ridicules.

— Vous êtes en forme.

— Ouais, mais je suis pourri de l'intérieur. Diabète. Prostate. Tension. Cholestérol. Les joies de la vieillesse.

Au moins, vous vieillissez avec style, pensa Ross. Au moins, vous vieillissez sur un yacht à quinze millions de livres, vous êtes libre de dépenser votre argent sale, libre d'aller et venir à votre guise, au lieu de croupir dans une cellule et de vous faire enculer deux fois par jour, ce que vous méritez sans aucun doute.

En vérité il ne s'appelait pas Ronnie Milward et n'était pas né avec ce visage à la Aristote Onassis. Ross le lui avait modelé dans une clinique suisse plus discrète que n'importe quelle banque. À cette occasion, deux cent cinquante mille livres avaient changé de main sans que le Trésor britannique en soit informé. Maintenant qu'il avait vu le bateau de son patient, Ross regrettait de ne pas lui avoir demandé davantage.

Milward alluma un Dupont en or devant son cigare, aspira plusieurs bouffées et demanda :

— Votre vol est à 3 heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je suis retourné à la maison deux fois l'année dernière.

— Vous avez pris de gros risques.

— Ma propre mère m'a pas reconnu, s'amusa-t-il. Vous m'avez greffé de la peau sur le bout des doigts. Mes empreintes peuvent pas me trahir. Dommage que vous ne puissiez pas changer mon ADN.

Mandy revint avec leurs cocktails, voulut s'asseoir avec eux, mais fut aussitôt chassée.

— Fous le camp et laisse-nous tranquilles. M. Ransome n'a pas fait ce long voyage pour parler de tes nichons.

Tandis qu'elle s'en retournait se promener sur le yacht, il considéra Ross avec un sourire énigmatique.

— Alors, comme ça, vous ne vouliez pas me parler au téléphone... (Il mélangea son cocktail et attrapa une poignée de noix.) Racontez-moi un peu ce que vous avez dans la tête.

— Il y a cinq ans, vous m'avez dit que vous me deviez une faveur. Je suis venu la réclamer aujourd'hui, capitaine.

— Je ne vous dois rien, Ross, rétorqua Milward en posant son cigare dans son cendrier. Vous avez fait du bon boulot et vous avez été payé pour cela. (Il mit les noix dans sa bouche et les fit descendre avec une gorgée de son cocktail. Comme ses yeux étaient dissimulés derrière ses lunettes, Ross se demandait si le vieil homme plaisantait ou non.) Ne me parlez pas de faveur, Ross. Dites-moi ce qui vous tracasse et je verrai ce que je peux faire pour vous. Avec Ronnie Milward, tout est business. Mon truc à moi, c'est le business, pas les faveurs. Si on est sur la même longueur d'onde, continuez...

— Je voudrais savoir si vous pouviez m'organiser quelque chose ou me mettre en relation avec quelqu'un de compétent.

Ross retira une enveloppe brune de sa mallette. Il en sortit deux photos qu'il tendit à l'homme.

Milward examina la première – le visage d'un homme en plan serré. La seconde montrait le même homme en pied et de profil. Il était grand, avait dans les quarante-cinq ans et des cheveux gris ondulés.

Il les posa sur la table et regarda Ross.

— Je suis censé le connaître ? Il ressemble à un chanteur français.

Qui est-ce ?

— Vous ne le connaissez pas. Il est américain et vit à Londres. Il s'appelle Oliver Cabot. *Docteur* Oliver Cabot. Et il baise ma femme.

— Vous voulez que quelqu'un lui donne une bonne leçon ? Vous pensez qu'il a besoin d'une petite raclée ?

Ross avait soudain la bouche sèche. Il prit son verre et but un peu de vodka glacée. Alors, il se pencha en avant, plongea son regard dans ces verres impénétrables et dit à voix basse :

— Je veux qu'il meure.

Chapitre 49

— Un an ? répéta Faith. Seulement un an ?

— Pour quatre-vingt-cinq pour cent des cas avérés.

L'information avait du mal à se frayer un chemin dans son cerveau. D'ailleurs, elle faisait tout pour l'en empêcher ; elle voulait continuer à en parler, comme s'il était possible de présenter différemment cette chose, cette maladie de Lendt, cette armée de micro-organismes sauvages qui envahissaient les corps humains et en tuaient deux sur trois.

Oliver était justement en train de lui montrer à quoi cette créature ressemblait sur le moniteur de son iMac. Un gros plan pris par un microscope électronique. Au début, elle ne vit qu'une masse informe baignée dans des lumières verte et rouge, jusqu'à ce qu'Oliver lui montre une zone blanche en forme de haricot nain.

— Ce truc ?

— Oui.

— Que... Quelle taille fait-il ?

— On pourrait en mettre une centaine sur une tête d'épingle.

Elle se leva. Elle avait l'impression d'avoir été abandonnée par le monde entier. Elle avait les yeux humides mais n'avait pas envie de pleurer ; elle était trop choquée, trop abasourdie pour cela. Des pensées se déroulaient, s'effilocheaient autour d'elle.

Quatre-vingt-cinq pour cent.

Quatre personnes sur cinq mouraient dans les douze premiers mois.

Elle regarda par la baie vitrée. À une centaine de mètres de là, elle repéra une jolie terrasse avec une végétation luxuriante, des plantes suspendues dans des pots, dont une grande partie en fleurs. Le mois de mai venait de se terminer. C'était peut-être son dernier printemps. Ce serait son dernier été. Son dernier Noël. Elle ne verrait pas Alec grandir.

Son prochain anniversaire sera le dernier pour moi.

Ross était-il au courant ? Était-ce la raison de son comportement de ce week-end ? Lui avait-il menti à propos de ces gélules ? Lui cachait-il leur véritable nature ?

Oliver fixait l'écran de son iMac. Il n'y avait pas de manière facile d'annoncer une mauvaise nouvelle, et en annoncer une à Faith était la pire des choses qui soient.

Il n'y avait aucune place pour le doute, ce qu'il regrettait pour le moins. Les résultats des analyses de Faith manquaient cruellement

d'ambiguïté, et le fait que son mari la fasse participer à son insu aux essais cliniques de Moliou-Orelan venait les confirmer si besoin en était. Pour le moment, ils étaient les seuls à travailler au développement d'un traitement contre la maladie de Lendt.

Ni son médecin ni même son connard de mari ne lui avaient dit la vérité – ou une partie de la vérité.

Soixante-cinq pour cent des malades mouraient dans l'année. Et rien ne prouvait que les trente-cinq pour cent qui vivaient toujours, qui prenaient la molécule développée par Moliou-Orelan étaient guéris. Tout ce qu'on savait pour le moment, c'était que le médicament permettait d'espérer.

Toutefois, il suspectait Moliou-Orelan de manipuler les résultats de ses essais cliniques. Bien sûr, il n'avait aucune preuve. Ils prenaient beaucoup de précautions pour ne pas être démasqués, mais leur éthique semblait douteuse. Il n'avait pas l'intention de prendre pour argent comptant les résultats rendus publics par cette société, d'autant qu'il s'agissait d'une maladie mortelle – d'une maladie qui menaçait une femme dont il était amoureux. La première en dix ans.

Oliver savait également que vingt pour cent des gens qui survivaient à n'importe quelle maladie devaient leur salut à leur héritage génétique, à leur système immunitaire plus costaud ou, tout simplement, à leur volonté. Les médicaments n'y étaient pour rien. Tout était une question de chance et de détermination, et Faith allait avoir besoin des deux.

Le visage couleur de cendre, elle fixait le paysage sans rien dire. Il la regarda et essaya de se mettre à la place du condamné à mort. Ils n'avaient rien dit à Jake – il était trop jeune pour assumer ce genre de nouvelle. Et puis, ni lui ni son épouse ne voulaient accepter que leur fils fût condamné. C'était un peu comme si, en se voilant la face, ils avaient espéré le sauver.

Le mari de Faith avait-il adopté la même stratégie ?

Il lui vint à l'esprit qu'il s'était peut-être mêlé d'une affaire qui ne le regardait pas, qu'il venait d'annoncer à Faith une nouvelle que son époux lui avait volontairement cachée – peut-être avec les meilleures intentions du monde.

Puis il se rappela le pansement au-dessus de son œil droit. Il ne savait rien des intentions de Ross Ransome ; en revanche, il était certain de ne pas pouvoir avoir confiance dans un homme qui était capable de frapper une femme.

Je vais te soigner, Faith. Quoi qu'il en coûte, toi et moi allons vaincre cette maladie. J'ai déjà perdu une bataille de trop dans ma vie. Je ne laisserai pas cette chose arriver.

Elle revenait vers lui, l'air complètement perdu. Il lui tendit les bras, et elle se jeta contre lui, l'agrippa de toutes ses forces, s'accrocha

à lui comme s'il était un morceau de bois sur un océan déchaîné.

— J'ai peur, dit-elle. J'aimerais être courageuse, mais je ne le suis pas. Je suis désolée.

— Vous êtes courageuse, et vous n'avez pas à être désolée, d'accord ?

— Y a-t-il une chance que vous vous soyez trompé ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Après avoir reçu les premiers résultats, j'ai renvoyé des échantillons à deux autres labos, et leurs conclusions étaient identiques. Le fait que votre médecin vous ait donné ces gélules qui n'en sont qu'au stade des essais cliniques prouve qu'il est au courant aussi.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Pourquoi Ross m'a-t-il menti ?

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'il voulait vous préserver.

Il sentit le corps de Faith tressauter, puis entendit un rire triste et étouffé. Elle leva les yeux vers lui – des yeux bleu ciel, grands ouverts, débordant de peur et d'espoir à la fois.

— Fais-moi l'amour, dit-elle

Chapitre 50

Sur le flanc de la camionnette Renault blanche, l'inscription « REILLY & SONS BÂTIMENT. DEPUIS 1951 » en petites lettres ; sur le toit, deux échelles. Elle était garée à une cinquantaine de mètres de l'appartement d'Oliver Cabot et tournait le dos à l'entrée de l'immeuble, ce qui permettait de surveiller les allées et venues depuis la lunette arrière.

Assis à l'arrière de la camionnette dans un vieux fauteuil acheté chez un brocanteur, Hugh Caven écoutait du Schubert sur Classic FM et survolait un recueil de poèmes écrits par son défunt compatriote William Butler Yeats.

Accrochés au-dessus de sa tête, plusieurs moniteurs. La bouilloire branchée sur la batterie du véhicule tardait à chauffer, et un ressort du fauteuil lui rentrait douloureusement dans le dos.

La camionnette sentait le chien mouillé. Barry Gatt, qui avait assuré la surveillance de nuit, souffrait de surpoids et n'avait pas une hygiène irréprochable. Toutefois, on ne pouvait demander à un gars de passer douze heures dans un camion et d'en ressortir aussi frais que s'il avait dormi au *Savoy*.

Son téléphone portable sonna.

— Ouais ?

— J'ai fixé le booster sur le toit. Tu devrais avoir une image, maintenant. Cinq canaux.

— Je peux avoir Sky, aussi ?

— Très spirituel. J'aime bien.

À contrecœur, Caven posa son livre, baissa le volume de la radio, se leva et appuya sur un bouton du tableau de contrôle. Les huit moniteurs s'allumèrent à l'unisson et une rangée de lumière rouge se mit à clignoter.

Trois écrans demeurèrent vides, mais cinq autres affichèrent des images. Caven découvrit l'intérieur d'un appartement spacieux et élégant : la réception devant la porte d'entrée, une partie de l'espace à vivre principal, la cuisine, une chambre vide. Toutefois, le détective était hypnotisé par le cinquième moniteur. Il y voyait deux personnes qu'il reconnut immédiatement : Faith Ransome et le docteur Oliver Cabot. Ils étaient dans les bras l'un de l'autre devant un grand canapé. Il monta le volume juste à temps pour entendre la femme dire :

— Fais-moi l'amour.

Caven n'arrivait pas à lâcher l'écran des yeux. Ce qu'il craignait était en train de se produire. Il avait sélectionné les photos qu'il avait

montrées à son client Ross Ransome, et s'était permis d'édulcorer un peu le récit de ses observations.

Le docteur Cabot s'écarta de la femme.

— Faith, je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Pas maintenant.

C'est bien. Sois fort ! l'encouragea-t-il en silence. *Sois vraiment fort.*

— J'ai très peur d'être en train de tomber amoureux de toi. Quand tu n'es pas là, je n'arrive pas à te sortir de ma tête. Tu as quelque chose de spécial qui... (Il s'interrompit et haussa les épaules) Quelque chose qui...

— Qui quoi ? demanda Faith.

— Je ne sais pas, reprit-il avec un sourire. En tout cas, quand nous sommes séparés, je ne rêve que de te revoir.

— Je ressens la même chose pour toi.

Il la reprit dans ses bras.

— Je vais essayer de te soigner, d'accord ? Je veux m'occuper de toi. Toutefois, je ne peux pas être ton médecin si je suis ton amant – il faut que je garde mes distances. D'abord je vais te guérir et ensuite...

Il se tut et la regarda droit dans les yeux.

— Ensuite ?

— Eh bien, nous verrons où tu en seras, ce que tu voudras faire de ta vie, de ton mariage.

— Et si tu ne me guéris pas ?

— Oublie cela. Toi et moi, nous travaillerons en équipe et nous y arriverons. Je te le promets.

— Alors, il n'y a pas d'alternative ? demanda-t-elle en souriant.

— Pas d'alternative.

Ils étaient tout proches l'un de l'autre, nez contre nez, lèvres contre lèvres. Oliver Cabot prit son visage dans ses mains.

— Tu sais, je suis vraiment tout proche de tomber amoureux de toi. En fait, non – je suis amoureux de toi. Je préférerais que ce ne soit pas le cas, mais je n'y peux rien.

Caven posa le doigt sur le bouton d'arrêt de son installation vidéo. Normalement – son expérience le lui avait prouvé à maintes reprises –, les gens qui commettaient l'adultère méritaient ce qui leur arrivait par la suite. Cependant, cette femme était différente ; c'était quelqu'un de bien, d'émouvant. Ross Ransome ne lui plaisait pas du tout, et il n'avait pas envie de lui montrer ces images.

Merde, Faith, comment diable en es-tu venue à épouser un connard pareil ?

Il lui suffisait d'arrêter l'enregistrement, de le rembobiner, de l'effacer et de dire à Ross Ransome d'aller se faire voir. Ou de lui raconter, comme il l'avait fait jusque-là, qu'il n'y avait rien entre sa femme et ce type.

Oui, une personne honorable pourrait agir de la sorte.

Hugh Caven avait un fils appelé Sean, et sa femme était enceinte de quatre mois. Il voulait que ses enfants le respectent. Il voulait qu'ils grandissent en le croyant meilleur qu'il n'était en réalité. Huit ans plus tôt, il avait foiré son premier business – il importait des alarmes domestiques bon marché de Taïwan. Un grossiste qui lui devait déjà beaucoup d'argent lui avait demandé un délai supplémentaire pour le payer. Lui devait continuer à livrer ses commandes. Caven savait que s'il réclamait son dû, le gars ne pourrait pas éviter la banqueroute. Ses gamins seraient virés de leur école privée, il perdrait sa maison, tout.

Un an plus tard, le grossiste avait fait faillite en laissant derrière lui une ardoise de cent vingt mille livres, qui menaçait de couler la société de Caven.

Afin d'éviter la catastrophe, Hugh avait commis l'erreur d'incendier son entrepôt pour toucher l'argent de l'assurance. Malheureusement pour lui, un témoin l'avait vu quitter les lieux et la police scientifique avait trouvé des traces suspectes. En conséquence de quoi il avait passé deux ans en prison, perdu sa société et sa maison. Il avait tout perdu, sauf sa femme.

Après sa libération, il avait vécu l'enfer pendant trois ans, travaillant d'abord comme gardien de parking, avant de falsifier son passé pour obtenir un boulot d'agent de sécurité, puis d'être engagé par une agence de détectives privés pour mettre en place des appareils espions – business lucratif qui lui avait donné l'idée de créer sa propre société. Grâce à cela, il avait de nouveau une vie. Il avait un bateau, une maison confortable, et l'agence se portait très bien.

Après sa banqueroute, sa femme Sandy lui avait reproché d'être trop mou et conciliant avec les gens. Elle lui avait répété ce qu'il savait déjà, à savoir qu'en affaires, il était parfois nécessaire de se comporter en connard. Elle lui avait demandé de s'endurcir et d'apprendre à ravalier sa fierté ; il lui avait promis d'essayer.

Soudain, Bob Dylan entonna un air dans sa tête. Les routes de la vie étaient semées d'embûches, chantait-il. Devenir un homme n'était pas chose facile.

À regret, Hugh demanda pardon aux deux personnages qu'il voyait à l'écran et se souvint de ses priorités.

Chapitre 51

« — Dois-je arrêter de prendre ces gélules ?

— Je veux que tu repenses au moment où ton mari te les a données.

— C'était vendredi soir.

— Bien. Lorsqu'il t'a donné ces médicaments vendredi soir, as-tu cru qu'ils allaient te guérir ?

— Non, pas vraiment.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais pas. C'était une intuition. Cela fait longtemps que je n'ai plus confiance en Ross. Et puis – je sais que cela peut paraître stupide, mais –, il y avait quelque chose de louche dans sa démarche. En tout cas, j'ai senti que quelque chose ne tournait pas rond.

— De nombreux médecins pensent qu'un médicament ne peut faire effet que si le patient croit en son efficacité.

— Même si j'y crois, je n'ai que trente-cinq pour cent de chance de m'en tirer.

— Dix-sept pour cent et demi. La moitié de ses pilules sont des placebos – cela divise les statistiques par deux.

— Tu pourrais peut-être en analyser une, histoire de me dire si j'avale de la craie ou du sucre ?

— Sans compter que personne ne peut établir un pronostic à long terme pour les fameux trente-cinq pour cent. Je doute que ce médicament guérisse les malades – l'industrie pharmaceutique s'occupe de gérer les maladies et non pas de les guérir. Elle veut que les gens prennent leurs médicaments de façon permanente ; leurs molécules sont d'ailleurs conçues pour cela. Moi, je veux juste te soigner. Que tu aies une chance sur trois ou une chance sur six de t'en sortir importe peu. Il ne s'agit pas de quelques dollars joués à la roulette, mais de ta vie. Je ne veux pas te perdre, Faith.

— Je ne veux pas te perdre non plus..., dit-elle d'une petite voix effrayée. »

Assis à son bureau, Ross regardait l'écran de télévision, le poing droit serré, les ongles enfoncés dans sa paume. Pourriture. Tu joues avec la vie de ma femme. Quelles chances de survie lui offres-tu ? Moliou-Orelan peut faire plus qu'un million de charlatans comme toi. Leur médicament guérit une personne sur trois – c'est prouvé. Tes preuves à toi, elles sont où ? Tu lui as jeté un sort, ma parole ! Si tu étais un vrai médecin, si tu pratiquais vraiment la médecine, cette cassette suffirait à te faire radier.

Son téléphone sonna. Il l'ignora. Il y eut une deuxième, puis une troisième sonnerie. Il appuya sur le bouton pause de son lecteur,

attrapa le combiné et aboya :

— Je vous ai demandé de ne pas me déranger, Lucinda.

— Il est 15 h 50, rétorqua sa secrétaire.

— Je sais lire l'heure ; mon père m'a offert une montre pour mes sept ans.

— Il vous reste trois patients à voir – M. Sirwan attend depuis plus d'une heure – et la BBC arrive à 17 heures.

— La BBC ?

— Vous aviez promis une interview à *Panorama* au sujet des implants mammaires.

— Quand suis-je censé voir lady Reynes-Raleigh ?

— Demain à 15 heures.

— Ai-je des trous dans la matinée ?

— Non.

— Trouvez-moi une heure.

— Ce n'est pas possible. Votre emploi, du temps est...

Il raccrocha et pressa le bouton *play*.

— « *Assieds-toi, Faith*, disait Oliver Cabot à l'écran. *Je vais t'expliquer ce que j'ai prévu pour toi.* »

L'estomac serré comme un poing, Ross regarda Faith prendre place sur le canapé. Oliver Cabot alluma une bougie courtaude sur la table basse et s'assit en face d'elle. Le salon était arrondi, déformé par l'objectif de la caméra. De Faith, il ne voyait que l'arrière de la tête. Le visage de Cabot, lui, était parfaitement visible.

— « *La médecine conventionnelle tend à prendre pour cible la maladie elle-même. Pour ma part, je préfère tenter de comprendre le fonctionnement du système immunitaire de mon patient pour lui donner un coup de pouce. J'utilise l'hypnose et d'autres états de transe, combinés à des médicaments et des remèdes naturels. On sait depuis des milliers d'années que l'esprit affecte le corps, que nous avons en nous la faculté d'influer sur notre état de santé. Très récemment, un professeur d'immunologie américain a affirmé que notre système immunitaire était notre esprit. C'est ce que je crois aussi, et c'est là-dessus que je compte travailler avec toi. Qu'est-ce que tu en penses ?*

— *Je suis plutôt d'accord.*

— *Pour commencer, j'aimerais que tu te rendes dans un laboratoire avec lequel je collabore. On te fera des examens sanguins qui m'aideront à comprendre ton système immunitaire. Chaque système immunitaire est unique, et j'ai besoin de déterminer quelles sont les faiblesses du tien.*

— *J'ai quelques économies. Combien ces analyses me coûteront-elles ?*

— *Environ mille livres.*

Espèce d'escroc, pensa Ross. Mon Dieu...

— *Quand pourrais-je m'y rendre ?*

— *Je vais leur téléphoner. Tu pourrais y aller tout de suite ; ce n'est*

qu'à cinq minutes de voiture.

— *S'il te plaît...* »

Le téléphone de Ross sonna de nouveau. À la deuxième sonnerie, il appuya sur le bouton *pause*.

— Qu'y a-t-il, Lucinda ?

— M. Seiler de la *Credit Shiel Bank* de Zurich est au téléphone – il dit que c'est très urgent. M. Sirwan a un autre rendez-vous ; il doit partir dans cinq minutes.

— Passez-moi Seiler.

Un instant plus tard, Ross entendit l'accent familier de son banquier suisse.

— Bonjour, monsieur Ransome. Nous avons reçu votre fax, mais j'aurais besoin d'une confirmation. Vous souhaitez que nous transférions l'équivalent de vingt-cinq mille livres en euros sur le compte de *Benina Corporation S.A.* à Puerto Banus ? Est-ce exact ?

— Absolument.

— Merci, monsieur Ransome.

Ross raccrocha et fixa avec satisfaction le visage figé et tremblotant d'Oliver Cabot. L'acompte de Ronnie Milward était en route.

La moitié maintenant, le reste quand le boulot serait terminé.

Il éteignit la télévision et demanda à sa secrétaire de lui envoyer M. Sirwan.

Chapitre 52

Faith retira un bâtonnet de trop de la tour instable.

— Attentionnnnn ! cria Alec.

Elle assista, impuissante, à l'effondrement des cinquante-quatre morceaux de bois sur la table de la cuisine. Plusieurs d'entre eux tombèrent bruyamment sur le parquet en chêne. Un bâtonnet atterrit à quelques centimètres du museau d'un Raspoutine endormi, mais le chien ne réagit pas.

Alec gloussa et pointa un doigt moqueur sur sa mère.

— Tu l'as fait ! Tu as encore perdu ! Maman, tu es trop nulle !

Elle eut un sourire forcé, s'efforça de ne pas pleurer et s'agenouilla sous la table pour ramasser les pièces éparpillées – et se calmer. Elle savait pourquoi elle perdait tout le temps : ses mains tremblaient trop pour ce jeu.

Elle avait connu un répit la veille, à son retour de Londres et du laboratoire, lorsqu'elle avait proposé à Sammy Harrison de venir boire un verre à la maison. Faith lui avait parlé de sa maladie et d'Oliver ; Sammy avait essayé de la rassurer en lui racontant l'histoire d'une cousine qui, il y a huit ans de cela, avait guéri d'un cancer du sein grâce à un médecin alternatif.

Une fois Alec endormi, elles avaient vidé une bouteille de Chablis. Après cela, pendant une heure, peut-être même davantage, Faith s'était sentie comme sur un nuage. Sa confiance avait atteint des sommets. Toutefois, lorsque Sammy était repartie, Faith était violemment redescendue sur terre.

À 3 heures du matin, allongée dans son énorme lit à colonnes, les yeux grands ouverts, prise d'une peur panique, elle avait failli appeler sa mère pour tout lui raconter. Il lui était même venu à l'esprit que sa mère était déjà au courant, que Ross lui avait annoncé la nouvelle : « Ne dites rien à Faith, elle ne le supporterait pas. » Bien sûr, sa mère aurait écouté Ross – elle l'écoutait toujours.

Au lieu de quoi Faith était descendue dans le bureau de son mari afin d'effectuer des recherches sur sa maladie sur Internet. Elle avait trouvé quarante sites, dont un forum d'aide aux malades. Il y était question des essais cliniques conduits par Moliou-Orelan, mais elle n'avait rien appris de neuf.

Un autre site racontait la découverte de la maladie par le virologue Mogens Lendt et contenait des photos semblables à celles qu'Oliver avait sur son ordinateur portable. Cependant, il s'attardait surtout sur la carrière du médecin et les articles qu'il avait publiés.

Elle avait aussi trouvé une liste des maladies virales découvertes au cours de la dernière décennie ; la coupable toute désignée était la pollution.

Elle se fichait pas mal de savoir ce qui avait causé l'apparition de cette maladie. Ce qu'elle cherchait, c'était un remède ou au moins un espoir de guérison. Les malades avaient besoin d'espoir.

Elle n'en avait pas trouvé.

— Maman, on refait une partie ?

Ils en avaient déjà fait cinq, et cela commençait à la fatiguer. Il était déjà 19 heures. Elle ne savait pas quoi faire. *Tomorrow's World* commençait à 19 h 30. Elle adorait cette émission, qu'elle avait l'habitude de regarder avec son père. Elle avait souvent espéré y découvrir un remède pour le mal dont il souffrait. Après cela, il y aurait l'émission culinaire de Sky et, à 21 heures, *Urgences*, sa série préférée.

Elle n'était pas certaine d'être capable de se concentrer sur la télévision ce soir.

Oliver Cabot va me soigner.

Je dois y croire.

Et s'il n'y arrive pas ?

Elle se tourna vers Alec. *Que t'arrivera-t-il ? Tu seras à la merci de Ross.*

— Hein, maman ? Une dernière ?

— Au lit ! s'exclama-t-elle.

— Ohhhh ! S'il te plaît, maman ?

Quand il la regardait comme cela, elle ne pouvait pas lui résister.

— D'accord, mais une seule, se radoucit-elle. Après, au lit, d'accord ?

— Ouais !

Alec remit les morceaux de bois dans la boîte afin de préparer une nouvelle partie. Tandis qu'il était absorbé par sa tâche, elle se couvrit le visage des mains et essaya de prier en silence. La nuit dernière, elle avait tenté de réciter le Notre Père mais s'était emmêlée les pinceaux à trois reprises. Pendant des années, elle avait prié tous les soirs pour son père, ainsi que les jours où son état semblait empirer. Il lui était même arrivé, bien avant sa mort, de dire à Dieu combien elle était déçue, de le menacer de cesser de croire en lui s'il ne lui envoyait pas un signe, s'il ne faisait rien pour son père.

La nuit dernière, quand elle avait le moral à zéro, elle s'était remise à prier.

Raspoutine fonça dans le vestibule en aboyant avec force. Elle crut d'abord qu'Alec lui avait fait peur, mais le chien continua son concert.

— Eh, qu'est-ce qui t'arrive ?

Le bruit d'une clé dans la serrure, la porte, une voix d'homme.

— Eh, Raspoutine ! Bon chien ! Eh, eh, eh !

Ross ?

Elle avait essayé de le contacter toute la journée. Que diable faisait-il à la maison ? On était mercredi, et il était censé rester à Londres jusqu'à vendredi.

Lorsqu'il franchit la porte de la cuisine, Alec cria de bonheur et se jeta sur lui.

— Papa ! Papa !

Ross le souleva et le serra dans ses bras, ce qui réveilla la colère de Faith. Il y avait dix jours de cela, il le frappait sauvagement, et aujourd'hui, il le serrait comme s'il ne s'était rien passé. En plus, Alec avait tout oublié.

— Eh, mon grand ! Je ne t'ai pas vu de tout le week-end ! Tu m'as manqué. Tu as grandi, ma parole ! En neuf jours, tu as dû prendre deux ou trois centimètres ! Tu n'es plus un grand, mais un géant ! Dis donc, tu ne devrais pas être au lit ? Il est plus de 19 heures.

Il reposa Alec par terre et lança un regard accusateur à Faith, qui ne s'était pas levée.

— Je ne t'attendais pas, ne put-elle s'empêcher de lâcher.

— C'est ce que je vois. C'est comme cela que vous vivez la semaine, quand je ne suis pas là ? Vous oubliez toutes les règles de discipline.

— Pourquoi ne m'as-tu pas rappelée, aujourd'hui ?

— Il est plus de 19 heures. Pourquoi n'est-il pas couché ?

Faith regarda Alec. Elle détestait plus que tout qu'il assiste à leurs disputes, mais elle était déterminée à ne pas céder.

— Nous allons faire une dernière partie, ensuite, il ira au lit, expliqua-t-elle avec calme et fermeté. À toi de commencer, Alec.

— Il va se coucher *maintenant* !

Le visage déformé par une tempête, Ross jeta un regard circulaire sur la pièce à la recherche d'une raison de se mettre en colère. Il n'eut pas à chercher longtemps.

— Tu peux m'expliquer pourquoi ta vaisselle sale est posée sur le buffet ? Ce sont les assiettes de ce midi, Faith ? Tu vis comme une souillon quand je ne suis pas là ? Tu laisses mon fils aller au lit quand il en a envie et foutre le bordel partout ?

Comme si elle n'avait pas entendu son mari, Faith s'adressa à Alec :

— On en fait une dernière. Tu commences, chéri. Va te détendre dans ton bureau, proposa-t-elle à Ross à la manière d'un adulte raisonnable en prise avec un gamin difficile. Je vais t'apporter un whisky. (Elle installa les pièces de bois pour une nouvelle partie et, du coin de l'œil, vit Ross hésiter.) J'ai laissé trois messages à Lucinda,

reprit-elle. Un hier et deux aujourd'hui. J'ai aussi essayé de joindre Jules Ritterman deux fois. Je serais curieuse de savoir pourquoi tu m'as caché la vérité à propos de mon problème...

Bien qu'il semblât absorbé par son jeu, Alec demanda :

— C'est quoi, ton problème, maman ?

— Tu lui expliques ? suggéra Faith à Ross.

— J'ai quelques e-mails urgents à envoyer, lâcha Ross avant de tourner les talons, le visage froissé par la colère.

Quarante minutes plus tard, Faith éteignit la lumière d'Alec et ferma la porte de sa chambre. Elle descendit dans le bureau de Ross et ferma également la porte derrière elle. Installé derrière son ordinateur, le chirurgien fixait son moniteur et tapait des instructions.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que j'étais mourante ? Pourquoi m'as-tu raconté toutes ces conneries sur ces gélules, sur ces prétendus antibiotiques ?

Il prit une boîte cylindrique sur son bureau et la brandit pour qu'elle puisse la voir. Il n'y avait plus de colère dans sa voix, juste de la souffrance.

— Tu ne les prends pas, Faith. J'ai trouvé cette boîte dans ton sac à main et j'ai compté les gélules. Tu n'as pris ton traitement ni hier midi ni hier soir ni aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui te donne le droit de fouiller dans mes affaires ?

— Qu'est-ce qui te donne le droit de ne pas prendre tes médicaments ?

— Je fais ce que je veux de mon corps.

— Tu as tort. Tu es ma femme et la mère d'Alec ; tu te dois de guérir pour moi et surtout pour lui. Tu es condamnée à survivre, Faith. Tu ne peux pas donner naissance à un enfant et l'abandonner comme cela.

— Pourquoi m'as-tu menti ?

Il se leva brusquement, les bras le long du corps, les poings serrés.

— Espèce de salope ! En douze ans de vie commune, je ne t'ai jamais été infidèle. Jamais !

Il s'avança vers elle à grandes enjambées. Persuadée qu'il allait la frapper, Faith eut un mouvement de recul.

Soudain, la mine de Ross se décomposa et il fondit en larmes.

— Je t'aime, Faith. Je n' imagine même pas te perdre un jour ; je refuse d'accepter que tu risques de mourir. Si je ne t'ai rien dit, c'est uniquement parce que j'étais persuadé que ce serait mieux pour toi. Tu comprends ? (Il la prit dans ses bras et colla son visage humide contre sa joue.) Je veux que tu prennes ces pilules, parce qu'elles sont ta meilleure chance. Il est hors de question que je te laisse te faire manipuler... (il devait continuer à cacher son jeu et ne rien révéler de l'opération de Hugh Caven)... je veux dire, c'est bien d'avoir

confiance, mais cela ne suffit pas. Tu ne vaincras pas cette maladie en restant les bras croisés. Comment l'as-tu appris ? C'est Jules Ritterman qui te l'a dit ?

Elle le sentit qui s'accrochait à elle encore plus fort et, en dépit de sa colère et de la haine qu'elle éprouvait pour lui, elle eut pitié. C'était un homme blessé – surtout par son enfance, dont il osait à peine parler –, un homme faible, à l'ambition trop grande, un homme incapable de contrôler ses propres émotions et réactions.

Il avait perdu sa mère alors qu'il n'était qu'un enfant, et sa brute de père était morte d'une crise cardiaque quand il avait à peine plus de vingt ans.

— J'ai consulté un autre médecin pour avoir un avis différent, répondit-elle doucement.

— Faith, oh, mon amour, roucoula-t-il en se frottant à elle. Nous avons eu des hauts et des bas, mais je t'aime tellement. Nous allons vaincre cette saleté. J'ai mis toutes mes connaissances sur le coup. Tu auras droit à ce qui se fait de mieux dans le monde.

— Comment se fait-il que tu sois rentré à la maison ?

— J'ai annulé une interview avec la BBC parce que je voulais être avec toi. C'est pour toi que je suis rentré. Je ferais tout pour toi, mon amour.

Tout, pensa-t-elle, sauf ce que je veux vraiment.

Chapitre 53

À 11 h 10, le matin suivant, Ross dépassa un amas de motos en stationnement et franchit la porte d'entrée d'un immeuble de bureaux moderne et peu engageant, situé dans une impasse ouverte sur Wigmore Street. Sur la porte, une plaque disait : « LABORATOIRE WIGMORE ».

Trois coursiers piétinaient devant la réception, encombraient le passage étroit. Ross se faufila jusqu'au comptoir et salua la réceptionniste d'un air enjoué. Proche de la trentaine, plutôt laide mais gaie, elle était assise derrière deux piles d'enveloppes matelassées et badinait avec un des motards. Ross s'était toujours demandé comment ils se débrouillaient pour ne rien perdre ; cela faisait plus de dix ans qu'il collaborait avec ce labo, d'une efficacité et d'une rapidité jamais mises en doute.

— Vous êtes monsieur Ransome, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se tournant vers lui. J'attends toujours ma métamorphose gratuite.

— Vous n'en avez pas besoin, vous êtes déjà superbe.

— Quel flatteur ! Qui êtes-vous venu voir ?

— Le docteur Gilliatt.

— Je la prévient tout de suite. Vous pourriez remplir le registre des visiteurs ?

— Bien sûr.

À ce moment, un autre coursier arriva avec un gros paquet. Ross examina la fiche, sortit son stylo, puis, pendant que la réceptionniste signait le bon de livraison, le rempocha sans avoir rien écrit. Moins il laisserait de traces, mieux ce serait.

Un téléphone sonna. Avant de répondre, la jeune femme se retourna vers lui et dit :

— Vous pouvez monter, monsieur Ransome. Troisième étage.

Ross prit l'escalier et se retrouva sur un palier étroit. Devant lui, une seule porte marquée « ALLÉE/3 ». Il la poussa et fut chaleureusement accueilli par la pathologiste en chef du laboratoire. Susan Gilliatt avait quarante-cinq ans et parvenait à être jolie en dépit de sa blouse blanche et de ses cheveux blonds coiffés en chignon. Plus d'une fois, Ross avait regretté qu'elle ait choisi de négliger sa beauté pour se consacrer à l'étude de bactéries, virus et autres formes de vie inférieures.

Il la suivit dans le laboratoire en L dépourvu de fenêtres, longea un long plan de travail blanc encombré d'équipements : hotte à flux laminaire, incubateurs, solutions gels, machines PCR pour l'analyse de

l'ADN, microscopes électroniques, terminaux d'ordinateurs, fioles, cuves, tubes à essais, évier, boîtes de lingettes stériles, gants et lunettes de protection, panneaux d'avertissement – ATTENTION RISQUES BACTÉRIOLOGIQUES ! –, recommandations de sécurité. Et puis, il y avait cette odeur de produits chimiques si caractéristiques ; même les yeux bandés, il aurait pu deviner qu'il s'agissait d'un laboratoire d'analyses.

Une dizaine de personnes étaient à pied d'œuvre, pour la plupart des jeunes gens âgés de vingt à trente-cinq ans. Certains d'entre eux levèrent les yeux de leurs travaux et le saluèrent d'un hochement de tête. Ils s'arrêtèrent derrière un homme proche de la trentaine affublé d'une queue-de-cheval, équipé de gants et d'une pipette, occupé à déposer une goutte dans une des boîtes de Pétri alignées devant lui.

— Niall travaille sur ce problème en ce moment. Je dirais même qu'il ne fait que cela depuis dix jours.

Pendant un bref instant, le regard du jeune homme croisa celui de Ross. Derrière ses petites lunettes cerclées de métal, ses yeux étaient injectés de sang ; son visage orné d'une barbiche à la Joe Staline était creusé par la fatigue.

— Des progrès ? demanda le chirurgien à Susan Gilliatt.

— Nous avons identifié la souche. Chacune de ces boîtes en contient.

Les boîtes de Pétri contenaient des hémocultures infectées par une souche particulièrement virulente de septicémie trouvée chez une patiente du Harley-Devonshire Hospital décédée à la suite d'une opération.

— Elle ne réagit à aucun antidote ?

— Pas pour le moment, répondit-elle d'un ton sévère. Espérons que c'est un cas isolé.

— Vous avez une idée du mode de transmission ?

Elle secoua la tête.

— Tant que nous n'aurons pas compris comment elle fonctionne, nous ne pourrons rien affirmer. Néanmoins, la personne décédée était en Inde une semaine avant son hospitalisation. C'est sans doute là-bas qu'elle a été infectée.

Ross savait que la femme avait été internée pour se faire retirer des fibromyomes et qu'elle semblait en parfaite santé. Elle avait développé une septicémie deux jours après l'opération pratiquée par un des gynécologues les plus en vue du pays, et elle était morte quatre jours plus tard. Naturellement, afin de démontrer que la victime n'avait pas contracté cette infection dans ses murs, l'hôpital avait tout mis en œuvre pour comprendre cette souche de la bactérie.

Niall ferma la boîte sur laquelle il était en train de travailler, se leva et s'éloigna. Soudain, le téléavertisseur du docteur Gilliatt sonna.

Elle s'excusa et s'en fut décrocher un téléphone mural situé à quelques mètres de là.

Le technicien s'éloignait toujours. Ross examina furtivement les murs et le plafond à la recherche d'un circuit fermé de caméras, mais ne vit rien. Susan Gilliatt, elle, était au téléphone.

Il saisit une des boîtes de Pétri, vérifia qu'elle était bien scellée et la fourra dans la poche de son pantalon.

Tâchant de garder son sang-froid, il regarda autour de lui avec circonspection. Il n'y avait personne en vue, à part Susan Gilliatt qui lui tournait le dos. Rapidement, il écarta un peu les boîtes pour boucher le trou qu'il avait laissé.

À son retour, le technicien ne remarqua rien de particulier.

Chapitre 54

Le Harley-Devonshire Hospital comportait deux étages de blocs opératoires. Le niveau trois était réservé aux interventions mineures, le quatre aux opérations plus complexes. À l'origine, l'établissement s'occupait presque exclusivement de chirurgie esthétique et réparatrice, mais la compagnie d'assurances qui le possédait avait investi beaucoup d'argent pour en faire le centre chirurgical le plus moderne de Londres. Ainsi le niveau deux s'occupait-il de chirurgie générale, spécialité très lucrative, d'autant plus que la clientèle de l'hôpital venait souvent du Moyen-Orient et – de plus en plus – de Russie, et ne manquait pas d'argent.

Comme tous les blocs du quatrième, le 4-2 possédait des murs carrelés blancs, un sol couvert de mosaïques et une alcôve réservée au nettoyage des mains. La qualité du matériel était à la hauteur des tarifs pratiqués. Parmi les appareillages hors norme, on trouvait en particulier un système de stérilisation digne des standards de la NASA. La seule manière pour un microbe de pénétrer ce sanctuaire était d'être pris en stop par un humain.

À l'abri d'une boîte en plastique dissimulée dans la poche droite de la tunique de Ross Ransome, une armée entière de ces créatures hostiles, trop petites pour être vues à l'œil nu, infiltra le bloc opératoire.

Il était 14 h 20. Entre midi et 14 heures, Ross avait pratiqué cinq opérations bénignes sous anesthésie générale dans la pièce adjacente à son bureau, pièce qui servait à la fois de salle d'examen et de bloc opératoire. À 15 heures, il opérerait dans le bloc 4-2.

Celui-ci était vide. S'il avait de la chance, il avait dix minutes devant lui, toutefois, il n'avait pas l'intention de prendre autant de temps. Ses socques blancs aux pieds, il entra dans l'alcôve ; quiconque regarderait par les hublots des portes d'entrée ne verrait qu'un bloc désert.

Bien qu'il ait répété cette partie de son plan avec sérieux, il se sentait vulnérable maintenant qu'il s'agissait de le mettre à exécution. Il prit une paire de gants chirurgicaux dans un distributeur et l'enfila. Puis il sortit la boîte de Pétri de sa poche en prenant garde de ne pas la secouer, retint sa respiration et en dévissa le couvercle, qu'il posa doucement dans un bac.

Toujours en apnée, il enfonça un doigt de sa main droite dans la culture, s'agenouilla et appliqua le fluide à un endroit choisi au préalable, à la droite d'un rivet, sous l'évier.

Il se releva, regarda une nouvelle fois par-dessus son épaule, referma la boîte avec précaution et la jeta dans la corbeille de l'incinérateur. Il lava ses mains gantées deux fois avec du gel stérilisateur, puis retira ses gants et les jeta aussi dans la corbeille.

Il sortit du bloc et flâna tranquillement jusqu'au salon de détente, où il se servit une tasse de café.

Équipée de goutte-à-goutte, un tube raccord enfoncé dans la bouche, lady Geraldine Reynes-Raleigh arriva au bloc, où on l'allongea sur la table d'opération en acier. Il était 15 h 02. Tandis que Tommy Pearman et son assistante surveillaient ses fonctions vitales, l'équipe prépara l'opération.

Ross se tenait devant le lavabo et se lavait les mains et les avant-bras, se frottait les ongles à l'aide d'une brosse avec un zèle affiché. Il voulait que tout le monde se rappelle l'avoir vu prendre toutes les précautions d'usage.

— Ce nouveau gel est une horreur, dit-il pour en rajouter une couche. Il sent le parfum bon marché. On ne pourrait pas avoir quelque chose qui sente un peu meilleur ? Merde ! on est dans un bloc opératoire, pas dans l'appartement d'une prostituée !

— Les commandes sont centralisées, expliqua Jane Odin, son instrumentiste.

— À mon avis, il y a de la commission et du pot-de-vin dans l'air. (Il lui tendit les mains pour qu'elle lui enfile ses gants.) C'est cela le problème, tout le monde veut sa commission, de nos jours.

— Je ne serais pas contre avoir ma part aussi.

— Pour cette opération, nous écouterons la *Cinquième* de Beethoven, Jane.

Son choix la fit sourire.

— Je vais voir si nous avons cela en magasin.

— Nous l'avons, puisque je l'ai apportée moi-même. Il est hors de question que nous laissions cette salope écouter de la musique douce. (Il désigna de la tête la patiente allongée sous les projecteurs.) Cette saleté a décidé de nous emmerder ; nous avons le droit de la faire souffrir un peu.

— C'est vrai qu'elle n'est pas très sympathique, acquiesça l'instrumentiste en ajustant son second gant.

Dans la salle, tout le monde était concentré sur la patiente. Ross accrocha son masque puis, l'air de rien, s'enfonça dans l'alcôve, s'agenouilla et frotta sa main gauche sous l'évier où, une demi-heure plus tôt, il avait étalé la culture de septicémie.

Quelques secondes plus tard, il s'avança tranquillement vers la table d'opération. Seul le nez de lady Reynes-Raleigh était visible ; le reste de son corps était recouvert d'un drap vert.

Il la toisa avec colère. *Salope. Sous ce drap, tu fais vraiment ton âge.*

Couchée sur le dos, les muscles de ton corps complètement détendus par l'anesthésie, tu es soumise à la gravité. J'adorerais envoyer une photo de toi telle que tu es en ce moment à tous les magazines people. Que crois-tu qu'ils diraient de la « plus belle femme de la haute société » ? Laisse-moi te dire un truc : avec le cul que tu as maintenant, tu pourrais toujours courir pour corrompre les grands de ce monde.

Lady Reynes-Raleigh ne s'était pas contentée de se plaindre de son nez ; elle lui avait également reproché le profil de ses nouvelles pommettes. Elle cherchait désespérément à ressembler à quelqu'un qu'elle voyait en esprit, en rêve – une personne qu'elle ne serait jamais, qu'elle ne serait plus jamais, car Ross savait que, dans le fond, elle voulait retrouver ses vingt-deux ans.

Sauf que tu as cinquante-deux ans, et que ça ne va pas s'arranger, salope. À coup de bistouri et de scalpel, je t'ai aidée à gagner dix ans, et c'est déjà pas mal. Si tu étais quelqu'un de bien, je prendrais le temps de te sermonner, de t'expliquer que tu as beaucoup de chance et que tu perds ton temps à rêver à l'impossible.

Tu n'es pas quelqu'un de bien.

L'interne en chirurgie discutait avec Tommy Pearman d'une voiture qu'il pensait acheter. Jane Odin trouva le CD et le mit dans le lecteur. Tandis que les haut-parleurs commençaient à diffuser les mélodies entêtantes de la *Cinquième* de Beethoven, Ross attendit, immobile, bras ballants, la paume de la main gauche tournée vers sa blouse – pas question toutefois d'entrer en contact avec elle et de laisser des indices compromettants.

Il leva la main droite et se prépara à diriger un orchestre imaginaire.

— Tout le monde sait que la *Cinquième* de Beethoven symbolise la victoire, dit-il d'une voix forte. Son ouverture correspond à la lettre V en morse. Ne me dites pas que j'opère avec des Philistins ! (Il jeta un regard circulaire sur leurs mines incrédules.) C'est un morceau idéal pour cette opération, car nous allons vaincre le nez et les pommettes de lady Geraldine Reynes-Raleigh !

Il se pencha sur le nez de la patiente et l'étudia avec ostentation.

— Je vais commencer par la rhinoplastie, annonça-t-il. Ce sera une intervention endonasale – inutile d'ouvrir.

Chaque fois, il devait choisir entre ouvrir le nez ou travailler en aveugle, de l'intérieur. Aujourd'hui, la deuxième solution répondait parfaitement à ses besoins.

— Spéculum nasal.

Il enfonça la lame de l'instrument dans la narine gauche et, pour écarter celle-ci, serra la poignée.

— Ciseau à ostéotomie, demanda-t-il en laissant le spéculum en place.

L'instrumentiste s'exécuta. Il saisit le morceau de métal et l'examina de près comme s'il n'en était pas satisfait. Enfin, il en pinça la lame avec deux doigts de sa main gauche en prenant bien garde de ne pas percer le caoutchouc de son gant.

— Vous en voulez un autre ? demanda l'infirmière.

— Non, merci, cela ira.

Il inséra l'instrument souillé dans le nez de la patiente et le poussa lentement jusqu'à la lame criblée, qui séparait la cavité nasale du crâne et était traversée par les nerfs olfactifs.

Dans le bloc, personne ne pouvait savoir ce qu'il était en train de faire. Il appuya plus fort, enfonça la pointe du ciseau dans une des minuscules cavités de la paroi, puis, discrètement, exerça une pression continue. Bientôt, l'os céda et l'outil pénétra la boîte crânienne elle-même.

Il le retira et, à sa grande satisfaction, vit un peu de sang sur la pointe. Les saignements de son nez masqueraient la fuite de fluide céphalorachidien.

Il était plus que certain d'avoir touché sa cible.

Ses lèvres bougeaient, tandis qu'il chantonnait la grande musique sous son masque. Dans ses veines, l'adrénaline coulait à flots.

Alors, il remodela le nez de lady Geraldine Reynes-Raleigh. Il était sur un nuage, inspiré, et il fit du bon boulot. Son équipe perçut son enthousiasme dans son regard.

Le résultat allait être *sensationnel* !

Chapitre 55

— Cette clairière est mentionnée dans tous les topoguides.

— Ils ne pourront pas la manquer ; elle n'est qu'à une cinquantaine de mètres du chemin.

— D'accord, mais n'oublions pas que certains de ces hêtres ont plus de deux cent cinquante ans.

Il y eut une pause. Donald Fogarty, un ingénieur municipal à la retraite et, de l'avis de Faith, une des rares personnes sensées de cette association, prit la parole :

— Nous savons tout cela, mais nous parlons de déplacer un chemin de randonnée et pas des arbres. Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir.

C'était la quatrième réunion de l'Association de sauvegarde des chemins de randonnée de Little Scaynes. Faith était assise à une vieille table de réfectoire en chêne dans la grange transformée de Ruth Harman. Elle écoutait à moitié, faisait acte de présence.

Une autre voix se mêla à la discussion :

— Gary Taylor offre généreusement de donner à la communauté dix acres de forêt pour que vous acceptiez de déplacer ce chemin d'une cinquantaine de mètres à l'ouest sur les deux cent cinquante mètres qui longent sa propriété. Je ne vois pas le rapport avec l'âge de ces hêtres.

— Le problème, c'est que ce chemin était là bien avant sa ferme.

Je n'ai pas besoin de cela, pensa Faith. Pas le moins du monde. Je ne veux pas passer ce qui sera peut-être la dernière année de mon existence à me disputer pour des chemins. Ou des déviations. Ou des toits d'églises.

Elle tourna son café.

— Qu'en pensez-vous, Faith ? demanda une autre voix.

— Gary Taylor est un homme bien. Je ne vois pas pourquoi il serait obligé de se colleter toute sa vie avec des hordes de touristes idiots en anoraks fluorescents. À l'origine, ce chemin permettait à la population de se rendre d'un endroit à l'autre ; la vue n'était pour rien dans le choix de son tracé. Ce que Gary propose, ce n'est pas de nous empêcher d'emprunter ce chemin comme nous l'avons toujours fait, mais d'éloigner les randonneurs de chez lui.

Après cela, elle se sentit un peu mieux. Elle jeta un regard circulaire sur l'assemblée de visages ahuris, et recommença à tourner son café.

Une fois la réunion terminée, Faith monta dans sa voiture, prit la route et sortit au niveau d'une station-service. Elle s'arrêta cependant

loin des pompes et alluma son téléphone portable. Il était presque 13 heures. Ils organisaient un dîner samedi soir. Il y aurait dix invités, dont quatre médecins – Jules Ritterman, le pire de tous, serait de la partie –, le préfet du Sussex et un juge, pour rendre l'événement encore plus solennel. Il lui restait à faire toutes ses courses avant d'aller chercher Alec et quatre de ses copains à 15 h 30.

Trois bips aigus l'informèrent qu'elle avait reçu un message. C'était Oliver.

« Salut, Faith, c'est moi. Je voulais voir comment tu te sentais. Je devrais recevoir les résultats de tes examens demain après-midi au plus tard. On peut se voir lundi, ou même ce week-end si tu parviens à t'échapper – mais cela m'étonnerait. Appelle-moi au bureau ; j'ai donné des instructions pour qu'on me transmette tes appels sans te faire attendre. »

Elle écouta le message une deuxième fois, juste pour entendre de nouveau le son de sa voix.

Puis elle se le passa une troisième fois et le sauvegarda. Savoir qu'il était là, qu'elle pourrait le réécouter quand elle en ressentirait le besoin avait quelque chose de rassurant.

Je me comporte vraiment comme une adolescente écervelée.

Son désir pour l'Américain était intense, constant, dominait toutes ses pensées. *Oliver Cabot*. Son secret.

Se dupait-elle elle-même à son sujet ? Ross avait-il raison ? Était-il juste un charlatan ?

Sûrement pas.

Elle avait passé la majeure partie de la nuit à réfléchir, à imaginer la vie avec lui – une vie très différente de celle qu'elle menait avec Ross, éloignée de ces considérations étriquées de villageois désœuvrés, une vie riche, d'une dimension plus importante. Oliver et elle discuteraient de sujets qu'elle n'avait jamais abordés avec Ross. Bien qu'ils n'aient pas passé beaucoup de temps ensemble, ils avaient déjà parlé religion, philosophie, art, littérature et voyages.

Elle était persuadée que, d'une manière ou d'une autre, Oliver la soignerait, contrairement aux gélules contenues dans la boîte cylindrique qu'elle transportait dans son sac à main.

Il était 13 heures. Elle devrait en avaler deux. Oliver ne lui avait pas déconseillé de les prendre, mais il ne l'avait pas encouragée non plus. Elle sortit du fond de son sac la feuille de papier qu'il lui avait donnée. Il s'agissait d'un texte datant de 1887, qu'il lui avait conseillé de lire trois fois par jour en prenant ses médicaments ou non. Elle le déplia et lui obéit. Oliver lui avait expliqué que très peu de médecins étaient capables de le comprendre et encore moins d'en tenir compte.

Un médecin avisé, lorsqu'il fait son pronostic, ne doit pas se limiter au micro-organisme incriminé, aussi virulent fût-il, ni à la

nature seule de l'excroissance anormale. Un médecin avisé se doit d'estimer soigneusement la volonté de vivre du patient, et de rassembler toutes les ressources mentales de ce dernier afin de provoquer des changements biochimiques bénéfiques.

Elle prit le tube de Moliou-Orelan et fit rouler deux gélules dans sa main. Elle descendit de la voiture et les jeta dans une poubelle.

Cela lui fit du bien.

Chapitre 56

Ils glissèrent le brancard sous lady Reynes-Raleigh trois heures et dix-huit minutes après le début de l'opération et la posèrent sur le chariot. Ses pommettes, son nez et sa mâchoire avaient été transformés en accord avec ses instructions et étaient striés de points de suture bien nets. Ross était particulièrement apprécié pour la qualité de ses sutures. La plupart des chirurgiens ne lui arrivaient pas à la cheville.

Cependant, décolorée par ses meurtrissures et traumatismes internes, la patiente ressemblait à un pastiche des tableaux de la période « violente » d'Andy Warhol.

Elle commença à reprendre connaissance moins de cinq minutes après son arrivée en salle de réveil. Cinq minutes plus tard, on retira le tube raccord de sa bouche. Tommy Pearman resta un peu avec elle pour s'assurer qu'elle était hors de danger et que son rythme cardiaque et son taux d'oxygène dans le sang étaient normaux, avant de rejoindre Ross dans le vestiaire.

Tandis que le chirurgien retirait sa blouse pour remettre sa chemise, Pearman dit :

— Je vous ai imprimé quelques informations glanées sur Internet au sujet de la maladie de Lendt.

— Vous avez découvert des choses intéressantes ?

— Pas vraiment. Merck parle de résultats encourageants à propos d'expériences effectuées sur des rats, mais il ne faut pas s'emballer – ils commenceront leurs essais cliniques dans deux ans.

— Du nouveau sur les essais de Moliou ?

— Non. (L'anesthésiste se donna une tape sur le ventre, comme si ce geste pouvait l'aider à réduire sa circonférence.) Il faut vraiment que je me reprenne...

— Vous devriez vous entraîner pour le marathon.

— J'ai les jambes trop courtes.

— Il existe peut-être une catégorie spéciale pour les nains obèses.

Pearman enfila sa chemise et commença à nouer sa cravate.

— J'ai quand même appris quelque chose, reprit-il : il semblerait que les cas de cette maladie soient de plus en plus nombreux. Moliou-Orelan fait le forcing auprès du ministère de la Santé pour obtenir le droit de commercialiser son médicament le plus vite possible.

— Cela doit vouloir dire qu'ils en sont satisfaits.

— N'oubliez pas : trente-cinq pour cent seulement, le tempérament Pearman en remontant son pantalon.

Ross posa le pied sur un banc et entreprit de nouer les lacets de ses richelieus noires.

— Dites-moi, vous vous servez beaucoup de la kétamine, non ?

— J'en ai utilisé pendant des années dans certaines circonstances ; c'est très efficace sur les grands brûlés, surtout lorsqu'il faut changer les pansements souvent. Pourquoi ?

— C'est une substance très proche du LSD, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Vous l'utilisez avec d'autres anesthésiques ?

— Non, elle s'utilise seule et n'est pas sédative. La plupart du temps, je l'injecte en intraveineuse pour une action de courte durée – environ dix minutes.

— Quels sont ses effets sur le patient ?

— Eh bien, il a des hallucinations, il délire et peut avoir des peurs paniques, répondit Pearman, étonné par l'intérêt du chirurgien. Bien que sa demi-vie plasmatique soit courte, ses effets peuvent se répéter au cours des quarante-huit heures qui suivent, voire plus encore. Les secouristes s'en servent parfois avec les victimes d'accidents encore incarcérées dans leur véhicule – la kétamine engourdit et comprime les artères, ce qui calme les hémorragies. Malheureusement, elle cause des hallucinations terribles, et les patients ont parfois l'impression de faire une expérience de décorporation.

— Quelle est son action d'un point de vue biochimique ?

Pearman recoiffa ses fines mèches grises en se regardant dans le miroir.

— Elle stimule l'activité du cerveau près du centre des émotions. Elle provoque un afflux sanguin vers le cerveau et génère des étincelles dans tous les sens. La pression sanguine augmente, la tonicité musculaire est maintenue et la respiration se stabilise. Il arrive que les sujets gémissent et aient des nystagmus.

— On peut la prendre oralement.

— Oui, même si, personnellement, je ne l'administrerais pas de cette manière ; sa demi-vie est beaucoup plus longue de cette façon.

— C'est-à-dire ?

— Au moins une heure et demie, parfois davantage.

— Elle a un goût ?

— Je ne pense pas, répondit Pearman en le regardant de travers.

— Elle est acide, peut-être ?

— Non, neutre. Vous pouvez regarder dans vos livres de pharmacie. Si vous préférez, je peux vous scanner la page et vous l'envoyer par e-mail ?

— Ce serait gentil, merci.

Pendant que Pearman s'en allait, Ross vérifia la messagerie de son téléphone portable. Il s'enferma alors dans un bureau inoccupé, d'où il

vit la vieille Bristol de l'anesthésiste émerger du parking souterrain de l'hôpital et s'engager sur Devonshire Place.

Satisfait, le chirurgien se précipita dans le bureau de son collègue ; celui-ci, un peu négligeant, ne fermait jamais la porte à clé. Il trouva ce qu'il cherchait dans le troisième placard qu'il fouilla : une étagère pleine de fioles de kétamine prête à injecter.

Il en prit une et la fourra dans la poche de sa veste.

Chapitre 57

Spider était installé dans son box habituel à l'arrière du restaurant *Trader Vic's* de Park Lane et buvait un apéritif hawaïen en fumant une Marlboro Light. Il aimait cet endroit aux banquettes pelucheuses, au décor exotique et à la clientèle élégante. Style et sophistication. Et puis, le jour comme la nuit, il faisait sombre à l'intérieur. C'était ce qu'il aimait le plus.

Même s'il considérait ce box comme le sien, il prenait garde de ne pas venir trop souvent, car il ne voulait pas que les employés des endroits qu'il fréquentait le reconnaissent. Ce qui reviendrait à laisser une piste derrière lui.

Avec calme et discrétion, il se fondait dans le décor, se mêlait à la foule d'hommes d'affaires équipés d'ordinateurs et de téléphones portables, de businessmen pour qui cet établissement n'était qu'un bistro parmi d'autres. Il appréciait particulièrement ce box car il se trouvait dans un renforcement encore plus sombre que les autres. En somme, c'était l'endroit idéal pour travailler.

Très tôt dans la vie, Spider avait appris que pour être respecté, il lui faudrait fournir plus d'efforts que les autres. Quand on avait un bec-de-lièvre mal réparé, qu'on mesurait à peine plus d'un mètre cinquante et qu'on était maigrelet, on était souvent le souffre-douleur des garçons plus costauds.

Maintenir les grosses brutes à distance était possible ; il suffisait pour cela de ne pas avoir peur de se battre durement. En revanche, cela n'aidait pas forcément à se faire des amis. Pour cela, il convenait de développer d'autres talents, de donner aux autres une raison de vous admirer. Méthode que Spider avait appliquée à la lettre.

Tout petit déjà, il avait découvert qu'il avait un don pour l'escalade et que le vide ne lui faisait pas peur du tout. Il pouvait grimper sur n'importe quoi, et cela impressionnait les gens, notamment quelques filles, que sa lèvre dégoûtait et intriguait à la fois. Il avait commencé par des objectifs très simples – des grues, les murs de Buckingham Palace, les lions de Trafalgar Square, l'Albert Memorial, le Marble Arch –, avant d'augmenter progressivement la difficulté. Il escaladait tout ce qui présentait des fissures ou des rebords. Escalader un immeuble avec rien d'autre que ses mains et des chaussures à semelles en caoutchouc était un bon moyen d'alimenter les paris et de gagner de l'argent. C'est ainsi qu'il avait gagné son surnom : Spider, l'araignée.

À l'âge de quinze ans, il avait déjà vaincu l'Alexandra Palace, la

centrale de Battersea, le gratte-ciel de Centre Point et la cathédrale Saint-Paul.

Lorsqu'il fut un peu plus vieux, il trouva un meilleur moyen de gagner le respect des autres : il se mit à accomplir les tâches que les autres fuyaient – tâches souvent très lucratives –, ce qui lui permit de se faire des amis. Des amis qui restaient et payaient bien.

Spider était de bonne humeur, comme chaque fois qu'il venait chez *Trader Vic's*. Il se sentait quelqu'un, ici, affalé dans le cuir moelleux, une boisson exotique à la main, à fumer une cigarette – avant de l'allumer, il la tapotait sur sa boîte en argent comme Sean Connery, le héros de sa jeunesse, dans *James Bond contre docteur No*. Il était à l'aise, admirait le décor à travers ses verres teintés, la lèvre supérieure dissimulée sous une moustache à la Charles Bronson cultivée depuis de nombreuses années.

Il commanda la même chose.

En attendant d'être servi, il sortit son téléphone, le déplia et vérifia ses e-mails. Rien de neuf, mais cela n'avait pas d'importance. Il avait gardé un vieux message qui le tiendrait occupé pendant un bon moment. Et qui le nourrirait pendant encore plus longtemps.

Il lui avait été envoyé par un vieil ami : Ronnie Milward.

Oncle Ronnie.

Ronnie habitait sur un bateau, en Espagne. Des problèmes avec la justice l'empêchaient de retourner en Angleterre. C'était une des rares personnes qui avaient été gentilles avec lui quand il était enfant. Il ne savait d'ailleurs pas trop pourquoi. Peut-être parce que son papa avait passé vingt ans en prison pour un braquage qu'ils avaient commis ensemble. Ou bien à cause de l'aventure que Ronnie avait eue avec sa maman pendant l'incarcération de son père. De toute façon, c'était du passé car les parents de Spider étaient morts tous les deux. Oncle Ronnie s'était toujours occupé de lui, en échange de quoi Spider s'occupait de ses intérêts en Angleterre.

Il visitait les débiteurs de son mentor et s'assurait que l'argent de son trafic de drogue terminait dans les bons comptes à l'étranger. De temps à autre, il lui arrivait de prendre en main des affaires un peu différentes. Une fois, il avait abattu un homme devant un pub pour lui. D'une balle dans la tête. De la belle ouvrage. À une autre reprise, il avait tiré dans l'entrejambe d'un type qui avait baisé une des poules de Ronnie.

Il disposait de nombreuses sources fiables pour se procurer des armes – des flingues propres, importés, qui n'avaient jamais servi au Royaume-Uni. Ce soir, il attendait un homme avec qui il avait déjà travaillé plusieurs fois. Il devait lui apporter un Heckler & Koch P9, un pistolet automatique 9 mm, volé en même temps que dix chargeurs cinq ans plus tôt au cours du casse d'une voiture de police allemande.

Spider le paierait deux mille livres, soit quatre fois le prix d'une arme de poing de cette qualité sur le marché londonien. Toutefois, étant donné la provenance de l'engin, ce ne serait pas cher payé. Il s'en servirait une fois, puis la jetterait dans la Manche à cinq milles de la côte. Spider avait trente-neuf ans et faisait ce boulot depuis vingt ans. Aucune des armes qu'il avait utilisées n'avait jamais été retrouvée par la police.

Il ouvrit encore une fois le message que lui avait envoyé Ronnie et regarda la photo minuscule, quoique extrêmement précise. C'était le portrait d'un homme au visage maigre et anguleux couronné de boucles grises. Il avait l'air d'un intellectuel et semblait très différent des gars patibulaires dont il se chargeait normalement pour oncle Ronnie. Toutefois, cela lui était égal. Il ne posait jamais de questions. C'était sa façon de faire habituelle, et le prix habituel.

Après s'être procuré une arme, il lui faudrait choisir le bon endroit et le bon moment. Il devrait se dépêcher car oncle Ronnie lui avait demandé de terminer le boulot le plus vite possible, ce qui était une bonne chose. Spider avait des vues sur une voiture, une Subaru Impreza verte et or, très rare, avec arbre à cames en tête, cylindres horizontaux, seize soupapes et un compresseur digne d'un engin de course. Il lui manquait cinq mille billets pour se l'offrir. Heureusement, les dix mille livres promises par oncle Ronnie régleraient son problème et lui permettraient de payer l'assurance – même après déduction de ses frais. Et puis, il lui resterait un peu d'argent de poche.

Il considéra une dernière fois la photo. *Tu vas faire de moi un homme heureux, docteur Oliver Cabot.*

Chapitre 58

— Qu'a-t-elle jeté dans le conteneur ?

— Le conteneur ? répéta Hugh Caven, assis dans le canapé, près de la cheminée de l'appartement londonien de Ross.

— La poubelle, près de la station-service. Votre rapport dit qu'elle s'est arrêtée près d'une station-service vers 13 heures, qu'elle a écouté son téléphone portable avant de descendre de la Range Rover et de jeter quelque chose dans un conteneur.

Le détective lui tendit une enveloppe blanche fermée.

— Mon agent a trouvé trois objets à l'intérieur. Quelques morceaux de papier gras et ceci...

Un Montecristo non allumé à la bouche, Ross déchira l'enveloppe. À l'intérieur, deux gélules qu'il reconnut immédiatement.

— La salope jette ses médicaments – ce connard l'a persuadée de ne pas les prendre. Putain. Vous imaginez ? Ma femme est mourante ; ces médicaments sont son seul espoir, et il lui dit de ne pas les prendre. Monsieur Caven, continua-t-il la gorge serrée, proche des larmes, cet homme est un meurtrier.

Le détective ne dit rien.

Ross relut encore une fois le rapport.

— Je ne reconnais pas ce numéro. Qu'est-ce que c'est que ce putain de numéro ?

Il alluma son Dupont, présenta la flamme devant son cigare, aspira plusieurs fois et souffla une épaisse fumée bleue.

— C'est un téléphone portable.

— Oui, mais ce n'est pas le sien, rétorqua Ross en relançant la lecture de la cassette.

« Salut, Faith, c'est moi. Je voulais voir comment tu te sentais. Je devrais recevoir les résultats de tes examens demain après-midi au plus tard. On peut se voir lundi, ou même ce week-end si tu parviens à t'échapper – mais cela m'étonnerait. Appelle-moi au bureau ; j'ai donné des instructions pour qu'on me transmette tes appels sans te faire attendre... »

— D'où a-t-il appelé ?

— De son bureau, répondit Caven.

— Et elle n'a pas répondu ?

— Le téléphone de son bureau et son portable sont sur écoute, et son appartement est truffé de caméras. Nous n'avons intercepté aucune réponse.

— La salope s'est foutue de ma gueule. Elle se sert d'un téléphone

dont j'ignore l'existence. Cela fait dix jours que je n'ai enregistré aucune conversation.

— Comme je viens de vous le dire, monsieur Ransome, il se peut que votre réaction soit un peu exagérée.

— Exagérée ? Comment réagiriez-vous, vous, si un charlatan essayait de tuer votre femme ?

Caven produisit un paquet de cigarettes et le tapota pour en faire sortir une.

— Rangez-moi cela, ordonna Ross en tirant sur son Montecristo.

— Mais, vous fumez..., protesta mollement Caven.

— Pas question que vous polluiez mon havane avec vos cigarettes bon marché.

Le détective hésita. Sa répugnance pour cet homme croissait à chacune de leurs rencontres. Cependant, il fit un calcul rapide : il employait trois hommes pour la surveillance de l'appartement du docteur Oliver Cabot, plus trois autres qui se succédaient devant la maison de campagne de Ransome et suivaient Mme Ransome dans ses déplacements ; par ailleurs, il avait loué de la bande passante pour intercepter par satellite tous les appels passés depuis le bureau ou le portable de Cabot. Ross Ransome savait combien cela lui coûterait et semblait même pressé de payer. De toutes les affaires que Hugh Caven avait traitées, celle-ci était de loin la plus profitable.

Il repoussa la cigarette dans son paquet.

— Merci de vous soucier de ma santé, ironisa-t-il.

Le chirurgien ne réagit pas.

Chapitre 59

Dans son lit, Faith referma *Les Cygnes sauvages*. Maintenant qu'elle savait comment vivaient les femmes en Chine au début du siècle, elle était heureuse d'être née et d'avoir grandi dans son pays. C'était déjà cela. Elle avait mal au crâne. Il était 23 h 20.

Elle déchira les emballages en aluminium de deux cachets de paracétamol et avala les médicaments avec un verre d'eau. Elle retira ses lentilles de contact, les déposa dans leur solution saline et referma le couvercle de la boîte.

Nu, sa veste de costume à la main, Ross disparut dans le dressing. Il en émergea quelques secondes plus tard, traversa la chambre et plaça son pantalon dans sa presse en bois. Elle savait exactement ce qu'il ferait ensuite. Il prendrait sa cravate, l'examinerait à la recherche de la moindre trace, puis la suspendrait avec soin dans le dressing, où elles étaient classées par couleurs. Il émergerait de nouveau, vérifierait ses chaussures et les rangerait aussi dans le dressing, sur l'étagère prévue à cet effet. Après cela, il plierait son caleçon et le poserait sur la chaise longue. Puis viendrait le tour de ses chaussettes soigneusement lissées. Pour finir, il plierait son mouchoir et le disposerait à côté des chaussettes. Le matin venu, il jetterait tout cela dans la pаниère à linge sale. Elle n'avait jamais compris pourquoi il ne mettait pas ses vêtements au sale le soir même.

Son pénis n'était pas en érection mais semblait sur le point de se réveiller.

S'il te plaît, laisse-moi dormir. Je ne veux pas de toi à l'intérieur de mon corps, je ne veux pas que tu m'approches.

Elle éteignit sa lampe de chevet, s'installa confortablement sur son oreiller et ferma les yeux.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il.

— J'ai une vilaine migraine.

— Tu as pris des cachets ?

— Du paracétamol.

— Où en es-tu avec les gélules que je t'ai données ? Il t'en reste ?

— Plein.

— Pour combien de jours ?

— Environ une semaine.

— Je vais en recevoir d'autres. Tu en as bien pris trois fois par jour, tous les jours ?

— Ross, j'ai mal au crâne.

Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, Raspoutine aboya.

Probablement un lapin, pensa-t-elle, ou un renard.

— Et ta nausée ? Les pilules te font-elles du bien ?

— Non, pas pour l'instant.

Raspoutine aboya encore, puis se tut.

— Tu les prends, n'est-ce pas, mon amour ?

— Bien sûr que je les prends, tes satanés médicaments.

Elle sentit le lit s'affaisser un peu. Puis sa main sur son ventre, ses doigts qui glissent et s'immiscent dans ses poils pubiens. Elle se tortilla pour se dégager.

— Ross, je ne me sens vraiment pas bien.

— Tu avais déjà la migraine mercredi.

— Excuse-moi, mais je suis malade, d'accord ?

Ses doigts se firent insistants, la pénétrèrent.

— Je t'en prie, Ross.

— Nous n'avons pas fait l'amour depuis samedi.

Elle ne répondit pas.

À son grand soulagement, il retira ses doigts. Il se pencha au-dessus d'elle et l'embrassa sur la joue.

— Bonne nuit, chérie.

Ross prit la *Revue britannique de chirurgie esthétique* sur sa table de chevet. Toutefois, il n'était pas concentré sur sa lecture car il écoutait la respiration de Faith, qui devenait de plus en plus profonde.

Il se retourna et observa ses paupières ; il attendait de voir ses yeux bouger, signal qu'elle débutait sa phase de sommeil paradoxal. Il patienta en tournant les pages de son magazine. Il écouta, la regarda de temps à autre.

Patience.

À minuit dix, il appela doucement :

— Faith ?

Aucune réaction.

— Chérie ? insista-t-il.

Toujours pas de réaction.

Bien.

Il éteignit sa lampe et resta allongé les yeux ouverts afin de s'habituer à l'obscurité. Dehors, derrière les rideaux tirés, le ciel était dégagé et la lune était presque pleine. Cinq minutes plus tard, il pouvait distinguer clairement tous les meubles de la chambre. Un son strident et lugubre retentit à l'extérieur. Raspoutine aboya deux fois sans enthousiasme. Faith ne bougea pas. Le bruit se répéta brièvement. Puis ce fut le silence. Un renard venait d'attraper un lapin.

Lentement, avec précaution, il glissa du lit, se leva, s'immobilisa.

— Faith ?

Pas de réaction.

Il fit le tour du lit, s'arrêta à côté d'elle et se figea. Elle respirait bruyamment, la bouche ouverte.

Il saisit le pot de verre qui contenait ses lentilles de contact, le souleva et recula vers la salle de bains. Il ferma la porte derrière lui et la verrouilla.

Dans les ténèbres, il se dirigea vers les lavabos jumeaux et appuya sur l'interrupteur de la lampe qui lui servait à se raser. Il tira sur la porte du placard mural, prit la boîte de son eau de toilette *Obsession* de Calvin Klein et en ouvrit le couvercle.

À l'intérieur se trouvait la fiole de kétamine ainsi qu'une seringue hypodermique. Il cassa le sceau de la kétamine, le déroula et le laissa tomber dans la cuvette des toilettes. Puis il perça le capuchon de la fiole avec l'aiguille, enfonça la seringue dans le liquide et en aspira une minuscule quantité.

Il ne connaissait ni la quantité à utiliser ni l'effet que la solution saline aurait sur l'anesthésique. Ce serait un simple coup d'essai. Il commencerait avec une gouttelette et attendrait de voir.

Le pot qui contenait les verres de contact comprenait deux couvercles marqués L et R. Il dévissa le premier, fit gicler la kétamine dans le liquide et remit le couvercle en place. Puis il recommença l'opération avec le second. Il se dépêcha de ranger la fiole dans la boîte Calvin Klein, qu'il rangea sur son étagère, éteignit la lumière en essayant de faire le moins de bruit possible et alla reposer les lentilles de Faith sur sa table de chevet.

En silence, il retourna dans la salle de bains, ralluma la lumière et tira la chasse d'eau.

Faith dormait profondément.

Chapitre 60

Le quartier était idéal. Pas mal de belles bagnoles garées un peu partout, personne en vue, et un éclairage pas très efficace. Oui, vraiment idéal. Spider se dit qu'il repasserait bien dans le coin la prochaine fois qu'il aurait besoin de trouver de la marchandise.

Oncle Ronnie était à la tête d'un très lucratif commerce de voitures de luxe exportées surtout vers le Moyen-Orient, mais aussi vers la Russie et le marché émergent des Balkans. En Serbie, par exemple, les Grand Cherokee trafiqués se vendaient très bien. Ronnie envoyait sa liste à Spider, qui s'occupait en personne de presque tous les véhicules, histoire de ne pas distribuer les bénéfices à des intermédiaires.

Le trafic florissant de Spider devait beaucoup à Eurotunnel. Il pouvait voler une Range Rover, une Jag haut de gamme, une Aston Martin ou une Ferrari sur commande au milieu de la nuit, conduire la marchandise jusqu'à un garage situé à soixante-dix kilomètres au sud de Calais, où l'attendaient des faux papiers et un nouveau jeu de plaques minéralogiques, et ce avant que le vol ait été déclaré.

Les listes de Ronnie étaient très détaillées ; l'état, la couleur, le kilométrage et les options étaient précisés. Parfois, trouver le bon modèle prenait du temps. Spider cherchait constamment de nouveaux terrains de chasse, et ce quartier-ci lui semblait très prometteur. Il se demandait d'ailleurs pourquoi il n'avait pas pensé à venir ici plus tôt.

Toutefois, ce soir, tandis qu'il roulait dans ce coin perdu de Notting Hill Gate à bord d'une Ford Mondeo de location on ne peut plus discrète, il n'avait pas de temps à consacrer aux voitures. Ce soir, il devait violer l'intimité d'une personne. De nombreux groupes de pression luttait pour protéger la vie privée des citoyens. Sur le principe, Spider était de tout cœur avec eux. Putain, on n'était tranquille nulle part. Les caméras de surveillance, notamment, étaient très dangereuses. Il y en avait dans toutes les villes, perchées très haut, hors de vue, d'où elles enregistraient tout ce qui se passait en dessous avec des zooms très puissants ; à deux cents mètres, on pouvait voir quelle montre vous aviez au poignet.

On n'était jamais trop prudent.

Des caméras étaient peut-être en train de le filmer en ce moment même, de vérifier si sa voiture ne figurait pas sur la liste des véhicules volés, de le ficher dans une mémoire numérique accessible en un clic de souris. Si la police le souhaitait, elle avait la possibilité de le suivre dans toute la ville.

Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Sa Mondeo, il l'avait louée sous un nom d'emprunt, avec un faux permis de conduire. C'était la beauté de tous les systèmes : une fois qu'on avait compris leur fonctionnement, il devenait aisé de les contourner. Personne ne ferait attention à cette voiture ce soir. Pas même un ordinateur.

En dépit de l'autocollant d'interdiction de fumer collé sur le tableau de bord, Spider alluma une Marlboro, inspira profondément et souffla des volutes bleues. Un homme promenait deux gros chiens en laisse. *Des usines à merde*. Spider n'aimait pas les chiens – à part peut-être les lévriers, mais uniquement quand ils lui permettaient de gagner un peu d'argent aux courses. Gamin, il lui était arrivé de raconter qu'un chien l'avait mordu à la lèvre. Plus tard, pour faire le malin devant ses copains, il avait poursuivi et donné un coup de pied à un chien en criant :

— Tiens, prends ça ! Tes amis et toi, vous m'avez défiguré !

Cependant, de nombreuses années s'étaient écoulées depuis et, sous sa moustache, son bec-de-lièvre ne lui inspirait plus aucune colère. À vrai dire, il y pensait rarement. Certaines filles le trouvaient même sexy. Surtout Sevroula, que sa bouche excitait terriblement.

Voilà !

Garée à quatre entrées du trente-sept.

Impossible de dire de quelle couleur elle était, mais le numéro sur la plaque de la Jeep Cherokee était le bon. Le docteur Oliver Cabot était chez lui ce soir.

Faites de beaux rêves, docteur, pensa-t-il. Il se pencha en avant, accéléra et monta le volume car Radio Heart passait du Jamiroquai.

Il y avait un jardin public au bout de la rue. Il prit deux fois à droite et longea la rangée de maisons mitoyennes adossée à celle du docteur Oliver Cabot. La rue était presque identique à l'autre – même architecture, même nombre d'étages. Sans doute y avait-il un genre d'allée entre les deux rangées de bâtiments. Il vérifierait plus tard.

Pour le moment, il s'agissait de s'imprégner de l'ambiance de l'endroit. Demain, il reviendrait en VTT et porterait un casque sur la tête, des lunettes noires et un masque antipollution. Il tâcherait de repérer d'éventuelles caméras de surveillance. Il n'y en aurait sans doute pas car le quartier n'était pas très fréquenté, mais il ne laisserait rien au hasard.

Il avala une bouffée de fumée et monta encore le volume de la radio. Il se sentait heureux. Cet après-midi, il avait donné un chèque de cinq cents livres au vendeur de la Subaru Impreza pour réserver la voiture, et dans quelques jours, il se promènerait à son bord. Oncle Ronnie payait toujours rubis sur l'ongle – heureusement, d'ailleurs car, malgré son acompte, le vendeur n'attendrait pas au-delà de lundi.

Ce soir, il comptait bien tirer son coup. Sevroula était une jeune

danseuse turque rencontrée chez *Stringfellow*. Ils avaient couché ensemble tous les soirs pendant deux semaines, jusqu'à ce que son mari rentre de sa plate-forme de forage dans la mer du Nord. Il était reparti ce matin.

Sevroula avait dit à Spider qu'il embrassait comme personne.

Dans deux heures, il irait la chercher à la sortie de la boîte de nuit où elle travaillait. Peut-être s'arrêteraient-ils boire un verre quelque part. Ensuite, il l'amènerait chez lui, monterait le volume de sa chaîne hi-fi et snifferait quelques lignes de la meilleure coke d'oncle Ronnie. Après quoi, ils se dévoreraient mutuellement.

Il alluma une autre Marlboro et repassa devant le domicile de Cabot. Obscurité. Solitude. Sorties de secours. Seulement quatre étages.

De la franche rigolade.

Chapitre 61

Un mince rai de lumière se faufila entre les rideaux et éclaira le visage de Faith. Elle se réveilla avec un sourire, le corps baigné de chaleur. Ross et elle avaient fait les boutiques à Portobello Road, s'étaient bien amusés, avaient ri devant une grotesque statue de dragon *antique* moulée dans du plastique. Ils avaient été pris d'un fou rire irrépressible, s'étaient accrochés l'un à l'autre pour ne pas s'écrouler devant l'étal installé sur le trottoir. La vie était tellement belle avec lui. Ils s'adoraient d'un amour incroyable que *rien* ne pourrait jamais ternir.

Alors, la réalité l'engloutit comme les eaux glacées des abysses. Les vrilles gluantes du quotidien s'enroulèrent autour de ses chevilles, la tirèrent vers le fond, vers des ténèbres plus noires que ne importe quelle nuit.

Il y avait cinq jours de cela, un avenir sans limite s'étirait devant elle, comme lorsque, enfant, les grandes vacances commençaient et que l'été semblait devoir durer à jamais. Et puis soudain, les vacances se terminaient et elle se retrouvait à compter les quelques jours qui la séparaient d'une nouvelle année scolaire, d'un automne aux nuits de plus en plus longues. Elle avait ce même goût dans la bouche ce matin, mais en pire.

Elle resta allongée à se demander si elle vivrait assez longtemps pour connaître un nouvel été, si elle devait établir une liste des choses qu'elle souhaiterait faire avant de ne plus en être capable.

Elle frissonna. De quoi avait-elle envie ? Voir Alec grandir, se marier, avoir des enfants, devenir grand-mère...

Elle voulait aller au Pérou, en Inde, en Australie, en Chine pour voir cette armée de soldats en terre cuite, à Jérusalem, à...

Des larmes roulèrent sur ses joues et imbibèrent son oreiller. *Je n'ai pas le droit de penser comme cela. Je dois rester positive, refuser l'idée de la mort. Oliver va me soigner. Il va me débarrasser de cette chose. D'ailleurs, je me sens bien, aujourd'hui, vraiment bien.*

Dehors, la vie suivait son cours. On naissait, on mourait. Bien avant l'apparition de l'homme, il y avait des créatures sur cette planète, des organismes minuscules, des amibes microscopiques, des bactéries, le plancton, des fourmis, des scarabées. Elle avait lu quelque part qu'elles seraient toujours là bien après la disparition de l'homme. Certaines espèces de cafards étaient capables de survivre à des explosions atomiques. Elles n'étaient pas conscientes de l'existence des êtres humains, n'avaient pas besoin d'eux et ne pleureraient pas leur

mort. *Nous disparaîtrions de l'histoire même*, pensa-t-elle.

Ces bestioles en forme de haricots qui vivaient en elle et qu'elle avait vues dans le microscope d'Oliver, ces organismes minuscules qui se propageaient dans ses intestins et son système nerveux, qui se nourrissaient de son enveloppe charnelle, ces créatures de Lendt, elles et leur engeance vivraient bien après sa mort. Bien après leur mort à tous.

Elle écouta le gazouillis des oiseaux dans le jardin. Soudain, ce son lui parut irréel. Son existence tout entière lui semblait irréelle.

Il y avait d'autres bruits dans la maison : des voix grinçantes, une musique hystérique, saturée d'onomatopées, pleine de creux et de bosses sonores. Prenez une radio mal réglée, poussez le volume à fond et vous obtiendrez une bande-son de dessin animé. Elle en entendait une en ce moment même. Le vacarme était audible en dépit des six murs qui séparaient sa chambre de celle d'Alec.

Ce qui signifiait que son fils était réveillé.

C'était samedi. Ce serait une belle matinée d'été – elle le voyait à la luminosité des rideaux. D'après le réveil de sa table de chevet, il était 7 h 15. Ross s'agita un peu. Elle fit un calcul rapide : il jouait au golf à 9 heures, ce qui voulait dire qu'il devait partir à 8 h 30. À 8 h 15 au plus tard, il devrait être en bas en train de prendre son petit déjeuner. Comme il devait se doucher et se raser, il serait debout à 8 heures.

Ce qui laissait une fenêtre de quarante-cinq minutes.

Au rez-de-chaussée, Raspoutine aboyait. Sans doute le livreur de journaux – il était trop tôt pour le facteur. Une minute plus tard, le chien était calmé.

Ross bougeait. Elle respira régulièrement, comme si elle était encore endormie, les yeux fermés.

S'il te plaît, ne me touche pas. Ne commence pas à me caresser, ne m'oblige pas à faire l'amour avec toi.

Il grogna, se retourna. Il y eut un cliquetis métallique ; elle dormait avec lui depuis des années et savait qu'il était en train de regarder l'heure sur sa Rolex. Dans quelques secondes, il boirait une gorgée du verre d'eau posé sur sa table de chevet. Elle savait ce qui lui trotterait dans la tête à ce moment-là.

— Faith ? chuchota-t-il. Faith, mon amour, tu es réveillée ? insista-t-il un peu plus fort.

Elle resta immobile, couchée sur le côté, en position fœtale, crispée. Elle lui tournait le dos. Ses doigts commencèrent à tracer des lignes dans son dos, entre ses omoplates.

Laisse-moi tranquille.

— Chérie ? Faith ?

Le silence. Elle entendait sa respiration par-dessus la sienne. Le lit

bougea, et des pieds nus martelèrent la moquette. Elle l'entendit dans la salle de bains : d'abord un puissant jet d'urine, puis le bruit d'un robinet, tandis qu'il se brossait les dents. La porte s'ouvrit et les semelles de ses pantoufles Bally claquèrent dans le couloir et l'escalier. Les aboiements excités de Raspoutine dans la cuisine, puis des aboiements encore plus enthousiastes lorsque Ross ouvrit la porte et que le chien se rua dehors.

Elle savait que, d'ici quelques minutes, Ross remonterait à l'étage avec une tasse de thé et une fleur fraîchement cueillie posée sur la soucoupe. Alors, elle ne pourrait plus feindre le sommeil ni repousser ses avances.

Elle essaya de se rendormir mais n'y parvint pas. Au lieu de quoi elle entreprit de dresser la liste de tout ce qu'elle devrait préparer pour ce soir. Douze personnes à dîner. Assortiment d'entrées italiennes : jambon de Parme, melon, tomates, avocats, olives, mozzarella et pain ciabatta achetés chez le traiteur italien de Brighton. Elle cocha mentalement tous ces produits. Ensuite, saumon en croûte – avec de la pâte feuilletée – et asperges grillées au parmesan. Pommes de terre nouvelles. OK. Pois. OK. Puis elle passa en revue les ingrédients du dessert. Et enfin, la salade de fruits. OK.

Elle craignait de ne pas avoir assez de fromage et de biscuits de Bath. Ross lui interdisait de servir les biscuits de Bath autrement qu'avec du fromage.

Il était de retour. Elle entendit le bruit d'une tasse sur une soucoupe, le clic de la serrure, puis le frou-frou de sa robe de chambre en soie. La tasse de thé sur son chevet, à seulement quelques centimètres de son visage. Le parfum d'une rose. Le bruissement des journaux.

Son poulx battait dans sa gorge. Elle se crispa davantage car elle attendait que le matelas s'affaisse, qu'il soulève les draps. À sa grande surprise, il ne se passa rien.

L'eau se mit à couler dans la salle de bains. La radio s'alluma et la porte se referma.

Elle ouvrit les yeux et vit la rose jaune posée sur la soucoupe. Peut-être Ross avait-il enfin compris qu'elle était malade et qu'il devait la traiter avec douceur.

Cela l'inquiéta encore plus.

Elle s'assit dans le lit.

Des volutes de vapeur s'élevaient de la tasse de thé. Le *Daily Mail* était posé sur la couette à côté d'elle, soigneusement plié ; le journal était un peu mâchouillé, et il manquait un tout petit morceau de papier en bas de la première page. Les gros titres, un peu flous, parlaient de paix en Bosnie et du mariage à venir du prince Edward avec Sophie Rhys-Jones.

Elle tendit le bras et attrapa ses lentilles de contact.

Voilà, c'était beaucoup mieux ainsi. Dans l'instant, les contours de la chambre et les caractères du journal devinrent parfaitement nets. Elle cligna des yeux plusieurs fois. Les premières secondes étaient toujours un peu inconfortables, mais ce matin c'était pire que d'habitude – sans doute parce qu'elle avait pleuré, comprit-elle.

Les spéculations allaient bon train quant à la robe que porterait Sophie et aux vœux qu'elle prononcerait. Elle promettait d'obéir à son mari mais, avait-elle expliqué, elle n'avait pas l'intention de rester dans son ombre. Faith admirait son courage. Elle-même avait appris que rester dans l'ombre de son mari vous ramollissait l'esprit.

Soudain, tandis qu'elle s'apprêtait à lire la ligne suivante, tous les mots disparurent de la page, et elle se retrouva à fixer une feuille de papier toute blanche.

Il ne lui vint pas à l'idée que ce n'était pas normal. Elle se retourna dans tous les sens, scruta la couette d'un blanc éclatant, presque trop vif, à la recherche des minuscules caractères noirs disparus. Impossible de les retrouver.

Ils vont laisser des traces sur la couette.

Elle souleva le journal, et les mots imprimés glissèrent, dégoulinèrent comme des gouttes d'eau sur une surface polie, dégringolèrent autour d'elle.

— Ross, il se passe un truc bizarre...

Les murs de la chambre ondulèrent comme des rideaux dans le vent. Elle les regarda, intriguée.

— Ross ! appela-t-elle. Ross, viens voir ce...

Quelque chose lui rampait sur la tête. Elle eut un frisson, se passa une main dans les cheveux, mais c'était toujours là. Il n'y avait pas une seule créature, mais plusieurs. Prise de panique, elle bascula ses jambes hors du lit et heurta la table de chevet. La tasse, la soucoupe et la rose jaune tombèrent par terre au ralenti. La fleur commença à fondre, comme si elle se dissolvait dans de l'acide.

— Ross...

Elle posa les pieds sur le sol, voulut se lever, mais la moquette se déroba sous elle et elle s'effondra vers l'avant, plongeant tête la première dans une cage d'ascenseur.

— Rossssss... Rossssss ! cria-t-elle.

Désormais, elle flottait au plafond et surplombait la chambre. Elle voyait une femme nue, les bras en croix, sa tignasse blonde éparpillée autour de sa tête. Il y avait une tache brune à côté de son pied et, en son centre, une fleur jaune en train de se décomposer. C'était elle, comprit-elle.

Elle était au plafond et elle regardait son propre corps étendu par terre.

Je suis morte.

— Ross ! hurla-t-elle. Ross, à l'aide, je suis morte, je suis morte.

Il ne pouvait pas l'entendre car il prenait sa douche, se rappela-t-elle, ce qui la fit paniquer davantage.

— *Ross ! À l'aide !*

Je suis morte.

Elle reconnut des fibres de moquette devant son nez ; elle sentait l'odeur du matériau synthétique, de la poussière. Derrière le mur, elle entendait le bruit étouffé de la douche. Puis elle se retrouva de nouveau au plafond, d'où elle contemplait toute la pièce.

— Ross, aide-moi, gémit-elle.

Je ne reverrai plus jamais Alec. Allez chercher Oliver, je vous en prie, allez le chercher ! Lui saura comment me ramener...

Le bruit changea. La douche s'arrêta de couler, la porte s'ouvrit. Avec une fascination étrange, elle regarda Ross sortir de la salle de bains au ralenti, tout dégoulinant, une serviette enroulée autour de la taille. Elle le vit s'agenouiller à côté de son corps, prendre son visage dans ses mains.

Aide-moi, Ross. Mon cœur s'est arrêté de battre.

— Ross, s'il te plaît, aide-moi.

Si Ross me ressuscite, je retournerai dans mon corps, sinon, je m'évanouirai, je disparaîtrai au loin.

Elle sentait le plafond dans son dos, avait l'impression d'être piégée, d'étouffer. Les lèvres de Ross bougeaient. Apparemment, il prononçait son nom, il l'appelait encore et encore.

Mais elle ne pouvait pas l'entendre pas.

Chapitre 62

Il lui prit le poignet et chercha son pouls avec frénésie. Il était puissant, régulier, un peu rapide, tout au plus.

Soulagé, Ross regarda sa montre : 7 h 48. Il glissa un bras sous elle, la souleva et la déposa sur le lit. Il poussa son oreiller afin que sa tête penche en arrière, que ses voies respiratoires soient dégagées, et vérifia qu'elle n'avait rien dans la bouche qui puisse l'étouffer.

Ses yeux étaient ouverts, ses pupilles dilatées, et elle regardait dans le vague. Il jura.

Je lui en ai trop donné.

— Ro-oss... Je te vois, bafouilla-t-elle d'une voix lente.

— C'est bien.

— Je... Je...

Sa voix mourut dans sa gorge.

Il s'assit sur le lit et la regarda.

— Je suis là-haut, reprit-elle. Là-haut, et je vois... Je...

— Qu'est-ce que tu vois ?

Ses yeux roulèrent, comme si plus aucun muscle ne les retenait. Ses pupilles disparurent ; seul le blanc était visible. Elle perdait connaissance.

Ross lui prit de nouveau le pouls.

— Faith ?

— Ross, que m'arrive-t-il ? demanda-t-elle d'une voix faible et terrorisée.

— Tout va s'arranger, répondit-il en l'embrassant sur le front. C'est ta maladie qui te fait cela.

— Ne me laisse pas.

— Je ne te laisserai pas.

— Tu... tu joues au golf, ce matin.

— Ils joueront sans moi, ne t'inquiète pas.

— Je vais gâcher ta matinée.

— Tout ce qui compte pour moi, c'est de rester avec toi.

— Nous...

— Oui, chérie ? Nous quoi ?

— ... n'avons plus...

— Nous n'avons plus... ?

Elle se tut.

Il lui reprit le pouls. Ses yeux tournèrent dans toutes les directions, avant de rouler vers le haut. Ses pupilles disparurent et elle ferma les paupières.

— Faith ?

Il lui pinça la peau de l'avant-bras, mais elle ne réagit pas. Il vérifia encore une fois son pouls ; tout semblait normal.

Vingt minutes s'écoulèrent. Il resta avec elle, à lui tenir le poignet, à la surveiller. Il n'osa pas la laisser seule.

— De fromage, dit-elle soudain en rouvrant les yeux. Nous n'avons plus de fromage.

— Tu as faim ?

— Tu es si drôle, Ross, articula-t-elle d'un ton impassible. Tu es si drôle, tu me fais rire tout le temps. Je n'arrive pas à m'arrêter de rire.

Elle tourna la tête dans sa direction et le fixa d'un regard intense qui, paradoxalement, semblait ne pas le voir. Il fut incapable de le soutenir.

— Tu vas me tuer, n'est-ce pas, Ross ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Oscar Wilde a écrit que les hommes ne pouvaient s'empêcher de tuer ce qu'ils aimaient.

— Oscar Wilde était une tantouse. Je ne pense pas qu'un homme qui sodomise des jeunes garçons soit qualifié pour parler de l'amour.

— Tu vas me tuer quand même, insista-t-elle. Tu préférerais me tuer plutôt que me perdre.

— Je ne vais ni te tuer ni te perdre. Je vais te soigner, mon amour. Nous allons vaincre cette saleté qui vit en toi.

Il y eut un long silence. Ross regarda de nouveau sa montre. Quinze minutes supplémentaires s'écoulèrent. Alors, Faith reprit la parole :

— Je veux retourner dans mon corps ; je n'aime pas me trouver là-haut, Ross. J'ai tellement peur. S'il te plaît, ne les laisse pas emmener mon corps avant que je sois retournée dedans. Tu ne les laisseras pas faire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, ne t'inquiète pas.

— N'oublie pas de me dire quel fromage tu veux que j'achète.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pour ce soir.

Elle avait des éclairs de lucidité, ce qui était une bonne chose, décida-t-il. Une heure et demie passa encore avant que les effets du médicament se dissipent et que les symptômes de Faith aient disparu.

Elle ne se sentit capable de descendre à la cuisine pour commencer les préparatifs du dîner que vers midi. Néanmoins, Ross n'était pas suffisamment rassuré sur son état pour la laisser prendre le volant et faire les courses toute seule. Il l'accompagna donc au supermarché. Tandis qu'ils attendaient leur tour au rayon fromages, Faith lui fit face et demanda d'une voix tremblotante :

— Tu peux m'expliquer ce qui m'est arrivé ce matin ?

— La maladie avance parce que tu ne prends pas tes médicaments. Il faut absolument que tu reprennes ton traitement.

Dès qu'ils furent à la maison, Ross l'obligea à avaler deux gélules. Puis il la laissa dans la cuisine et monta à l'étage. Jules Ritterman et son épouse venaient dîner ce soir. Il y aurait également le docteur Michael Tennent, un psychiatre qui animait une émission de radio, et David DeWitt, un autre psychiatre. Le public parfait. Sans parler du préfet du Sussex et du juge.

Il ferma à clé la porte de la salle de bains, ouvrit le placard et en sortit la boîte Calvin Klein. Il prendrait un verre avec Faith avant l'arrivée des invités, comme ils le faisaient toujours, histoire de se mettre dans l'ambiance.

Selon ses estimations, un quart de la dose de ce matin devrait suffire.

Chapitre 63

Le premier symptôme est une nausée prolongée – en général, cela dure deux à trois mois. Suivent une désorientation croissante et un délire de persécution. Des terreurs nocturnes. En phase terminale, le niveau de conscience du patient est soumis à d'importantes variations, et il est victime d'hallucinations. Puis il y a la perte graduelle des fonctions motrices.

Ross était parti au golf jouer un neuf trous rapide, après quoi il récupérerait Alec chez un copain qui fêtait son anniversaire. Il était 15 h 30, et il ne rentrerait pas avant une bonne heure.

Heureuse d'avoir la maison pour elle, Faith avait interrompu les préparatifs de la soirée pour s'asseoir derrière l'ordinateur de Ross, se connecter à Internet et se renseigner une nouvelle fois sur les symptômes de la maladie qui l'affectait.

— En phase terminale..., relut-elle, mal à l'aise.

Elle avait ressenti les premiers symptômes – la nausée prolongée, ou plutôt récurrente –, mais pas encore les deuxièmes. Elle avait fait des cauchemars, mais n'avait pas eu de terreurs nocturnes. Ce matin, en revanche, il s'était manifestement agi d'hallucinations. Et cette sensation de ne plus être à l'intérieur de son corps l'effrayait encore. Ressentait-on la même chose quand on mourait ?

Une mouche percuta la fenêtre. Elle ouvrit pour la laisser s'échapper et savoura le parfum de l'herbe fraîchement tondue. Elle se déconnecta et resta assise un temps dans le fauteuil en cuir de Ross pour réfléchir à ce qui était en train de lui arriver. Son état se détériorait. La maladie gagnait du terrain. Elle la détruisait.

Quelles sont mes chances réelles de survie ?

Elle sortit son téléphone portable de sa cachette, dans le fond de son sac à main, enfila sa veste Barbour et ouvrit la porte-fenêtre. Raspoutine la dépassa, traversa la grande terrasse dallée en courant, puis s'arrêta pour l'attendre.

Les mains profondément enfoncées dans les poches de son jean, elle arpenta la pelouse parfaite, se dirigea vers l'étang. Malgré le beau soleil et le ciel dégagé, il soufflait un vent frais. L'été avait du mal à s'imposer. Ross avait prévu de prendre l'apéritif sur la terrasse, ce soir, mais il ferait trop froid pour cela.

L'étang long et étroit était bordé d'arbres. En son centre, il y avait un îlot où nichait un couple de colverts. Trois de leurs petits avaient échappé aux renards et aux corbeaux ; ils étaient presque aussi gros que leurs parents, à présent.

Faith s'assit sur un banc en bois et regarda la famille tout entière nager dans sa direction et sortir tant bien que mal de l'eau. La présence de Raspoutine ne paraissait pas les déranger ; il est vrai que le chien les traitait avec le dédain qu'ils méritaient.

— Désolée, les canards, dit-elle. Je n'ai rien à vous donner.

Ils continuèrent à nasiller et de se bousculer comme des vieilles femmes dans une brocante, puis, sans cesser de protester, s'en retournèrent dans l'étang. Tandis qu'elle les regardait s'éloigner, le début d'un poème qu'elle aimait particulièrement lui revint en mémoire :

*Heureux comme le lièvre qui ne peut lire les pensées du chasseur
au petit matin.*

*Chanceux comme la feuille, inconsciente de l'arrivée de
l'automne.*

*Chanceux comme toutes les créatures qui n'avaient pas à vivre
avec la crainte de la mort.*

Elle ravala ses larmes et composa son numéro. Quelques secondes plus tard, Oliver Cabot répondit.

— Faith ! Eh ! Où es-tu ?

— Chez moi. Ross est sorti, alors je me suis dit que je pourrais t'appeler. Je... j'avais besoin d'entendre ta voix.

— Cela me fait plaisir de t'entendre aussi. Il y a un problème ?

— J'ai vécu une expérience terrible, ce matin...

Elle regarda par-dessus son épaule afin de s'assurer que Ross n'était pas là.

Oliver l'écouta en silence.

— Nous devons commencer ton traitement aussi vite que possible, dit-il lorsqu'elle eut terminé. J'ai reçu une invitation pour aller voir une pièce à Chichester ce soir, mais je peux encore tout annuler. On pourrait se voir un peu plus tard, cet après-midi ?

— C'est impossible. Nous organisons un dîner.

— Ton état de santé est beaucoup plus important, Faith.

— Je sais.

— Je suis ton médecin, et je vais venir pour expliquer à ton mari que tu n'es pas en état de recevoir des gens à dîner.

Elle imagina cette confrontation, et cela la fit sourire. Deux hommes tellement étrangers l'un à l'autre qu'ils pourraient venir de deux planètes différentes.

— Je vais y arriver, ne t'inquiète pas.

— Demain, alors ?

— Non, demain je ne peux pas. Lundi me conviendrait mieux ; dans ton message, tu disais que tu étais libre lundi prochain.

— D'accord pour lundi. Viens à l'appartement aussitôt que tu pourras.

Elle fit un calcul rapide. La mère d'un camarade d'Alec conduirait les enfants à l'école toute la semaine prochaine ; il lui suffirait donc de préparer son fils pour sa journée.

— Je pense pouvoir être là vers 10 heures. Comment dois-je réagir si j'ai une autre crise ?

— Appelle-moi et je t'aiderai à la supporter. Si tu as besoin de ma présence, je lâche tout et j'arrive...

Il s'interrompit quelques secondes et reprit :

— Faith, je vais te soigner, je vais t'aider à traverser cette épreuve. Sois forte. Je vais t'envoyer des pensées positives qui te donneront l'énergie de tenir jusqu'à lundi. Je t'aime.

Elle entendit ses mots, et une boule se forma dans sa gorge qui l'empêcha presque de répondre.

— Je t'aime aussi. J'aimerais tant te voir.

Elle caressa la tête de Raspoutine qui sentit sa détresse et se blottit contre ses jambes.

— Je peux annuler le théâtre.

— Non, vas-y, insista-t-elle tandis que des larmes coulaient sur ses joues. Je vais me débrouiller.

— Essaie de m'appeler demain, d'accord ?

— J'essaierai, mais ce ne sera pas facile.

— Quel est ton programme ?

— Ross veut que nous partions pour la journée avec Alec. Il s'est soudain remis à vouloir faire des trucs en famille. Sans doute pour se donner bonne conscience au cas où je mourrais.

— Faith, tu ne mourras pas. Tu m'as bien compris ?

— Oui.

— Surtout, n'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de moi. Tu me le promets ?

Perdue dans ses pensées, elle retournait vers la maison lorsqu'elle se rappela subitement qu'elle avait mis une pâte à cuire au four plus d'une heure plus tôt.

— Merde, merde, merde !

Elle courut aussi vite que possible, même si elle savait qu'il était beaucoup trop tard. Elle pensait préparer une tarte aux cerises glacées et à l'amande, dessert toujours très populaire.

Elle sortit du four un plat calciné. Même Raspoutine, pourtant enclin à engloutir tous ses désastres culinaires, préféra rester à distance et regarder cette chose avec méfiance.

Ross lui avait ordonné de ne pas prendre le volant, mais elle s'en moquait. Elle monta dans la Range Rover et se rendit chez Tesco. Sur le comptoir du rayon pâtisserie, il y avait deux tartes aux fraises qui feraient très bien l'affaire. Il lui suffirait de les abîmer un peu, et personne ne se rendrait compte de rien. Elle les mit toutes les deux

dans son panier.

Alors qu'elle arrivait devant la caisse, elle se ravisa, fit demi-tour et reposa les tartes sur le comptoir. Il lui restait suffisamment de temps pour préparer un dessert maison.

Elle retourna les mains vides à la voiture et tâcha de se convaincre que la peur de la réaction de Ross – s'il était venu à découvrir qu'elle avait acheté un dessert tout prêt – n'était pour rien dans sa décision. Après tout, elle avait aussi sa fierté et refusait d'en être réduite à servir une pâtisserie industrielle à ses invités.

En réalité, la vérité se trouvait quelque part entre les deux.

Chapitre 64

En hiver, les journées étaient courtes, les nuits longues. Les ténèbres dominaient. Spider préférait l'hiver à l'été. Il préférait le froid à la chaleur, la pluie au soleil, et surtout, le noir à la lumière.

Les ténèbres lui offraient la meilleure des couvertures pour travailler – c'était encore mieux lorsqu'il pleuvait. Et puis, il savait qu'il était plus beau dans le noir, enfin, dans l'ombre. Quand il n'était pas dans la lumière, il se trouvait même plutôt séduisant.

Pourtant, en ce chaud samedi après-midi de juin, sous un soleil impitoyable, il se sentait bien. Vêtu d'un tee-shirt en coton, d'un short en Lycra, d'un casque, d'un masque antipollution et de lunettes teintées, il pédalait tranquillement dans Ladbroke Grove. Son vélo était un engin de rêve : un modèle à suspensions Fisher tout neuf, avec un guidon Ritchey Pro-Lite, un cadre en fibre de carbone, une base en aluminium et un dérailleur Shimano. Il coûtait mille cinq cents livres dans le commerce, mais il ne l'avait payé que quatre-vingts à un gamin de sa connaissance qui faisait du recel pour une bande de junkies.

Dire qu'il s'en débarrasserait dans la soirée...

Il changea de vitesse pour s'attaquer à une montée pourtant modeste, mais, eh, il n'était pas pressé, et puis, de toute façon, il roulait trop vite. Il était là pour le boulot, pas pour faire du sport.

Allez, pépère, mon pote !

Il avait déjà parcouru plus de quinze kilomètres – il fallait rouler dans Londres à vélo pour avoir une idée du relief de la ville –, mais il transpirait à peine. Il passait deux heures par jour dans une salle de sport, soulevait des poids, travaillait son endurance. Au fil des ans, il avait transformé son corps chétif en physique de boxeur poids mouche.

Tout en pédalant, il observait les alentours, prenait des notes. Les caméras de surveillance étaient un phénomène relativement récent, et la législation ne permettait pas encore qu'elles soient cachées. Elles étaient vissées sur des murs élevés, d'où la vue était bonne, le plus souvent à des intersections pour donner le choix de la direction. Pour des raisons budgétaires, les bandes étaient effacées toutes les trente minutes si aucun incident n'avait été reporté.

Il tourna à droite dans Ladbroke Avenue. Jusque-là, il n'avait vu aucune caméra. Cela ne le surprit guère car le quartier était reculé, calme et peu fréquenté.

La Jeep Cherokee bleu marine était garée à la même place que la

veille, tout près du numéro trente-sept. Il y avait un peu moins de voitures que la dernière fois dans la rue – Spider supposa que certains résidents étaient partis en week-end. Il s'arrêta et leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement du docteur Oliver Cabot. Puis il se remit à pédaler, tourna deux fois à droite et longea l'allée qui courait derrière la rangée de maisons mitoyennes. Il roula lentement pour se laisser le temps de compter. Il s'arrêta juste en dessous de l'appartement, regarda autour de lui et leva la tête.

Cette allée ne lui plaisait pas. L'immeuble d'en face comportait trop de fenêtres. S'il essayait de monter de ce côté – par l'escalier de secours ou juste en escaladant le bâtiment –, il risquait d'être vu par un nombre incertain de personnes.

Un samedi soir, il y aurait beaucoup de va-et-vient jusque tard dans la nuit. Personne ne ferait attention à un homme qui entrerait par la porte principale, et ce quelle que soit l'heure. Voilà ce qu'il ferait. Sevroula finissait de travailler à 2 heures du matin. D'ici là, il aurait terminé lui aussi, et il aurait largement le temps d'aller la chercher à la sortie du *Stringfellow*.

La nuit dernière avait été formidable. La nuit à venir serait encore mieux, car il aurait l'esprit plus tranquille. Il ne la connaissait que depuis un mois, et pourtant, il était certain de vouloir l'épouser. Cela faisait six ans qu'il n'avait pas ressenti cela pour une fille. D'ailleurs, il lui avait fallu tout ce temps pour encaisser ce refus. Aujourd'hui était un nouveau départ.

Derrière son masque antipollution, son sourire était radieux.

Chapitre 65

À 19 h 55, Ross mit un CD des *Concertos brandebourgeois* de Bach. Il mettait toujours du Bach quand ses invités arrivaient ; la musique baroque, avait-il expliqué à Faith, stimulait le cerveau et mettait de bonne humeur.

Il portait sa veste de brocart rouge, une chemise au col ouvert, un foulard, un pantalon noir et des mocassins Gucci. Il y a quelque temps de cela, Faith le trouvait très élégant dans cette veste ; aujourd'hui, il lui faisait l'effet d'un frimeur arrogant. Elle était vêtue de sa petite robe noire Nicole Farhi – le choix de Ross. Elle portait également sa parure en perles et des escarpins Manolo Blahnik.

La serveuse qu'ils avaient embauchée pour la soirée s'était décommandée à la dernière minute, aussi Faith avait-elle dû persuader Mme Fogg de les aider. Elle se trouvait d'ailleurs dans la cuisine, où elle se plaignait d'avoir raté sa soirée bingo. La maîtresse de maison la laissa maugréer seule et rejoignit son mari dans le salon.

Raspoutine était couché dans le vestibule et attendait que la sonnette retentisse.

— Tiens, dit Ross en lui tendant un verre. Bois cela. Cela va te revigorer.

Elle prit la flûte de champagne bien fraîche, s'assit sur une chaise de manière à ne pas écraser les canapés regonflés pour l'occasion et but une gorgée. Ross s'approcha d'elle et fit tinter son verre contre le sien.

— Santé, chérie. Tu es magnifique, ce soir.

— Tu n'es pas mal non plus.

— Eh, essaie d'être un peu plus enthousiaste ! J'espère que tu ne vas pas accueillir nos invités en faisant cette tête.

— Je suis désolée, Ross. Je ne me sens pas très bien.

— On reçoit du beau monde, ce soir, alors tu as plutôt intérêt à te reprendre rapidement, la prévint-il. (Il fit les cent pas dans la pièce.) Bois un coup, tu te sentiras mieux.

Elle avala une autre gorgée. Sa nausée était de retour et elle avait le trac, comme chaque fois qu'ils invitaient des gens à dîner. Sauf que c'était pire que d'habitude. Elle avait des papillons dans l'estomac, ou plutôt d'énormes mites noires qui battaient de leurs grandes ailes et ne lui disaient rien de bon. Elle aurait voulu appeler Oliver rien que pour entendre sa voix.

Ross regarda par la fenêtre.

— Putain de lapins !

Elle en vit deux, qui broutaient la pelouse. Le ciel s'était couvert et un vent violent soufflait. Les roses perdaient leurs pétales. Raspoutine se mit à aboyer. Une Jaguar passa le portail avec deux minutes d'avance. Faith fit les gros yeux. Pourquoi diable arrivaient-ils si tôt ? Ignoraient-ils qu'arriver avec dix minutes de retard était plus poli ?

— Jules et Hilde, dit Ross.

Faith vida la moitié de son verre, le posa sur une table et alla ouvrir la porte.

— Faith, cela me fait plaisir de vous voir.

Yeux marron et sourire chaleureux. Yeux verts et mine boudeuse d'une personne qui semblait être venue sous la contrainte. Les yeux marron appartenaient à Jules Ritterman, qui se tenait sous le porche, vêtu d'un costume sombre. Les yeux verts et la frange blonde un peu datée appartenaient à sa femme scandinave, Hilde, qui mesurait trente centimètres de plus que lui et portait une robe couleur turquoise digne d'un sac. La mine sinistre, elle présenta à Faith la plus petite boîte de chocolat qu'elle avait jamais vue.

Faith mit de longues secondes à identifier ces yeux. Elle fixa la première paire, puis la seconde. Ils étaient là, devant elle, et puis, soudain, elle n'en était plus si certaine. Elle eut une bouffée de chaleur, comme si elle se tenait devant un four ouvert, avant d'être parcourue par un frisson, comme si on lui avait injecté de l'eau glacée sous l'épiderme.

Son cerveau ne répondait plus. Elle ne se rappelait plus leurs noms.

— Euh, bonjour... Vous avez fait bonne route ? Ross est là. Il vous attendait – enfin, nous vous attendions.

Mon Dieu ! une autre voiture remontait l'allée, une voiture blanche cette fois. Faith avait lu quelque part que les gens qui achetaient des voitures blanches avaient du mal à prendre des décisions.

Les yeux marron la regardaient d'une manière étrange. Les verts aussi. Elle n'était pas sûre de ce qu'on attendait d'elle à présent. Devait-elle les inviter à entrer ? Oui. Elle fit un pas de côté et se rendit compte que Ross était près d'elle. Il serra la main de Jules, embrassa l'iceberg nordique. Faith hérita de la minuscule boîte de chocolats Godiva.

— Mes préférés !

Pas de sourire.

— Je peux prendre votre manteau ?

— Eh bien, je n'en porte pas, ce soir, répondit Hilde.

Faith examina sa robe. *Merde ! j'étais persuadée qu'elle portait un manteau.*

— Non, bien sûr. Jules, je peux prendre le vôtre ?

Encore ce satané sourire condescendant.

— Je n'en porte pas non plus, Faith.

Et puis ces yeux. Ils avaient quelque chose de bizarre.

Ils la regardaient. Avec pitié ? Était-ce de la pitié ?

Je ne veux pas craquer. Mon Dieu ! je vous en prie, faites que je ne craque pas.

Les deux paires d'yeux glissèrent sur elle. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et découvrit que Mme Fogg s'était matérialisée dans le vestibule ; elle était vêtue d'un chemisier blanc impeccable et d'une jupe noire, et tenait un plateau avec des flûtes de champagne.

Des pneus écrasèrent le gravier devant la maison. La voiture blanche. Un véhicule à l'allure modeste. Un homme et une femme à l'air également modeste en sortirent. Ils avaient les cheveux aussi gris l'un que l'autre et presque la même coiffure. Sur l'homme, le résultat était acceptable, le faisait ressembler à un maître d'école un peu terne. La femme, elle, était ridicule. Ils avançaient vers la porte d'entrée avec la détermination d'un montagnard attaquant un nouveau col.

— Son honneur Ralph Blakeham, annonça Ross.

Le juge, comprit Faith.

— Mon épouse Molly, dit celui-ci.

Molly offrit à Faith un pot de gelée de coing maison. La maîtresse de maison eut à peine le temps de lire l'étiquette avant que le pot lui échappe et éclate sur les carreaux de l'entrée avec la violence d'un obus de mortier.

Tandis que Mme Fogg nettoyait ce désastre et que Faith tenait Raspoutine par le collier pour l'empêcher d'aller se couper les pattes sur des dizaines de milliers d'échardes, le reste des invités arriva d'un seul coup.

Faith s'assit dans la cuisine pour nettoyer ses chaussures maculées de morceaux de coing et de verre.

— Madame Ransome, je me sens vraiment humiliée, se plaignit Mme Fogg en vidant le contenu de sa pelle dans la poubelle.

Le visage de la femme de ménage se brouilla.

— Je ne suis pas obligée de faire ce travail, vous savez. J'ai fait des études.

Faith était collée au plafond et contemplait la pièce d'en haut. Elle se voyait, assise à la table, sa chaussure dans la main.

— Avec mon bagage, je pourrais..., continuait la femme de ménage.

— Aidez-moi. S'il vous plaît, aidez-moi. J'ai une nouvelle...

De là-haut, elle vit Ross arriver en trombe dans la cuisine.

— Qu'est-ce que vous foutez là, toutes les deux ? On n'a plus rien à boire.

Faith baissa les yeux sur lui. L'instant d'après, elle dut les lever. Il la prenait par le bras, la forçait à se lever.

— Allez, viens avec moi. Ressaisis-toi. Tu es quand même la maîtresse de maison, bordel ! Où sont les bouteilles ?

— Dans le couloir, répondit Mme Fogg.

Ross lui remit sa chaussure, la prit par la main et l'entraîna dans son sillage. Elle le suivit en piétinant et lutta pour rester debout. Les murs du couloir se rapprochèrent dangereusement, avant de s'écarter, de s'éloigner à l'infini. L'armure était secouée comme un buisson dans le vent.

Soudain, elle se retrouva dans une mer de visages, un brouhaha de voix. Des yeux partout ; un labyrinthe d'yeux. En dessous, des lèvres, des bouches qui la saluaient.

— Michael Tennent et son épouse Amanda. Je vous présente Faith.

Elle les contemplait depuis le plafond du salon, tandis que la musique de Bach résonnait dans ses oreilles. Elle les entendit dire combien ils étaient heureux de la rencontrer, et elle savait qu'elle était supposée répondre, se montrer polie, spirituelle, charmante, comme toute maîtresse de maison digne de ce nom, mais elle ne parvenait pas à trouver les mots car elle se mourait.

Elle glissait hors de son corps, vers la mort, devant tous ces gens, et personne ne se rendait compte de rien. Elle bafouilla les seuls mots qui lui vinrent à l'esprit :

— Je vous en prie, aidez-moi, je vais mourir.

Elle se détourna de leurs visages étonnés, et se retrouva face à d'autres visages étonnés. Elle recula et bouscula un homme maigre, à la silhouette d'adolescent et aux cheveux prématurément blancs. Le préfet.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle avant de se retourner vers une femme – sans doute son épouse. Je suis vraiment navrée, je meurs et personne ne le voit. S'il vous plaît, aidez-moi, je vous en prie, j'ai besoin que vous m'aidiez à rester dans mon corps. Pitié, ne me laissez pas partir.

Elle pivota sur ses talons et plongea le regard dans celui, brouillé, d'un homme grand à la calvitie naissante vêtu d'un costume en velours côtelé. Elle l'avait déjà rencontré quelque part, mais elle ne se rappelait plus son nom. Un psy, se souvint-elle, mais c'était tout. Lui comprendrait ce qui lui arrivait.

— Ils ne réalisent pas que je suis en train de mourir, lui chuchota-t-elle, terrifiée. (Elle l'attrapa par le bras.) Les esprits essaient de m'arracher à mon corps. Retenez-moi, je vous en supplie. Ross ne veut pas me croire. S'il vous plaît, protégez-moi.

Ross apparut à ses côtés et l'entoura de ses bras, protecteur,

aimant.

— Mon amour, tout va bien, je suis avec toi. Tu as juste une nouvelle crise. Je vais t'accompagner à l'étage et tu pourras t'allonger un peu. Je vais te donner quelque chose pour t'aider à te détendre.

— Paranoïaque, dit une voix d'homme.

— Psychotique, ajouta une autre.

— J'ai bien peur que ce soit un de ses symptômes, expliqua Jules Ritterman.

— Je vais en chercher dans la voiture, décida une autre voix.

Son corps était quelque part devant ou peut-être derrière elle. Prise de panique, elle le chercha dans toutes les directions.

— Mon corps ! Où est mon corps ?

Une piqûre dans le bras, comme une morsure d'insecte.

Quelques instants plus tard, elle était de retour dans son corps, couchée dans son lit. Des visages inquiets la regardaient : Ross, Jules Ritterman, Michael Tennent. Elle leur sourit avec soulagement.

Puis elle ferma les yeux. Elle traversa son matelas et tomba dans un océan de sommeil, chaud et bleu.

Chapitre 66

La lune était presque pleine et la luminosité plus importante qu'il ne l'aurait souhaité, mais ce que Spider craignait par-dessus tout, tandis qu'il descendait de son vélo, c'était justement de se le faire voler. À Londres, n'importe quelle bicyclette était menacée, alors ce Fischer dernier cri... Ce vélo n'était certes pas vraiment à lui, mais ce détail ne l'effleura pas.

Le fait que l'homo sapiens ait survécu pendant quatre cent mille ans s'expliquait en grande partie par le fait que la conscience de la plupart des individus était réglée sur la même fréquence. Les autres adoptaient un système de valeurs différent. Ainsi, Spider était-il capable de faire certaines choses sans que cela l'affecte aucunement.

Spider, l'enfant rejeté, se consolait souvent en torturant des insectes et autres animaux. Aucun cafard ne s'était jamais moqué de son bec-de-lièvre. Aucune grenouille ou chien ne l'avait considéré en ricanant. Pourtant, Spider se montrait sans pitié avec eux et les torturait à mort. Une mort lente pour les scarabées et les araignées, grillés vivants sur la plaque du four. Une mort soudaine et violente pour les grenouilles : il les attachait à des feux d'artifice qui, soit les faisaient éclater en mille morceaux, soit les grillaient en tourbillonnant, soit les projetaient à des dizaines de mètres dans le ciel, d'où elles retombaient en brûlant lentement avec les bâtons des fusées. Une mort invisible pour les chiens : des morceaux de lames de rasoirs mélangés à de la viande de poulet fonctionnaient à merveille.

Si on lui avait demandé pourquoi il accomplissait ces choses ignobles, il n'aurait pas su répondre ; néanmoins, n'importe quel psychiatre aurait pu lui apprendre qu'il était un psychopathe ordinaire. Spider n'avait jamais vu de psy, sauf dans les films, et en particulier dans *Le Silence des agneaux*.

Vêtu d'un survêtement léger, un sac dans le dos et des mitaines de cycliste aux mains, Spider pédalait dans le calme et les ténèbres de Ladbroke Avenue. Avec son casque et son masque antipollution, il avait l'air d'un type un peu bizarre de retour d'une sortie tout aussi bizarre.

La rue était déserte. Il fut soulagé de constater que la Jeep Cherokee était toujours là, garée à la même place que dans l'après-midi, sous un lampadaire. Dans la lueur de sodium, il voyait qu'une patine de poussière s'était accumulée sur le véhicule – apparemment, il n'avait pas bougé depuis hier. Lentement, il leva les yeux vers la fenêtre du docteur Cabot. La lumière était éteinte. Parfait.

Au bout de la rue, il prit à gauche, s'engagea entre deux immeubles, dépassa une rangée de boxes et entra dans un garage à vélos inoccupé où personne ne pouvait le voir.

Il descendit de sa bicyclette et ouvrit son sac à dos. Le Heckler & Koch P9 était massif et le silencieux ajoutait encore à son poids. Il avait également une photocopie du plan de l'appartement du docteur Oliver Cabot obtenue au Bureau de l'urbanisme, une photo du médecin téléchargée sur Internet, une lampe torche, un trousseau de crochets à serrures, un coupe-boulon, un coupe-verre et une puissante ventouse pour fracturer les fenêtres, un Taser SP 300C Big Kahuna, deux batteries de neuf volts au cadmium rangées dans sa ceinture de combat en cuir, un couteau suisse et une boîte d'allumettes vide.

Il se servait du couteau pour prélever des souvenirs sur ses victimes. Petit à petit, il s'était créé un véritable musée des horreurs dans un tiroir de sa coiffeuse – des boîtes d'allumettes étiquetées qui contenaient des mèches de cheveux, un ongle, un morceau de peau, de tissu de chemise. Rien de très important. Rien de compromettant, d'assez substantiel pour faire le lien entre ces meurtres et lui. Des bricoles, c'est tout.

Il tira sur les bandes Velcro de son sac et commença à se préparer. Il attacha sa ceinture et mit les piles dans le Taser qui ressemblait à une poignée et pesait aussi lourd que du plomb. Il l'alluma pour tester les batteries, et un arc bleu se forma à son extrémité avant de se propager sur la paroi en tôle ondulée du garage. Parfait. Il accrocha son support à sa ceinture, éteignit l'appareil et le fixa à sa taille. Après avoir vérifié deux fois que son cran de sûreté était bien enclenché, il fourra le Heckler & Koch dans la poche droite de son pantalon, spécialement renforcée pour l'accueillir, puis il rangea le silencieux dans sa poche gauche.

Il fixa la lampe torche, le couteau suisse et ses crochets à sa ceinture, rangea la boîte d'allumettes dans la poche de sa veste, referma son sac à dos, le mit sur ses épaules et regarda sa montre : minuit cinq. Il était prêt.

Il retourna dans Ladbroke Avenue. Il n'y avait personne en vue et juste quelques lumières allumées. Quelqu'un écoutait du rap à fort volume. Il dépassa la Jeep, une Audi, une camionnette, une vieille Porsche, puis descendit de vélo et le poussa jusqu'à l'entrée du numéro trente-sept, où il l'attacha avec soin à une balustrade.

La partie la plus dangereuse de sa mission venait maintenant : ces quelques mètres à parcourir à pied. Il monta les marches qui menaient à l'entrée et détacha les crochets de sa ceinture. Oncle Ronnie lui avait appris comment fonctionnaient les serrures lorsqu'il avait douze ans. Une fois qu'on avait compris le principe, on avait fait les neuf dixièmes du chemin ; il en allait de la serrurerie comme de la vie en

général. Le reste se résumait à de la technique.

La serrure du portail n'était vraiment pas extraordinaire : seulement cinq goupilles, vieille d'une bonne dizaine d'années – du matériel de base en somme. Un bon coup d'épaule, et elle aurait sans doute cédé, mais il ne voulait pas attirer l'attention. Il passa rapidement en revue ses crochets en tungstène : deux demi-diamants, un demi-rond, un rond, un diamant, un râteau, un serpent. Il choisit le serpent, l'inséra dans le chemin de clé, navigua au toucher, poussa, entra en contact avec la première goupille. Presque aussitôt, le serpent se glissa en dessous.

Je t'ai trouvée, espèce de petite salope !

Il appuya avec douceur et souleva la goupille. Puis il trouva la deuxième et la souleva sans problème. De loin, on aurait pu le prendre pour un locataire victime d'une clé récalcitrante, toutefois, la tension le faisait trembler et il manqua la troisième goupille, ce qui l'obligea à retirer son crochet et à recommencer. Il se reprit et vint facilement à bout des trois dernières goupilles. Il enfonça le serpent jusqu'à la garde et le tourna en exerçant une force croissante. Une goutte de sueur solitaire coula sur le côté de son front. Et ce satané rap qui continuait à l'agacer.

La serrure céda, la porte s'ouvrit. Des prospectus de livreurs de pizzas froufrouchèrent sur le sol. Les paillettes rouges du réflecteur d'un vélo appuyé contre le mur derrière une rangée de boîtes aux lettres transpercèrent les ténèbres. Une bande de lumière apparut sous une porte à gauche, et il entendit des voix et une bande-son étouffées – quelqu'un regardait un film à la télévision. À travers son masque, il sentit une odeur de curry.

Il referma la porte. La lumière de la rue s'infiltrait par un vasistas situé au-dessus de la porte, mais elle ne lui permettait pas d'y voir clair. Il alluma sa torche, traversa l'entrée en entreprit de monter l'escalier. Sur le premier palier, un giron craqua. Il ralentit et fit attention aux marches, car il ne voulait pas que les voisins puissent dire à la police à quelle heure ils avaient entendu quelqu'un entrer et sortir de l'immeuble.

La porte de l'appartement du docteur Cabot était fermée par une robuste serrure à mortaises. Un enfer à crocheter.

Il lui fallut quatre minutes d'intense concentration avant de parvenir à faire tourner le cylindre et à entrouvrir la porte. Il la poussa centimètre par centimètre, les sens en éveil, suant comme un porc, croisant les doigts pour qu'il n'y ait pas de chaîne de sécurité. Les ténèbres de l'appartement se déversaient sur lui comme un liquide sorti du réfrigérateur.

Quinze centimètres. Trente.

Pas de chaîne.

Pas de lumière rouge, donc pas de système d'alarme. Juste une lumière diffuse au loin et, au-dessus, des ombres mouvantes sur le mur. Il se figea, puis se détendit. Un putain d'aquarium.

Il fit un pas en avant et une silhouette jaillit des ténèbres dans sa direction. Il ravala sa peur, eut un mouvement de recul et agrippa son Taser. Il s'immobilisa.

Ha-ha ! très drôle.

C'était son reflet dans un miroir en pied.

Mauvais présage. Il avait haï les miroirs toute sa vie, avait fui leur reflet, car il détestait qu'on lui rappelle qu'il était et resterait toujours un monstre.

Il ferma la porte et se figea, à l'écoute. La lumière des lampadaires, de la lune et de l'aquarium lui suffisait à voir les contours du loft, à reconnaître la géographie de l'appartement dont il avait étudié et mémorisé les plans.

Il vissa le silencieux du Heckler & Koch et fourra le pistolet sous sa veste. Il agrippa son Taser, mit le doigt sur la détente, coinça la torche éteinte sous son aisselle et se dirigea vers la porte qui, à en croire son plan, conduisait au couloir qui desservait les chambres à coucher.

C'était bien un couloir. La première porte à droite, celle de la chambre du docteur, était entrouverte. Les rideaux n'étaient pas fermés, et il y avait assez de lumière à l'intérieur pour distinguer un lit fait d'une manière pas très rigoureuse et surtout inoccupé.

Merde !

Soudain, la luminosité du couloir augmenta. Spider mit une seconde à comprendre pourquoi : quelqu'un avait allumé la lumière dans le salon. Il entendit le cliquetis d'une porte, de clés qui s'entrechoquent. Des pas sur le parquet en chêne venant dans sa direction.

La police ?

Avait-il déclenché une alarme silencieuse ? Son regard chercha aussitôt la fenêtre et une route de sortie éventuelle. Saloperie, il s'était mal débrouillé ! Il avait une règle d'or : quand on pénètre dans un endroit par effraction, la première chose à faire est de chercher une issue secondaire.

Il s'agissait d'anciennes fenêtres à guillotine munies de serrures en laiton qui les empêchaient de se soulever de plus de quelques centimètres. *Merde !*

Il se cacha derrière la porte de la chambre. Quelqu'un arrivait vers lui en sifflotant *Raindrops keep falling on my head*.

Un flic ne sifflerait pas, mais aurait sur lui une radio qui ferait du bruit.

Spider posa sa torche par terre, serra son Taser et, avec sa main

droite, sortit son Heckler & Koch de son holster de fortune et défit le cran de sûreté. Les doigts sur la gâchette des deux armes, il se risqua à regarder vers le salon ; la vue était étroite mais dégagée.

Un homme vêtu d'une veste d'aviateur, d'un pantalon en velours et de mocassins y arpentait le parquet, un livret à la main. Il culminait à plus d'un mètre quatre-vingt et arborait une crinière de boucles grises.

Exactement comme sur la photo.

Spider saisit sa chance. Il traversa rapidement le couloir, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre dans l'appartement, s'avança dans le dos de sa victime et l'appela :

— Docteur Cabot ?

L'homme se retourna, stupéfait. Sans lui laisser le temps de réagir, Spider pressa le Taser contre son bras, appuya sur la gâchette et lui déversa trois cents volts dans les muscles.

Le Docteur Cabot sembla rapetisser à vue d'œil, devint tout mou, comme s'il n'avait plus de squelette. Le livret, un programme de théâtre, lui échappa. Les yeux roulant dans tous les sens, mus par une volonté propre, il fit un pas en arrière, un pas sur le côté, agrippa une colonne qui accueillait un buste en bronze, puis tomba à la renverse et heurta le sol avec un grognement.

Spider s'agenouilla à côté de lui. Un filet de sang coulait du coin de sa bouche – sans doute s'était-il mordu la langue, pensa Spider avec détachement tout en comparant ce visage équin avec la photo qu'il avait mémorisée.

Aucun doute possible : c'était bien son homme.

Les effets du Taser étaient temporaires : il chassait les réserves de sucre de tous les muscles du corps et court-circuitait le système neuromusculaire. S'il lui laissait le temps de se remettre, le docteur Cabot commencerait à se sentir mieux d'ici une petite minute.

Spider le traîna sur le sol, souleva ses épaules et le posa contre le coussin d'un canapé en cuir ; il ne voulait pas prendre le risque qu'on retrouve sa balle à l'étage en dessous.

Sa victime recouvrait petit à petit sa lucidité. Ses yeux gris essayaient de se fixer sur lui. Le docteur cabot parla d'une voix inarticulée :

— Eh ! qu'est-ce...

Spider pressa le canon de son pistolet contre le front de l'homme, cinq centimètres au-dessus de son nez, savoura la lueur de compréhension qui s'alluma dans les yeux gris de sa victime et, sans hésiter, appuya à fond sur la gâchette.

Le silencieux était bon ; il y eut une détonation sourde et étouffée, et son poignet absorba le recul de l'arme. Puis il entendit le bruit humide et écœurant de la cervelle et de la boîte crânienne du docteur

giclant sur le canapé. L'homme eut un soubresaut, et ses yeux cessèrent de bouger. Un liquide épais s'écoulait du rond parfait dessiné au centre de son front.

Dans la puanteur de cordite et l'odeur plus sucrée de chair brûlée, Spider essaya de retrouver la balle, mais il y avait trop de sang partout. Peut-être s'était-elle désintégrée dans la tête du docteur ou bien fichée dans les profondeurs du canapé. De toute façon, ce n'était pas essentiel.

Avec les ciseaux de son couteau suisse, il coupa une mèche de cheveux gris et la rangea dans sa boîte d'allumettes. Ensuite, il récupéra sa torche dans la chambre à coucher et s'en fut en refermant doucement la porte derrière lui. Son sang était saturé d'adrénaline, et il planait comme aucune cocaïne n'aurait pu le faire planer. Dans une petite minute, il pédalerait loin d'ici. Dans dix minutes, il serait dans sa voiture. Dans une heure, il récupérerait Sevroula.

Et alors...

Il descendit les marches à pas de loup et n'oublia pas de sauter par-dessus le giron bruyant du premier palier. Il volait littéralement. Il ne se rappelait pas avoir été plus silencieux de toute sa vie, il ne s'était jamais senti aussi bien.

Un bourdonnement lointain.

Puis un autre, plus fort, plus proche.

Puis un autre encore plus lointain que le premier. Un autre, et encore un autre. Au-dessus, en dessous. Encore au-dessus. À gauche et à droite. Des sonnettes.

Merde !

Tandis qu'il traversait le couloir, il entendit un bruit sourd et violent. Puis un autre. Boum... boum... boum...

Devant, des esquilles de bois jaillissaient de la porte d'entrée.

La porte de l'appartement du rez-de-chaussée s'ouvrit et un homme vêtu en tout et pour tout d'une serviette nouée autour de la taille apparut.

— Eh ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? cria-t-il.

À ce moment, la serrure et le montant de la porte de l'immeuble cédèrent. Un colosse chauve et tatoué habillé d'un jean et d'un tee-shirt fit irruption dans le vestibule.

La lumière s'alluma.

— *Toi !* s'exclama la brute en pointant un doigt accusateur sur Spider. Fumier ! Espèce d'assassin !

Le Taser éteint était fixé à sa ceinture. Spider fit un pas en arrière, voulut dégainer son pistolet, mais celui-ci s'accrocha au tissu de sa veste. Le colosse venait dans sa direction. On lui arracha son masque, on lui souffla une haleine chaude d'oignon frit au visage, on le frappa à l'estomac. Il heurta violemment le mur et s'écroula sur cette saleté

de bicyclette.

Acculé comme un rat, la main enfoncée dans sa veste, il agrippa son Heckler & Koch, donna un coup de pied dans le vélo, qui cogna le genou de son assaillant. L'homme hurla de douleur et tomba la tête la première sur la bicyclette.

Spider parvint enfin à sortir son pistolet et visa la brute, occupée à se relever. Il appuya sur la gâchette. Un trou rond aux contours parfaits apparut dans la joue de l'homme.

Soudain, le temps s'arrêta, comme s'il avait appuyé sur le bouton « pause » d'un magnétoscope. La brute le regardait en fronçant les sourcils, ressemblait à un adulte en train de gronder un vilain garnement. L'homme à la serviette le fixait avec des yeux ronds, la main sur la bouche. Il était sur le point de se réfugier chez lui.

Spider rappuya sur la gâchette ; la deuxième balle arracha la moitié du cou de la brute. Sa tête bascula en arrière et les muscles de son visage perdirent toute tonicité. Vision d'horreur, de chair et des tendons effilochés. Alors son sang gicla par à-coups, comme s'il passait par un tuyau d'arrosage obstrué, et la brute s'affaissa comme un sac glissant sur un toboggan.

Une odeur d'excréments, de cordite et de curry emplissait l'atmosphère. Spider se releva tant bien que mal.

L'homme nu cria :

— Non, je vous en prie ! S'il vous plaît, ne me tuez pas !

Il se retira dans son appartement et plaqua la porte.

Spider se rendit compte qu'il n'avait plus son masque.

Il a vu mon visage.

Le tueur se retourna vers la rue. *Putain, quel merdier !* On poussait des meubles par terre. Spider se jeta contre la porte de l'appartement, donna un grand coup de pied dans la serrure. L'homme criait à l'intérieur :

— S'il vous plaît, non, je ne dirai rien. Je ne vous ai pas vu !

Spider tira à deux reprises dans la serrure ; un trou de la taille d'un poing se forma dans la porte. Il chargea, l'entrebâilla de quelques centimètres. À l'intérieur, l'homme hurlait.

Une sirène retentit dans la rue.

Il regarda furtivement vers la porte ouverte de l'immeuble.

Tire-toi de là.

Il se retourna une dernière fois vers l'appartement du témoin et, à contrecœur, décida de fuir. Il descendit les marches quatre à quatre. La clé de son antivol était au fond de son putain de sac à dos.

Et les sirènes qui se rapprochaient...

Il trouva enfin la clé. Un haut-parleur crachota et il entendit une voix :

— Oui ? Qui est là ?

Les sirènes encore plus proches.

Cette saleté de clé lui échappa des mains.

Il essaya de la ramasser, mais ses gants ne lui facilitèrent pas la tâche. Il avait besoin de ce vélo, merde, il en avait vraiment besoin.

Une dernière tentative pour ramasser la clé. À présent, il voyait une lueur bleue ramper sur le métal et le verre des voitures garées au bout de la rue. *Laisse tomber ce putain de vélo !*

Il courut sans plus se soucier de son plan, le Taser accroché à la ceinture, la torche sous le bras, le Heckler & Koch à la main. Il cacha le pistolet sous son tee-shirt ; le silencieux était tellement chaud qu'il lui brûla la peau, mais il s'en rendit à peine compte. Il se contenta de courir droit devant, vers le silence, le parfum de verdure, le havre de paix et les ténèbres du parc.

Et son unique pensée était : *Quel merdier ! Quel putain de merdier ! Oh ! mon Dieu quel merdier !*

Chapitre 67

La sonnerie du téléphone s'immisça dans son rêve et, à la manière d'une pelle en métal, l'arracha à sa coquille de sommeil si confortable. La deuxième sonnerie fut plus violente, et la troisième encore pire, stridente et agressive. Elle essaya de se raccrocher à son rêve, à son sommeil, à cet autre monde bien plus agréable, mais il lui échappait, s'éloignait d'elle, l'abandonnait, seule et échouée sur la plage.

Le vent hurlait. Elle ouvrit les yeux, vit les rideaux se gonfler, tirer comme des voiles sur les tringles, avec force cliquetis de crochets. Des nuages noir bitume obscurcissaient le ciel, mais des nuages encore plus sombres s'accumulaient en elle. Un air froid et hostile lui fouettait le visage. Le téléphone sonna une quatrième fois et le lit bougea ; Ross roula sur le côté et attrapa le combiné. Alors, elle entendit sa voix :

— Hein ?

Elle resta immobile, heureuse que la sonnerie se soit arrêtée. Sa tête la faisait atrocement souffrir et elle se sentait trop nauséuse pour bouger. Pendant un bref moment, elle se dit : *Lundi. Je vais voir Oliver.*

Puis elle réalisa avec découragement que le dimanche n'était pas encore passé, qu'il lui faudrait encore traverser l'épreuve du dimanche.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui ça ? Oh ! d'accord, désolé, vous m'avez réveillé, la nuit a été courte... Oui.

D'après le radioréveil de sa table de chevet, il était 8 h 10. Il pleuvait à torrents. Elle avait la chair de poule. Quelque chose de sombre, d'indéfini lui picotait l'esprit. Un gouffre, un vide, un espace inoccupé, une séquence d'événements qui sonnait faux.

Ross s'assit au bord du lit, le téléphone sans fil collé à sa barbe naissante, les cheveux ébouriffés comme un gamin des rues. Il semblait contrarié.

— Quand est-ce arrivé ? Je veux dire, où cela – enfin, ont-ils commencé ?

Quelque chose avait été arraché à l'intérieur d'elle, un pan entier de mémoire. La veille, ils recevaient des gens à dîner, et à présent, elle était dans son lit et c'était le matin. Dimanche matin ?

— Mon Dieu ! Vous voulez que je vienne ? Je pourrais être là dans une heure et demie.

Elle avait l'esprit embrumé. Elle ferma les yeux, mais c'était encore pire. Elle avait l'impression que son cerveau tourbillonnait dans son crâne.

— J'ai bien l'impression que c'est une contamination croisée, continua Ross. Comment se fait-il que personne ne se soit rendu compte de rien hier ? Je vois. Vous êtes de garde toute la journée ?

Aux dernières nouvelles, elle accueillait ses invités. Le temps d'un clignement d'œil, et il était déjà 8 h 10, dimanche matin. Les invités étaient partis. Elle ne se rappelait pas leur avoir fait la conversation, ni leur avoir servi des boissons ou de la nourriture.

Ross sentait le cigare froid.

— Cela ne me plaît pas du tout... Non. Tenez-moi au courant. Quelles analyses êtes-vous en train d'effectuer ? (Il se leva et arpenta la chambre avec le téléphone sans fil.) D'accord... Donc vous n'en êtes pas sûr... les mêmes symptômes... Le laboratoire est fermé aujourd'hui, n'est-ce pas ? Vous n'aurez pas de confirmation avant demain. Non, non, c'est très important, vous avez bien fait d'appeler. Si la contamination croisée est avérée, vous imaginez les conséquences pour la clinique...

J'ai laissé tomber un pot de gelée de coing sous le porche et maintenant, je suis au lit.

— Personne d'autre n'est touché ? Vous feriez mieux de tester tout le monde ; on ne sait jamais, cela peut être la climatisation, l'eau, la nourriture, n'importe quoi.

Faith entendit le clic produit par le téléphone sur sa base.

— Merde ! il fallait que ce soit une de mes patientes, évidemment..., lâcha Ross.

Il alluma la télévision et s'enferma dans la salle de bains.

— D'après des témoins, disait le présentateur du journal, l'agresseur du docteur Cabot aurait tiré sur Barry Gatt car celui-ci aurait tenté de l'appréhender.

Pendant un instant, Faith se dit qu'elle avait mal entendu ou que son imagination lui jouait des tours. Le présentateur continua :

— Le docteur, que sa secrétaire a identifié ce matin, est venu s'installer en Angleterre il y a huit ans, après qu'une leucémie a emporté son fils. Adeptes des médecines alternatives, le docteur Cabot était connu pour ses positions controversées au sujet de l'industrie pharmaceutique. En 1990, il a fondé le Centre de médecine douce Cabot dans le nord de Londres.

Elle se redressa et s'assit dans le lit. L'écran de la télévision venait d'afficher une vue de l'entrée de l'immeuble où habitait Oliver. Le porche et les marches étaient bâchés, et des bandes déroulées par les forces de l'ordre maintenaient les curieux à distance. Il y avait plusieurs voitures de police et des camionnettes banalisées. Un homme vêtu d'une combinaison protectrice blanche émergea de l'une d'elles.

Non.

Une écluse s'ouvrit dans son estomac. C'était un mauvais rêve,

sans doute. Elle se vidait de son sang, et une eau glaciale se déversait dans ses artères.

S'il vous plaît, non. Pas Oliver. Non.

Maintenant, elle voyait un visage qu'elle reconnaissait – celui, doux, d'un bel homme d'une trentaine d'années. Mais où l'avait-elle vu ? Un texte apparut sous le personnage : *Docteur Christopher Forester. Hypnothérapeute.* Il paraissait affolé. À présent, elle se rappelait. Il avait parlé à Oliver dans le couloir de la clinique. Ils s'étaient enfermés dans son bureau pour espionner l'homme qui l'avait suivie.

— Oliver était un homme merveilleux, dit le docteur Forester d'une voix chevrotante. Je n'imagine même pas que quelqu'un ait pu vouloir sa mort. Oliver ne vivait que pour aider autrui, pour rendre le monde meilleur.

Faith était abasourdie. Une seule et même pensée passait en boucle dans sa tête : *S'il vous plaît, faites qu'il ne soit rien arrivé à Oliver.*

Le présentateur était de retour à l'écran.

— Le meurtrier portait une tenue de cycliste, un casque et un sac à dos. Si vous avez vu une personne correspondant à ce signallement dans les environs de Ladbroke Avenue entre 23 h 30 et 0 h 30, n'hésitez pas à prendre contact avec la police.

Un officier apparut à l'écran. Faith écouta attentivement et fit son possible pour se concentrer sur ce qu'il disait, mais ses mots virevoltaient dans la pièce, tourbillonnaient autour de sa tête. C'était un crime particulièrement sauvage, expliquait-il, mais il était trop tôt pour parler du mobile. Ils avaient une bonne description du visage du suspect et diffuseraient un portrait-robot très bientôt.

La scène changea. L'entrée familière de Stormont Palace à Belfast.

— Le Premier ministre Tony Blair arrive à Stormont en fin de matinée pour rencontrer David Trimble, le leader des Unionistes, afin de préserver les accords du Vendredi saint.

Avait-elle raté quelque chose ?

Sa nausée oubliée, elle descendit du lit en gémissant, attrapa la télécommande et alluma le télétexte pour voir les titres. Elle n'avait même pas remarqué qu'elle portait toujours sa robe noire de la veille.

« DEUX MORTS DANS UNE FUSILLADE À NOTTING HILL. » Page 105.

Ross sortit de la salle de bains, nu. Il passa un bras autour de ses épaules.

— Tu es réveillée, chérie. Comment te sens-tu ?

Elle entra le numéro de la page sans lui répondre.

— Je vais peut-être devoir aller à Londres, reprit-il. Une patiente que j'ai opérée la semaine dernière a développé une septicémie. La pire des patientes imaginables... Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il après un temps d'hésitation.

L'histoire défila à l'écran.

« La police enquête sur un double meurtre perpétré dans un immeuble de Notting Hill. Une des victimes est le célèbre médecin londonien Oliver Cabot. La fusillade a eu lieu peu après minuit. »

— Merde ! lâcha Ross.

Faith tomba dans ses bras.

— Non, ce n'est pas possible. Qui a pu faire une chose pareille, Ross ? Pourquoi ? Il ne peut pas être mort.

Ross l'assit sur le lit et prit sa tête dans ses mains. Elle sanglotait comme une hystérique.

— Qui a pu faire une chose pareille ?

Le téléphone sonna de nouveau. Ross répondit. À travers ses sanglots, elle l'entendit dire :

— Tommy ? Tu as entendu ? Lady Reynes-Raleigh – je n'arrive pas à y croire. Putain ! mais à quoi jouent-ils ? Comment cela a-t-il pu se produire ? Je pense pouvoir être là vers 10 h 30. D'accord, on verra à ce moment-là.

— Je ne veux pas mourir, Ross, pleurnicha-t-elle.

— Tu ne vas pas mourir, mon amour.

— Il ne peut pas être mort, Ross. Qui aurait pu vouloir le tuer ? Qui ?

Il la serra fort contre lui et embrassa ses joues mouillées de larmes.

— Écoute, mon amour, il faut que j'aille à Londres. Le directeur de la clinique a organisé une réunion de crise. Nous avons un problème grave. Je rentrerai aussi vite que possible.

— Ne pars pas, je t'en prie, ne me laisse pas.

— Il le faut, chérie.

Elle le prit par le cou et le serra, terrifiée.

— S'il te plaît, reste.

— Je vais te donner quelque chose pour te calmer.

Il la lâcha. Elle resta assise, molle, tandis que les mots du télétexte se brouillaient et qu'un homme à l'accent irlandais parlait de rendre les armes.

Ross revint avec un verre d'eau. Il lui mit une pilule dans la bouche ; lorsqu'elle l'eut avalée avec un peu d'eau, il lui en mit une seconde.

— Recouche-toi. Je vais préparer son petit déjeuner à Alec.

— S'il te plaît, reste avec moi, Ross.

— Je vais demander à Mme Appleby de venir s'occuper d'Alec.

Mme Appleby était une veuve qui habitait dans la maison d'à côté et qui était toujours heureuse de garder des enfants.

Elle se sentit soulevée et se retrouva bientôt allongée sur le dos. À la télévision, l'homme à l'accent irlandais parlait toujours.

Au rez-de-chaussée, Raspoutine aboyait.
Bientôt, tout ne fut plus que silence.

Chapitre 68

— Maman ?

Faith se réveilla en sursaut. Alec se tenait au-dessus d'elle. Il était vêtu d'un sweat-shirt noir orné de volutes vertes lumineuses et tenait un sumotori en plastique auquel il manquait un bras.

— Maman, quand est-ce que tu m'emmènes à Legoland ?

Les rideaux étaient ouverts. Il pleuvait tellement dru que les fenêtres paraissaient couvertes de givre. Un tas d'idées noires lui encombraient l'esprit.

— Legoland ?

— Tu m'avais dit qu'on irait à Legoland aujourd'hui. Tu m'avais promis.

Elle se tourna vers son réveil : 12 h 25.

L'information eut du mal à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau. Ce n'était pas possible – elle avait dormi toute la matinée.

— Tu te rappelles ?

Tout lui revint à la mémoire. *Oh ! mon Dieu.*

Oliver.

Mort.

Désespérée, à la dérive, elle regarda fixement son fils. Elle avait besoin de passer quelques minutes toute seule, de réfléchir.

Alec était proche des larmes.

— Tu m'avais promis...

Elle le regarda d'un air désolé, toute tremblante.

— Tu as pris ton petit déjeuner, mon chéri ?

— Il y a très longtemps. C'est papa qui me l'a préparé. Il a fait brûler ma tartine, et l'œuf était trop cuit. Et puis Raspoutine a vomi dans l'entrée.

— Génial.

— Mme Appleby a tout nettoyé.

— Papa a dit quand il rentrerait ?

— Il a dit que tu ne te sentais pas bien. Tu vas aller mieux ?

Elle prit sa petite main et la serra.

— Bien sûr. Je vais aller mieux parce que je t'aime.

Il s'assit sur le lit, pensif.

— Tu vas m'emmener à Legoland, alors ?

Malgré elle, elle sourit. Elle se rendit compte à quel point elle aimait son fils. Elle se devait de se battre pour lui. Quoi qu'il arrive, elle s'assurerait que son enfant vulnérable grandisse normalement et soit heureux. Peut-être sa mère pourrait-elle s'occuper de lui

lorsqu'elle ne serait plus là ?

— Tu iras mieux dans combien de temps, maman ?

Elle sourit de nouveau. Elle adorait la manière dont il s'exprimait parfois.

— Dans exactement quinze minutes.

— J'ai faim, et Mme Appleby dit qu'elle doit rentrer chez elle.

— Je vais te préparer quelque chose, d'accord ?

— Quoi ?

— Une surprise.

— D'accord.

Le visage illuminé de joie, il sauta du lit et déta la.

Faith se leva, mit en route la télévision et alluma le télétexte. Les dépêches s'affichèrent aussitôt.

« DEUX MORTS DANS UNE FUSILLADE À NOTTING HILL. »

Elle sélectionna la bonne page pour avoir davantage de détails, mais très peu d'informations avaient été ajoutées. Le téléphone sonna ; elle répondit. Ross l'appelait pour lui dire qu'il serait coïncé à l'hôpital Harley-Devonshire pendant quelque temps encore. S'il parvenait à se libérer, il les rejoindrait à Legoland. Il ne dit pas un mot sur Oliver.

Tu es content, pas vrai, espèce de fumier ? pensa-t-elle en raccrochant. Elle se retourna vers l'écran et une pensée délirante se forma dans son esprit : Ross était-il en train de la manipuler comme il savait si bien le faire ? Avait-il envoyé de fausses informations à la télévision dans l'unique intention de la torturer ?

Pendant quelques instants, elle se raccrocha à cet espoir ténu. Puis elle se rappela le journal de ce matin, cette vue de l'immeuble d'Oliver, la bâche, le périmètre sécurisé par la police. Elle s'affala sur le lit, la tête dans les mains, le visage noyé de larmes, et essaya d'accepter qu'Oliver était mort et qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Elle se doucha tant bien que mal, s'habilla, donna de l'argent à une Mme Appleby qui ne voulait pourtant pas être payée, attrapa Alec et sa GameBoy et l'installa à l'arrière de la Range Rover. Elle démarra, enclencha les essuie-glaces, déplia une carte sur ses genoux et chercha Legoland.

— J'ai envie de faire pipi. Tout de suite.

Elle passa la première et appuya à fond sur l'accélérateur. Les pneus mordirent dans le gravier.

— Eh bien, tu vas attendre !

— Tu ne m'as rien fait à manger, et j'ai très, très faim.

— Moi, je n'ai pas pris mon petit déjeuner, alors nous avons très faim tous les deux.

Elle regarda par-dessus le capot et engagea la grosse voiture dans

l'allée étroite.

Derrière elle, elle entendit des bip... bip... tut ! aigus et nasillards, et vit dans le rétroviseur le visage concentré d'Alec qui jouait au jeu Pokémon qu'ils lui avaient acheté en Thaïlande.

— Tu as dit que ce serait une surprise. Tu m'as promis que ce serait une bonne surprise, maman.

Elle arriva au bout de l'allée et s'engagea sur la route principale. Il y avait une pellicule de graisse sur le pare-brise, et elle voyait à peine la chaussée. Elle ravalait la boule qu'elle avait dans la gorge et rétorqua :

— J'ai bien peur que tu sois obligé d'attendre un peu ton déjeuner. C'est une mauvaise surprise, mais moi aussi j'ai eu une mauvaise surprise ce matin, donc nous passons tous les deux un sale dimanche.

— Pourquoi est-ce que papa n'est pas venu avec nous ?

— Parce qu'il a eu une mauvaise surprise, lui aussi. Allez, maintenant, joue à ton jeu.

Après avoir roulé pendant près d'une heure, elle aperçut l'enseigne d'un restaurant *Happy Eater* et gara la Range Rover dans le parking. L'établissement était bondé et empestait la friture. Une serveuse les accueillit et leur donna la carte. Alec l'étudia en plissant le front et choisit un double burger, des frites et une tranche d'ananas. Faith savait que c'était beaucoup trop pour lui mais ne discuta pas et se commanda un café. Elle n'avait rien avalé depuis le déjeuner de la veille mais n'avait aucun appétit.

Alec continua à jouer à sa console. À leur droite, un jeune couple – ils étaient penchés l'un vers l'autre et se tenaient la main, amoureux. À gauche, un homme lisait le *Sunday Express*. À la une, rien au sujet de la fusillade – les événements s'étaient produits trop tard pour l'édition du matin.

Le visage d'Oliver emplissait son esprit. Elle essaya de se l'imaginer dans son appartement... Quelqu'un fait irruption avec une arme. Un cambrioleur ? Oliver essaie-t-il de l'appréhender ? *Quelle épave humaine a osé te tuer, Oliver ? Un camé désespéré de trouver de quoi payer sa prochaine dose ? Un type prêt à tuer l'être le plus innocent, le plus pur que la terre ait jamais porté ?*

— Pourquoi tu pleures, maman ?

Elle plongea son regard dans les yeux ronds et inquiets de son fils et craqua. Elle se leva, demanda à la serveuse de garder un œil sur Alec, alla aux toilettes, s'enferma dans une cabine, s'assit sur la cuvette et pleura dans ses mains.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle soit calmée et capable de retourner à sa place. Le plat d'Alec était déjà arrivé. Le petit garçon était assis derrière son assiette, une bouteille de ketchup à la main, le

contenu de cette dernière répandu sur la table, sur son visage, sur sa chemise et ses mains.

— Le bouchon a sauté, maman. C'est pas ma faute. Tu pleures parce que papa n'est pas venu avec nous ? demanda-t-il tandis qu'elle le nettoyait.

— Je vais bien, répondit-elle avec un sourire pincé. Je suis un peu triste, aujourd'hui, c'est tout.

— Tu as dit que tu appellerais papa pour qu'il nous rejoigne ici.

— Je vais lui téléphoner.

Elle se rendit compte qu'elle avait oublié de prendre son téléphone portable officiel. La belle affaire. Cela n'avait plus aucune importance. Elle fouilla dans son sac à main, sortit son autre téléphone et l'alluma. Elle n'eut pas le temps de composer un numéro car l'appareil bipa ; elle avait reçu un message. Elle colla l'écouteur contre son oreille.

« Faith, salut, c'est Oliver. Rappelle-moi aussi vite que possible. »

Elle écouta et lutta pour refréner ses émotions. Le message devait dater de la veille, lorsqu'il était toujours en vie. Elle le réécouta. Il semblait abattu. Savait-il qu'il était menacé, que quelqu'un lui voulait du mal ?

L'avait-il appelée pour la mettre en garde ?

Pourquoi n'ai-je pas vérifié mes messages hier ?

La tête lui tournait. Elle se leva et dit :

— Je reviens dans une minute, chéri. Mange ton burger.

Elle sortit sous le porche et, le visage fouetté par le vent et la pluie, réécouta le message une troisième fois. À peine celui-ci terminé, le téléphone sonna. Stupéfaite, elle répondit à l'appel.

— Allô ?

— Faith ?

C'était Oliver.

Pendant un instant, elle se dit qu'il s'agissait d'un nouveau message. Alors, elle entendit de nouveau sa voix :

— Faith, tu peux me parler ?

— Oliver ? demanda-t-elle d'une voix tremblotante.

— Harvey a été assassiné. Mon frère. Mon Dieu, Faith, c'est terrible. Je... je n'arrive pas à y croire.

— Tu es vivant ? articula-t-elle tant bien que mal.

— Je suis vivant.

— Mais, à la télévision...

— Harvey, répéta-t-il en pleurant. Oh ! mon Dieu, Faith, un monstre a assassiné mon frère.

— Ils ont dit que c'était toi.

— Je suis vraiment content que tu sois là ; j'avais tellement besoin de te parler, d'entendre ta voix. Je dois y aller... La police...

Oh ! mon Dieu. Je peux te rappeler plus tard ?

— Oui.

Il ajouta quelque chose qu'elle n'entendit pas et raccrocha.

Elle resta là sans bouger, appuyée contre la vitre embuée, à regarder son fils manger. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû ressentir cette émotion, car un homme était mort – deux hommes, en fait, dont le frère de l'homme qu'elle aimait. Elle se rappelait bien Harvey ; c'était un type bien, très gentil. C'était mal, mais elle était heureuse.

Chapitre 69

Dehors, deux étages en dessous, un convoi de marchandises roulait en direction des docks dans un fracas métallique. On aurait dit un énorme échafaudage en train de s'écrouler.

Vêtu d'un tee-shirt froissé et d'un caleçon, allongé sur un lit trop dur dans son modeste appartement aux murs nus, Spider n'avait pas dormi. Une lumière grise filtrait à travers les fenêtres sales et dépourvues de rideaux. Au pied du lit, la télévision était restée allumée toute la nuit, le son baissé au maximum. Une odeur de graisse rance émanait d'une assiette posée par terre. À côté de celle-ci trônait une canette de coca sur laquelle avait été écrasée une Marlboro Light.

Lundi matin. Il avait la tête dans le cul. Sevroula refusait de lui parler. Il lui avait posé un lapin samedi soir, et aucune des excuses qu'il avait trouvées n'avait réussi à la calmer. En plus, Spider avait vu son portrait-robot à la télévision. Au moins une douzaine de fois ce matin. Sur ITV, sur BBC 1, sur Sky, dans les informations de toutes les chaînes.

Un portrait-robot pour le moins ressemblant.

Il était au comble du désespoir, car il pouvait faire une croix sur son mariage avec Sevroula et sur la Subaru Impreza verte. Avec un peu de chance, l'autre connard de concessionnaire lui rendrait son acompte.

Son téléphone sonnait. Il décrocha en espérant entendre la voix de sa danseuse.

— Espèce de bouffon, lâcha une voix d'homme. Putain, mais quel con ! Tu as lu les journaux, ce matin ?

— Non, répondit Spider d'un ton faible et geignard.

— Apparemment, tu es à la une de trois d'entre eux.

— Oncle Ronnie, ce n'est pas très prudent de m'appeler chez moi.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Si tu avais une once de cerveau fonctionnel dans ton crâne de piaf, tu ne serais pas chez toi, mais planqué dans une putain de grotte sur une autre planète. Pendant que tu y étais, tu aurais pu leur laisser ta carte de visite. Tu aurais facilité la tâche de la police.

— Le portrait-robot ne me ressemble pas tant que cela, se défendit Spider.

— Non ? En tout cas, il ressemble à un parfait trou du cul. Les flics ne vont pas mettre bien longtemps à le comparer à leur liste de trous du cul. Surtout qu'il y a une récompense de cinquante mille livres à la clé. C'est quoi ce putain de bruit ?

Spider s'assit sur le bord de son lit. En contrebas, le convoi de marchandises continuait à défiler.

— C'est un train... Eh, vous avez parlé d'une récompense ? Je n'ai rien vu à ce sujet.

— Normal, mais j'ai d'autres sources que les tiennes. Le frangin d'une de tes victimes, le docteur Cabot, s'est mis d'accord avec les poulets hier – l'info circule déjà dans le milieu des receleurs de flingues.

— Pourquoi est-ce que je n'en ai pas entendu parler, alors ?

— Parce qu'ils ne voulaient pas t'inquiéter, Spider. Ils se sont dit que tu serais déjà assez inquiet comme cela.

Spider tremblait. Cinquante mille livres, c'était beaucoup d'argent. Assez pour tenter le type qui lui avait vendu le matos ?

Ce connard ne tournera pas le dos à une occasion pareille.

Merde, il ne s'était toujours pas débarrassé du Heckler & Koch. Il n'avait pas voulu l'abandonner au hasard durant sa fuite car il préférait s'éloigner le plus possible de Ladbroke Avenue. De l'autre côté du parc, il avait volé un vélo, puis il avait roulé sans s'arrêter pendant des kilomètres et des kilomètres. Il n'avait pas osé retourner à sa voiture garée à seulement un kilomètre et demi de l'appartement de Cabot ; la police avait peut-être sécurisé tout le quartier. Il était donc rentré chez lui et n'était sorti que la nuit dernière, vers 23 heures, pour s'acheter quelque chose à manger.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il avait un frère, se plaignit Spider.

— Je ne t'ai pas dit non plus qu'il avait une mère et un père.

— Je peux toujours terminer le boulot, reprit Spider en repensant à la Subaru. Donnez-moi juste...

— Dans tes rêves. Suis mon conseil, petit : casse-toi, disparaïs.

Il raccrocha.

Le train finit de défiler. Dans le silence soudain, les murs semblèrent se refermer sur lui, la pièce rapetissa et il eut l'impression de n'être plus chez lui mais dans une cellule.

Pas le temps de se laver ni de se raser. Il s'habilla rapidement, trébucha sur ses vêtements sales, s'efforça de réfléchir à ce dont il aurait besoin, aux endroits où il pourrait aller.

Chez Sevroula ?

Et si elle refusait ?

Il fourra le Heckler & Koch dans la poche de son pantalon. Cette putain de starlette turque allait comprendre qu'avec Spider, le *non* n'était pas une option envisageable.

Chapitre 70

Au milieu d'une consultation, l'intercom de Ross sonna. Il décrocha le combiné, s'excusa auprès de sa patiente d'un haussement d'épaules et répondit :

— Oui ?

— Monsieur Caven attend dans la réception.

— Dites-lui de prendre rendez-vous comme tout le monde.

— Il affirme que c'est très urgent.

— Comme tous mes rendez-vous.

— Il semble agité.

Quelque chose dans la voix de sa secrétaire le fit changer d'avis.

— Bien, j'accepte de le voir deux minutes quand j'aurai terminé avec Mme Levine.

Lorsque sa patiente fut partie, le détective entra avec son ordinateur portable dans une main et une grande enveloppe en papier kraft dans l'autre. Il était pâle comme s'il n'avait pas dormi et empestait la cigarette. Ross ferma la porte et ne lui offrit pas de s'asseoir.

— J'espère que vous avez une bonne raison de me déranger, parce que j'ai une matinée de folie.

Caven lui tendit l'enveloppe brune et le fixa avec un regard grave, accusateur. Apparemment, il y avait un genre de boîte en plastique à l'intérieur.

— Quand vous m'avez engagé, monsieur Ransome, commença le détective avec son accent irlandais, vous m'avez demandé des photos. Je crois que vous devriez jeter un coup d'œil à ceci.

Ross sortit la boîte qui contenait une cassette vidéo.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, alors qu'il connaissait la réponse à sa question.

— Vous avez un lecteur ?

Ross regarda sa montre, ouvrit un placard qui dissimulait une télévision et un magnétoscope et introduisit la cassette dans le lecteur. Ils restèrent debout et regardèrent en silence.

L'enregistrement était en noir et blanc, et la qualité de l'image très moyenne, quoique suffisante. On y voyait une vue déformée et arrondie d'un grand appartement apparemment plongé dans l'obscurité. Soudain, les lumières s'allumèrent ; l'objectif s'adapta au changement de luminosité, et Ross y vit plus clair. Un homme qui ressemblait au docteur Oliver Cabot entra par la porte principale.

Tandis qu'il traversait le salon, apparut derrière lui un

personnage – homme de petite taille ou femme – affublé d'un masque antipollution, d'un casque de cycliste et d'un sac à dos, et armé d'un pistolet équipé d'un silencieux ainsi que d'un objet noir non identifiable.

Comme s'il avait entendu son nom, l'homme qui ressemblait à Oliver Cabot se retourna. L'autre personnage bondit et lui colla l'objet noir contre le bras. Cabot tituba en arrière et s'écroula par terre.

Ross et Caven regardèrent sans rien dire comme l'intrus traînait un Cabot inconscient sur une courte distance, le posait contre le canapé et lui tirait une balle dans la tête. Le tueur retourna d'où il était venu, réapparut avec une lampe torche et se précipita vers la sortie.

Blanc comme un linge, Ross se tourna vers Caven.

— Vous pouvez stopper le lecteur, dit le détective. L'enregistrement s'arrête là.

Tout tremblant, Ross passa derrière son bureau et appela sa secrétaire :

— Lucinda, faites attendre mes patients pendant quelques minutes, s'il vous plaît. Tenez bon.

Il s'affala dans son fauteuil. Il se sentait vide.

Caven éjecta la cassette, la rangea dans sa boîte et remit celle-ci dans l'enveloppe en papier kraft.

Le chirurgien dut prendre sur lui pour se retenir de hurler : *« J'avais prévenu ce connard de Ronnie Milward que l'appartement était équipé d'un système de vidéosurveillance. Putain, je l'avais prévenu ! »*

Il se contenta de regarder droit devant lui en silence, de ne pas croiser le regard de ce détective, de ce petit Irlandais arrogant ; pas question de lui donner la moindre chance de déchiffrer son langage corporel.

Hugh Caven s'assit sur le canapé et posa l'enveloppe sur un coussin à côté de lui. Après un long moment, il prit la parole :

— Monsieur Ransome, vous avez entendu parler du rasoir d'Occam ?

— Non, pourquoi ? Cela a un rapport avec mon métier de chirurgien ?

— Guillaume d'Occam était un philosophe du XIV^e siècle. Il pensait que la science devait être fondée sur des vérités évidentes. Comme Aristote, il était adepte de la simplicité et partait du principe qu'il ne fallait pas compliquer les problèmes sans raison. C'est ce qu'on appelle le « rasoir d'Occam ». Selon Occam, une énigme scientifique doit toujours être exposée de la manière la plus simple possible. Il en découle que l'explication la plus évidente est souvent la plus satisfaisante.

— Vous pouvez me redire la même chose, mais dans une langue

que je suis capable de comprendre ?

— Certainement. L'explication la plus simple est presque toujours la bonne.

— Quel rapport avec ce que vous venez de me montrer ?

Caven croisa les doigts et jeta un regard circulaire sur la pièce, comme pour s'assurer qu'il n'était pas espionné.

— Les assassinats sont rarement gratuits. Quatre-vingt-dix pour cent des meurtres sont commis par un membre de la famille. Dans les dix pour cent qui restent, il y a les cambriolages qui tournent mal, mais nous avons vu que ce n'est pas le cas ici. Un cambrioleur n'aurait pas eu besoin d'exécuter sa victime, puisqu'elle était déjà assommée par le Taser. Donc..., continua Caven en se raclant la gorge, vous suspectez le docteur Cabot de coucher avec votre femme et vous engagez un détective privé afin de le prouver. Le frère du docteur Cabot – qui lui ressemble comme un jumeau – est tué de sang-froid par un assassin professionnel. Harvey Cabot est un type bien, un éminent scientifique, marié, père de famille, à qui on ne connaît aucun ennemi. Oliver Cabot, en revanche, a un ennemi évident.

Ross secoua la tête et eut un sourire dénué d'humour.

— Monsieur Caven, essaieriez-vous de me faire chanter ? Si c'est le cas, j'espère pour vous que vous avez un très bon avocat. Vous avez déjà commis deux graves délits en installant ces caméras – violation de propriété privée – et en espionnant le docteur Cabot. Je ne vous conseillerais pas d'aggraver votre cas de manière absurde en tentant de me faire chanter. Monsieur Caven, je veux que vous sortiez tout de suite de ce bureau et de ma vie.

Le détective ne bougea pas.

— Monsieur Ransome, reprit-il avec calme, un deuxième homme a été tué samedi soir – dans l'entrée de l'immeuble, comme vous devez le savoir. C'était un de mes gars, un des tout meilleurs. Il a vu ce qui s'est passé et a voulu intervenir. Vous êtes en colère, mais ne sous-estimez pas ma colère à moi. Vous ne connaissiez même pas le docteur Cabot. Barry Gatt était témoin à mon mariage.

— Dehors ! (Ross se leva et se dirigea vers la porte.) Envoyez-moi votre note. Je ne veux plus vous voir ni entendre parler de vous.

— Je vous conseille de vous calmer, monsieur Ransome. Nous avons à parler...

Ross ouvrit la porte et poussa le détective dans le couloir en criant :

— Disparaissez de ma vie !

Puis il claqua la porte si fort qu'un morceau de plâtre se détacha du mur.

Chapitre 71

Spider avait réussi à se persuader qu'oncle Ronnie était responsable de son moment de panique de tout à l'heure. Debout devant le lavabo, la mâchoire couverte de mousse, une cigarette allumée posée dans la boîte à savon, il refit ses calculs dans sa tête, tandis qu'une émission culinaire passait à la télévision – il détestait ce genre de programme. L'offre de récompense datait sans aucun doute de dimanche. La police devait avoir laissé filtrer l'information dans les pubs, les bars et les clubs de la ville par l'intermédiaire d'une poignée d'informateurs. Heureusement, les informations voyageaient lentement le dimanche, et très peu de gens connaissaient son adresse. Il était en danger, oui, mais pas forcément en danger immédiat.

Le portrait-robot était l'œuvre du gars qui s'était enfermé chez lui en le suppliant de lui laisser la vie sauve. Spider regrettait de ne pas avoir réglé son compte à ce connard.

Il donna un coup de rasoir vertical et fit apparaître une bande de peau blanche à gauche de sa moustache à la Charles Bronson, moustache dont l'unique raison d'être était de cacher son bec-de-lièvre. Moustache parfaitement reproduite sur le portrait-robot.

Sevroula lui avait dit qu'elle ne se levait jamais avant 11 heures. S'il arrivait chez elle avant, il aurait pour lui l'avantage de la surprise. Peut-être qu'il ne lui plairait pas sans moustache. Eh bien, tant pis pour elle !

Un portrait-robot ne faisait pas tout ; on ne pouvait pas être inculpé sur la foi d'un simple dessin. Le gars à la serviette ne l'avait vu que pendant deux ou trois secondes dans un couloir sombre, à minuit. Son témoignage ne pèserait pas très lourd, assurément. D'autant plus qu'il était certain de n'avoir laissé aucune empreinte. Cependant, la police scientifique avait fait beaucoup de progrès ; elle était capable de remonter jusqu'à vous rien qu'en retrouvant une fibre de moquette sous votre chaussure. Et puis, il y avait l'ADN – une goutte de sueur, un follicule. Son plus gros problème restait néanmoins l'arme.

Il faut que je me débarrasse du flingue.

C'était sa priorité absolue. Il le voyait dans le miroir, qui brillait sur le lit, où il s'enfonçait dans les draps. Il puait toujours la cordite. Cinq balles manquaient dans son magasin.

La Manche représentait la solution idéale. Il le jetterait par-dessus bord en effectuant la traversée de nuit à bord d'un ferry. Il disparaîtrait à jamais. Sauf que les ferries seraient surveillés. Non, le mieux serait de le cacher en lieu sûr, de manière à ce que les balles

retrouvées sur les lieux du crime ne soient jamais comparées à son canon.

Le fumier qui lui avait vendu le Heckler & Koch pourrait courir chez les flics pour réclamer sa récompense de cinquante mille livres, mais à moins de mettre la main sur le pistolet et de prouver qu'il était bien l'arme du crime, ils n'auraient aucune preuve contre lui.

Soudain, une très vilaine pensée se forma dans son esprit.

Oncle Ronnie serait-il capable de le vendre pour cinquante mille livres ?

C'était stupide – il lui avait rendu trop de services, il valait beaucoup plus que cela. Jamais oncle Ronnie ne...

Sauf que le mauvais caractère d'oncle Ronnie était légendaire. Ronnie Milward avait été contraint de quitter le pays après avoir abattu un homme avec qui il s'était disputé dans un pub devant une trentaine de témoins. « EXÉCUTÉ DE SANG-FROID », avait titré un journal le lendemain. Il revoyait le buste qui trônait dans le vestibule de la grande maison de Ronnie, à Chigwell – un Grec quelconque, Atrium ou Arius, enfin, un truc de ce style. En tapotant la tête du bronze, Ronnie lui avait expliqué que ce type avait fait rôtir et servir les enfants de son frère à un banquet, uniquement parce qu'il s'était disputé avec lui.

Oncle Ronnie trouvait cela héroïque.

Pendant très longtemps, durant son enfance, Spider avait vécu dans la crainte de déplaire à son mentor ; il n'avait pas envie d'être rôti, farci et servi à un banquet. Plus tard, il avait appris que Ronnie était capable de tout quand son argent était en jeu.

Sans compter que Spider avait commis une erreur grave : il avait tué le mauvais homme, avant de descendre un second type dans l'entrée. Ce qui signifiait que Ronnie Milward avait perdu la face devant ses clients. Et ça, ce n'était pas bon pour lui. Pas bon du tout.

À cause de lui, oncle Ronnie était passé pour un imbécile.

Chapitre 72

Faith paya le taxi, descendit du véhicule et mit une pièce d'une livre dans la main du portier. Elle entra dans le lobby du *Marble Arch Hotel*, joua des coudes pour se faufiler dans une foule de touristes japonais, enjamba des valises disposées devant elle comme des obstacles dans une course olympique, puis prit l'ascenseur où elle se retrouva coincée entre deux énormes Américaines à la peau distendue vêtues de shorts amples.

Elle sortit au neuvième, s'arrêta un instant pour vérifier de quel côté se trouvait la chambre, tourna à droite et trouva rapidement la 927. Elle frappa doucement et attendit. Quelque part, un téléphone sonna.

Oliver ouvrit la porte. Il était pieds nus et portait un jean et un sweat-shirt bleu marine froissé. Son corps tout entier semblait recroquevillé, courbé ; son visage à la barbe naissante était décharné, gris comme de l'ardoise, ses yeux cernés, ses cheveux emmêlés, ébouriffés. Pendant quelques secondes, il la regarda sans réagir, immobile, comme si ses yeux n'étaient plus connectés à son cerveau.

Faith était choquée. Jamais elle n'avait vu chagrin aussi intense.

— Faith, c'est gentil d'être venue.

Elle le prit dans ses bras pour le protéger, le réconforter, mais aussi pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un fantôme.

— Mon chéri, dit-elle en le serrant très fort. Mon pauvre chéri.

Ils restèrent dans l'entrée un long moment – elle, le visage collé contre sa poitrine, lui, lui massant le dos, tandis que son souffle lui soulevait quelques mèches de cheveux sur le front.

— Faith, murmura-t-il, dis-moi que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas arrivé. Comment peut-on faire une chose pareille ? insista-t-il avec colère. Nous sommes à Londres, une ville sûre. Harvey était un type extraordinaire. Tout le monde l'aimait. Qui pouvait avoir envie de le tuer ?

Dans sa tête se bousculaient les questions qu'elle aurait voulu lui poser, mais le moment aurait été mal choisi. Pour l'instant, ils devaient se calmer tous les deux. Elle entendit des bruits de vaisselle et de couverts dans le couloir ; le room-service passa derrière elle avec un chariot. Une odeur de bacon emplît l'atmosphère.

Sans se lâcher, ils entrèrent dans la chambre ; Faith claqua la porte avec le pied. Elle plongea le regard dans ses yeux tristes et gris, et eut l'impression qu'il voyait au plus profond de son âme. Elle se sentit soudain agitée, comme si un courant électrique la traversait. Ils

se tenaient l'un contre l'autre, et elle sentait le même courant en lui, percevait les battements de leurs cœurs.

Elle était très excitée. Leurs regards s'accrochèrent, et ils glissèrent sur le sol en se dévorant littéralement. Les lèvres d'Oliver étaient douces, bonnes, humides. Elle les goutta goulûment, leurs corps emmêlés, tandis que les murs jaune verdâtre, les tentures, les chaises et les tables tourbillonnaient. Des images se succédèrent – la fenêtre, le ciel gris, un bâtiment brun sale –, puis le jaune verdâtre refit son apparition.

Ses mains plongèrent sous son sweat-shirt, glissèrent sur la chair ferme de son dos, tandis qu'il tirait sur son chemisier, le sortait de son pantalon.

Oliver lui caressa le ventre, la serra par la taille ; une fontaine d'étincelles se déversait sur elle, et elle eut le souffle coupé. Ses doigts se faisaient insistants, atteignaient son bas-ventre, sa toison pubienne. En réponse, elle lui déboucla sa ceinture, défit le bouton de son jean et tira sur sa fermeture éclair en métal.

Lentement, elle tomba à genoux, lui retira son jean et son caleçon, s'enivra de l'odeur de sa chair chaude, enfouit son visage dans la touffe luxuriante de ses poils pubiens, le prit dans ses mains, serra entre ses doigts son sexe magnifique, incroyable, dur comme de la pierre. Avec des mouvements longs et souples, elle le caressa, sentit son corps tout entier se tendre, écouta sa respiration jaillir de sa gorge, posa les lèvres sur l'extrémité humide de cette chose, de cet organe exquis, du pénis d'Oliver ; c'était la première fois qu'elle touchait, qu'elle sentait le pénis d'un autre homme depuis – *oh ! mon Dieu, depuis longtemps, très longtemps avant Ross*. Et il était différent. Oliver était tellement plus beau que Ross, plus beau que tout ce qui existait.

Elle tira sur son sweat-shirt, lui embrassa le ventre, les tétons, les lécha, et ôta sa culotte. Alors, ils se retrouvèrent par terre, à moitié déshabillés, et elle le guida en elle en murmurant son prénom. Silencieux, il prit son visage dans ses mains, l'embrassa sur le front, les joues, les yeux. Pour Faith, le monde n'était plus que boucles grises, murs jaune verdâtre et haleine mentholée.

Elle aurait voulu capturer ce moment, rester à jamais avec Oliver Cabot, dont le sexe enfoui en elle lui donnait l'impression qu'ils partageaient le même corps. Elle prononça son nom, tandis qu'il l'agrippait, la remplissait totalement, complètement. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, qu'ils étaient bien là, tous les deux, tout seuls. À peine capable de contenir les vagues de plaisir qui explosaient en elle, qui gagnaient en violence de seconde en seconde, elle referma les yeux et pria pour que cela soit vrai, pour que le bonheur qu'elle lisait sur le visage d'Oliver dure,

pour que ce moment continue et ne s'arrête jamais.

Oliver était proche de jouir ; elle le sentait grossir en elle, alors que, de son côté, elle essayait de faire durer le plaisir. Elle sentait le sol dans son dos, sa barbe naissante sur son visage, ses mains qui l'agrippaient, la tiraient vers lui, elle distinguait le désespoir éperdu derrière son masque de plaisir, comme s'ils avaient vécu tous les deux dans l'unique intention d'atteindre ce moment, comme si leurs destins s'entremêlaient en cet instant et en ce lieu précis.

Elle prononça encore son nom, frissonna, et il frissonna aussi en respirant bruyamment dans son oreille.

Ensuite, ils restèrent blottis dans les bras l'un de l'autre, dans une paix absolue, une paix comme Faith n'en avait pas connu depuis une éternité.

Chapitre 73

Dans ce fauteuil en vinyle mou, Ross était assis trop bas à son goût. Il avait l'impression de regarder le psychiatre depuis le pied d'une falaise.

Le docteur David DeWitt ressemblait plus à un architecte – ou peut-être un critique d'art – qu'à un médecin. La quarantaine, dégingandé, il était vêtu d'un costume en velours côtelé froissé, d'une chemise sombre, d'une cravate inspirée par Jackson Pollock et de baskets usées. Un sourire stupide et permanent sur le visage, il écoutait Ross avec attention, comme s'il attendait la chute d'une bonne blague.

Cette pièce tout entière faisait l'effet d'une blague à Ross – d'une blague que seuls les initiés pouvaient comprendre. La façade de la vaste maison de style Régence dans le quartier de Little Venice inspirait grandeur et décadence : peinture écaillée, marches dentelées, lions ornementaux rouillés. L'intérieur avait été décoré dans un style moderne et classieux par l'élégante épouse de DeWitt – à l'exception de cette pièce qui semblait avoir été peinte par un orang-outan aveugle armé d'un pistolet et d'un compresseur.

Les murs étaient décorés façon peau de léopard, tandis que le plafond était violet tacheté de rose ; la moquette était orange et une araignée verte fluorescente pendillait d'un placard. Presque toutes les surfaces étaient encombrées de piles de dossiers, de reçus, de livres, de feuilles à l'équilibre précaire. On aurait pu croire que DeWitt venait d'emménager, que ce désordre était temporaire, mais Ross était déjà venu chez lui cinq ans plus tôt et rien n'avait changé depuis.

À cette époque, DeWitt l'avait consulté à propos de son fils cadet Nick, qui était né avec une malformation congénitale du visage. À l'école, ses camarades se moquaient tellement de son grand nez éléphantin qu'il ne voulait plus sortir de chez lui. Ross l'avait opéré plusieurs fois et, à en croire son père, sa vie sociale s'était normalisée.

DeWitt était un psy populaire ; on le voyait souvent dans les médias, et il avait des relations très haut placées. C'était en partie pour cela que Ross le fréquentait, mais pas seulement. En effet, DeWitt était spécialisé dans les désordres dysmorphiques. Ainsi, la plupart de ses patients étaient des gens tout à fait normaux qui se trouvaient laids ou poursuivaient un idéal inatteignable. Il arrivait au psychiatre de les envoyer chez Ross, qui les rassurait sur leur état et les dissuadait de se faire opérer.

— Merci encore pour samedi, dit DeWitt. Très agréable dîner. J'ai

été heureux de faire la connaissance de Michael Tennent. Le préfet était intéressant aussi... (Il hésita quelques secondes.) Je suis navré pour Faith.

— Merci.

— Vous avez dit qu'elle souffrait de la maladie de Lendt, c'est cela ?

Ross hocha la tête.

— Mais vous avez un espoir ? Ce nouveau médicament...

— Un maigre espoir.

— La molécule ne fonctionne pas ?

— Non, acquiesça Ross en jouant une émotion maintes fois répétée.

Il sortit un mouchoir de sa poche et se tamponna les yeux.

— Je suis désolé. C'est une femme adorable. Si je peux faire quelque chose, n'hésitez pas ; Vickie et moi avons une dette envers vous.

— Merci, dit Ross en faisant semblant de se reprendre. En fait, c'est la raison de ma venue, David. Je vous remercie d'avoir accepté de me recevoir si vite.

— Par chance, un de mes patients a annulé son rendez-vous.

Lorsqu'il regardait Ross, David DeWitt voyait un homme de son âge habillé avec des vêtements très onéreux et voyants. Il est vrai que le chirurgien gagnait plus en une heure de travail que lui en une journée entière. Cela ne le dérangeait pas, même s'il regrettait qu'il n'y ait pas des compensations – malheureusement, les chirurgiens n'étaient pas plus sujets à la dépression que les autres, n'avaient pas des vies plus difficiles ni des horaires plus lourds. Ils se contentaient de gagner des sommes indécentes, de s'habiller comme des banquiers et d'être sûrs de leur charme. Toutefois, David lui était réellement reconnaissant d'avoir amélioré la vie de son fils. Deux autres chirurgiens leur avaient dit que ce qu'ils souhaitaient n'était pas réalisable. Ross, lui, avait opéré Nico trois fois et ne leur avait pas pris un centime. Aujourd'hui, il semblait désespéré, au bout du rouleau.

Quelque chose attira son attention sur le bureau. Une note de sa femme, Vickie. Elle lui rappelait qu'elle rentrerait tard ce soir et lui demandait de mettre le plat au four pour le dîner des enfants. Il avait complètement oublié. Il était 17 heures, ils devaient déjà être rentrés et, bien sûr, puisqu'elle considérait que son travail de consultante chez Price Waterhouse Coopers était plus important que le sien, elle attendait de lui qu'il interrompe une consultation pour mettre le plat dans un four micro-ondes dont le fonctionnement lui échappait totalement.

— Vous avez un micro-ondes, Ross ?

— Un four ? demanda Ross, décontenancé.

DeWitt opina du chef.

— Oui, pourquoi ?

— Alors, vous pourrez peut-être m'aider. Je dois faire manger les enfants, mais cette satanée machine refuse de m'obéir.

Ross le suivit au rez-de-chaussée et se dit que ce que tout le monde racontait sur les psys – à savoir qu'ils étaient complètement cinglés – était vrai.

Une télévision était allumée. Ross contourna avec précaution des jouets éparpillés par terre. Le psychiatre désigna le four du doigt ; Ross l'examina de près.

— Six minutes sur la position deux, lut DeWitt sur la note laissée par sa femme. Si vous comprenez comment marche ce truc, vous êtes capable de piloter la navette spatiale. Alors, racontez-moi tout : que puis-je pour vous ?

Ross attendit d'être de retour dans le bureau de son hôte pour répondre. La porte était fermée et personne ne les espionnait.

— Vous avez soulevé une sacrée controverse avec votre proposition de réforme de la loi sur la santé mentale, commença-t-il en choisissant ses mots avec soin. Je vous ai écouté dans *Today*, lundi dernier. Et j'ai lu votre article dans le *Times* d'hier.

— Je pense en effet qu'il appartient aux médecins et non aux politiques de diagnostiquer une maladie mentale et de faire interner une personne. Les hommes politiques ne s'intéressent qu'au coût d'un internement. Les conséquences sur la société de leur pingrerie les dépassent totalement.

— Vous préconisez une approche plus agressive, si je puis dire.

— Agressive ? répéta DeWitt sans se départir de son sourire.

— D'accord, peut-être pas agressive, mais active.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions, Ross ?

— Eh bien ! cela me touche de près, répondit le chirurgien, la mine déconfite. Vous savez, Faith... (Après une pause de quelques secondes, il reprit d'une voix chevrotante :

— Sa maladie commence à affecter son esprit – vous l'avez vu vous-même, pour l'amour du ciel. Je l'aime tellement.

— Je sais.

— Voir quelqu'un perdre l'esprit est une chose terrible. On ne peut pas comprendre tant qu'on n'est pas touché directement. Elle a un traitement, bien sûr, mais il ne marche pas parce qu'elle ne prend pas ses gélules régulièrement.

— Pourquoi cela ?

— Elle pense que je veux l'empoisonner. Au lieu de prendre le médicament de Moliou-Orelan, elle préfère consulter une saleté de charlatan.

— C'est-à-dire ?

— Un gars qui trempe dans toutes les magouilles : homéopathie, acuponcture, psychothérapie, entrailles de poulet et j'en passe.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement ?

— J'ai besoin de votre coopération, David. J'en ai vraiment besoin. Cela ne va sans doute pas vous plaire, mais c'est notre seule chance de lui sauver la vie. Parfois, il faut savoir se montrer cruel pour faire le bien.

Chapitre 74

Allongée dans ses bras, sereine, elle respirait son parfum, elle écoutait le bruit produit par ses cils sur l'oreiller chaque fois qu'elle clignait des yeux et se demandait à quoi il pouvait bien penser, tandis qu'il lui caressait le dos.

Les sons étouffés de la ville leur parvenaient à travers les doubles vitrages : le grondement léger du trafic, une alarme de voiture, le bourdonnement d'un outil électrique, un cri occasionnel. Elle ignorait quelle heure il était et s'en moquait ; la mère d'un camarade de classe récupérerait Alec à l'école et le garderait jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher.

Elle ne se rappelait pas s'être déjà sentie aussi calme. Être au lit avec un autre homme que son mari aurait dû être étrange, pensa-t-elle, pourtant, c'était la chose la plus naturelle, la plus belle et la plus agréable du monde.

— Je suis ton médecin, dit Oliver d'une voix douce. Je suis censé te soigner, pas coucher avec toi.

— C'est justement ce que tu viens de faire, murmura-t-elle. Je me sens beaucoup mieux. Je ne me suis jamais sentie aussi bien.

Il l'embrassa sur les yeux. Une odeur enivrante et musquée de sexe lui parvint des profondeurs du lit. Elle la respira avec délice.

— Tu viens de mettre un terme à une période de huit années d'abstinence, reprit-il.

— C'est un crime.

— M'avoir fait renoncer à mon vœu de célibat ?

— Non, être abstinent quand on est un amant comme toi.

Une pensée lui traversa l'esprit : *Nous n'avons pris aucune précaution.* Au lieu de l'inquiéter, cette idée la ravit.

Elle l'embrassa de nouveau, et il sourit. Puis il se rembrunit. Il regardait toujours mais ne la voyait plus. Il était ailleurs, peut-être dans un monde parallèle où Harvey était en vie quelque part en Suisse et donnait une conférence sur la physique des particules, au lieu d'être étendu dans le réfrigérateur d'une morgue, le corps vidé de ses viscères par un légiste du ministère de l'Intérieur, une étiquette accrochée au gros orteil.

Elle fouilla son esprit à la recherche d'un monde, d'un univers parallèle ou bien d'une minuscule brèche temporelle, où elle pourrait voir une autre version d'elle-même, cette Faith Ransome qui venait de faire l'amour avec Oliver Cabot, une Faith Ransome en pleine forme et non pas atteinte de la maladie de Lendt et mourante. Une Faith

Ransome dont le corps n'était pas colonisé par une armée d'amibes sauvages en forme de haricots. Un monde où elle verrait son fils Alec grandir, se marier, avoir des enfants, des petits-enfants. Un monde dans lequel elle pourrait faire sa vie avec l'homme qui la serrait dans ses bras et dont elle ne voulait plus être séparée.

— Je t'aime, chuchota-t-elle.

Il lui fit comprendre que c'était réciproque en lui serrant la main. Elle répondit à son étreinte et reprit :

— Tu peux retourner chez toi ?

— Chez moi ? répéta-t-il, distant.

— Dans ton appartement de Ladbroke Avenue ?

— C'est une scène de crime.

Elle mit plusieurs secondes à comprendre.

— Tu n'as pas le droit d'y retourner ?

— L'immeuble tout entier est sous scellés. J'y suis retourné une fois avec un officier de police pour prendre quelques affaires. Ils m'ont dit que cela prendrait une semaine. À vrai dire, je ne suis pas certain de vouloir revivre un jour là-bas.

— Est-ce que tu... Est-ce qu'ils ont une idée de qui a pu faire une chose pareille ?

— Si c'est le cas, ils se sont bien gardés de me mettre au parfum.

— Qui était l'autre victime ?

— Un détective privé, un type condamné plusieurs fois pour violences il y a plusieurs années de cela. Il a travaillé comme videur dans une boîte de nuit. Enfin, on ne peut pas dire qu'il a des points communs avec Harvey. (Il lui lâcha la main et s'assit.) La police se demande si le tueur ne s'est pas trompé de cible. C'était manifestement un professionnel. Ils m'ont demandé si je me connaissais des ennemis.

Son regard croisa le sien, et une ombre obscurcit l'âme de Faith. Oui, elle y avait pensé lorsqu'elle avait vu ce bulletin d'informations, la veille.

— Ross est une brute, mais je ne crois pas qu'il...

— Je ne pensais pas à..., eut le temps de glisser Oliver avant qu'elle l'interrompe.

— Ross a acheté un fusil de chasse il y a quelques années, parce que nous étions envahis par les lapins – ils dévastaient le jardin, creusaient dans la pelouse. Mais il ne s'en sert que de manière très occasionnelle. Sur des lapins seulement.

— Écoute, Faith, loin de moi l'idée de...

— J'y ai pensé aussi, mais je le connais. Il est capable de faire de ma vie un enfer, de me frapper, mais je ne pense pas qu'il puisse tuer quelqu'un. Il est médecin, et c'est une véritable vocation pour lui. Il y a deux mois de cela, il a perdu un patient et est rentré à la maison en

larmes. Au fond de lui-même, c'est un gamin qui n'a pas reçu assez d'amour.

— La plupart des psychopathes sont des gens qui n'ont pas reçu assez d'amour lorsqu'ils étaient enfants.

— Pas Ross. Il est beaucoup de chose, mais pas un...

Ils sombrèrent dans un silence lourd, cette fois. *Pourquoi est-ce que je le défends ?* se demanda-t-elle. Elle le revit en train d'inspecter la maison, de les frapper, Alec et elle. Ross avait toujours été d'une jalousie malade, mais avec Oliver, il avait dépassé les bornes. Néanmoins, elle ne l'imaginait pas capable de tuer.

Pensait-elle cela parce que c'était vrai ?

Ou parce que c'était plus facile ?

Chapitre 75

Ross se tenait dans une cabine téléphonique de Marylebone High Street ; autour de lui, les vitres étaient tapissées d'autocollants et de cartes de visites de prostituées.

DÉLICES ORIENTAUX – MASSAGES SENSUELS AVEC SUKI.

MISS STRIKKKKTTTT. DOMINATRICE.

BLONDE DANOISE DE 19 ANS. VIENS D'ARRIVER À LONDRES.

Cette dernière jeune femme s'appelait Kerstin et, à en croire sa photo, n'avait pas dix-neuf ans mais largement plus de trente. Par ailleurs, sa poitrine n'était l'œuvre ni de Dieu ni de Dame Nature. L'œil expert de Ross reconnut immédiatement la signature d'un chirurgien qui connaissait son travail mais ne s'était pas fatigué, d'un collègue qui avait choisi de se positionner sur le marché très lucratif des implants mammaires de mauvaise qualité et du sexe.

Après quelques sonneries, un homme répondit avec un accent espagnol.

— Je voudrais parler au Señor Milward, attaqua aussitôt Ross. Dites-lui que j'appelle d'Angleterre et que je ne suis pas content. Il comprendra.

— Un moment, je vous prie.

Des crépitements de parasites. Ross glissa une pièce d'une livre dans la fente. La voix si particulière de Ronnie Milward résonna dans l'écouteur :

— Ouais, qui est à l'appareil ?

— C'est moi.

— Ah ! Je m'en doutais, répondit le vieux voyou, qui avait au moins eu le bon sens de ne pas prononcer le nom du chirurgien. Le garçon a merdé, mais on s'occupe de lui. Qu'est-ce que je peux dire de plus ?

Ross pensait aux vingt-cinq mille livres qu'il avait transférées sur le compte de Milward à Zurich, et à ce docteur Oliver Cabot qui était toujours libre de baiser sa femme et de lui empoisonner l'esprit.

— Que comptez-vous faire pour arranger la situation ? demanda-t-il.

— Si vous nous aviez parlé de son frère, on n'en serait pas là aujourd'hui, rétorqua Milward. En fait, vous nous avez foutus dans la merde.

— Vous êtes en train de me dire que c'est ma faute ?

— Les torts sont partagés.

— C'est-à-dire ?

— Je veux bien finir le boulot, en revanche, rendre le pognon ne m'arrangerait pas du tout ; j'ai eu beaucoup de frais...

— Vous ne vous êtes pas ruiné en préparatifs, en tout cas. Par ailleurs, terminer le travail maintenant ne serait pas forcément très intelligent.

— Attendons quelques semaines de voir dans quel sens souffle le vent.

— Oui, attendons. Toutefois, si cela ne se fait pas, j'exigerai un remboursement intégral.

— Je ne fonctionne pas de cette manière.

— Moi non plus.

— Alors, attendons. Vous savez où me trouver.

— J'espère effectivement que vous serez toujours là...

— Vous croyez peut-être que je vais m'enfuir pour garder vos malheureuses vingt-cinq mille livres ? Pour cette somme-là, je ne me lève même pas le matin...

Ross se rendit compte que la ligne avait été coupée. Pendant un instant, il crut que Ronnie Milward lui avait raccroché au nez, avant de remarquer que l'écran du téléphone clignotait et de comprendre qu'il avait oublié de remettre une pièce dans la fente.

Chapitre 76

La chambre de bonne de Spider était accessible par un escalier étroit coincé entre un bureau de paris et un traiteur chinois. La rue, très animée et fréquentée, était peuplée par un mélange ethnique instable composé d'Indiens, de Pakistanais, d'Antillais, de Chinois et, plus récemment, de Serbes.

Des équipes réduites et soigneusement constituées dealaient de la drogue à tous les coins de rues, aidées par des vigies qui communiquaient par gestes comme des bookmakers. Dans ce genre de quartier, les magasins étaient fermés par des rideaux métalliques la nuit, les gens ne se mêlaient pas de ce qui ne les regardait pas, marchaient vite et regardaient droit devant eux, car croiser le regard d'un inconnu pouvait vous valoir un coup de couteau. Des loyers bon marché, du mouvement et beaucoup de travail pour la justice – qui s'intéressait aux gros poissons qui pullulaient dans les environs, et non pas à lui.

Sauf aujourd'hui.

Vêtu de son survêtement, son sac à dos dans une main, ses clés dans l'autre, Spider la vit juste au moment où il refermait la porte d'entrée derrière lui.

Une casquette bleue. Une combinaison bleue.

Des signes qui ne trompaient pas.

Il se figea pendant une fraction de seconde.

Les flics savaient se fondre dans la masse comme des putains de caméléons. Toutefois, leurs casquettes et leurs tenues leur permettaient de se reconnaître mutuellement.

Sa gorge se serra.

Des casquettes bleues dépassaient de la foule et convergeaient vers lui. *Bordel de merde !* Il y en avait tout un essaim. Ils étaient venus pour lui.

Merde, merde, merde !

Soudain, une voix jaillit d'un mégaphone à seulement quelques mètres de là :

« LÂCHEZ CE SAC À DOS. POSEZ-LE PAR TERRE. LÂCHEZ CE SAC À DOS ! »

Une ombre lui fonça dessus, un visage sombre sous une visière sombre.

« LÂCHEZ CE SAC À DOS ! » tonna la voix assourdissante.

Il fit un pas en arrière et tira la porte, qui claqua avec violence, tandis que la lumière du jour disparaissait autour des montants en

cuire. La serrure se déforma d'une manière visible, s'étira comme du caoutchouc.

Spider se retourna, monta les marches quatre à quatre et atteignit le premier avant d'entendre la porte se rouvrir en dessous.

La voix semblait venir des murs eux-mêmes :

« POLICE ! NOUS SOMMES ARMÉS ET LE BÂTIMENT EST ENCERCLÉ. REDESCENDEZ LES MAINS EN L'AIR. »

Des bruits de pas sur les marches, quelques mètres seulement derrière lui. Le cerveau agité, il essayait de penser avec calme. La sortie de secours ? Non, il se ferait cueillir en bas. Pas d'alternative. Il courut jusqu'à sa chambre, parvint à enfoncer la clé dans la serrure, la tourna, ouvrit la porte, la claqua, poussa le lit devant, posa sa commode sur ce dernier et, au comble du désespoir, ajouta la télévision et le réfrigérateur.

On tambourinait contre la porte.

— Police. Ouvrez !

Il sortit le Heckler & Koch de son sac, défit le cran de sûreté. La porte cédait, des esquilles volaient, le lit bougeait. Il pesa dessus, le poussa, gagna quelques précieux centimètres. Puis il recula jusqu'à la fenêtre et regarda en bas.

Des casquettes bleues. *Merde !* Il y en avait trois : une derrière un feu tricolore avec un fusil, une derrière un pilier en béton avec un fusil aussi, et une derrière un grillage, les jambes écartées, un pistolet pointé vers sa fenêtre. La porte bougeait et les pieds du lit éraflaient le vieux linoléum.

Spider fourra son arme dans son tee-shirt et souleva la fenêtre à guillotine. Deux des meilleurs tireurs d'élite du monde le visaient avec des putains de fusils à mire télescopique.

Toutefois, il savait qu'ils n'ouvriraient pas le feu tant que lui ne ferait pas mine de tirer. Ils n'oseraient pas – surtout dans un endroit aussi fréquenté.

Tu as tout ton temps, Spider. Réfléchis, mon pote.

Les pieds du lit éraflèrent de nouveau le lino.

— Police ! Ouvrez cette porte !

Il passa par la fenêtre et se leva sur le rebord pourri. Au-dessus de lui, les joints des briques étaient mal faits et offraient de nombreuses prises. En dessous, un autre mégaphone hurlait :

« POLICE. VOUS ÊTES ENCERCLÉ. DESCENDEZ TOUT DE SUITE ! »

Il dégagea un éclat de ciment qui le gênait, enfonça ses doigts, se hissa en prenant appui sur le sommet de la fenêtre. Il devait prendre rapidement de l'altitude. Il s'accrocha à une gouttière et, au prix d'un effort considérable, souleva tout son poids avec ses bras. Une voix hurla par la fenêtre de son studio :

« NE BOUGEZ PLUS ! »

Il se hissa sur le toit pentu et courut en envoyant des tuiles en contrebas. Celles-ci étaient humides à cause de la pluie et sacrément glissantes. Son pied gauche dérapa ; il s'étala de tout son long et se cogna les genoux. Il se releva, agrippa un joint en plomb, une antenne parabolique et atteignit le sommet. À quelques mètres de là, un pigeon se nettoyait comme si de rien n'était. Soudain, la bête se rendit compte de sa présence et s'envola.

Spider leva les yeux au ciel. *Merde !* Il entendit le vrombissement de l'appareil avant de le voir. L'engin qui survolait un immeuble en béton situé à l'extrémité de la rangée de maisons mitoyennes vira vers lui. Bientôt, le courant d'air produit par les rotors fit voler ses vêtements et lui souffla de la poussière de terre cuite dans les yeux.

Il volait directement au-dessus de lui à présent.

Il leva la tête, se retrouva face à face avec le canon d'un fusil et croisa le regard rouge d'un viseur laser. Un autre mégaphone cracha :

« VOUS ÊTES ENCERCLÉ PAR DES OFFICIERS DE POLICE ARMÉS. REDESCENDEZ DOUCEMENT, ET NOUS NE VOUS FERONS AUCUN MAL. JE RÉPÈTE : VOUS ÊTES ENCERCLÉ PAR DES TIREURS D'ÉLITE DE LA POLICE. DESCENDEZ ET NOUS NE VOUS FERONS AUCUN MAL. »

Vous n'oserez pas intervenir et vous le savez très bien.

En dessous, des sirènes hurlèrent. Spider longea l'arête du toit au pas de course malgré l'aspiration du rotor et le bruit assourdissant. Il regarda en bas, sur sa droite, et vit une rue plus calme qu'à l'accoutumée, au centre de laquelle les badauds formaient un arc de cercle bien net ; les passants voulaient voir ce que Spider allait faire, mais n'étaient pas prêts à mourir pour assister au spectacle. Deux bergers allemands sortirent de l'arrière d'un camion de police.

Sur la gauche, des jardins, puis un grillage et, enfin, la voie ferrée. Un terrain libre. À moins de parvenir à escalader ce grillage, les chiens le rattraperaient. Même alors, il serait à leur niveau, tandis qu'ici, il avait l'avantage de la hauteur. Devant lui, le toit de la dernière maison mitoyenne s'enfonçait dans un immeuble. Il élaborait un plan rapide : escalader ce mur, passer par la fenêtre d'un bureau, où il pourrait prendre quelqu'un en otage. Au sous-sol, il y avait un parking qu'il connaissait bien pour y avoir volé quelques voitures.

Si seulement il pouvait entrer dans ce bâtiment. Puis atteindre le parking. Et retrouver Sevroula.

Le mégaphone tonna au-dessus de lui :

« DESCENDEZ IMMÉDIATEMENT ! »

Il leva la tête durant une fraction de seconde et ne vit pas la tuile faïtière fendue qui se trouvait sur sa route. Il posa le pied gauche dessus, et elle céda sous son poids. Tandis qu'il trébuchait, il sentit

que le Heckler & Koch était éjecté de son tee-shirt.

Non.

Dans un geste désespéré, il tendit les bras pour le rattraper tout en essayant de retrouver son équilibre. Toutefois, une autre tuile se brisa sous son pied droit, et il tomba en avant, glissa sur le toit abrupt et humide sans pouvoir s'arrêter. Les tuiles défilèrent sous son visage, lui arrachèrent la peau des mains.

Sa mâchoire heurta la gouttière, qui se détacha du mur. Il parvint néanmoins à s'y raccrocher d'une main. Pendant un instant, il crut réellement que tout allait bien, que la gouttière supporterait son poids, qu'il parviendrait à se hisser de nouveau sur le toit. Alors, les fixations furent arrachées des briques usées et, avec un cri perçant, il tomba tête la première sur une serre.

Il traversa le panneau de verre avec le visage et s'étala sur le dos, sur un lit de tomates. D'une manière furtive, malgré la douleur, il perçut leur parfum humide et piquant, avant qu'un éclat dentelé et massif, semblable à un oiseau, lui tombe dessus. Sans laisser à son cri le temps de jaillir de sa bouche, il lui transperça la gorge, lui sectionna la veine jugulaire et la carotide.

Sa bouche s'emplit d'un goût de cuivre. Ses lèvres libérèrent un gargouillement faible et mousseux. Des aboiements effrayants lui répondirent. La dernière chose qu'il vit fut la gueule et les dents d'un berger allemand.

Le chien ne savait pas qu'il était en train de se vider de son sang ; il ne l'aimait pas et le lui montrait.

Chapitre 77

Les navigateurs parlaient de « mer libre » lorsqu'ils étaient entourés de grands fonds. Cela signifiait qu'ils pouvaient dériver dans n'importe quelle direction sans risque d'échouer sur des rochers, des bancs de sable ou une côte. Hugh Caven préférait parler de « pensée libre ». C'était là qu'il se rendait lorsqu'il avait un problème à résoudre.

La proue de la *Sandy Lady* était soulevée par la houle. Derrière lui, loin à l'ouest de sa poupe, le barrage de la Tamise. Les dépôts de carburant et les raffineries, les grues, les ports de soutage, les entrepôts, les marinas et les centrales électriques disparaissaient dans la brume grise. Dans un compartiment du plancher, dans des pochettes en Cellophane se trouvaient ses cartes marines. Il les connaissait par cœur : Canvey Island, Foulness, Sheerness, Grain, Swale, Sheppey, Maplin Sands, etc. On pouvait explorer ces eaux toute sa vie et ne couvrir qu'une fraction de tous ces noms de lieux.

Chez lui, il avait un exemplaire du *Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway ; selon lui, c'était le roman le plus émouvant jamais écrit. Parfois, lorsqu'il était à bord de son bateau, il s'imaginait en Santiago, ce vieux marin courageux, entêté, qui combattait les requins avec la force du désespoir pour préserver le fruit de sa pêche et finissait par triompher plus ou moins. Dans la vie, les triomphes étaient rarement absolus.

Il était triste qu'un homme aussi sage qu'Hemingway ait fini par se suicider ; si même lui n'avait pas réussi à remonter la pente, quel espoir avait le commun des mortels ?

Il avait ressenti le besoin de venir ici cet après-midi, de se retrouver au milieu de l'estuaire de la Tamise à bord de son petit bateau construit à clin, de mettre autant d'eau que possible entre lui et le monde.

— J'ai besoin de « pensée libre », avait-il dit à Sandy.

Elle avait compris.

À présent, avec le goût du sel sur ses lèvres, dans cette atmosphère chargée du parfum réconfortant des gaz d'échappement, des algues, des toiles goudronnées, avec le bourdonnement du moteur Yamaha au carénage métallique bringuebalant dans son dos et le clapotis de l'eau, il se sentait détendu, et sa colère contre Ross Ransome s'estompait.

Il s'assit sur la poupe, la main sur le gouvernail, tandis qu'une brise légère lui fouettait le visage. Son regard se posait tour à tour sur

la boussole encastrée dans l'habitacle, la mer calme devant la proue, la glacière bleue avec ses canettes de bière Caffrey et ses sandwichs coincée entre les jambes, et, un peu plus loin, sa canne, ses appâts, son épuisette, sa gaffe.

Il y avait autre chose dans la glacière : l'original de l'enregistrement de l'homme en survêtement tuant le frère du docteur Oliver Cabot. La seule autre copie était celle qu'il avait laissée dans le cabinet de Ross Ransome, et il était à peu près certain que le chirurgien ne l'avait pas encore détruite, mais plutôt cachée dans un endroit sûr connu de lui seul.

Il s'attarda pendant quelques instants sur les embruns qui glissaient sur l'étrave comme de la glace pilée. C'était une vision apaisante, hypnotique. De temps à autre, il se retournait vers la poupe, vers son sillage bouillonnant et brun sale. Si vous ne faisiez pas attention, vous pouviez vous faire surprendre par des pétroliers ou des porte-conteneurs. En ce moment, toutefois, il n'y avait rien d'autre derrière lui que des mouettes qui se laissaient porter par les vagues et l'extrémité d'un espar sur le point de disparaître derrière la ligne d'horizon.

Il se tourna vers l'avant et surveilla simultanément une bouée conique située à environ un mille nautique, un grand navire qui s'engouffrait dans l'estuaire du fleuve à cinq milles de là, ainsi qu'une vedette de la police qui décrivait un large arc de cercle deux milles à tribord. Ici, il n'avait pas d'autre souci.

Il n'avait même pas besoin de se soucier de la profondeur, ce qui ne l'empêchait pas de surveiller du coin de l'œil le sonar Eagle fixé à l'habitacle sous la boussole. Trente-cinq brasses. Une carte des fonds marins défilait en temps réel sur son écran vert ; de temps à autre, des poissons virtuels de trois tailles différentes traversaient l'affichage de gauche à droite. Il s'était acheté ce jouet pour son anniversaire afin de localiser les hauts-fonds, et l'utiliser l'amusait toujours autant.

La semaine dernière, il avait commencé à se dire qu'avec un client aussi extravagant que Ross Ransome, il lui serait peut-être possible d'améliorer son bateau. Aujourd'hui, cependant, il savait qu'il aurait peu de chances de soutirer le moindre centime à ce connard. Mais ce n'était pas son problème principal.

Son employé Barry Gatt était mort en laissant une veuve, Steph, et des triplés, fruits d'un traitement contre l'infertilité. Après l'accouchement, le système endocrinien de Steph s'était mis à dérailler et, depuis, elle était dépressive. Elle restait capable de s'occuper de ses gamins et de sa maison, mais c'était à peu près tout. Elle aurait besoin d'argent.

Et il fallait que justice soit faite pour Barry.

Mais...

Il y avait un grand mais. Car il risquait de gros ennuis pour avoir installé ces caméras dans l'appartement du docteur Cabot.

Revendre cette vidéo à une chaîne de télévision ou à un tabloïd lui permettrait de gagner une belle somme d'argent. Des images exclusives, en vérité. Il donnerait cet argent à Steph Gatt ; cela ne lui ramènerait pas Barry, mais cela lui faciliterait peut-être un peu la vie. Sauf que cela reviendrait à ouvrir la boîte de Pandore. La police harcèlerait aussitôt les acheteurs de la vidéo pour qu'ils révèlent leurs sources.

Il était pris entre le marteau et l'enclume, et plus il y réfléchissait, plus la situation lui semblait complexe.

L'eau s'assombrissait devant lui. Il reçut une goutte d'eau sur la joue et leva les yeux vers le ciel couleur d'asphalte. Un jour, il achèterait un bateau avec une timonerie. Il remonta la fermeture de son gilet de sauvetage fourré Henry Lloyd, coiffa sa casquette de pêcheur verte, baissa sa visière au maximum, regarda par-dessus la proue pour surveiller la bouée, altéra sa trajectoire de quelques degrés pour la contourner sans risque. Le porte-conteneurs avait grossi devant lui mais ne représentait pas une menace, car il passerait à un bon demi-mille à tribord. Il maintint l'aiguille de sa boussole sur sa nouvelle route : 92 degrés. Et ne bougea plus. Secouée par les vagues, l'ancre cogna contre la coque.

Il devrait porter cette cassette à la police. Dissimuler des preuves de cet ordre était un crime encore plus grave qu'une effraction ou une violation de vie privée. Vu les circonstances, la police le laisserait peut-être filer après l'avoir réprimandé. Sauf qu'il était récidiviste, que son casier judiciaire était loin d'être vierge...

Les flics adoreraient cette vidéo.

Et s'ils essayaient de lui faire porter le chapeau ? Il se les était déjà mis à dos à plusieurs occasions, et s'ils le décidaient, ils pourraient lui causer de très gros ennuis. Ils le forceraient à donner Ross Ransome ; l'information finirait par atterrir sur le bureau d'un rédacteur en chef, et il pourrait dire adieu à l'argent que le chirurgien lui devait.

Et s'il ne faisait rien ?

La police scientifique trouverait peut-être les caméras, mais rien n'était moins sûr ; elle chercherait par terre, sur les murs et les meubles. Regarderait-elle au plafond ? Aurait-elle des raisons de le faire ? Et si elle le faisait, trouverait-elle ces minuscules caméras ?

Il avait trouvé un message sur sa boîte vocale, ce matin ; un certain inspecteur Anson lui avait laissé les coordonnées d'une salle des opérations et deux autres numéros, mais il ne l'avait pas rappelé parce qu'il ne savait pas encore quoi lui dire. D'où sa présence ici.

Aller chez Ransome pour lui montrer cette cassette avait été une

grave erreur. Que s'était-il imaginé ? Que le chirurgien allait tout lui avouer ? Il était certainement coupable – en tout cas, Caven en était persuadé. Ransome était un type instable : Caven lui avait apporté la preuve que son épouse avait sans doute l'intention de le tromper, et le chirurgien lui semblait le genre d'homme capable de recourir au meurtre.

Il avait dépassé la bouée sans dommage. Le vent s'était calmé et la pluie tombait dans une atmosphère calme. D'après sa montre, il était 15 heures. L'étale de la marée durerait encore une heure. Il coupa le moteur, ferma l'arrivée d'essence, ouvrit une canette de bière et aspira la mousse crémeuse qui en jaillissait.

Il alluma une cigarette et inspira à fond la douce fumée. Le bateau se balançait lentement, et l'eau clapotait sur la coque. Audessus, une mouette cria. Il regardait la pluie transpercer la surface de l'eau tout autour de lui.

Laisse tomber, Hugh, dit une voix dans sa tête. *Tu as les moyens de dédommager Steph sans te foutre dans la merde jusqu'au cou. Ross Ransome est un malin. À la fin, c'est toi qui te feras baiser, pas lui.*

Il termina sa cigarette et prit sa décision. Il sortit la cassette vidéo de la glacière.

Puis il hésita. Il repensa à cette chanson de Dylan, à ce texte sur les routes de la vie. Combien de routes ? Combien de routes devrait-il parcourir ? *Mon Dieu, je n'en sais rien !*

Chapitre 78

Le *Daily Mail* était posé sur la table de la cuisine. À la une, on pouvait lire : « DOUBLE MEURTRE – CHUTE MORTELLE DU SUSPECT. »

Sur l'écran de la télévision, Bart Simpson chantait sur scène, sous un manteau d'arlequin, dans la lumière d'une poursuite. Vêtu de son sweat-shirt rouge, les coudes sur la table, la cuiller et la fourchette en l'air, Alec gloussait. Ses spaghettis menaçaient d'atterrir dans ses manches.

— Alec, le gronda Faith. Chéri, ne mets pas les coudes sur la table et baisse un peu tes couverts.

Son regard était attiré par l'article du *Daily Mail* comme par un aimant. Elle ne pouvait s'empêcher de lire.

Alec ne l'écoutait pas.

— Alec ! insista-t-elle en détachant les yeux de son journal.

Le petit garçon continuait à l'ignorer.

Elle éteignit la télévision.

Les journaux et les bulletins d'informations n'avaient parlé que de cela. Les secours n'étaient pas parvenus à ranimer l'homme qui s'était vidé de son sang. Depuis, l'information avait été détrônée par d'autres.

— Maman !

— Au lit !

— Mais maman, d'habitude, tu me laisses regarder *Les Simpson*.

Elle se leva, le prit par le bras et le fit descendre de sa chaise.

— Tu dois apprendre les bonnes manières. Quand on est bien élevé, on ne regarde pas la télévision en mangeant.

— C'est toi qui as pris du retard. Si j'avais mangé avant, j'aurais pu regarder mon dessin animé tranquillement.

— Je t'ai demandé de ne pas mettre les coudes sur la table et tu ne m'as pas écouté.

— Hier aussi, tu étais en retard. Je n'ai même pas pu...

— Je suis arrivée en retard ce soir parce que j'avais une réunion importante dans mon association. Nous essayons d'empêcher de vilains messieurs de nous prendre notre belle campagne. Maman est obligée de s'impliquer dans ce combat.

À présent, il pleurait.

— Je ne t'ai pas entendue me demander de retirer mes coudes.

— Merde ! Je sais que tu m'as entendue.

— Je te dis que non ! Merde !

— Ne dis pas de gros mots !

— C'est toi qui as commencé.

À l'étage, elle l'agrippa par les épaules et fit de son mieux pour contenir sa colère. *Je suis en train de me venger sur mon fils*, pensa-t-elle. *Je me venge sur lui de n'avoir pu rester avec Oliver hier soir. De n'avoir pu passer la journée avec lui.*

Je me venge sur mon enfant. Mon Dieu ! Calme-toi. Reprends-toi.

Elle et Oliver devaient se voir demain matin, mais cela lui semblait si loin. Elle voulait se dépêcher de mettre Alec au lit pour l'appeler, comme elle l'avait promis.

Elle s'était sentie mieux aujourd'hui : pas de nausée, ni de sensation bizarre de ne plus être dans son corps. À la réunion de l'association, son cerveau avait fonctionné à plein régime, même si les discussions s'étaient un peu éternisées.

La veille, après l'amour, Oliver l'avait persuadée de travailler sur quelques exercices d'hypnose et de visualisation. Après cela, elle s'était sentie reposée, en pleine forme. Était-ce l'amour, l'hypnose, la présence d'Oliver ou encore les gélules d'herbes qu'il lui avait demandé de prendre toutes les trois heures ? À vrai dire, elle s'en moquait. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle s'était sentie bien – normale – pendant vingt-quatre heures, et que cela ne lui était pas arrivé depuis des semaines.

Je vais vaincre cette saleté. Je vais écrabouiller jusqu'à la dernière ces amibes en forme de haricots.

— Tu as dit un gros mot, maman, je t'ai entendue. Je veux regarder *Les Simpson*.

En bas, Raspoutine courut dans le vestibule et aboya.

— Je veux regarder *Les Simpson*, pleurnicha Alec en tapant des pieds.

— La prochaine fois que maman te demandera de ne pas mettre les coudes sur la table, tu lui obéiras, d'accord ?

— Ce n'est pas ma faute si tu m'as préparé à manger trop tard.

La porte d'entrée s'ouvrit. La voix de Ross. *Mon Dieu !*

— Eh ! Raspoutine. Hé-hé-hé ! Oui, Raspoutine, oui !

Son cœur se glaça. Que diable fichait-il à la maison ?

Va-t'en. Repars à Londres. Laisse-moi tranquille. En temps normal, Ross ne rentrait jamais le mardi soir. Il s'occupait tellement d'elle, ces temps-ci... Quelle ironie ! Elle l'avait prié de rentrer à la maison le soir pendant des années. Quand il n'était pas à Londres, il partait à l'étranger pour travailler ou participer à des conférences. Et puis un Ross nouveau et prévenant était apparu. *Arrête de me casser les pieds !* hurla-t-elle intérieurement.

— Faith ? Chérie ?

Il se tenait au pied de l'escalier, un énorme bouquet de fleurs dans les bras.

Alec le rejoignit d'un air malheureux.

— Maman ne veut pas me laisser regarder *Les Simpson*. Bart participait à une audition, et je ne sais même pas s'il va être pris ou non.

Du sommet des marches, Faith regarda son mari poser le bouquet par terre, soulever Alec et l'embrasser.

— Pourquoi ne veut-elle pas laisser un grand garçon comme toi regarder *Les Simpson* ? demanda-t-il en gratifiant Faith d'un sourire.

— Parce que... (Alec essuya ses larmes avec la manche de son sweat-shirt.) Parce que... Je n'ai pas entendu quand elle...

Ross le reposa sur le sol.

— Alec, dit Faith, fais un bisou à papa et monte prendre ton bain.

— C'est vrai, papa, reprit Alec comme si de rien n'était. Je n'ai pas entendu, je t'assure.

— Allez, monte prendre ton bain, dit Ross. Après, je te raconterai une histoire. D'accord ?

Faith vit le petit garçon faire la moue, hésiter, peser le pour et le contre. Force lui était d'admettre que son père arrivait souvent à le calmer, réussissait là où elle échouait. Alec hocha la tête d'un air solennel. Alors, avec une lenteur exagérée, comme si c'était la seule manière possible de rejoindre sa mère, il monta l'escalier au ralenti, s'accrocha successivement à chaque barreau de la rampe, tâta chaque marche avant de poser le pied dessus.

— Alec, tu as pensé à donner à manger à Spike, aujourd'hui ? lui demanda-t-elle lorsqu'il fut à mi-chemin.

La mâchoire inférieure du petit garçon se décrocha et, d'un air coupable, il courut dans sa chambre nourrir son hamster. Faith resta où elle était et continua à fixer son mari.

Ross ramassa les fleurs et les lui tendit.

— Je t'ai acheté cela.

— Merci, répondit-elle d'un ton neutre.

Elle descendit à contrecœur. Le papier et la Cellophane froufroutaient dans les bras de Ross. Elle se pencha sur le bouquet et huma le parfum des fleurs. Elle reconnut des orchidées, mais il y avait également des plantes exotiques qu'elle voyait pour la première fois.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Les longues...

— Je ne me rappelle pas, mais elles coûtent une fortune.

— Je vais les mettre dans un vase.

— Vu le prix qu'elles valent, tu peux les mettre dans du champagne.

Il la suivit dans la cuisine.

— Content de me voir à la maison ?

— C'est une surprise.

— Une bonne surprise ?

Elle boucha l'évier, fit couler de l'eau froide et chercha du regard un vase correct. Ross arriva derrière elle, la prit par la taille et l'embrassa dans le cou.

— Et si on débouchait une bouteille de champagne ? Un vieux Pol Roger ? Le préféré de Winston Churchill. Pour fêter cela ?

— Fêter quoi ?

— Célébrer notre victoire sur ta maladie.

Elle le vit regarder furtivement la une de son journal. Il devait avoir lu dans le *Times* que le suspect du meurtre du docteur Harvey Cabot était mort. Ou bien l'avoir entendu à la radio. Pourtant, il n'en parla pas.

— Des nouvelles de ta patiente ? De lady Reynes-machin-chose ?

— De mauvaises nouvelles. Son mari menace de nous poursuivre tous en justice.

— Ils pensent qu'elle a attrapé cette méningo-encéphalite à Harley-Devonshire ?

— C'est probable, en effet. Un cas de septicémie provenant de la même souche a été diagnostiqué il y a trois jours. On ne sait jamais avec certitude comment ce genre de bactérie est transmis. Cela peut être l'air conditionné, l'eau, n'importe quoi.

— La clinique tout entière risque d'être touchée, alors ?

Elle ignorait pourquoi elle posait ces questions car cela ne l'intéressait pas ; la vie avec Ross faisait déjà partie du passé. En réalité, elle voulait juste qu'il arrête de fourrer son nez dans son cou.

— Non.

— À moins qu'apparaissent d'autres cas ?

— Je n'y crois pas, rétorqua-t-il avec emphase.

Elle trouva un vase, le remplit d'eau, le renversa et fit tomber une araignée morte. Puis elle le remplit de nouveau.

— Pourquoi ? Vous avez eu deux cas inexplicables ; rien ne garantit qu'il n'y en aura pas d'autres.

— Je vais chercher une bouteille de Pol Roger à la cave.

Il la lâcha et tourna les talons.

— Qu'est-ce que tu veux manger ? demanda-t-elle. J'étais sur le point de me préparer une salade au thon. Tu veux que je sorte quelque chose du congélateur ? Des côtelettes d'agneau ? Une pizza ?

— Laisse tomber, on sort.

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix, mais elle ne parvenait pas à déterminer quoi. C'était un peu comme s'il ne s'agissait pas de Ross, mais d'un sosie au comportement un peu trop parfait.

— Et Alec ?

Il regarda sa montre.

— C'est vrai qu'il est un peu tard pour commencer à chercher une baby-sitter, concéda-t-il en piétinant devant la porte de la cave. Tu as raison, autant manger ici. Mais nous verrons cela plus tard. Pour l'instant, nous allons boire un verre et discuter. Je crois qu'il nous reste une bouteille de 1983 – une superbe cuvée. Je descends...

Faith vérifia l'heure : 18 h 55. Elle se retourna vers l'horloge de la cuisine : la même chose. Ross tenait absolument à ce que toutes les horloges de la maison indiquent la même heure. Elle avait promis à Oliver de le rappeler à 19 heures. Il était très inquiet à cause de la mort du suspect. Ils en avaient parlé un peu à l'heure du déjeuner. La police lui avait fourni des informations qui n'étaient pas sorties dans les médias. On avait trouvé des traces de cordite sur les vêtements de l'homme, ce qui signifiait qu'il avait utilisé une arme peu de temps auparavant. D'ailleurs, il avait sur lui un pistolet du même calibre que celui qui avait tué Harvey Cabot. Il était fiché par la police, avait séjourné deux fois en prison – pour violence aggravée lorsqu'il était adolescent, puis pour vol de voiture – et était connu pour avoir des liens avec le milieu.

La police, lui avait expliqué Oliver, était convaincue qu'il s'agissait bien de leur homme, en revanche, elle n'avait pas trouvé de lien entre Harvey et Barry Gatt, la seconde victime. Le mobile échappait toujours aux enquêteurs, mais l'hypothèse d'un contrat était la plus probable.

La mort du suspect avait bouleversé Oliver. Il avait besoin de réponses, d'explications, et il voulait que justice soit faite. Il craignait que la police profite de la mort du tueur pour ne pas mener son enquête avec le sérieux nécessaire.

— Je file chez Tesco, cria-t-elle par la porte de la cave. Avec un peu de chance, il y aura des coquilles Saint-Jacques à la poissonnerie. Je reviens dans dix minutes.

Ross remonta les marches quatre à quatre.

— Non, je n'ai pas besoin de coquilles Saint-Jacques. Je me contenterai d'une salade au thon. De toute façon, il faut que je fasse attention à mon poids. Détends-toi, pour l'amour du ciel. Il y a quelque temps de cela, tu te plaignais de n'avoir jamais l'occasion de t'asseoir le soir pour boire un verre et discuter. Installons-nous dans la bibliothèque et dégustons ce champagne. D'accord ?

— Je vais chercher des verres dignes de ce nom, acquiesça-t-elle en essayant de cacher son manque d'enthousiasme. Il me semble qu'il reste une boîte d'olives aux anchois, si cela t'intéresse...

— Pourquoi pas. Je vais me mettre à l'aise.

Dans la chambre, Ross regarda une nouvelle fois l'heure : 19 h 00. Il ouvrit le placard de la salle de bains, en sortit sa boîte Calvin Klein et fit quelques calculs. Tout était une question de timing.

Et de quantité. Oui, la quantité était cruciale aussi.

Chapitre 79

Plus que deux semaines avant le jour le plus long de l'année. En temps normal, Faith adorait ces premières semaines de juin, lorsque le printemps cédait la place à l'été, lorsque le jardin était verdoyant, parsemé de fleurs aux couleurs vives, tandis que, dans la serre, les tomates commençaient à mûrir, que ses pommes de terre étaient prêtes à être ramassées, et que les fleurs des courgettes se déplaient comme des drapeaux. Cette période de l'année était pleine de promesses, inspirait la confiance. Face à cette fête de la vie, il était presque impossible d'avoir des idées noires.

Faith pensa à l'hiver et eut des frissons dans le dos. Elle craignait de vivre son dernier été.

— Santé, dit Ross.

Par la fenêtre en saillie devant laquelle était assis son époux, elle vit un écureuil gris traverser la pelouse et escalader un vieux hêtre. Certains comparaient ces animaux à des rats. De fait, ces saletés avaient arraché des pans entiers de l'écorce du hêtre, désormais vulnérable aux infections. Une famille d'écureuils était en train de dévaster leurs arbres. Peut-être Ross devrait-il les abattre. Mais comment décider de ce qui devait vivre et de ce qui devait mourir ? Ce hêtre était-il plus beau que l'écureuil qui l'habitait ? C'était très subjectif. Était-il plus important pour la planète ? L'écureuil ne savait pas plus qu'il faisait le mal que l'amibe qui lui grignotait le système nerveux.

Chaque créature vivante luttait pour sa survie. La vie. La chaîne alimentaire. Il y avait là une ironie qu'elle goûtait assez peu : un être intelligent, une créature qui se trouvait à l'extrémité de cette fameuse chaîne servait de cantine à un milliard d'amibes sans cervelle.

— Coucou, l'appela Ross. Eh ho ! Il y a quelqu'un ? J'ai dit santé...

Elle sortit de ses rêveries et leva sa coupe de champagne avec un sourire sans joie.

— Tu ne boiras jamais meilleur champagne, je t'assure.

Elle avala une première gorgée. Il avait raison : il était délicieux, sucré, riche. *Pourquoi pas ?* pensa-t-elle avant d'avalier une gorgée plus grande. Peut-être le champagne l'aiderait-il à avoir le moral. Oliver lui avait expliqué qu'il était très important d'avoir des pensées positives, d'être déterminée, chaque seconde que Dieu faisait, à écraser ces saletés d'amibes.

— Il est bon.

Il était plus de 19 heures, et elle avait envie de parler à Oliver. Demain, l'espérait-elle, ils referaient l'amour. Elle voulait être allongée à ses côtés, sentir sa peau contre la sienne, son corps dans le sien. Elle se sentait plus proche de lui qu'elle ne l'avait jamais été de Ross. Comme si elle le connaissait mieux qu'elle ne connaîtrait jamais Ross. Elle devait absolument lui parler ce soir. Avec un peu de chance, Ross s'enfermerait dans son bureau pour travailler pendant qu'elle préparerait le dîner. Elle l'appellerait à ce moment-là.

Ross la regarda avec un grand sourire.

— Tu es superbe. Tu m'as l'air en pleine forme. Bien mieux que ces dernières semaines, en tout cas. Tu vois, les gélules font déjà leur effet.

Elle ne dit rien.

Il lui tendit les olives. Elle en mangea une, apprécia le goût saumâtre des anchois et but un peu de champagne. Contre son palais salé, la boisson sembla encore plus dense, plus riche. Elle pétilla dans ses veines, lui fit du bien.

Oh ! non.

Un mouvement imperceptible. Comme si la pièce était un wagon de train, comme s'ils roulaient à grande vitesse dans un virage. Son horizon s'inclinait légèrement. Si légèrement qu'elle crut que son imagination lui jouait des tours. Elle but ce qui lui restait de champagne car elle avait soudain besoin de cet alcool en elle, de le sentir prendre possession de son système nerveux. Elle en avait besoin pour chasser ses idées noires.

— Voilà, cul sec !

— Tu sembles contrarié.

— Moi ? s'étonna-t-il.

Sa voix lui sembla encore plus étrange. *Ross, est-ce bien toi ?*

— Pourquoi ne fumes-tu pas un cigare ? demanda-t-elle. D'habitude, tu fumes toujours en buvant.

— Ce champagne est trop délicat ; le cigare le tuerait.

— N'importe quoi !

Il sourit, et elle se rendit compte qu'elle souriait aussi – *comme le chat du Cheshire*, pensa-t-elle. Elle riait. *Merde ! je suis bourrée ! Après un seul verre !*

— Tu n'es pas Ross. À mon avis, tu es un extraterrestre et tu as été envoyé ici pour me faire boire.

Soudain, il commença à fondre, à se liquéfier, à se répandre sur sa chaise. Elle avait une sensation étrange à l'intérieur du crâne ; elle avait l'impression que quelqu'un s'évertuait à faire tourner son cerveau sur lui-même. Et y parvenait très bien. Elle voyait d'ailleurs l'intérieur de sa boîte crânienne semblable à une grotte, avec ses arêtes irrégulières et sa paroi arrondie, avec son oreille rose à la forme

alambiquée, à l'ouverture en tire-bouchon qui laissait filtrer un peu de lumière du jour.

Elle revoyait l'extérieur par les yeux. C'était super ! C'était un peu comme si son cerveau était posé sur un de ces plateaux tournants qu'on trouvait dans les restaurants chinois. Elle pouvait le tourner dans n'importe quelle direction, regarder à l'intérieur de son crâne si cela lui chantait. Elle gloussa et lui dit qu'elle avait des yeux derrière la tête.

Ross redevint solide. Solide, quoique indistinct sur les bords. Ses contours se dessinaient, flous, sur une toile de fond orange vif. Il regardait par la fenêtre.

— Tu attends le bus ? Le train, peut-être ? lui demanda-t-elle.

Elle frissonna, tandis qu'un sentiment de panique enflait en elle. Une fois de plus, elle était hors de son corps. Elle ne flottait pas au plafond comme les fois précédentes ; elle était juste en dehors de ses organes. Désincarnée. Elle entendit une voix qui aurait pu être la sienne, mais elle n'en était pas sûre.

— Ross, je me sens toute bizarre, disait la voix.

Il regardait toujours par la fenêtre.

Je suis morte. C'est pour cela qu'il ne se retourne pas. Je suis morte et il ne m'entend pas.

Elle se testa, articula chaque mot séparément et écouta si la voix correspondait. Elle ne savait pas trop comment elle s'y prenait pour bouger les lèvres ; il lui suffisait d'y penser pour que cela marche.

— Ross, je t'en prie, aide-moi. S'il te plaît, ça recommence.

Une voiture remontait l'allée – un taxi qui semblait planer. Raspoutine aboyait, mais elle ne le voyait pas. Elle l'appela car elle voulait qu'il la rejoigne dans la bibliothèque ; elle désirait le voir pour s'assurer qu'elle n'était pas morte, qu'elle n'inventait pas ces aboiements.

— Suis-je morte, Ross ?

Il ne se retourna pas. Il sortit de la pièce comme s'il ne l'avait pas entendue.

Des voix. Des bavardages, comme lors d'une soirée cocktail. Le chien aboya. Elle aurait voulu accueillir ces gens, toutefois, elle craignait de laisser son corps derrière elle et de ne pas être capable de retrouver son chemin pour le récupérer. Et puis, il y avait le risque que, la croyant morte, quelqu'un emporte son enveloppe charnelle.

— Ross ! appela une voix qui ressemblait à la sienne.

— Raspoutine ? dit une autre voix qui aurait également pu être la sienne.

Raspoutine ne vint pas. Une seconde voiture apparut dans l'allée : une petite Toyota bleue, identique à celle de sa mère.

— Bonjour, Faith, fit une voix familière.

Un type grand et dégingandé se tenait dans l'encadrement de la porte. C'était David DeWitt, le psychiatre qui était venu dîner samedi soir en compagnie de son épouse. Pourquoi était-il ici ? Avait-il oublié quelque chose ?

Il entra dans la pièce, et un autre personnage apparut dans l'encadrement : Michael Tennent, un autre psychiatre, lui aussi invité samedi soir. Avait-il aussi oublié quelque chose ?

Ou bien son cerveau lui jouait-il des tours ?

— Je crois..., s'entendit-elle articuler. Je crois qu'il y a des problèmes en cuisine. Je vais devoir vous demander si le repas a été servi ou non ; avec ces longues soirées d'été, je ne sais plus trop où j'en suis.

— Comment allez-vous, Faith ? demanda David DeWitt.

— Comment vous sentiriez-vous si vous n'étiez qu'un maillon de la chaîne alimentaire ? rétorqua une voix semblable la sienne. Vous n' imaginez pas les dégâts que peut causer le liseron dans un parterre d'asperges.

DeWitt et Tennent échangèrent un regard complice. Derrière eux, Raspoutine continuait à aboyer et commençait à lui casser les oreilles.

Soudain, sa mère entra dans la pièce.

— Maman ?

La tenue de Margaret n'était pas vraiment appropriée ; un anorak en nylon, ce n'était pas l'idéal pour un dîner comme celui-ci. Peut-être était-elle venue pour garder Alec. Les lèvres de sa mère remuaient, mais sa voix venait d'ailleurs.

— Bonjour, ma chérie.

— Je ne sais pas si tu m'entends, parce que je suis morte. Tu pourrais expliquer cela à Ross, s'il te plaît ? Depuis tout à l'heure, il m'ignore. Je t'en prie, explique-lui que je suis morte et que j'ai besoin de retourner dans mon corps.

Jules Ritterman était là aussi qui la regardait. Il dit quelque chose à Ross, mais elle ne l'entendit pas. Alors, il s'approcha d'elle, aussitôt imité par Tennent, DeWitt et sa mère.

Ritterman lui parlait d'un ton à la fois doux et ferme, comme s'il s'adressait à Alec :

— Faith, Ross m'a dit que vous n'étiez pas gentille, que vous refusiez de prendre vos médicaments. Est-ce que c'est vrai ?

— Je suis morte, s'entendit-elle rétorquer. Quand on est mort, les médicaments ne servent plus à rien.

Ils lui posaient tous des questions, à présent.

— Vous entendez des voix ? lui demanda Tennent.

— Vous avez des hallucinations ? s'enquit DeWitt.

— Dites-moi, reprit Tennent, avez-vous vécu des expériences inhabituelles ?

— Elle semble perdue, dit une autre voix. A-t-elle manifesté des tendances suicidaires par le passé ?

Elle répondit à quelques questions, mais la plupart d'entre elles dérivèrent dans sa tête dans des ballons. Quelque temps plus tard, ils sortirent tous de la pièce, et elle les entendit discuter dans le couloir, débattre. Sa mère était avec eux et répondait à leurs questions.

— Normalement, expliquait Jules Ritterman, une décision de cette nature ne peut être prise sans la présence d'un travailleur social.

— On peut contourner la règle, protesta Ross. Un parent proche peut remplacer un travailleur social.

Faith perdit et reprit connaissance plusieurs fois. Soudain, ils étaient tous de retour dans la pièce et la regardaient en silence. Jules Ritterman cachait quelque chose dans son dos. Elle eut peur.

Ross se mit à genoux devant elle.

— Je t'aime, Faith. Je t'aime tellement. Je veux juste te soigner. C'est ce que nous voulons tous. S'il te plaît, comprends-moi.

À présent, elle voyait ce que Jules Ritterman avait dans les mains : une seringue et une fiole.

Un cri emplit la salle.

Le sien.

Elle voulut se lever, mais des mains l'agrippèrent et l'en empêchèrent. Ross et DeWitt la tenaient.

— Non, je vous en prie, laissez-moi ! s'entendit-elle hurler.

Sa mère se tenait devant elle.

— Nous t'aimons, ma chérie. Nous faisons cela pour toi.

Quelqu'un lui retroussait la manche, et son bras était comme emprisonné dans un étau.

Elle eut une douleur vive. Quelque chose – un fluide dense – s'infiltrait dans le muscle de son bras. Elle vit les yeux de Ross. Les yeux de Jules Ritterman. Ceux de sa mère. Ceux de Michael Tennent et de David DeWitt.

— Nous t'aimons tellement, continuait sa mère.

La lumière baissait dans la pièce.

Dans le silence, elle entendit un oiseau chanter un trille dehors. Le chant de l'été.

Il chantait pour elle.

Puis il se tut.

Chapitre 80

— 19 h 30, mardi 8 juin. Cassette n° 9. Interrogatoire du docteur Oliver Cabot par le sergent Anson.

Le détective vérifia que les deux bandes tournaient bien, s'assit, bras croisés, le visage luisant de transpiration, et mit une graine de tournesol dans sa bouche. Il était grand, même selon les standards d'Oliver Cabot, vêtu d'un costume marron, d'une chemise blanche et d'une cravate ornée de boucliers. Il avait les épaules très larges, les yeux globuleux comme s'il avait des problèmes de thyroïde, et une coiffure au bol ridicule, très courte derrière et sur le côté, avec une frange molle sur le front. Le genre de coiffure que les mères imposaient parfois à leurs gamins pour économiser le prix du coiffeur.

Le sergent Anson avait envie de rentrer chez lui. Tout comme Oliver.

Sa manière de procéder était calquée sur les séries policières qui plaisaient tant aux Anglais, décida Oliver. Il était courtois, prenait son temps, avançait un pas après l'autre, prenait des notes en dépit du magnétophone qui ne s'était pas arrêté de tourner. Grand Dieu, que pouvait-il donc écrire ? Oliver n'était pas dupe : il savait que le policier essayait de le pousser à la faute.

Le médecin s'en moquait. La perte de son frère et cette journée entière passée dans une pièce sans fenêtre du commissariat de Notting Hill l'avaient comme anesthésié. Pour la première fois de sa vie, il commençait à comprendre comment on pouvait vous soutirer des aveux. Certaines personnes auraient avoué n'importe quoi pourvu qu'on les laisse sortir d'un endroit comme celui-ci.

Dehors, c'était une chaude soirée d'été, mais cela ne comptait plus ; on aurait très bien pu être au milieu de l'hiver. Harvey était mort. Oliver était déjà épuisé avant de se lever ce matin car il avait passé une bonne partie de la nuit au téléphone avec Leah, la veuve de son frère, qui vivait à Charlottesville, en Caroline du Nord.

Elle avait mis une journée et demie à encaisser la nouvelle de son décès. Maintenant, elle voulait savoir tout ce qu'il avait fait depuis le moment où il était descendu de l'avion à Londres, et avait même demandé à Oliver de lui raconter des détails de leur enfance. Ils avaient discuté religion, philosophie – le but étant de ne pas avoir à écouter le silence de la maison et des enfants endormis.

Il était possible de mourir dignement, pensa Oliver. On pouvait également recouvrer sa dignité dans la mort. En revanche, il était beaucoup plus difficile de rester digne dans le deuil, car celui-ci vous

dépouillait de tout. Le deuil ébranlait le sol sous vos pieds, vous privait de la chaise sur laquelle vous vous reposiez, des murs qui vous entouraient.

Leah était une femme bien, séduisante, intelligente, prévenante. Elle ne méritait pas d'être veuve à quarante-trois ans. John-John, Tom et Linda, quatorze, douze et dix ans, ne méritaient pas de ne plus avoir de père. Et ce monde ne méritait pas de perdre Harvey Cabot. Il avait trop à donner, trop de choses à enseigner.

Et Oliver ne méritait pas de perdre son frère. La mort de Jake avait été tellement difficile à admettre. Aristote avait dit qu'il n'y avait pas pire torture pour une mère que de survivre à son enfant. C'était aussi vrai pour un père. Et un frère.

Durant la pause déjeuner, ils étaient sortis prendre l'air et le détective Anson lui avait parlé de sa passion pour le tir à l'arc. C'était sa façon à lui de se détendre. Soixante-sept kilos de tension. Des flèches high-tech qui coûtaient vingt livres pièce. Samedi dernier, Oliver avait perdu son frère et, aujourd'hui, il avait droit à une leçon de tir à l'arc : comment tenir un arc, comment tendre la corde, comment viser, comment tirer. Au cours des batailles contre les Français, les archers anglais avaient accompli des prodiges, lui avait expliqué le policier avec fierté. À Azincourt, ils avaient tué huit mille Français en sept minutes.

Les grandes mains d'archer du détective pivotaient l'une contre l'autre comme des engrenages pas très bien ajustés.

— Diriez-vous que vous vous entendiez bien avec votre frère lorsque vous étiez enfants, docteur Cabot ? Y avait-il une rivalité entre vous ?

Il lui tendit son sachet de graines de tournesol, mais Oliver déclina son offre. Anson en jeta une dans sa bouche et la mâchouilla. Il avait été agréablement surpris d'apprendre qu'Oliver approuvait leur consommation.

Faith occupait l'esprit d'Oliver. Depuis une heure, il avait le sentiment que quelque chose ne tournait pas rond, qu'elle était dans la détresse, qu'elle avait besoin de lui. Peut-être n'était-ce que son imagination ? En tout cas, il voulait entendre le son de sa voix.

— La rivalité entre frères est un phénomène ordinaire, insista le détective. Peut-être pourriez-vous vous replonger dans votre enfance...

Faith Ransome. Elle était la seule source de lumière dans les ténèbres ambiantes. Elle était sa seule raison d'être. Il avait tellement peur pour elle. Peur de ne pas pouvoir la soigner. Peur de ce que son fumier de mari pourrait lui faire s'il était responsable de la mort de Harvey.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? s'emporta-t-il. Vous

voulez me psychanalyser ? Qu'est-ce que c'est que ces putains de questions à la con ? J'aimais mon frère, je ne l'ai pas tué et je n'ai engagé personne pour le tuer.

— Docteur Cabot, je comprends ce que vous ressentez...

— Ah bon ? l'interrompt Oliver. Vous avez perdu votre frère ?

— Dans ce pays, quatre-vingts pour cent des meurtres sont commis par des proches, au sein de la famille, reprit le policier sans répondre. J'ai besoin d'être certain que cette affaire-ci n'entre pas dans cette catégorie.

— Vous avez déjà trouvé le gars qui a tué mon frère.

— Un suspect, oui, le corrigea Anson.

— Foutaises. Vous savez très bien que c'est lui.

— En revanche, nous ne savons pas pourquoi. A-t-il agi seul ? A-t-il été payé pour cela, et si oui, par qui ?

— Je vous ai déjà conseillé d'interroger le mari de Faith Ransome.

— J'ai noté son nom ; il sera interrogé.

— Quand ? Pour l'amour du ciel, cet homme devrait être le suspect numéro un. Sous prétexte qu'il est un médecin respectable, vous refusez de m'écouter.

— Je vous ferai remarquer que vous êtes médecin aussi, rétorqua le policier avec un sourire.

Oliver se surprit à sourire aussi. Le flic était un peu bizarre avec ses graines de tournesol et sa passion pour le tir à l'arc, mais au moins avait-il le sens de l'humour. Peut-être avaient-ils besoin tous les deux de penser à autre chose.

— Dix détectives expérimentés travaillent sur cette affaire, docteur. Nous avons pris note de votre relation avec Mme Ransome. Vous avez également affirmé qu'elle n'était pas adultérine, mais que M. Ransome pensait le contraire.

— Il la bat.

Le détective le nota.

Il était déjà 21 heures.

— Docteur Cabot, ne le prenez pas mal, mais j'apprécierais que vous n'essayiez pas de quitter le pays avant la fin de nos investigations.

— Vous voulez dire que je n'ai pas le droit d'assister aux obsèques de mon frère ?

— Ne vous inquiétez pas pour cela. De toute façon, le légiste gardera son corps encore quelques jours.

— J'ai bien l'intention de rentrer aux États-Unis avec le cercueil.

— Je comprends.

— Rien ne pourra m'en empêcher, détective.

Dix minutes plus tard, Oliver était dans sa Jeep. Le policier lui avait demandé de rester vigilant. Si son frère avait été tué à sa place,

il était toujours menacé.

Oliver avait assuré au policier qu'il ferait attention, mais il oublia tout cela bien vite. Seuls l'obsédaient Faith et le sentiment étrange qui le tourmentait depuis tout à l'heure. Une fois dans la voiture, il vérifia la messagerie de son portable et celle de sa chambre d'hôtel. Il avait eu plusieurs appels du travail.

Mais Faith n'avait pas essayé de le joindre.

Chapitre 81

Hugh Caven était assis derrière son bureau, coincé entre deux placards, une imprimante à jet d'encre et un photocopieur couleur dans le quartier général mondial de *Caven Investigation Services*, dans le fond d'une pièce inusitée de sa maison. Il habitait un petit pavillon moderne encombré de jouets situé dans une allée calme d'Ickenham, au sud-ouest de Londres. La fenêtre de son bureau donnait sur le jardin. Sandy étendait le linge. Sean, son fils de trois ans, jouait avec un bateau dans une minuscule piscine gonflable.

Des piles de journaux, dont le *Daily Mail*, couvraient sa table de travail. Tous parlaient de l'homme qui s'était tué la veille en tentant d'échapper à la police. Il était le suspect principal dans l'affaire du double meurtre perpétré à Notting Hill dans la nuit de samedi à dimanche, et les flics voulaient l'interroger.

Un de ses amis policiers venait tout juste de l'appeler pour lui révéler certaines informations. D'après ce qu'il venait d'entendre, les enquêteurs avaient toutes les raisons de penser que l'homme était l'assassin de Barry Gatt et Harvey Cabot. Restait toutefois à déterminer le mobile. La police fouillerait le passé de la victime. On privilégiait la piste du tueur professionnel, même si, jusque-là, aucun lien n'avait été trouvé entre Barry Gatt et Cabot. D'ailleurs, ils ne trouveraient rien s'ils se contentaient d'interroger sa veuve.

Barry était un pro. Il n'avait jamais raconté à Sandy dans quel coin il travaillait ni qui il surveillait. C'était un type discret, digne et courageux. Hugh Caven savait dans quelles circonstances son employé avait trouvé la mort : assis devant les moniteurs de surveillance, il avait vu Harvey Cabot se faire tirer dessus et avait voulu lui porter secours. Le rasoir d'Occam. *L'explication la plus simple...* Oui, c'était aussi simple que cela.

Il se retourna juste à temps pour voir son fils poser le pied sur le rebord de la piscine et s'étendre de tout son long dans la pelouse. Il l'entendit hurler par la fenêtre ouverte. Sa femme posa son linge, accourut, ramassa le garçonnet et le consola. C'était une bonne mère, une excellente épouse. Il avait beaucoup de chance. Cinq ans plus tôt, il était en prison et n'avait rien. Aujourd'hui, il avait une femme, un gamin dont il était fier et une société en parfaite santé.

Et un ami proche à la morgue.

Il pouvait aider la police à boucler cette affaire. Il devait le faire. Tous ses instincts lui criaient que Ross Ransome était derrière cette histoire. De toute sa vie, jamais il n'avait rencontré personne aussi

désagréable et arrogante que lui.

Et pourtant...

L'acompte que lui avait versé le chirurgien était ridicule. Durant les deux dernières semaines, il avait dépensé plusieurs milliers de livres en surveillance continue – il devait d'ailleurs un salaire à Barry – et en matériel, dont une partie se trouvait dans l'appartement du docteur Oliver Cabot et ne pourrait sans doute jamais être récupérée.

Dehors, Sandy prit le petit garçon dans ses bras et le berça. Elle était magnifique, et Sean était un gamin adorable. *Vous méritez tous les deux ce que j'ai de mieux à offrir. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Un père qui bafoue ses principes pour l'argent ? Ou bien un père qui risque la prison pour défendre ses principes ?*

Hugh Caven avait détesté la prison. Une fois passée la surprise de la découverte des premiers jours, il avait haï cet endroit : son odeur, les gardiens corrompus qui vous obligeaient à acheter de la drogue et vous rendaient la vie dure si vous refusiez... Le pire, toutefois, c'était ses codétenus. En cabane, on rencontrait peu de gagnants, car on était entouré de perdants. Des perdants comme lui, qui avaient merdé et étaient sans doute condamnés à recommencer.

Voilà que se présentait à lui une chance en or de merder de nouveau. S'il allait voir la police, Ross Ransome l'apprendrait et refuserait de lui donner ce qu'il lui devait, à savoir pas loin de six mille livres. Six mille livres qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre. D'un autre côté, une fois calmé, après avoir réfléchi, Ross Ransome lui verserait peut-être beaucoup plus pour le convaincre de ne pas tout raconter.

Chapitre 82

Quelque part derrière les murs de sa chambre, des cris avaient retenti toute la matinée. Pendant un temps, ils avaient cédé la place à des grognements graves et terrifiants qui, aux oreilles de Faith, résonnèrent comme ceux d'un homme en train d'agoniser, empalé sur la clôture d'un parc. Puis les hurlements hystériques et stridents, irritants au possible, avaient repris.

Cependant, la grande question la taraudait encore davantage.

Elle la taraudait depuis un bon moment – elle n'aurait su dire combien de temps exactement car sa montre avait disparu. À la place de cette dernière, elle portait désormais un bracelet en plastique sur lequel était imprimé son nom : Mme Faith Ransome.

Elle supposait que quelqu'un avait fait cela pour l'aider. En effet, il lui importait beaucoup plus de connaître son nom que de savoir l'heure. Les gens d'ici semblaient tous vouloir l'aider. Mais où était-elle, au juste ?

Malheureusement, le bracelet blanc était plus étroit que celui de sa montre, et des rubans de peau pâle non brûlée par le soleil de la Thaïlande étaient visibles de part et d'autre du plastique. Elle avait demandé à l'infirmière qui lui apportait ses pilules et à l'infirmière qui venait vider son bassin hygiénique si elle ne pouvait pas avoir un bracelet un peu plus large, mais elles lui avaient répondu que ce ne serait pas possible.

Toutefois, cette histoire de bronzage n'était pas la grande question qui la préoccupait, mais plutôt un menu souci qui lui permettait de ne pas penser aux cris de l'homme empalé sur un pic en fer forgé.

Ce qui la tracassait vraiment, c'était cette chose sur le dos de sa main. Elle en avait déjà vu dans les séries hospitalières qui passaient à la télévision, mais jamais sur son propre corps.

Comme un cordon ombilical. Elle était redevenue un bébé. Attachée à sa mère. Une mère de métal, grande et fine ; une perche munie d'un bras au crochet duquel était suspendue une poche en plastique reliée au dos de sa main par un tuyau collé à l'aide d'une bande adhésive.

Comment diable s'appelait cette chose ?

Elle avait des difficultés à extirper des informations de sa mémoire. Cela l'effrayait et l'indifférait tour à tour.

— En réalité, cette situation ne me dérange pas du tout, dit-elle à voix haute.

Parler dans cet endroit était une bonne chose. Il lui fallait pratiquer pour ne pas oublier.

— Tu t'en sers ou tu le perds, ajouta-t-elle.

L'homme empalé grogna encore et, pour une fois, se rendit-elle compte, il semblait d'accord avec elle.

Elle jeta un regard circulaire sur la chambre ; elle avait déjà vu plusieurs fois tout ce qu'il y avait à voir, c'est-à-dire pas grand-chose. Des murs nus et blancs – d'un blanc agréable à regarder, de ceux sur lesquels il était possible de projeter ses réflexions. Un blanc d'écran de cinéma sur lequel elle avait déjà projeté ses pensées à de nombreuses reprises. C'était l'heure de l'entracte.

Il n'y avait aucun tableau, et la seule fenêtre était une ouverture en verre dépoli située près du plafond, par laquelle filtrait un jour blanc. À dire vrai, la vitre était tellement opaque qu'on n'aurait su dire si le temps était ensoleillé ou, au contraire, gris.

Il n'y avait pas de rideaux non plus.

C'était une simple observation plus qu'un sujet d'inquiétude. En fait, rien ne l'inquiétait pour le moment ; elle se sentait saoule, comme à l'époque où elle sortait s'enivrer avec ses copines, et cela lui convenait très bien. Elle avait du mal à se concentrer plus de quelques secondes, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ?

Elle avait dans la tête des boîtes innombrables dont elle devait s'occuper : la boîte d'Alec, celle de la maladie de Lendt, celle d'Oliver Cabot. Sauf que le temps lui manquait. La journée n'était pas divisée en heures ni en minutes, mais en visites. La visite de l'infirmière qui lui apportait ses pilules. La visite de l'infirmière au plateau-repas. Celle de l'infirmière qui accompagnait l'interne. Celle de ceux qui lui posaient des questions. Le docteur David DeWitt. Ross. Encore Ross.

Ils étaient tous si gentils avec elle – sans doute parce que Ross était du métier. Les médecins s'occupaient toujours très bien des leurs.

L'infirmière aux pilules entra dans sa chambre. Cheveux noirs, voix guillerette.

— Alors, comment allons-nous ?

— Très bien !

L'infirmière fronça les sourcils – Faith se demanda pourquoi – et porta aux lèvres de sa patiente un gobelet en papier. Faith but. Elle n'aurait pas eu la force de tenir le gobelet elle-même. Son corps était déjà si lourd ; elle avait l'impression que son sang avait cédé la place à du plomb liquide. C'était tellement plus facile de rester couchée comme un tronc d'arbre, immobile, pendant qu'on lui faisait tout. L'infirmière sortit deux minuscules pilules d'une boîte en plastique et les lui mit une à une dans la bouche.

— Voilà ! Ce n'est pas si mauvais, n'est-ce pas ?

Faith avala. Parler était épuisant, mais elle en avait besoin. Elle

avait besoin d'une réponse à la question qui la tracassait. La grande question.

— Cette chose..., articula-t-elle tant bien que mal. Comment ça s'appelle ?

— Le cathéter ? Sur votre main ? Le cathéter auquel est fixé le goutte-à-goutte ?

— Le goutte-à-goutte ! répéta Faith, ravie. Le goutte-à-goutte !

— Un goutte-à-goutte intraveineux. C'est juste une solution saline : de l'eau et du sel. Votre mari craignait que vous vous déshydratiez.

Ross entra à son tour dans la chambre.

— Je viens de lui donner ses pilules du midi, expliqua l'infirmière.

— Bien. Comment va-t-elle ?

— Bien. Elle me paraît calmée, stable.

Eh ! je suis une personne, pas un meuble ! Vous pouvez me parler aussi ! faillit protester Faith. Cependant, elle ne voulait pas se montrer impolie. Et puis, cela n'avait pas d'importance.

— Je vous laisse avec votre mari, lui dit l'infirmière aux pilules.

Ross l'embrassa sur le front.

— Comment te sens-tu, ma chérie ? demanda-t-il d'une voix très douce.

— Je m'amuse bien.

Elle le vit regarder en l'air.

— C'est un goutte-à-goutte, l'informa-t-elle. Une solution saline.

Il la regarda longuement dans les yeux, puis se retourna vers la porte ouverte.

— Eh ! Ne... ne pars pas tout de suite.

Il ferma la porte, revint à ses côtés et passa derrière le lit. Tandis qu'une ombre lui recouvrait le visage, elle leva les yeux. Le goutte-à-goutte bougeait. Ross était en train de lui faire quelque chose, de le déconnecter.

Une vaguelette d'inquiétude la parcourut.

— Qu'est-ce que... ?

— Je vérifie. Je m'assure que ma chérie reçoit bien tous les soins dont elle a besoin. Je ne veux pas qu'ils soient pingres avec toi.

Il s'assit sur une chaise à côté de son lit. Il y avait quelque chose de bizarre avec sa veste, remarqua-t-elle. Un renflement dans sa poche. Avait-il pris le... ?

Elle regarda au-dessus d'elle. Le sachet du goutte-à-goutte était toujours là, et la solution s'écoulait dans le tuyau vers le cathéter. Il s'occupait d'elle, c'est tout. C'était un bon mari.

À présent, il se tenait devant l'évier. Il fit couler de l'eau, mit

quelque chose dans sa poche.

— Je dois être au théâtre dans une demi-heure. Je reviendrai ce soir, promit-il en l'embrassant. Je t'aime, Faith.

— Je t'aime aussi.

La porte se referma.

Elle examina de nouveau son goutte-à-goutte. C'était tellement bon d'être ici, allongée, heureuse, aimée. Elle tourna la tête dans une autre direction, mais ses yeux étaient attirés irrésistiblement par la poche transparente. *Comme un cordon ombilical*, pensa-t-elle.

Mère.

Un lien ténu, pauvre, une simple étincelle. Il existait un vague rapport entre les deux. Le goutte-à-goutte. Sa mère.

Être ici.

Elle était trop fatiguée pour s'occuper de cela. Ses paupières se fermèrent et se rouvrirent. Grand Dieu, cela recommençait. Les murs de la chambre se rapprochaient, puis s'éloignaient. Prise de panique, des gouttes de sueur lui dégouлинаient sur le visage et la nuque.

— Aidez-moi, supplia-t-elle. S'il vous plaît, ça recommence...

Mourir de nouveau. Ils étaient venus pour son âme. Elle était hors de son corps, flottait au plafond et se voyait allongée sur le lit, les yeux grands ouverts. Ses lèvres bougeaient, elle criait :

— Aidez-moi, je vous en prie, aidez-moi !

Cette fois, elle mourait pour de bon. Elle mourait, quittait Alec et Oliver Cabot pour toujours. Où était Oliver ? Pourquoi n'avait-il pas...

La porte s'ouvrit. Une infirmière entra avec un homme en blouse blanche, un homme qu'elle avait déjà vu, un médecin. Il se pencha sur elle, examina son visage, pointa une lampe dans ses yeux, lui prit le pouls.

— Cela lui est déjà arrivé ? l'entendit-elle demander.

— Deux fois, répondit l'infirmière. C'est un symptôme de sa maladie.

— Oui, confirma-t-il avec le calme et l'autorité de l'expert.

— S'il vous plaît, remettez-moi dans mon corps, supplia Faith. Je dois revoir mon fils avant de mourir, avant de partir sans chance de retour.

— Faith, reprit la voix de l'homme, vous êtes juste victime d'une légère crise de panique. Tout ira bien. Vous n'avez pas pris vos médicaments, et ce n'est pas bien. C'est à cause de cela que vous avez ces crises. Je suis persuadé que vous irez beaucoup mieux dans quelques mois.

Chapitre 83

Dans son bureau du Centre de médecine douce Cabot, Oliver composa le 141 pour masquer l'identité de son téléphone et appela chez Faith. Quatre sonneries, puis la voix de Ross l'informant que personne n'était à la maison.

Il raccrocha.

Qu'as-tu fait d'elle, espèce de tordu ? L'as-tu tuée ? Tu m'as raté, alors tu as voulu te venger sur elle, c'est cela ?

Sa patiente suivante était en bas, dans la salle d'attente, et il aurait dû la recevoir depuis déjà vingt minutes. Il n'aurait pas dû venir travailler aujourd'hui. Il s'était dit que cela lui ferait du bien, lui donnerait l'occasion de s'évader de cette chambre où il avait passé la journée précédente à attendre en vain un appel de Faith.

Était-ce parce qu'ils avaient couché ensemble ? Avait-elle eu des remords et décidé de mettre un terme à leur relation pour sauver son mariage ? Après tout ce qu'elle lui avait dit ?

Oliver ne le croyait pas, toutefois, il savait par expérience qu'on ne savait jamais ce que pensaient réellement les gens et qu'il était quasi impossible de prévoir leurs actions.

Faith était différente, elle ne ferait pas une chose pareille car ce n'était pas dans sa nature. Elle avait cette honnêteté. Si elle avait changé d'avis en rentrant chez elle, ou si elle avait réfléchi après leur brève conversation téléphonique de mardi, elle le lui aurait dit.

Pouvait-il y avoir une autre explication ? Son téléphone portable sonnait, mais il était systématiquement redirigé vers sa messagerie. Personne ne répondait chez elle. Ils s'étaient mis d'accord pour s'appeler mardi à 7 heures. Ils se l'étaient promis. Il n'était pas question de *si* ni de *peut-être*. Faith avait dit qu'elle l'appellerait, mais elle ne l'avait pas fait.

On était jeudi et il était déjà 13 heures. Plus de quarante-huit heures après leur dernier contact. Qu'est-ce qui aurait pu l'empêcher de lui passer un coup de fil ? Un accident ? Peut-être avait-elle eu un accident de voiture en allant à Legoland ou sur le chemin du retour. Il avait étudié l'itinéraire qu'elle avait dû emprunter et avait appelé tous les hôpitaux de la région. Elle n'avait été admise dans aucun d'entre eux. Il avait même appelé la police au cas où elle aurait été tuée. Rien.

Alors, quelles options restait-il ? Soit elle refusait délibérément de le rappeler, soit son mari l'en empêchait. Selon lui la première des deux hypothèses était exclue.

C'était donc son mari. Sa brute de mari qui contrôlait sa vie, qui

était obsédé par elle et qui la frappait. Soit il lui avait fait quelque chose, l'avait emprisonnée quelque part, soit...

Il ne voulait même pas envisager cette possibilité.

Il but une gorgée d'eau. Au rez-de-chaussée attendait une magnifique jeune femme qui, deux ans plus tôt, avait une innocente tache blanche sur l'extrémité du pouce, et qui, aujourd'hui, n'avait plus de bras droit. Elle attendait de lui qu'il vienne à bout du cancer qui, jusque-là, avait épuisé tous ses médecins. Il avait besoin d'être fort pour elle et pour chacun de ses patients – et pour Leah, en particulier quand il rentrerait au pays avec le corps de Harvey. Peut-être plus fort qu'il ne l'avait jamais été.

J'ai besoin de toi, Faith, j'ai tellement besoin de toi.

Je n'aime pas ce silence. Il est trop bruyant. Beaucoup trop bruyant.

Chapitre 84

À 15 h 17, le docteur Jonathan Mumford, médecin de garde de l'unité des soins intensifs, se tenait près de lady Geraldine Reynes-Raleigh et remplissait son certificat de décès. Dans la rubrique « cause du décès », il écrivit « Méningo-encéphalite provoquée par une septicémie ».

Trente minutes plus tard, après qu'il eut poussé le corps jusqu'à la morgue réfrigérée du sous-sol, un assistant appelé Jason Rillets sortit par la porte de derrière, s'engagea sur Devonshire Place, s'éloigna de quelques centaines de mètres, s'arrêta sous un porche, à l'abri des regards, et il sortit le téléphone portable qu'il avait acheté pour ce type d'occasion.

Il appela Will Arnoldson, un journaliste qui l'avait approché deux ans plus tôt. Ce dernier était un genre de canaille au teint un peu hâlé vêtu d'un costume élégant. Avec son allure de truand d'Europe centrale, il ressemblait plus au méchant d'un *James Bond* qu'à un homme de plume.

Arnoldson travaillait en free-lance. Il avait des relations un peu partout et gagnait sa vie en vendant des ragots aux journaux. Pour Rillets, le tarif était de trente livres par histoire publiable concernant la clientèle huppée de l'hôpital. Il y a deux semaines de cela, une des infos de Jason Rillets avait terminé dans les nouvelles du magazine *Hello* !

— Lady Reynes-Raleigh, cela vous dit quelque chose ? commença Rillets en regardant autour de lui.

— Ouais, elle rapporte bien, répondit Arnoldson. Très bien, même. Qu'est-ce que vous avez sur elle ?

Rillets lui raconta tout.

Comme d'habitude, Arnoldson réussit à lui tirer les vers du nez, à lui en faire dire plus qu'il ne l'aurait souhaité. Le journaliste pensait que c'était un bon sujet – à condition de l'embellir un peu. Peut-être pourrait-il même écrire deux histoires, développer deux angles différents, si cela ne dérangeait pas Jason. Deux histoires signifiaient deux paiements, bien sûr.

Non, cela ne le dérangeait pas du tout.

Chapitre 85

— C'est la deuxième fois qu'il appelle, dit Lucinda sur son interphone. Je pense que vous devriez lui parler.

Une boîte Moliou-Orelan trônait sur le bureau de Ross. Dedans, il y avait quatre-vingt-dix-sept gélules. Trois autres étaient posées sur la table. Il en prit une avec une pince à épiler, la maintint fermement sur le sous-main, enfonça l'aiguille de sa seringue entre les deux moitiés et injecta une minuscule dose de kétamine à l'intérieur. Comme il l'avait fait avec les autres.

— À quelle heure dois-je opérer, demain ? demanda-t-il.

Il inspecta la gélule à la lumière, avant de la laisser tomber dans la boîte.

— Onze heures. Vous m'aviez dit de ne rien programmer plus tôt. J'ai d'ailleurs dû jongler un peu avec votre emploi du temps.

— Vous croyez que je devrais aller aux obsèques de lady Reynes-Raleigh ?

Il y eut une pause.

— Pourquoi ? s'enquit Lucinda, laconique.

— Je... en tant que chirurgien... Histoire d'étendre mon réseau ? ajouta-t-il avec maladresse.

— Je ne pense pas qu'assister aux funérailles d'une patiente que vous avez opérée quelques jours plus tôt soit une très bonne publicité pour vous.

— Vous avez raison.

Qu'est-ce que j'ai dans la tête ? se demanda-t-il. *Je suis en train de craquer, ou quoi ? J'ai perdu ma capacité de jugement.*

— On pourrait peut-être envoyer des fleurs ? proposa-t-il.

— Non. Je vous conseille plutôt de vous dissocier au plus vite de cette affaire. Il ne faut pas que votre nom reste lié à son décès... De toute façon, vous ne l'aimiez pas, alors pourquoi lui enverriez-vous des fleurs ?

— Par politesse.

Il vérifia le réservoir de sa seringue et attrapa la gélule suivante avec sa pince à épiler.

— Alors, que dois-je dire au sergent Anson ? Vous prenez son appel ou non ? Il attend toujours.

Ross répondit au détective.

La sonnette retentit et Raspoutine accourut dans le vestibule en aboyant. Alec arriva aussitôt après.

— C'est maman ! cria-t-il. Maman rentre à la maison !

— Je ne crois pas, mon grand.

— C'est peut-être elle !

Sa grand-mère traversa la bibliothèque et regarda furtivement par la fenêtre pour voir qui arrivait. Elle était toujours très prudente lorsqu'il s'agissait d'ouvrir à des étrangers.

Un grand véhicule tout terrain bleu était garé dans l'allée et un inconnu grand et vêtu d'un costume se tenait sous le porche.

Elle s'avança jusqu'à la porte et, par précaution, attacha la chaîne de sécurité. Tandis qu'elle entrouvrait la porte de quelques centimètres, un Alec tout excité essaya de voir qui était ce visiteur. L'homme était bien habillé et soigné, mais cela voulait-il encore dire quelque chose dans ce monde si violent ?

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle dans l'espace entre la porte et l'encadrement.

— J'ai rendez-vous à 17 heures avec Mme Ransome, répondit-il d'une voix agréable avec un accent américain.

— Rendez-vous ?

— Oui, j'ai passé un appel lundi à cet effet.

— Je peux vous demander qui vous êtes ?

Il passa une carte de visite dans l'embrasure : « Don Rosslyn, Directeur. Développement et recherche. Moliou-Orelan Pharma SARL, une société du groupe Moliou-Orelan Corporation. » Il y avait deux adresses : une à Londres, l'autre dans le Berkshire. Elle lui rendit la carte.

— J'ai peur que Mme Ransome soit absente.

— Ah bon ?

L'homme semblait déçu. Elle décida qu'il ne ressemblait ni à un violeur ni à un cambrioleur, referma la porte, défit la chaîne, puis rouvrit en grand en retenant Raspoutine.

Le visiteur s'agenouilla aussitôt et fit connaissance avec le chien.

— Ma maman ne va pas bien, expliqua Alec. Elle est à l'hôpital, mais mon papa dit qu'elle pourra rentrer bientôt.

— À l'hôpital ? s'étonna l'homme sans arrêter de caresser le chien.

— Ma fille ne va pas très bien, confirma Margaret.

L'homme se releva.

— Je suis désolé. C'est la raison de ma présence ici. Elle participe à des essais cliniques mis en place par ma société. Elle prend un de nos nouveaux médicaments, et nous espérons qu'il l'aidera à aller mieux.

— Je suis au courant, acquiesça la mère de Faith.

— Nous avons lancé un genre de programme de surveillance. J'ai appelé Mme Ransome pour prendre rendez-vous. Nous étudions l'efficacité de notre médicament, aussi avons-nous décidé de passer un

peu de temps avec chacun de nos patients afin de les aider à maximiser les bénéfices de notre molécule. Son hospitalisation a-t-elle un lien avec la maladie de Lendt ?

Elle se retourna vers son petit-fils, hésitante, car elle ne savait pas si elle devait parler devant lui.

— Oui, répondit-elle néanmoins.

— Maman va guérir, n'est-ce pas mamie ?

— Bien sûr, mon chéri. Et ce gentil monsieur va l'aider. Va regarder la télévision pendant que je discute avec lui.

À contrecœur, Alec retourna dans la cuisine.

— Elle a des symptômes inquiétants, expliqua-t-elle. Nous savons qu'elle n'a pas pris son médicament comme elle l'aurait dû ; peut-être est-ce à cause de cela. Elle est un peu têtue.

— Mais elle le prend, à présent ?

— Oh ! oui.

— Raison de plus pour que je la voie. Lorsqu'un patient prend mal ses médicaments, nos résultats sont faussés. Nous avons besoin d'une précision maximale. Sans cela, nous ne parviendrons jamais à vaincre cette horrible maladie. Vous pouvez me donner le nom et l'adresse de son hôpital ?

— Je l'ai écrit sur un bloc-notes dans la cuisine, répondit-elle. Je vais vous chercher cela tout de suite.

Cinq minutes plus tard, Oliver Cabot sortait de Little Scaynes au volant de sa Jeep Cherokee. Venir ici et parler à la mère de Faith lui avait fait un effet bizarre. Il s'était senti à la fois très proche et très éloigné d'elle. Dans sa jeunesse, Margaret avait dû être une belle femme ; elle avait la même silhouette fine et le même nez droit que sa fille. Pourtant, elles ne se ressemblaient pas plus que cela et avaient des manières très différentes de s'exprimer.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, il s'arrêta près d'un arrêt de bus et consulta son atlas routier.

À l'hôpital ? La maladie dont souffre Faith, la femme que j'aime, se serait aggravée en une nuit ?

Sa mère n'avait pas voulu lui dire dans quel genre d'hôpital. Le nom ne lui disait rien, mais il était loin de connaître tous les établissements de Grande-Bretagne. Dans quelle mesure son état s'était-il détérioré ?

Il appela les renseignements et demanda le numéro du Grove Hospital. Puis il composa le numéro.

— J'aimerais parler à Faith Ransome, dit-il à la standardiste.

— Un instant, je vous prie...

Après quelques secondes de pause, elle reprit d'une voix polie mais froide :

— Je suis navrée, mais Mme Ransome n'est pas autorisée à

répondre au téléphone. Si vous le souhaitez, je peux vous mettre en communication avec une infirmière de son service.

— Excusez-moi de vous poser cette question idiote, mais de quel genre d'hôpital s'agit-il exactement ?

— Quel genre ?

— Oui.

— Eh bien, nous sommes un établissement privé sécurisé, répondit-elle, irritée.

— Sécurisé ?

— Pour les patients psychiatriques.

Oliver raccrocha.

Un hôpital psychiatrique ?

Faith avait été victime de crises hallucinatoires terrifiantes. Avait-elle eu une crise plus sévère que les autres ? Suffisamment sévère pour que son mari ou son médecin traitant décide de la faire interner ?

Il ferma son atlas et redémarra. L'hôpital était à environ à une heure et demie de route. Il appela sa secrétaire et lui demanda de se renseigner sur la nature exacte de cet établissement, ainsi que sur les raisons de l'internement de Faith Ransome.

Elle le rappela quarante minutes plus tard.

— Elle a été internée dans une clinique psychiatrique en vertu de la loi sur la santé mentale, docteur Cabot. La durée légale de cet internement initial est de vingt-huit jours.

Chapitre 86

Il était 17 h 10. En pleine heure de pointe, il lui faudrait une demi-heure pour arriver à l'hôpital. Là-bas, il aurait besoin de passer une demi-heure supplémentaire seul avec Faith, histoire d'être certain d'avoir le temps de procéder à la substitution. Elle aurait terminé sa boîte de gélules ce soir et entamerait la nouvelle demain matin. Après, il serait plus tranquille.

Pourquoi diable avait-il accepté de recevoir ce sergent Anson dans son appartement, ce soir à 19 heures ? L'officier s'était certes montré insistant...

Tandis qu'il descendait les marches du parking souterrain de Cavendish Park, Ross repensa à la voix du policier. Une voix pédante – lente, précise, polie, dépourvue de toute trace d'émotion. Il faisait son boulot et uniquement son boulot. Une voix en quête de la vérité.

Ross n'avait pas trop aimé son ton ni le fait de n'être pas capable de le déchiffrer. Il se demandait ce que le détective savait au juste et ce qu'il suspectait.

Il ne faisait aucun doute que Caven était allé pleurnicher au commissariat après leur dispute de mardi dernier. Toutefois, Caven ne savait rien de son arrangement avec Ronnie Milward. Louer les services d'un détective privé pour surveiller les agissements de sa femme n'était pas un délit – si Caven avait commis des actes illégaux, c'était son problème.

Peut-être qu'il n'aurait pas dû perdre son sang-froid avec Milward, pensa Ross. Caven était un petit connard, un minable inoffensif. Avec Ronnie Milward, c'était une autre histoire. Le vieux truand lui avait fait comprendre que ces vingt-cinq mille livres ne représentaient rien pour lui ; mais pourquoi se priverait-il de passer quelques coups de fil pour l'entuber et garder son pognon ?

Milward n'avait aucune raison de ne pas profiter de la situation. Sauf qu'il était malin et qu'il devait se douter que Ross possédait des photos de lui avant et après son opération. Il n'était pas stupide au point de risquer de perdre sa liberté pour une somme aussi dérisoire.

Il poussa la porte du niveau 2 et longea une rangée de véhicules dans la lumière tamisée et les odeurs familières d'huile de moteur chaude, d'essence, de caoutchouc et de poussière. Son Aston Martin était garée à sa place numérotée habituelle, entre un coupé Jaguar et une berline Mercedes. Comme il arrivait à sa hauteur, il plongea la main dans sa poche à la recherche de ses clés.

Tout près, dans le silence du souterrain, un moteur chaud

cliquetait. Il appuya sur le bouton de son porte-clés, et les feux de sa voiture clignotèrent, projetèrent des taches ambrées sur les murs et le sol, tandis que la fermeture centralisée se désactivait. Une silhouette sortit de l'ombre juste à côté de lui.

Ross sursauta. *Ronnie Milward ?*

Il entendit la voix de l'homme au visage plongé dans les ténèbres et se calma aussitôt.

— Bonjour, monsieur Ransome. Vous allez rendre visite à votre épouse ? C'est la troisième fois aujourd'hui, me semble-t-il.

Ce doux accent irlandais. Ces cheveux tonus, cette charpente menue, ce visage blafard de rock star vieillissante.

— Vous me suivez ?

Le détective privé haussa les épaules.

— Que voulez-vous, Caven ?

— Vous devez l'aimer terriblement.

— Je n'ai rien à vous dire, alors laissez-moi. Vous m'importunez.

— Nous avons à parler, monsieur Ransome. Vous et moi.

— Vous peut-être, mais moi non. D'ailleurs, je viens d'avoir un policier au téléphone. Il veut m'interroger. Je me demande pourquoi... (Il fit les gros yeux au détective) Pourquoi avez-vous parlé, Caven ?

— Je n'ai pas parlé. C'est pour cela que je suis ici.

— Ah, oui ? Nos flics seraient des devins, alors ?

Ross le bouscula et ouvrit la portière de sa voiture. Les lumières de l'habitacle s'allumèrent, et un fort et riche parfum de cuir emplît l'atmosphère viciée.

— Monsieur Ransome, croyez-moi, je n'ai rien dit à la police.

Bouillant de colère, le chirurgien posa les mains sur les épaules du détective et serra fort.

— Caven, vous êtes une créature inférieure. Vous êtes une merde.

— Monsieur Ransome, gardons notre calme. C'est du sérieux. Je comprends que...

Alors, Ross fit quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis l'école. Il accomplit un geste auquel il n'avait pas pensé depuis une bonne vingtaine d'années. Il lui mit un coup de tête.

Caven chancela en arrière, heurta et brisa le rétroviseur de la Mercedes, et, telle une poupée de chiffon, s'affaissa sur le sol, le regard flou, le nez en sang.

Ross monta à bord de l'Aston Martin, referma sa portière et actionna la fermeture centralisée. Il enfonça et tourna la clé de contact en surveillant le détective dans le rétroviseur. Puis il sortit de sa place et accéléra. Tandis qu'il s'engageait vers la sortie, il vit l'homme émerger des ténèbres et se mettre à courir après lui.

Il remonta la rampe, donna un coup de volant sec à droite, suivit les flèches qui indiquaient la sortie. Ses pneus couinèrent, crissèrent,

comme il accélérât entre les rangées de véhicules. Une voiture commença à sortir de sa place en marche arrière ; il la gratifia d'un coup de klaxon rageur. Alors qu'il s'engageait sur la rampe qui débouchait sur le bureau de paiement, il vit Caven émerger par une porte. Il n'avait pas le temps de se disputer avec lui.

La barrière était baissée et le gardien était au téléphone dans sa cabine. Ross appuya deux fois sur son klaxon car Caven n'était plus qu'à quelques mètres derrière lui. Le type salua Ross d'un geste de la main, et la barrière se souleva. Le téléphone de la voiture sonna. Sans s'en préoccuper et tout en surveillant Caven dans son rétroviseur, il roula vers la lumière du jour. Le connard lui courait toujours après. Il accéléra sans le lâcher des yeux.

Oh ! merde, non, non, non.

Un grand mur rouge devant lui.

Il écrasa la pédale de frein.

Merde, merde, merde, merde !

Il entendit un énorme et grave bruit métallique. Une fraction de seconde plus tard, ses oreilles se bouchèrent, une intense lumière blanche voila sa vision, et il ressentit une douleur vive à l'épaule. La voiture s'immobilisa avec une secousse.

Un instant de silence étourdi. Ses oreilles bourdonnaient comme s'il avait effectué une chute libre de vingt mille pieds à bord d'un avion dépressurisé. Il se pinça le nez, souffla et les déboucha un peu.

Le capot était ouvert et un nuage de vapeur s'élevait du moteur. Les airbags pendillaient comme des préservatifs usagés devant le volant et le tableau de bord. Derrière le capot, il voyait le flanc chiffonné d'un bus. Une femme stupéfaite affublée de grandes lunettes le regardait par la fenêtre. Le chauffeur était en train de descendre.

Ross détacha sa ceinture de sécurité et essaya d'ouvrir la portière. Elle refusa de bouger. Tout transpirant, furieux, il lui donna un coup d'épaule, sans succès. Il y eut un tintement musical.

Son satané téléphone continuait à sonner.

Il exerça une nouvelle poussée sur la portière. Des gens s'étaient rassemblés autour de sa voiture ; il se sentait tout bête. Il se pencha vers la portière du côté passager et comprit pourquoi la sienne ne voulait pas s'ouvrir : il avait activé la fermeture centralisée.

Il appuya sur le bouton, ouvrit sa portière et descendit de sa voiture. Tout tremblant, il jeta un regard circulaire sur les visages toujours plus nombreux qui l'entouraient.

— Il était pas assez gros, peut-être ? tonna une voix d'homme. Hein ? Pas assez gros comme ça ? Quand on ne sait pas conduire, on ne devrait pas posséder une bagnole comme celle-là !

Soudain inquiet, Ross chercha Caven du regard, mais il semblait s'être volatilisé. *Il devait être tout près d'ici*, pensa-t-il en examinant

d'un air désespéré l'avant défoncé de son Aston Martin. Il l'espionnait avec un sourire en coin.

Quelqu'un allait devoir s'occuper de la voiture ; lui, en tout cas, n'avait pas le temps. Il avait souscrit une assurance spéciale dont le numéro se trouvait sur une carte dans son portefeuille. Il n'avait qu'à prendre un taxi et appeler ce service d'urgence, qui se chargerait de récupérer son véhicule accidenté.

— Excusez-moi, dit-il en se faufilant à travers la foule.

Un bras l'empêcha de passer. C'était le chauffeur du bus.

— Où est-ce que vous allez comme ça ?

— Ma femme est très malade.

— Vous n'irez nulle part tant que la police ne sera pas là.

— Allez vous faire voir, lâcha Ross en repoussant son bras. Je suis chirurgien et il s'agit d'une urgence.

L'homme l'attrapa fermement. Il était grand, avait un ventre à bière et des moustaches de morse.

— Lâchez-moi.

— Vous restez ici.

Ross entendit une sirène. Il serra le poing, prêt à frapper le chauffeur, puis repensa à la foule des badauds et se ravisa. Il imaginait déjà les gros titres : « Un chirurgien esthétique fou agresse un chauffeur de bus après un accident de la route. »

— Vous pouvez me lâcher, je ne bougerai pas.

L'œil menaçant, l'homme desserra son étreinte. Ross se retourna vers sa voiture ; ce fichu téléphone sonnait de plus belle.

Le temps de se pencher à l'intérieur de l'habitacle pour décrocher, les sonneries cessèrent. Il ressortit de l'Aston Martin avec le combiné. Comme il se sentait encore plus bête, il fit en sorte de ne croiser le regard de personne et appuya sur le bouton d'appel de sa boîte vocale.

Il y avait un nouveau message. Un représentant du service consommateur de Vodaphone voulait savoir s'il était satisfait de leurs services.

Chapitre 87

Pour les gens de la période victorienne, la taille comptait énormément. Un tour de taille important et une maison imposante étaient synonymes de gros portefeuille et de bourse bien remplie.

À cette époque, la mode était au renouveau gothique. Ainsi, les tours, fenêtres à petits carreaux, créneaux et gargouilles se multiplièrent dans les laides maisons de campagne et les horribles résidences des Victoriens fortunés. Ciment, pierre taillée ou sculptée... Balcons en fer forgé à la finesse improbable, colonnes et pilastres empruntés à la Grèce antique, vasistas à l'architecture arachnéenne inspirés des frères Adam.

À l'origine, le Grove Hospital avait été une résidence privée de ce genre – davantage une déclaration qu'une maison, l'édifice de briques rouges avait été bâti par un fabricant de cartouches, capitaliste sans scrupules anobli puis élu maire, dans ce qui était à cette époque un faubourg de Londres. Aujourd'hui, la rue qui accueillait un mélange hétéroclite de maisons et de bureaux était coincée entre le champ de courses de Wellington Road et le quartier beaucoup plus calme de Maida Vale. Oliver Cabot n'avait jamais été attiré par cette architecture. Il aimait la légèreté et l'élégance des styles géorgien, Reine Anne et Régence, pas le fouillis surchargé et sombre de l'époque victorienne.

Il vérifia dans son rétroviseur qu'il n'était pas suivi, car il était conscient d'être toujours une cible, et se gara dans une zone de stationnement réglementé juste à côté de l'entrée. L'horloge de la Jeep indiquait 18 h 10 – dans vingt minutes, le stationnement serait gratuit. Il décida de prendre le risque, descendit de la voiture, attrapa sa veste sur la banquette arrière et l'enfila. Malgré la climatisation, sa chemise était imbibée de transpiration. Une ombre furtive attira son regard. Il leva les yeux et vit une nuée d'étourneaux se disperser dans cent directions à la fois, exploser comme un feu d'artifice, avant de se reformer comme par miracle et de plonger derrière la ligne des toits, vers le nord et Regent's Park.

C'était une chaude soirée d'été ; l'atmosphère londonienne était dense, immobile et humide. Il s'essuya le visage avec un mouchoir, ajusta le nœud de sa cravate, accrocha son téléphone à sa ceinture et ferma la voiture à clé. Il considéra le bâtiment avec une grimace, monta les marches vers la porte d'entrée vitrée surplombée d'un porche alambiqué, tourna la poignée et poussa. La porte était verrouillée. Sur la gauche, il repéra un interphone doté d'une caméra.

Il appuya sur le bouton.

— Oui, qui est-ce ? crachota le haut-parleur.

— Je suis le docteur Cabot. Ma secrétaire vous a prévenu de ma visite.

Après quelques secondes de silence, la serrure s'ouvrit. Il poussa la porte qui, cette fois-ci, céda. L'intérieur terne ordinaire contrastait avec la façade. Il entra dans un vestibule étroit et sans caractère, dominé par un haut comptoir en acajou derrière lequel était perchée une vieille réceptionniste à la coiffure bien nette et au visage peu avenant.

L'éclairage était faiblard et l'ambiance générale austère, institutionnelle : des murs couleur crème presque nus, auxquels n'étaient suspendus que des certificats, des licences, une affiche des premiers secours et des flèches qui indiquaient la sortie. Il y avait de la moquette rouge au sol et une forte odeur de peinture dans l'air, comme si l'établissement avait été redécoré récemment. À sa gauche, une porte ouverte donnait sur la salle d'attente – de nombreuses chaises y entouraient une grande table basse couverte de magazines. Sur l'une d'elle était assis un homme maigrichon en costume, apparemment originaire du Moyen-Orient, qui tenait sa canne sur ses genoux. Tout près de lui, deux femmes voilées en habits traditionnels étaient installées sur un canapé. Tous les trois observaient un silence lourd et regardaient droit devant eux.

— Docteur Cabot ? demanda la femme, comme pour vérifier qu'il s'agissait bien de lui.

— Oui, je suis venu voir ma patiente Faith Ransome.

Elle lui tendit le registre des visiteurs, lui demanda de le signer, puis attrapa le combiné téléphonique avec une vivacité et une assurance qui juraient avec son comportement jusque-là distant et méfiant.

— Sheila, le docteur Cabot attend à la réception.

Oliver jeta un coup d'œil au registre. Le premier visiteur de la journée avait été Ross Ransome : arrivée à 7 h 15, départ à 7 h 35. Il revit son nom plus bas : arrivée à 12 h 32, départ à 13 h 05. Il griffonna son nom, le rendit délibérément illisible et nota l'heure de son arrivée : 18 h 15. Ensuite, il examina le plan de l'établissement collé sur le comptoir. Apparemment, le bâtiment était plus long que ne le laissait présager sa façade et était relié à une annexe.

La réceptionniste raccrocha et dit :

— Prenez l'ascenseur jusqu'au troisième, tournez à droite et traversez les portes coupe-feu. Vous aurez le service de Neurologie juste devant vous et l'aile Parc sur la gauche. Suivez les flèches et vous trouverez le bureau des infirmières.

L'ascenseur était assez long et large pour accueillir un brancard,

et surtout très lent. Oliver émergea dans un couloir dépourvu de fenêtres et suivit les flèches. Tandis qu'il passait une porte coupe-feu et se dirigeait vers le bureau des infirmières, il entendit un homme pousser une série de cris déments au loin. Une jolie infirmière rousse en uniforme à carreaux discutait avec un homme en blouse blanche à l'air sérieux occupé à étudier un dossier. Les hurlements de l'homme empirèrent à l'approche d'Oliver. La jeune femme avisa ce dernier et haussa les sourcils avec un semblant de sourire, comme pour s'excuser du bruit. Selon le badge accroché à son revers, elle était l'infirmière Sheila Durrant.

— Bonsoir, je suis le docteur Cabot.

L'homme continua à étudier le dossier comme si de rien n'était.

— Oui, répondit-elle. Bonsoir. Nous ne comprenons pas très bien ; il est écrit sur le dossier de Mme Ransome que son médecin traitant est le docteur Ritterman.

— Le docteur Ritterman a été son médecin de famille pendant quelque temps, mais Mme Ransome a récemment décidé de me consulter.

— Oui, votre secrétaire nous l'a confirmé par fax, reprit-elle en brandissant une feuille de papier. Le problème, c'est que, selon mes instructions, seuls les médecins et psychiatres de l'établissement et, bien sûr, son mari sont autorisés à la voir. Nous avons essayé de contacter M. Ransome mais nous n'y sommes pas parvenus pour l'instant.

L'homme reposa le dossier et dit :

— Je serai de retour dans une heure. Si M. Oberg ne se calme pas dans les quinze minutes, injectez-lui quinze milligrammes en intraveineuse.

Puis il croisa très brièvement le regard d'Oliver et s'en fut.

— Mme Ransome est internée en vertu de la loi sur la santé mentale ? demanda Oliver.

— Oui.

— Pourrais-je voir son dossier d'entrée ?

Elle produisit un dossier et lui tendit également un ensemble de documents agrafés. Oliver les compulsa. Faith était retenue ici pour vingt-huit jours, le temps d'évaluer son état. L'auteur de la demande d'internement était Ross Ransome, son époux. Les autres formulaires étaient signés par Margaret Phillips, la mère de Faith, le docteur Jules Ritterman, son médecin traitant, et le docteur David DeWitt, un psychiatre.

Il parcourut les notes d'un psychiatre de l'établissement, un certain docteur David Freemantle, qui confirmait la présence de symptômes caractéristiques de la maladie de Lendt à un stade avancé. Son traitement actuel consistait en une solution de glucose en

intraveineuse, trois milligrammes de Rispéridone trois fois par jour – ce qui était un dosage assez important – et deux gélules d'Entexamine N646329 Moliou-Orelan trois fois par jour au milieu des repas.

— Comment va-t-elle ?

— C'est notre psychiatre, le docteur Freemantle qui s'occupe d'elle. Le mieux serait de lui poser la question, mais il ne sera pas là avant demain matin. Jusqu'à maintenant, elle ne réagit pas très bien à ses médicaments ; elle a des hallucinations et est très désorientée.

— J'aimerais vraiment la voir.

Elle baissa les yeux, hésitante.

— Écoutez, je crois en effet que vous avez le droit de la voir, répondit-elle en relevant la tête. Votre visage me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à vous resituer.

— On m'a vu dans les journaux, cette semaine.

— Ah ! oui, c'est ce que...

Soudain, il vit une lueur de compréhension dans son regard.

— Oh ! mon Dieu, c'était votre frère ? reprit-elle.

Il hocha la tête, la gorge serrée.

— Je suis désolée.

— La vie doit continuer, bredouilla-t-il.

— Je vous conduis à sa chambre.

Oliver suivit l'infirmière dans un long couloir flanqué de portes fermées et estima de mémoire qu'ils étaient désormais dans l'annexe repérée sur le plan. Les gémissements longs et graves de M. Oberg – qui que fût cet homme – les accompagnèrent sur leur trajet.

Au bout du couloir, ils prirent à droite et se retrouvèrent dans un couloir identique où Oliver repéra une sortie de secours sur la gauche. Apparut alors un garçon de salle qui poussait un chariot duquel s'élevaient des odeurs de poisson bouilli et de chou mijoté. Oliver nota la présence d'horribles gelées vertes sur les plateaux. De la nourriture pour enfants. Couverts en plastique et gobelet en polystyrène. Il bouillonnait de colère. On traitait Faith comme un enfant. Cette magnifique créature réduite à manger de la nourriture pour enfants avec des couverts qui ne pouvaient pas la blesser.

Internée de force par son mari.

Sa secrétaire l'avait appelé pour lui lire les passages les plus importants du texte de loi en question. Pour faire enfermer quelqu'un, il fallait les signatures de deux médecins, d'un travailleur social ou d'un parent proche. L'internement était décidé pour une période initiale et reconductible. Les patients avaient le droit de demander un nouvel examen par des directeurs d'hôpitaux ou bien une commission constituée d'un psychiatre, d'un citoyen ordinaire et du président du tribunal. Aux États-Unis, des règles similaires étaient appliquées, et Oliver savait par expérience que les décisions d'internement étaient

très rarement cassées.

— Nous y voilà.

Son nom était imprimé sur une carte accrochée à la porte. L'infirmière ouvrit et entra la première – doucement, au cas où la patiente aurait été endormie. Comme elle était éveillée, la jolie rousse lui dit :

— Madame Ransome, vous avez de la visite.

Faith était assise dans son lit, adossée à des oreillers. Elle n'avait pas touché au plateau-repas posé sur sa table pliante. Elle regardait droit devant elle et semblait ne pas avoir entendu l'infirmière, qui vérifia le goutte-à-goutte presque vide.

— Je vais le remplacer. Vous n'en aurez plus besoin demain. Le docteur Freemantle dit que vos électrolytes sont presque revenus à un niveau normal. Votre mari nous a dit que vous souffriez de nausées ; vous ne mangiez ni ne buviez assez, n'est-ce pas ?

— Mon mari le change pour moi, articula Faith tant bien que mal. Il sera là bientôt. C'est lui qui change la poche.

— Votre mari ? s'étonna Sheila Durrant, amusée. Je ne pense pas que ce soit son travail.

— C'est lui qui change la poche...

En dépit de son insistance, l'infirmière ne la prit pas au sérieux.

— Eh bien, il ne fait pas du bon travail puisqu'il n'est pas là et que cette poche a besoin d'être changée. Nous allons le réprimander, pas vrai ?

Profondément perturbé, Oliver la regarda depuis l'encadrement de la porte. La chambre ressemblait à une cellule : peinture blanche austère, misérable fenêtre par laquelle entrait un peu de la lumière du soir, ampoule nue au plafond – la seule véritable source de lumière. Le lit trônait au centre de la pièce, comme si Faith était un monstre de foire. Les seuls autres meubles étaient une table, près du lit, sur laquelle étaient posés un petit gobelet en papier et un autre en plastique qui contenait de l'eau, ainsi qu'une télécommande attachée par un câble en spirale – sans doute pour éviter qu'elle tombe ou soit jetée –, un support de goutte-à-goutte relié à son poignet, un lavabo et un téléviseur serti dans le mur et protégé par une vitre épaisse.

Ce qui le perturbait, ce n'était pas tant la chambre que ce que disait Faith.

Elle était vêtue d'une blouse d'hôpital blanche, avait les cheveux gras plaqués sur le crâne et n'était pas maquillée ; pourtant elle était superbe. Tout juste pâlichonne à cause du manque d'air frais et d'exercice. Il dut se retenir de se jeter sur elle pour la prendre dans ses bras et l'embrasser.

— Bonjour, Faith, dit-il depuis l'entrée de la chambre.

Aucune réaction. Il échangea un regard avec l'infirmière. Elle lui

fit comprendre que c'était normal.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en s'approchant doucement de son lit.

Il lui sembla qu'il y avait de la peur dans ses yeux. Elle avait peur et paraissait troublée. À peine avait-elle compris qui était venu lui rendre visite.

— Je reviens avec une autre poche, promit Sheila Durrant. Après, je vous laisse.

Elle sortit en laissant la porte entrebâillée.

Oliver attendit, écouta le bruit déclinant de ses pas avant de reprendre la parole.

— Faith, tu me reconnais ?

Il se pencha sur elle et vit que ses pupilles étaient dilatées. Étant donné les médicaments qu'elle prenait, cela le surprit.

— C'est Oliver...

Alors, elle parla d'une voix monotone, à la manière d'un robot, en regardant droit devant elle – impossible de dire si elle était ou non heureuse de le voir :

— J'ai dit la vérité. Ross vient et change la poche. L'infirmière la change, puis Ross vient et la change aussi. Ils ne me croient pas. Ils ne savent pas que je peux le surveiller depuis le plafond.

Chapitre 88

Oliver avait à l'esprit un résumé détaillé de tous les travaux sur la maladie de Lendt qu'il avait pu trouver. Les symptômes et le rythme auquel se développait le mal étaient semblables chez les trois mille cas répertoriés jusqu'ici. Le premier symptôme était une nausée prolongée, qui pouvait durer de deux à trois mois ; venaient ensuite un sentiment de désorientation croissant, des crises de paranoïa, des terreurs nocturnes, des hallucinations psychotiques durant les périodes de veille. Alors, les fonctions motrices commençaient à se détériorer.

Faith était rentrée de Thaïlande à la fin du mois d'avril, et on était le 9 juin. Si elle avait bien contracté sa maladie en voyage, elle devrait en être au stade des nausées – symptôme dont elle souffrait encore la dernière fois qu'ils s'étaient vus – et non pas avoir des hallucinations.

Elle ne devrait pas avoir les pupilles dilatées.

J'ai dit la vérité. Ross vient et change la poche. L'infirmière la change, puis Ross vient et la change aussi. Ils ne me croient pas. Ils ne savent pas que je peux le surveiller depuis le plafond.

Était-ce possible ?

Harvey avait été assassiné. Au fil des ans, on les avait souvent pris l'un pour l'autre. Ross Ransome était un fumier et, quoi qu'en pense Faith, Oliver l'avait mis en tête de sa liste de suspects et l'avait fait comprendre à la police.

Il vérifia qu'il n'y avait personne dans le couloir, retourna à la hâte près de Faith, déconnecta le goutte-à-goutte de son poignet, porta le tube à sa bouche et, avec une certaine hésitation, goûta du bout de la langue le liquide qui en sortait. Il semblait inoffensif. Il serra le tube entre ses lèvres, aspira deux grandes gorgées et remit le tuyau en place. Il vit que le contrôleur électronique fixé au dispositif était programmé sur six heures.

Quelques instants plus tard, l'infirmière était de retour avec une nouvelle poche, qu'elle substitua à l'ancienne, presque vide.

— M. Ransome est-il supposé venir ? demanda Oliver.

— Il a dit qu'il passerait vers 18 heures, répondit-elle en jetant un coup d'œil à sa montre. Il est déjà vingt-cinq. Dois-je vous prévenir lorsqu'il sera là ? ajouta-t-elle, car elle avait décelé une expression étrange sur son visage.

— S'il vous plaît. Ah ! au fait, vous changez sa poche toutes les six heures ?

— La journée, oui. Le docteur Freemantle estime qu'une seule

poche suffit pour les douze heures de nuit.

Oliver la remercia. Elle s'en fut et referma la porte derrière elle.

La porte chatoya. Oliver la fixa, étonné. Il avait l'impression de voir vibrer le moindre atome qui constituait le panneau en bois. Il se retourna vers Faith, et la porte sembla s'allonger et se tordre pour accompagner son mouvement. Comme sa tête le tournait, il voulut attraper le lit pour ne pas perdre l'équilibre et sentit le poignet de Faith sous ses doigts. Il avait chaud, le vertige ; le sol ondulait sous ses pieds.

Une voix dont il n'était pas tout à fait sûr que c'était la sienne demanda :

— Faith, tu dis que tu es au plafond et que tu vois Ross changer la poche ; qu'est-ce que tu entends par là ?

Il parlait et pourtant, il avait l'impression de ne pas être dans son corps.

— Il vient et il la change, répondit-elle de ce même ton monocorde. Il croit que je ne le vois pas.

Soudain, elle lui parut très éloignée, un peu comme s'il se trouvait à l'autre bout de la chambre. Pourtant, il se tenait à ses côtés. Il leva les yeux vers la fenêtre et vit une minuscule sphère de lumière dorée à des kilomètres au-dessus de sa tête. Quelque chose lui rampait sur le dos. Une araignée, semblait-il. Alors qu'il essayait de la chasser, d'autres créatures se mirent à ramper sur son torse, ses jambes et son cou.

Tout en se tortillant, au prix d'un effort de concentration intense, un peu comme si son cerveau envoyait des impulsions erratiques nerveuses à ses cordes vocales, il parvint à articuler :

— Raconte-moi ce qui s'est passé, Faith. Comment t'es-tu retrouvée ici ?

Ses bras grouillaient de fourmis. Il retira sa veste, remonta les manches de sa chemise, mais ne vit rien.

Il y eut un long silence.

— Ils sont venus me chercher.

— Tu sais où tu te trouves ?

Elle secoua la tête.

À présent, son corps tout entier était recouvert de fourmis.

— Tu es au Grove Hospital ; c'est un hôpital psychiatrique.

— Un hôp...

La porte s'ouvrit. C'était l'infirmière Sheila Durrant. Ses lèvres bougeaient, mais les mots qu'elle prononçait mettaient une éternité à arriver jusqu'à lui, transperçaient avec difficulté l'atmosphère épaisse de la chambre.

— Voulez. Vous. Boire. Quelque. Chose. Docteur. Cabot ?

Il fit son possible pour fixer son regard sur elle. De son côté,

l'infirmière le considérait d'un œil bizarre. Savait-elle qu'il évoluait dans un univers étrange ?

— Merci. Cela ira. Nous allons bien.

Elle referma la porte. Cette fois-ci, le bruit se distordit, le clic de la serrure se réverbéra comme un coup de fusil dans une vallée.

Dans sa jeunesse, il avait essayé l'acide. Son premier trip avait été magnifique ; les autres lui avaient laissé un goût amer. Il n'aimait pas ne pas avoir le contrôle de ses sensations, et l'impression d'être hors de son corps l'avait fait paniquer. Depuis, il n'avait consommé aucune drogue.

Maintenant, il comprenait ce qui lui arrivait. Quelque chose, dans ce goutte-à-goutte, avait provoqué cette réaction chez lui. Il délirait, mais pas suffisamment pour ne pas être capable de réfléchir.

Faith devait délirer aussi.

Ross mettait quelque chose dans les poches, mais pourquoi ? Voulait-il la rendre folle ? Était-ce sa manière à lui de se venger ?

La clarté de sa réflexion le surprit. Il regarda sa montre : 19 h 17.

Impossible. Il était arrivé ici avant 18 h 15. Il ne pouvait pas avoir passé une heure dans cette chambre...

L'infirmière avait regardé l'heure juste avant de partir ; à ce moment-là, il était 18 h 25. Il n'arrivait pas à croire que trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis. Il attrapa la télécommande, alluma la télévision et appuya sur le bouton de l'horloge. 19 h 18.

— Cela me fait plaisir, dit soudain Faith. T'avoir ici avec moi...

Son cerveau n'avait pas enregistré quarante-cinq minutes de sa vie. Il examina ses yeux et constata que ses pupilles étaient moins dilatées.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il pour tester sa propre voix.

Elle était presque normale à présent. Son voyage dans l'inconnu était sur le point de s'achever.

Il en était certain : Ross injectait d'infimes doses d'une drogue dissociative dans le goutte-à-goutte de Faith.

Les murs de la chambre émettaient une lumière intense. La drogue faisait toujours effet. Oliver savait que les substances dissociatives, qu'il s'agisse des psychédéliques sérotonergiques tels que le LSD, la psilocybine, le peyotl ou le DMT, ou bien des anesthésiques tels que la kétamine et la tilétamine, pouvaient continuer à agir par intermittence pendant plusieurs heures.

Il essaya de trouver une autre explication, mais il n'y en avait pas. Si le goutte-à-goutte avait contenu un sédatif, les effets des deux gorgées qu'il avait avalées auraient été bien différents. Le fumier la maintenait délibérément dans un état psychotique – ce qui, à terme, risquait de causer des dommages irréversibles à son cerveau. Ce type était-il fou ?

La réponse ne faisait aucun doute. Pour traiter de cette manière une perle comme Faith, il fallait être fou. Fou dangereux. Un usage prolongé des drogues dissociatives provoquait des lésions dans la circonvolution cingulaire postérieure, le cortex rétrosplénial, l'hippocampe, les aires olfactives et le système limbique. Il en résultait des difficultés à mémoriser et à assimiler des compétences, à se comporter d'une manière socialement acceptable ; à cela, venaient s'ajouter des problèmes moteurs, des dérèglements des fonctions corporelles et des risques d'épilepsie.

À son avis, la drogue la plus probable, dans le cas de Faith, était la kétamine. On l'utilisait fréquemment chez les grands brûlés, et la réputation de Ross Ransome était en partie due à ses opérations réparatrices sur des brûlures. Se procurer de la kétamine était très facile pour lui.

Ross Ransome, vous êtes un grand malade.

Où était-il ? L'infirmière Durrant l'attendait pour 18 heures. Il ne tarderait pas à arriver.

Il l'attendrait : il n'avait rien d'autre à faire, il n'avait nulle part où rentrer à part une chambre d'hôtel où l'attendait une longue conversation téléphonique avec la veuve de Harvey et un employé du room service guilleret qui lui amènerait un repas qu'il n'aurait pas envie de manger.

— Je ne veux pas rester ici, dit Faith.

Oliver la regarda et la prit par la main.

— Je n'ai pas envie que tu restes ici, crois-moi.

Quelqu'un toqua à la porte. Oliver se figea, prêt pour la confrontation. Toutefois, il ne s'agissait que d'une aide-soignante venue récupérer le plateau-repas.

Lorsqu'elle fut repartie, Faith le supplia :

— Emmène-moi d'ici, s'il te plaît.

Elle était là depuis deux jours. Si elle était droguée depuis le début, son système nerveux devait être saturé de cette substance, et les effets perdureraient pendant de nombreuses heures. Pour le moment, cependant, elle semblait lucide.

— Ce n'est pas si facile, répondit-il.

— Je veux voir Alec.

— Alec va bien. Je l'ai vu aujourd'hui même.

— Comment ? Où ?

Oliver lui expliqua et lui révéla dans quelles conditions elle avait été internée.

— Ce n'est pas moi qui devrais être ici, mais Ross, reprit-elle. Ils ne peuvent pas me faire cela, ils n'ont pas le droit.

— Je reviens dans deux minutes.

— Ne me laisse pas, je t'en prie.

Il l'embrassa sur le front.

— Je ne te laisse pas.

Il ouvrit la porte et courut jusqu'au bureau des infirmières. Sheila Durrant était au téléphone ; apparemment, il s'agissait d'un appel personnel. Par politesse, il resta à distance et lui laissa le temps de terminer, mais il était impatient.

— La poche que vous venez de retirer du goutte-à-goutte de Faith Ransome – où est-elle ?

Elle lui lança un regard étonné.

— La poche ?

— Oui, la poche vide.

— Je l'ai jetée.

— Il me la faut. Où l'avez-vous jetée ?

— Dans la trappe de l'incinérateur.

— Vous pouvez me la montrer ?

— À l'heure qu'il est, elle a été brûlée.

Il réfléchit à toute allure et lui demanda :

— Vous voulez bien me faire une faveur ? J'aimerais que vous lui préleviez un peu de sang pour moi.

— Nous avons déjà des échantillons pour les tests classiques.

— Non, j'en ai besoin pour un usage différent. Vous pourriez faire cela pour moi ? Une toute petite quantité ?

— Oui, bien sûr.

— Et n'oubliez pas d'écrire la date et l'heure dessus, s'il vous plaît. Comment fait-on pour aller au sous-sol ?

— Prenez l'ascenseur et appuyez sur SS.

Il s'en fut aussitôt. Il emprunta l'escalier de secours, dévala le puits de béton, dépassa le rez-de-chaussée et s'enfonça dans la chaleur du sous-sol. Un long couloir bas de plafond et faiblement éclairé. Au-dessus de sa tête, des conduits épais couraient dans les deux directions. On entendait un vrombissement de moteur électrique, et l'air sentait un mélange de nourriture, de lessive et d'huile chaude. Il vit la femme qui était venue récupérer le plateau de Faith sortir de la cuisine et lui demanda où se trouvait l'incinérateur. Elle désigna la porte située à l'extrémité du couloir.

Sur le chemin, il passa devant la blanchisserie. Comme la porte était ouverte, il tâcha de ne pas se faire remarquer. L'air y était plus chaud et humide que dans le couloir, et le vacarme des lave-linge géants semblable au bruit de la turbine d'un avion à réaction. Par une autre porte, il vit deux femmes asiatiques et un homme occupés à sortir des draps d'un sèche-linge.

Personne ne le vit. Il poursuivit sa route. Soudain, il ne marchait plus, mais flottait. *Voilà pourquoi ils ne m'ont pas vu. Je suis mort. Je suis un fantôme.* Il paniqua. *Je suis mort. Comment est-ce que... ?*

La drogue, comprit-il, la kétamine ou quelle que soit cette substance lui jouait encore des tours. C'était tout. Il lui suffisait d'ignorer l'illusion, de faire comme si de rien n'était.

Il fit un pas en avant et faillit s'étaler de tout son long, tandis que le sol s'enfonçait, comme s'il avait posé le pied sur une énorme trappe. Une illusion et rien d'autre, se répéta-t-il avant de faire un deuxième, puis un troisième pas. Il écarta les bras pour ne pas perdre l'équilibre.

Il avisa plusieurs corbeilles. Dans une d'elles, il vit une pile de blouses blanches, dans une autre des tuniques à carreaux d'infirmières. Sans plan précis dans la tête, il attrapa une blouse et une tunique, les roula, les enfonça aussi loin qu'il le put dans les poches de son pantalon, puis il retourna dans le couloir et se dirigea vers l'incinérateur.

« ACCÈS INTERDIT – DANGER », lut-il sur la porte pourvue d'aérations en haut et en bas.

Il l'ouvrit. Il fut accueilli par une bouffée de chaleur et par le grondement de la chaudière et se retrouva nez à nez avec un mur d'acier bleu, de cadrans et de jauges.

— Eh, salut ! Qu'est-ce que vous faites là ? cria une voix derrière lui.

Il se retourna et découvrit un homme noir, étonné, vêtu d'une combinaison bleue sale.

— Il faut que je récupère quelque chose qui a été jeté par erreur dans l'aile Parc, répondit-il.

L'homme eut un sourire édenté mais chaleureux et gratta sa tête grisonnante.

— Jeté dans le conduit du matériel destiné à la destruction ?

— Oui.

— À moins que vous ayez une combinaison en amiante, vous allez avoir du mal à le récupérer, continua l'homme en désignant du pouce le monstre de métal et la fournaise. Parce que ce que vous cherchez est là-dedans, et la mienne est chez le teinturier...

Chapitre 89

— Écoutez, sergent, ma femme est très malade. Elle est à l'hôpital. J'ai eu un accident en allant lui rendre visite cet après-midi.

— Oui, vous me l'avez déjà dit, acquiesça Anson.

Ross se leva et marcha jusqu'à la fenêtre de l'appartement. L'hôpital était à cinq minutes de marche d'ici. Il regarda sa montre : 19 h 30. D'après ses calculs, la poche du goutte-à-goutte avait été changée il y avait une heure et demie. Faith devait être en train de reprendre ses esprits, même si elle était sous kétamine depuis quarante-huit heures. Il était pressé d'aller la voir.

— Ne pourrions-nous pas reprendre cette conversation demain ?

Le policier était respectueux et courtois, car ils se parlaient de professionnel à professionnel. Néanmoins, il était sûr de lui et sa voix était ferme.

— Je préférerais vraiment que nous en finissions ce soir, monsieur Ransome. Cela ne sera plus très long.

Ross savait qu'il aurait été poli d'offrir quelque chose à boire à ce flic collant, mais il n'en avait pas l'intention. Il étudia l'ossature massive d'Anson, à côté duquel son canapé deux places semblait avoir été fait pour des nains, ses yeux globuleux – il avait manifestement un problème de thyroïde –, son visage luisant de sueur et ses cheveux coiffés vers l'avant ridicules. Sa chemise blanche lui collait à la peau et son col était tout froissé. *Tu as chaud et soif ; si je t'offre quelque chose à boire, tu voudras rester plus longtemps. Non, je ne te donnerai rien.*

— Monsieur Ransome, saviez-vous que votre épouse voyait le docteur Oliver Cabot, le frère de la victime ?

Ross savait surtout qu'il devait se montrer très prudent. Mentir à la police était un délit grave, et il ne voulait pas que quoi que ce soit lui revienne à la figure plus tard. Il n'avait aucune idée de ce que Cabot ou ce connard de Caven avaient raconté aux flics.

— Oui.

— Qu'en pensiez-vous ?

— Vous êtes marié, sergent Anson ?

— Tout à fait, répondit le policier après un léger froncement de sourcils.

— Imaginons que votre épouse rentre à la maison après un après-midi de shopping et qu'elle découvre – Dieu nous en préserve – que vous avez été cambriolés. Imaginez alors qu'au lieu de vous appeler, elle se jette sur les Pages jaunes et appelle un genre de détective privé de seconde zone.

- Je ne vois pas très bien le...
- Comment vous sentiriez-vous ?

Anson fouilla dans sa poche et en sortit un cure-dent en bois, qu'il examina longuement.

— Eh bien, je me dirais qu'elle est un peu bête ! Je serais agacé, sans doute.

— Parce que vous êtes policier et que les policiers sont des professionnels ? Parce que vous penseriez qu'une affaire aussi grave devrait être prise en main par des professionnels ?

— En effet.

— Alors, vous savez ce que je ressens. Nos médecins sont parmi les meilleurs du monde, et je veux ce qui se fait de mieux pour ma femme. J'ai été furieux lorsque j'ai découvert qu'elle ne voulait pas de mon aide, qu'elle préférerait se retourner vers un charlatan.

— Comment lui avez-vous fait connaître votre point de vue ?

— Je lui ai dit, tout simplement.

— En avez-vous parlé au docteur Cabot ?

Ross réfléchit et répondit :

— Je ne me serais pas rabaissé à parler avec ce type.

— C'était sage de votre part, dit Anson avec un sourire compréhensif. Je n'aurais peut-être pas eu votre self-control.

Ross pensa qu'ils étaient tous les deux sur la même longueur d'onde. Finalement, il changea d'avis pour le verre.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Quelque chose de frais vous conviendrait-il ?

— Je ne serais pas contre un verre d'eau.

— Quelque chose de plus fort, peut-être ?

— Non, un verre d'eau, ce sera parfait.

Ross sourit.

— J'ai quelques bouteilles de Grolsch bien fraîches au réfrigérateur.

— Ah ! s'exclama Anson en jetant un coup d'œil à sa montre. Officiellement, je ne suis pas censé boire durant le service, mais il est tard, alors, oui, pourquoi pas.

Le chirurgien revint avec deux bouteilles de bière et lui offrit un cigare qu'il refusa.

Le policier avala avec plaisir une grande gorgée d'ale et reprit :

— Excusez cette question un peu indiscrete, monsieur Ransome, mais avez-vous déjà eu des raisons de douter de la fidélité de votre épouse depuis votre mariage ?

— Jamais, répondit Ross d'un ton neutre.

— Et – encore une fois, excusez-moi – aviez-vous des raisons de penser que votre épouse rendait visite au docteur Cabot pour des raisons autres que purement médicales ?

Ross plissa les yeux d'une manière délibérée, posa ses mains sur son verre, conscient que le policier étudierait avec attention son langage corporel. Toutefois, il était déterminé à ne rien laisser transparaître.

— Qu'entendez-vous par là, exactement ?

Le sergent Anson, en revanche, ne parvint pas à dissimuler ses sentiments et leva les mains dans une posture de défense.

— Rien, monsieur. Rien du tout. C'était juste pour vérifier.

C'est incroyable ! pensa Ross. C'est une excellente nouvelle ! Caven ne lui a rien dit. Ce flic ne sait rien de Caven.

Il regretta la manière dont il avait réagi dans le parking souterrain. C'était stupide de sa part. Maintenant, il allait devoir retrouver le détective privé pour lui proposer un marché, pour acheter le silence de ce petit con.

Anson porta son verre à sa bouche et le vida presque d'une traite.

— Mon père souffre de la maladie de Parkinson. Un de ses amis lui a conseillé de consulter un genre de médecin alternatif, qui lui a imposé un régime bizarre à base d'herbes.

Ross n'aima pas beaucoup ce changement de ton soudain.

— Oui ?

— Cela n'a rien donné du tout. Mon père a acheté pour deux cents livres de tisanes, mais il n'en a bu qu'une seule. Après, il a passé une demi-journée à dégueuler. Je suppose qu'il est tombé sur un charlatan.

— Tous les médecins alternatifs sont des charlatans, assena Ross. Anson hocha la tête.

Voilà qui est mieux. Beaucoup mieux.

Chapitre 90

Oliver remonta l'escalier et prit soin de mémoriser la géographie des lieux, de retenir l'emplacement des sorties de secours. Deux idées l'obsédaient : s'assurer que Ross Ransome n'ait plus l'occasion de se retrouver seul avec sa femme ; trouver un moyen de libérer celle-ci de cette prison.

Il enfonça les mains dans ses poches pour que l'infirmière Durrant ne remarque pas qu'elles étaient pleines et passa devant le bureau comme si de rien n'était. La jeune femme était en pleine conversation et ne remarqua pas son pantalon boursoufflé. Elle se contenta de désigner une enveloppe posée sur le comptoir et de prononcer en silence :

— Les échantillons sanguins...

Il la remercia et mit l'enveloppe dans sa poche. Lorsqu'il entra dans sa chambre, Faith dormait. Il s'assit sur le bord du lit et détailla son visage. Il regarda les mèches blondes répandues sur son front, ses fines ridules, ses lèvres entrouvertes et sa bouche boudeuse superbe. On aurait dit qu'elle s'était endormie en attendant un baiser.

Son cou semblait si fin, sa peau ferme mais pâle, comme un tableau de Rossetti. Il aurait adoré se pencher sur elle pour embrasser ces lèvres et ce cou pendant qu'elle dormait. Elle était si douce, si belle. Et si terriblement vulnérable.

C'était mal et inapproprié, mais il ne pouvait s'empêcher d'être excité par sa vue et sa proximité. C'était une chambre d'examen, d'évaluation, où les nouveaux patients étaient gardés pendant quelques jours en observation ; il n'était donc pas impossible qu'elle soit équipée de caméras de surveillance ou de trous destinés à espionner le malade. Peut-être les observait-on du plafond, de derrière la télévision...

Il fut tiré de ses pensées par le bruit de la porte et se retourna dans un sursaut. C'était l'infirmière Durrant.

— Docteur Cabot, dit-elle. M. Ransome vient d'arriver.

Boire une seconde Grolsch avait été une erreur. À cause d'elle, il n'avait pas réussi à tenir sa langue et avait laissé échapper quelque chose sur Faith et le docteur Oliver Cabot. Il s'agissait d'une remarque anodine qui, si Anson n'avait pas été un fin observateur, serait sans doute passée inaperçue. Malheureusement, le policier avait aussitôt réagi.

Ils parlaient des guérisseurs des tribus primitives, de la manière dont les chamans parvenaient à plonger les gens dans une transe

délirante grâce à l'usage de tambours, et Ross n'avait pu s'empêcher de glisser que le docteur Oliver Cabot arrivait au même résultat avec sa bite.

Il ne l'avait pas accusé directement, mais il en avait dit assez pour qu'Anson comprenne.

Pas très malin de sa part.

Tout transpirant d'avoir marché jusqu'au Grove Hospital, il signa le registre et jeta un coup d'œil aux noms des visiteurs de la journée. Il y avait le docteur Freemantle, Roy Shuttleworth, un psychiatre qu'il avait rencontré plusieurs fois et qu'il estimait, le docteur Veale. Les autres noms ne lui dirent rien.

— L'infirmière vous demande de patienter gentiment deux minutes, le temps de changer le bassin hygiénique de votre épouse, lui demanda la réceptionniste, hésitante.

Ross grogna son accord. Il se retourna et, à travers la porte vitrée de la salle d'attente, regarda un vieil Arabe qui serrait une canne à pommeau d'argent dans ses mains et les femmes assises près de lui. De bons clients, ces Arabes. Il les préférait largement aux vieilles Anglaises pleurnichardes comme lady Reynes-Raleigh. Il sortit son mouchoir et s'essuya le visage ; à cause des effets conjugués de la chaleur et de l'alcool, il se sentait un peu barbouillé. La poche pesait lourd dans sa veste. Il vérifia qu'il n'avait pas oublié les gélules ; celles-ci cliquetèrent de manière rassurante dans leur boîte.

Le téléphone sonna, et la réceptionniste décrocha.

— D'accord, merci. Vous pouvez monter, monsieur Ransome, lui dit-il un peu plus fort.

— Je monte quand j'ai envie de monter, rétorqua-t-il.

Il se dirigea vers l'ascenseur et vérifia que son téléphone portable était bien allumé ; il avait laissé un message au détective privé et attendait son appel avec impatience.

Il comprenait maintenant à quel point il avait été bête de lui mettre un coup de tête. Toutefois, il ne pouvait pas revenir en arrière.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent par saccades et se refermèrent avec une lenteur exaspérante. À l'intérieur de la cabine, la chaleur était étouffante. Ross repensa au sergent Anson. Il avait sans doute terminé son service. Il rentrerait chez lui, souhaiterait bonne nuit à ses filles, dînerait avec sa femme, sortirait ses deux vieux lévriers. Il serait de retour à son bureau à 7 heures demain matin. Si Caven était en colère contre lui, il révélerait tout ce qu'il savait à n'importe quel flic du commissariat. Ou pas...

Il essaya de se rappeler ce que Hugh Caven lui avait dit dans ce parking souterrain.

« Je n'ai pas parlé. C'est pour cela que je suis ici.

Monsieur Ransome, croyez-moi, je n'ai rien dit à la police.

Monsieur Ransome, gardons notre calme. C'est du sérieux. Je comprends que... »

Gardons notre calme, se répéta mentalement Ross. Cet avorton n'était pas sûr de lui. Il était nerveux, car il savait qu'il était mêlé à une histoire qui le dépassait. Lui qui avait l'habitude de s'occuper d'affaires minables pour gagner sa vie se retrouvait soudain aux prises avec des gens qui volaient beaucoup plus haut que lui.

L'ascenseur s'arrêta avec une secousse. Il s'apprêtait à sortir lorsqu'il vit sur le tableau de commande qu'il n'était qu'au deuxième étage. Un membre de l'équipe soignante dont le visage lui disait vaguement quelque chose entra dans la cabine. *Un médecin*, pensa-t-il à la vue de sa blouse blanche. Puis il remarqua ses longs cheveux gris et bouclés et décida qu'il devait s'agir d'un psychiatre.

L'homme se figea et empêcha la porte de se refermer, comme s'il attendait quelqu'un. Puis il pointa un doigt sur Ross et sourit. Le chirurgien se creusa les méninges pour se rappeler qui était ce type et où ils avaient pu se croiser. Ici ? S'étaient-ils déjà vus dans l'enceinte de cet établissement ?

Sa mémoire lui jurait que non.

— Bonsoir Ross. Quel plaisir de vous revoir !

La voix, l'accent d'Oxford très marqué – comme si le gars venait de prendre des leçons d'élocution – ne lui disaient rien du tout. Ross lui tendit la main, et l'autre la serra avec vigueur.

— On dirait que vous travaillez dur, Ross.

— Eh bien, oui, comme d'habitude...

Qui diable es-tu ?

— Quelle chaleur ! Et ces satanées blouses n'arrangent rien, n'est-ce pas ?

Ross acquiesça. Une brise agréable s'infiltrait par la porte ouverte. Il scruta la blouse de l'inconnu à la recherche d'un badge, mais n'en trouva pas.

— Oui, acquiesça-t-il. Il fait une chaleur épouvantable.

L'homme lui souriait comme s'ils partageaient une bonne blague.

Eh ! semblait-il lui dire le fixant de son regard gris intense. Tu me reconnais, pour l'amour du ciel ! Mon vieux, tu ne peux pas ne pas me reconnaître !

— Vous êtes certain de vous sentir bien, Ross ?

L'homme se pencha sur lui. Ses grands yeux gris devinrent énormes et plongèrent dans les siens, pleins d'inquiétude.

— Vous souffrez de la chaleur ?

Son visage était si proche que Ross avait du mal à faire le point. Il ne voyait plus que des yeux flous.

— Je... Je...

Il ne savait plus quoi répondre ; l'inconnu le déstabilisait.

— Il fait tellement chaud, Ross, tellement, tellement chaud, chaud, chaud, n'avez-vous pas chaud, Ross, si chaud, tellement chaud ?

Le chirurgien hocha la tête. Il avait chaud – l'homme avait raison. Très chaud. Beaucoup trop chaud.

— Vous commencez à avoir sommeil, Ross. En fait, vous avez chaud et vous avez envie de dormir, Ross, n'est-ce pas ?

— Oui...

Les portes de l'ascenseur se refermèrent.

— Vous trouvez étrange que je vous serre la main de cette manière, mais vous n'arrivez pas à la lâcher, pas vrai ?

Ross essaya de lâcher la main de l'inconnu, mais n'y parvint pas. C'était lui qui serrait la main de l'autre, qui continuait à la secouer. Il sentit la cabine s'élever. Alors, l'homme bougea et l'ascenseur sembla s'arrêter entre deux étages.

L'inconnu sourit.

— On va y aller doucement, Ross. Par cette chaleur, c'est plus prudent. Monter trop vite serait mauvais pour notre tension, pas vrai ? Il est mauvais de prendre de l'altitude trop rapidement.

— Oui..., confirma Ross, qui se sentait de plus en plus désorienté.

— Ross, je veux que vous vous détendiez, que vous vous reposiez et que vous vous détendiez. Oui, je veux que vous vous détendiez et que vous écoutiez ma voix.

Docile, Ross ne lâcha pas des yeux le regard gris et hocha la tête.

— Bien, Ross. À partir de maintenant, vous n'entendrez plus que ma voix. Le reste n'a plus d'importance. Vous avez chaud, vous êtes fatigué... Mais, vous avez quelque chose dans la poche, Ross ! Qu'est-ce que c'est ? Quelle est cette chose ?

Ross regardait droit devant lui. La tête lui tournait.

— Il n'y a pas de problème, Ross. Vous pouvez me répondre. Dites-moi ce que c'est. Vous ne risquez rien. Je peux vous aider.

— Une poche de goutte-à-goutte.

— À qui est-elle destinée, Ross ?

— À ma femme.

— Qu'y a-t-il dans cette poche, Ross ?

— De la kétamine.

— Je vois. Ross, écoutez-moi : vous avez très chaud et soif. Sortez la poche.

Ross produisit la poche en plastique.

— Maintenant, regardez votre main gauche, Ross. Qu'est-ce que vous voyez ? Vous voyez une gourde d'eau fraîche. Avoir une gourde d'eau fraîche par cette chaleur, c'est une chance incroyable, non ?

Ross regarda sa main, cligna des yeux et vit une gourde militaire ovale.

— Secouez-la, Ross. Écoutez le bruit de cette eau bien fraîche.

Ross s'exécuta et entendit le bruit de l'eau. C'était un bruit agréable, si agréable. Il se lécha les lèvres car il avait très soif, désespérément soif.

— Vous avez soif, Ross, si soif, car il fait chaud, tellement chaud. Vous avez soif, soif. Imaginez quel plaisir ce serait de boire, de boire l'eau si fraîche de cette gourde.

Ross pensa à cette eau glacée. Il avait la bouche si sèche.

— Bien, Ross. Maintenant, faites-vous plaisir. Dévissez le bouchon et avalez une bonne rasade d'eau.

Ross regarda la gourde. Elle se transforma en poche de plastique emplie d'un fluide, avant de redevenir une gourde. Puis la poche réapparut, fermée à la base par un bouchon en caoutchouc. Enfin, l'image de la gourde se stabilisa. Elle avait un bouchon dévissable. Il l'attrapa, le tourna, tira dessus, et soudain, l'eau magnifique, l'eau fraîche comme de la glace dégoulinait sur son menton. Il serra l'embout entre ses dents et tэта goulument.

— C'est parfait, Ross. Buvez, buvez, buvez tout. Vous êtes déshydraté, vous avez besoin de tout boire.

Ross avala la totalité du contenu de la poche.

— Bien. Maintenant que vous avez bu, rangez cette gourde dans votre veste, oubliez que vous m'avez vu et passez une excellente soirée.

Une secousse ébranla la cabine. À peine conscient de s'être remis en mouvement, Ross roula la poche et la fourra dans sa veste. La cabine s'arrêta. Les portes s'ouvrirent.

— Vous descendez à l'étage suivant, Ross. Je vais lâcher votre main, et vous allez continuer comme si de rien n'était.

L'homme disparut. Les portes se refermèrent. La cabine montait. Ross sursauta. Les murs semblaient se rapprocher de lui ; ils voulaient l'emprisonner comme un lapin dans un clapier. Il leur donna des coups de poing, essaya de les repousser, mais ils revenaient encore plus près.

Il cria, donna des coups de pied. Les portes s'entrouvrirent. À peine. Il se jeta à travers l'ouverture minuscule et, pris de panique, tituba sur le côté, tomba, s'étala de tout son long sur la moquette grise.

Il voulut se relever, mais le sol se souleva devant lui, forma une véritable falaise. Ses doigts glissèrent sur le revêtement aux fibres aussi courtes qu'une barbe de trois jours. Il glissait, glissait, menaçait de tomber tête la première.

— Aidez-moi ! cria-t-il.

Il glissait...

— Aidez-moi ! Au secours !

Il agrippait désespérément les fibres courtes, essayait de trouver une prise avec ses ongles.

— Au secours !

Une masse floue et blanche lui tomba dessus. Elle s'arrêta devant ses yeux. Des jambes. Des chaussures noires à semelles plates. Il se jeta de toutes ses forces et parvint tout juste à attraper les chevilles.

— Je vous en prie, aidez-moi. Ne me laissez pas tomber.

Horriifiée, l'infirmière Sheila Durrant regardait un Ross Ransome apparemment ivre se vautrer par terre, baragouiner comme un bébé et agripper ses chevilles comme si sa vie en dépendait.

Alors, elle entendit un gazouillis aigu. Le téléphone portable du chirurgien sonnait quelque part dans ses poches.

Chapitre 91

— Il y a un problème ?

Sheila Durrant tourna la tête. Ross Ransome était affalé sur une chaise dans le bureau des infirmières ; sa tête pendillait mollement, et une infirmière le tenait par l'épaule pour l'empêcher de tomber. Deux hommes qui ressemblaient à des médecins et une aide-soignante étaient également là.

— L-l-l-les murs, divagua Ross. Ils s'écroulent.

— J'ai entendu du bruit, reprit Oliver. Je me suis dit que vous aviez peut-être besoin d'aide.

Il feignit la surprise, regarda tour à tour Ross et l'infirmière et s'exclama :

— Monsieur Ransome ? Que vous est-il arrivé ?

Sheila Durrant regarda autour d'elle puis, furtivement, fit le geste d'une personne qui vide un verre cul sec.

— *Il est ivre ?* chuchota Oliver.

Elle hocha la tête et haussa les épaules.

— Je grimpe sur des murs plus hauts que le Kilimanjaro, continuait Ross. Il nous faudrait un bon gyrocompas.

— Peut-être la pression..., proposa Oliver à voix basse. Le fait que sa femme soit internée...

— Sans doute, répondit l'infirmière. Il l'aime tellement. Elle est tout pour lui. La voir ainsi lui brise le cœur.

Un des médecins se pencha sur Ross et sentit son haleine.

— Nous ferions mieux de lui trouver un lit pour la nuit. Il est trop bourré pour que nous le renvoyions chez lui en taxi. Vous avez une chambre libre ? demanda-t-il à l'infirmière Durrant. Plus vite nous l'aurons caché, mieux ce sera pour lui.

— Il n'y a plus de place à cet étage. Je vais voir au troisième dans la salle de l'Avenue.

Oliver accompagna l'infirmière sur quelques mètres et lui effleura le bras pour attirer son attention.

— Infirmière, glissa-t-il à voix basse. Quand vous remonterez, vérifiez le contenu de la poche droite de sa veste.

— Pourquoi ?

Mais Oliver s'en allait déjà, rebroussait chemin.

Faith était toujours endormie lorsqu'il entra dans sa chambre. Il retira la seringue de son poignet, coupa le robinet du goutte-à-goutte et la souleva.

Elle ouvrit les yeux.

— Q-q-qu'est-ce... ?

— On va sortir d'ici.

Il l'aida à enfiler la blouse d'infirmière qu'il avait récupérée au sous-sol. Complètement désorientée, Faith se laissa manipuler. La kétamine n'avait pas disparu de son système nerveux, et ses effets se faisaient encore sentir. Il l'assit sur le bord du lit et lui dit :

— Attends-moi ici, d'accord.

Elle hocha la tête, mais ne sembla pas comprendre tout à fait.

Il sortit de la chambre et s'arrêta à bonne distance du bureau des infirmières. Là-bas, c'était le chaos. Trois d'entre elles essayaient de guider Ross Ransome dans le couloir, tandis que le chirurgien décrivait des moulinets avec les bras, tapait des pieds et déblatérât des paroles incohérentes. Les autres membres de l'équipe faisaient de leur mieux pour ne pas croiser son chemin.

Oliver retourna dans la chambre, roula les draps pour leur donner la forme d'une personne endormie, prit Faith par la main et l'entraîna dehors. Vêtue de sa blouse à carreaux et de ses pantoufles jetables, la jeune femme se montra docile. Oliver s'arrêta et regarda dans les deux directions. Une ombre apparut sur la droite. Il poussa Faith dans la chambre, referma la porte et surveilla le couloir par l'embrasure. Une infirmière qu'il n'avait pas vue jusque-là passa devant la chambre et se dirigea vers le bureau. Lorsqu'elle eut disparu derrière le coin, Oliver éteignit la lumière, fit sortir Faith et ferma la porte.

Il retint sa respiration et entraîna Faith vers la sortie de secours. Il poussa la porte et aida la jeune femme à sortir.

Ils se tenaient sur une plate-forme métallique. L'escalier menait à une aire de chargement. En dépit de l'heure assez tardive, il faisait jour et il se sentait beaucoup trop exposé. Ce n'était pas très malin. Il ignorait s'il était en train de violer la loi, mais le fait de venir en aide à une patiente internée en vertu de la loi sur la santé mentale ne pourrait que lui causer de sérieux ennuis. Et il n'avait même pas préparé d'histoire à raconter au cas où ils se feraient prendre.

Pour le moment, cependant, il ne pensait qu'à sortir Faith d'ici et des griffes de son époux. Pour les conséquences, il verrait plus tard.

Ils descendirent aussi vite que possible, négocièrent les marches en métal une à une, et atteignirent enfin le sol. Faith avait le plus grand mal à marcher, car ses membres n'avaient plus aucune coordination. Oliver avait le choix entre la porter jusqu'à la voiture ou la laisser ici le temps d'aller chercher sa Jeep.

Porter Faith attirerait l'attention, d'autant qu'il leur faudrait passer devant l'entrée de l'hôpital.

— Faith. Je vais aller chercher la voiture. Je veux que tu m'attendes ici. Surtout, tu ne bouges pas.

Il lui trouva une cachette entre deux conteneurs. Ce n'était pas

idéal, mais au moins serait-elle invisible de la rue et des fenêtres de l'établissement. Il la poussa doucement entre les deux poubelles.

Faith se mit à grimacer à cause de la puanteur dégagée par les ordures. Elle considéra les parois grises des conteneurs dont elle était flanquée. Devant elle, une tranche de lumière du jour et une aire de chargement. Une mouche lui bourdonna au visage ; elle la chassa de la main.

Elle avait recouvré sa lucidité, mais elle avait peur. Peur de cette allée horrible, peur de ce qu'Oliver lui avait dit, des raisons de son internement, du fait qu'on la considérait comme légalement folle. Elle n'avait pas le droit de quitter sa chambre et encore moins cet hôpital...

Elle avait peur aussi de ce que Ross leur ferait, à Oliver et elle, lorsqu'il les retrouverait.

Internée de force.

Ils avaient le droit de venir la chercher, de l'enfermer, de l'empêcher de voir Alec.

Ta mère est super, Alec, elle est enfermée chez les fous.

Soudain, une odeur agréable : de la fumée de cigarette. Pendant un instant, elle crut qu'il s'agissait de sa mère. Une nouvelle bouffée portée par le vent. Des pas. Le craquement d'un objet écrasé par une semelle. Une forme sombre passa devant elle. Effrayée, elle reconnut un agent de sécurité sorti pour fumer une cigarette, le chapeau sous le bras.

Va-t'en.

Elle l'entendit tousser – une toux sèche et gutturale de fumeur.

S'il te plaît, va-t'en.

Son visage la brûlait. Oliver serait là d'un instant à l'autre. Les parois des conteneurs bougeaient, se rapprochaient d'elle. Quelqu'un poussait les conteneurs l'un contre l'autre, quelqu'un qui ne savait pas qu'elle se cachait là.

Elle essaya de les repousser, mais les deux côtés continuaient à se rapprocher.

Ils vont m'écraser et je vais mourir !

Ils étaient tellement proches, à présent, qu'elle ne pouvait se tenir que de profil. Elle sentait les parois contre son visage et son dos.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle. S'il vous plaît, je suis là, arrêtez...

Mais elles se rapprochaient toujours. Elle paniquait, respirait par saccades avides, avançait de côté comme un crabe, geignait, trébuchait.

— Je vous en prie, je suis juste derrière, arrêtez, arrêtez...

Le ruban de ciel, qui se trouvait à moins d'un mètre d'elle, était devenu très étroit et semblait éloigné de plusieurs centaines de mètres.

Elle accéléra la cadence, se faufila de plus en plus vite ; enfin, elle était libre, au milieu de l'aire de chargement. L'agent de sécurité s'éloignait, la tête entourée d'un halo de fumée bleue.

Le grondement d'un moteur. Une grosse voiture bleue, une Jeep familière.

Oliver ! Il descendait du véhicule.

Le garde se retourna, le vit et fronça les sourcils. Il n'était plus tout jeune, paraissait fatigué et souffrait de la chaleur. Elle réalisa plus tard qu'il lui aurait suffi de lui faire un signe de la main pour qu'il lui réponde en la prenant pour un membre de l'équipe soignante sorti fumer une cigarette dans l'atmosphère douce de cette fin de journée.

Au lieu de quoi elle se mit à courir.

Un cri derrière elle :

— Eh ! Eh, vous ! Eh, mademoiselle !

Elle sauta dans les bras d'Oliver et tourna la tête, tandis que le garde se lançait à sa poursuite avec lourdeur.

Il n'était plus qu'à quelques mètres d'elle. Oliver la jeta sur le siège du passager, claqua la portière, fit le tour du véhicule et sauta violemment derrière le volant. Juste au moment où l'agent de sécurité agrippait la poignée de sa portière, Faith entendit un bruit métallique.

La fermeture centralisée.

— Eh ! Arrêtez ! Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que...

La Jeep démarra dans un hurlement de pneus. Il y eut un cri, et elle vit le garde courir à leur hauteur sans lâcher la poignée de sa portière.

— Oliver !

Le garde n'était plus là. Elle se retourna à temps pour le voir tomber sur le trottoir et rouler deux fois sur lui-même. Puis il disparut.

Oliver conduisit en silence ; sa priorité immédiate était de mettre un maximum de kilomètres entre l'agent et eux.

Au bout de la rue, il prit à gauche, puis à droite et accéléra, pied au plancher. Aucun signe de l'homme dans son rétroviseur. Il continua sur cinq cents mètres, puis tourna à gauche dans Wellington Road avant de s'engager dans une artère très animée.

Il se demandait si l'homme avait eu le temps de noter le numéro de sa plaque. Il voulait prendre l'autoroute le plus vite possible car il estimait préférable de quitter la ville plutôt que de rester coincé dans le trafic dense de Londres. Il surveilla sa vitesse pour ne pas risquer d'être arrêté par la police. Même si l'agent n'avait pas noté son numéro, il ne manquerait pas de sonner l'alerte. La disparition de Faith serait découverte avant longtemps. Ce serait l'affaire de quelques minutes.

— Faith, tu peux attacher ta ceinture ?

L'air ahuri, elle essaya d'attraper la boucle au-dessus de son

épaule. Il se pencha, l'aida à tirer la ceinture et à l'accrocher.

Il était tellement concentré sur ce qu'il faisait qu'il faillit griller un feu rouge. Il freina des deux pieds, et la voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Faith fut projetée vers l'avant et retenue par sa ceinture. Alors, à son grand désarroi, une voiture de police s'arrêta à leur hauteur. L'officier assis à la place du passager le fixait, mais Oliver regardait droit devant lui, comme si de rien n'était, heureux que la climatisation lui souffle de l'air frais au visage. Allaient-ils lui demander de se ranger ? Il se prépara et se calma. L'alarme ne pouvait pas avoir été déjà déclenchée, et même si c'était le cas, l'information n'avait sûrement pas été transmise aux patrouilles.

Le feu passa au vert. La voiture de police démarra et se désintéressa d'eux. Quelques centaines de mètres plus loin, elle bifurqua à droite.

Concentré sur sa conduite, Oliver suivit les flèches qui indiquaient la M4. Cinq minutes plus tard, il roulait à quatre-vingts kilomètres-heure sur la Westway, le pare-soleil baissé, les yeux plissés pour se protéger de la lumière rasante du soleil qui se réfléchissait sur les toits éloignés.

Soudain, il eut l'impression de sortir de son corps. Il voyait la voiture devant lui, le compteur de vitesse et le compte-tours, et, au-delà, la route. C'était comme si quelqu'un d'autre conduisait pendant que lui le surveillait d'en haut, à la manière d'un fantôme.

Les effets de la drogue, se dit-il. Je suis ici, je conduis, je tiens ce volant. C'est bien moi, je suis bien vivant.

Je pense donc je suis. Je conduis donc je suis. Il me suffit de rester calme, d'attendre que cela passe.

— Où est ton passeport, Faith ? demanda-t-il.

Sa voix était étrange ; elle semblait venir d'ailleurs.

Il y eut un long silence. Il se dit qu'elle dormait.

— À la maison. Dans le Sussex, finit-elle par répondre.

Il profita du trajet pour réfléchir. La maison de Faith était à au moins une heure et demie de route. L'avantage, c'était qu'elle pourrait prendre des vêtements, mais ce serait extrêmement dangereux. La police, lorsqu'elle serait alertée, commencerait par la chercher là-bas. Chaque port, aéroport ainsi que l'Eurotunnel seraient prévenus. Essayer de lui faire quitter le pays maintenant serait très difficile ; par ailleurs, elle aurait besoin d'être physiquement présente au tribunal pour faire annuler la décision d'internement.

Il attrapa son téléphone portable et composa un numéro. Le haut-parleur crachota et un homme répondit :

— Allô ?

— Gerry ?

— Oliver ! Mon ami, comment allez-vous ? Je pensais à vous

encore aujourd'hui.

Oliver commençait à se sentir mieux. De toutes les personnes qu'il avait rencontrées en Angleterre, Gerry Hammersley était celle qu'il préférait. Âgé de cinquante-cinq ans, propriétaire de deux sociétés florissantes – une chaîne d'agence immobilière et une société d'importation de vin –, Gerry était toujours à la recherche de la femme de ses rêves. Petit, plein d'énergie, il avait quelque chose de Groucho Marx.

Gerry était venu le voir il y avait de cela six ans après la diffusion d'une émission radiophonique consacrée au traitement de l'angoisse par l'hypnose. À cette époque, sa fiancée venait de le quitter, et son estime de soi était au plus bas. Oliver avait changé sa vie, lui avait-il dit.

— Gerry, un jour, vous m'avez offert d'utiliser votre maison de campagne. J'ai justement besoin de paix et de calme en ce moment. Votre offre tient-elle toujours ?

— Bien sûr. Vous pouvez rester aussi longtemps qu'il vous plaira. Faites comme chez vous. Je ne sais pas quand j'aurai besoin de la maison, mais ce ne sera pas ce week-end.

— Je compte y rester un ou deux jours.

— Pas de problème. Quand souhaitez-vous vous y rendre ?

— Si c'est possible, ce soir.

— Oui, pourquoi pas. J'aurais préféré envoyer une femme de ménage avant pour l'aérer, mais...

— Cela n'a aucune importance.

— Il y a du pain au congélateur, du lait, des tonnes de vin et de bière à la cave. N'hésitez pas à vous servir, d'accord ? Mangez tout ce que vous trouverez.

— Je ferai quelques courses.

— Ce n'est pas nécessaire. Vous vous rappelez où je cache le double des clés ?

— Oui.

— Et le code de l'alarme ?

— Aussi. Écoutez, j'ai besoin que vous me rendiez un autre énorme service, Gerry.

— Je vous écoute.

— Ne dites à personne où je suis. À personne.

— Pas de problème. Vous venez de vivre une terrible tragédie et vous devez en avoir assez des médias. Mes lèvres resteront scellées. Au XVI^e siècle, un de mes ancêtres a survécu à six mois de torture par l'Inquisition. Ils lui ont brisé tous les doigts et les orteils avec des poucettes parce qu'il ne voulait pas révéler les noms des hérétiques. Ils l'ont écartelé, ils l'ont assis sur une chaise à piquants, ils lui ont enfoncé un écarteur dans le rectum et ont fait en sorte qu'il ne puisse

plus jamais s'asseoir normalement. Nous, les Hammersley, nous savons tenir notre langue, Oliver. C'est génétique.

Oliver raccrocha.

— Il faut aller chercher Alec, dit Faith.

— Alec ?

— Ross l'utilisera contre moi si je le laisse là-bas.

— Tu veux que nous allions le chercher chez toi ? demanda Oliver, incrédule.

— Il le faut.

— Est-ce que tu comprends ce qui t'est arrivé et ce que nous sommes en train de faire ?

— Je... je crois.

Oliver lui expliqua tout. Régulièrement, il la testa pour vérifier qu'elle était assez lucide pour comprendre. Apparemment, c'était le cas. Cependant, son exposé ne la fit pas changer d'avis.

Oliver regarda sa montre : 20 h 35.

Faith lui toucha le bras et le regarda avec de grands yeux apeurés.

— Je t'en prie, Oliver. Je ne sais pas de quoi Ross est capable. Si quelque chose arrivait à Alec... S'il s'en prenait à lui pour m'atteindre... Je ne crois pas que je m'en...

Oliver n'aimait pas cela, mais il comprenait.

— Nous y allons, la rassura-t-il. Nous allons le chercher.

Chapitre 92

La chaîne de sécurité était accrochée. Raspoutine était tout excité et aboyait comme un fou. Sous le porche de Little Scaynes, Faith criait pour se faire entendre.

— Maman, ouvre cette porte !

— J'appelle la police. C'est pour ton bien !

Faith hurla, donna des coups de poing dans la porte.

— Je te dis d'ouvrir ! Laisse-moi entrer ou je casse la fenêtre ! cria Faith.

Elle essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées. La clé ouvrait aussi la porte de la cuisine, mais nul doute que la chaîne était mise là-bas aussi. Sa mère n'était jamais rassurée de rester seule dans cette maison isolée.

— Maman ! hurla-t-elle encore plus fort. Maman, merde, laisse-moi entrer !

Par la porte-fenêtre du bureau de Ross, elle vit sa mère se précipiter derrière la table de travail et attraper le combiné téléphonique. Elle s'apprêtait à la rejoindre, à briser cette fenêtre à coups de poing lorsqu'elle entendit une petite voix derrière la porte.

— C'est maman ! Maman est rentrée !

— Alec ! Mon chéri ! Défaïs la chaîne, s'il te plaît !

La porte s'ouvrit. Raspoutine bondit et faillit la déséquilibrer. Alec lui sauta dessus, la serra dans ses bras, la prit par le cou.

Oliver se tenait derrière elle. Faith traversa le vestibule au pas de course, entra dans le bureau de Ross, arracha le combiné des mains de sa mère et tira sur la base, arrachant tous les fils.

— Il m'empoisonne ! cria-t-elle au visage de sa mère. Mon mari m'empoisonne et toi, femme stupide, tu le laisses faire !

— Faith, écoute, écoute... écoute-moi, chérie, tu ne...

— Non, écoutez-moi, intervint Oliver. Madame Phillips, je...

— Je vous reconnais, vous êtes venu tout à l'heure. Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous fait à ma fille ?

— Je suis le médecin de votre fille.

— Le médecin de ma fille est le docteur Ritterman.

Oliver fit signe à Faith de s'activer.

— Passeport. Vêtements.

Faith se dirigea vers la porte. Oliver la rejoignit et lui chuchota à l'oreille :

— Débranche tous les téléphones de la maison. Elle a un téléphone portable ?

Faith secoua la tête.

— Dans deux minutes, tu seras hors de danger. (Il se retourna vers la mère de Faith.) Madame Phillips, vous avez entendu parler de la kétamine ?

Pieds nus, vêtue d'un tee-shirt ample et d'un jean, Margaret Phillips croisa ses bras charnus.

— Non...

— C'est un anesthésique qui peut causer des hallucinations et un comportement psychotique. Votre beau-fils en a donné à votre fille.

— Ma fille est très malade.

— Non, elle n'est pas très malade. Pas encore, en tout cas. Je pense que nous pourrions la guérir de sa maladie. Votre beau-fils lui a fait prendre une drogue qui n'avait rien à voir avec sa maladie. Il n'y a qu'une explication à cela : il est fou.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Ross adore ma fille. Il est un mari extraordinaire, un père dévoué et un des chirurgiens les plus respectés de ce pays. Alors, ne venez pas me raconter que...

— Madame Phillips, je vous en prie, écoutez-moi...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter. Il y a moins de dix minutes de cela, j'ai reçu un appel du Grove Hospital. Apparemment, juste avant de disparaître, ma fille aurait reçu la visite d'un certain docteur Oliver Cabot – je suppose qu'il s'agit de vous. Ils m'ont demandé de les prévenir si jamais elle rentrait chez elle, et c'est exactement ce que je vais faire.

— N'aimez-vous pas votre fille ?

Oliver essaya de capter son regard, mais elle était trop en colère, trop excitée pour cela.

— Faith est ma fille, docteur Cabot, et je l'aime profondément.

— Dans ce cas, aidez-nous. Si vous la renvoyez dans cet établissement, son mari la tuera.

— Ah, oui ? s'exclama-t-elle, sarcastique. Je suppose que vous vous proposez de lui administrer un traitement miracle.

— Un traitement, oui, pas un miracle.

Il y eut un moment d'hésitation sur le visage de la femme.

— Le médecin de ma fille a décidé qu'elle devait être internée. Si vous êtes vraiment docteur, vous appliquerez la loi et vous ramènerez Faith dans l'établissement qui est censé la soigner.

— M. Ransome a drogué votre fille pour obtenir la permission de la faire interner. J'en ai la preuve, assena-t-il en sortant de sa poche et en ouvrant l'enveloppe préparée par l'infirmière Durrant. C'est un échantillon du sang de Faith. Demain matin, je le ferai analyser par le laboratoire Path, qui ne manquera pas de trouver des traces de kétamine. Votre beau-fils aura beaucoup de mal à expliquer la présence de cet anesthésique dans son système.

— J'ignore ce que Ross a fait, mais il avait sûrement d'excellentes raisons. J'ai une confiance absolue en lui. Me suis-je bien fait comprendre ?

— J'emmène Faith avec moi – et Alec, car elle ne veut pas le laisser ici. Je les emmènerai où elle voudra aller, et si vous aimez réellement votre fille, vous la laisserez partir et vous n'informerez personne de notre venue ici.

— J'appellerai l'hôpital dès que je le pourrai. Si vous êtes médecin comme vous le dites, vous laisserez Alec tranquille et vous reconduirez ma fille au Grove Hospital. Sinon, vous allez avoir de très gros ennuis.

— Madame Phillips, reprit-il une dernière fois, je vous supplie de me croire, de me faire confiance. Dites-moi ce que je dois faire pour vous convaincre.

— Ross m'a parlé de vous, docteur Cabot, répondit la mère de Faith, les bras toujours croisés sur la poitrine. Vous êtes un charlatan et vous avez embobiné ma fille. Je pense que vous êtes un homme mauvais et dangereux. Vous n'avez aucune chance de me convaincre. Il gèlera en enfer avant que vous réussissiez à m'amadouer.

Chapitre 93

De l'autre côté d'une paroi en verre opaque, un téléphone sonnait de plus en plus fort. *Il faut que je décroche, que je réponde, que je décroche, que je décroche...*

Il se cogna la tête contre la vitre. Puis il se recogna, plus fort cette fois. Le verre était mou. Non, c'était du plastique car il s'enfonçait. Il jeta tout son poids dessus, sentit la vitre céder, se fendre – sauf qu'elle n'était plus en plastique, mais bien en verre et qu'elle explosait en un million de fragments. Un courant d'air lui fouetta le visage. Tout autour de lui, les morceaux de verre tombaient en pluie lorsque, soudain, ils s'envolèrent et se dispersèrent comme des plumes portées par une rafale.

Des vagues noires, froides et hautes comme des maisons déferlèrent sur lui. Il cria et eut un mouvement de recul. Il ouvrit les yeux. Une lumière étrange, diffuse. Une unique source de lumière, une porte ouverte sur un couloir ; une lumière vive dehors, les ténèbres à l'intérieur. Le téléphone sonnait. Au lit. Il tendit le bras vers la table de chevet, mais celle-ci avait disparu.

Putain, mais où suis-je ?

Le volume de la sonnerie augmentait. Le téléphone était à sa droite. Il dormait à gauche. Tout devait être à gauche : son verre d'eau, son livre, son mouchoir, son réveil, son téléphone.

Et pourtant, le téléphone était à droite.

Sa mémoire lui revenait. Il tendit le bras, attrapa son téléphone portable, le laissa tomber, le ramassa, chercha un bouton du bout du doigt, appuya dessus et porta l'écouteur à son oreille.

Un accent irlandais. Familier.

— Monsieur Ransome ?

Qu'est-ce que c'était que cette connerie ?

— Ouais...

Sa tête tournait comme un gyroscope dans les ténèbres. Des demi-souvenirs émergeaient furtivement avant de s'évanouir.

— Vous m'avez appelé tout à l'heure ; vous vouliez me parler à tout prix. Que puis-je pour vous ?

Le ton était insolent.

Il connaissait son nom, l'associait à une zone sombre, mais dut faire le tour complet de ses pensées avant de le retrouver. Voilà, il le tenait.

— Caven ?

— Peut-être pourrions-nous nous voir dans la matinée ?

— La m-matinée ?

— Oui, nous discuterons dans la matinée ; je vous ai réveillé.
Rappelez-moi dans la matinée.

Quelque chose hurlait dans sa tête. Un sentiment d'urgence, de danger, le besoin de ne pas clore cette conversation maintenant.

— Non ! Attendez ! J-je veux vous parler – nous devons parler maint-maintenant...

— Vous avez bu, ma parole !

Une soupe noire clapotait dans sa boîte crânienne. Avait-il bu ?

Où suis-je donc ?

— Non... Je... je viens de me réveiller... Caven... vous et moi... nous... il faut qu'on parle de certaines choses...

Je suis à la clinique. Je suis dans cette putain de clinique, je suis alité dans cette putain de clinique ! Le Grove Hospital. Je suis venu parce que...

La Grolsch ? Les deux bouteilles de Grolsch ? La chaleur ?

Quelque chose dans l'ascenseur. Quelque chose s'était passé dans l'ascenseur, mais ce compartiment de sa mémoire était fermé à double tour. Caven. Pourquoi avait-il besoin de lui parler ?

Alors il se souvint. La police ! Voilà ! Il devait dissuader Caven de tout raconter à la police.

— Il f-faut qu'on discute tout de suite, Caven. Q-quelle heure est-il ?

— 10 h 05.

— Du soir ?

— Oui, 10 h 05 du soir. Vous avez bu ; rappelez-moi dans la matinée quand vous serez sobre.

— Non, non ! Attendez ! Allô ? Caven ?

— Je suis toujours là.

Tout commençait à lui revenir. Le parking souterrain, cet après-midi.

— Cela ne s'est pas très bien passé t-t-tout à l'heure, pas bien du tout. Ch... Eujjjj...

Grand Dieu ! son cerveau ne fonctionnait plus, et les mots ne venaient pas dans le bon ordre.

— Nous..., reprit-il, vous..., je..., *nous* devons parler ! Q-quelque part ! Tout de suite !

— Il est 10 h 05, répéta le détective privé.

— Dans une demi-heure. L-laissez-moi juste le temps de reprendre mes esprits.

— Demain matin.

Il y eut trois bips aigus. Caven avait raccroché.

— V-va te faire foutre.

Ross fixa la lumière du couloir en clignant des paupières. Ses yeux s'habituèrent à la luminosité de la chambre. Il était couché dans une

chambre individuelle. Pourquoi ?

Il est 10 h 05 du soir.

À quelle heure était-il arrivé ici ? Anson. Le sergent Anson. Ils avaient bu quelques bières, puis il avait effectué le trajet à pied. Il devait être arrivé vers 20 heures. Et après ?

Il donna un coup dans la porte verrouillée de son cerveau.

Il bascula les jambes par-dessus le bord du lit, posa les pieds sur la moquette. On lui avait retiré ses chaussures. Le sol bascula brusquement. Il tituba en avant, sur le côté, s'accrocha à quelque chose, n'importe quoi, une table, tomba à la renverse avec cette dernière. Un fracas de verre cassé.

La chambre s'emplit de lumière.

Il leva les yeux. Une infirmière en blouse à carreaux le regardait. Il reconnaissait son visage, mais son nom lui échappait. Elle lui fit les gros yeux comme s'il était un enfant, puis elle se pencha pour l'aider à se relever.

— Vous allez bien, monsieur Ransome ?

— Je... oui...

— Vous vous êtes coupé la joue ; je vais vous coller un pansement. Recouchez-vous. Voilà, je vais vous aider à vous remettre au lit.

Pris de panique, il la repoussa, tandis que sa mémoire lui revenait. La poche. Il aurait dû changer le goutte-à-goutte à 18 h 30...

Il se redressa et tituba.

— Faith, ma femme. J-je dois aller voir ma femme.

Il se rendit compte qu'on lui avait retiré sa veste. La poche était à l'intérieur.

— Où est ma veste ?

Elle désigna l'arrière de la porte. Il avança jusqu'à la patère, décrocha sa veste, la soupesa et comprit que la poche avait disparu. L'infirmière l'avait-il prise ? En tout cas, elle le regardait d'un air bizarre.

— Je vais chercher un pansement pour votre joue, dit-elle avant de sortir.

Il fouilla sa veste. À droite, un objet chiffonné et humide. Il s'en saisit : la poche de goutte-à-goutte vide.

Sa panique s'évanouit. Il était soulagé. *J'ai déjà changé la poche !*

L'infirmière revint avec un pansement, un morceau de coton et une bouteille d'antiseptique. Il s'assit sur le lit pour qu'elle s'occupe de son entaille.

— C-comment va ma femme ?

Il lut le nom sur le badge de la jeune femme : infirmière Sheila Durrant.

— Votre femme est partie, monsieur Ransome.

Il mit quelques secondes à comprendre.

— Je... je ne comprends pas. Où est-elle partie ?

— Eh bien, elle a quitté l'hôpital. Elle a disparu.

— Pardon ?

— Je suis désolée.

Bouillonnant de colère, il se leva, la repoussa.

— Comment ? Partie ? Partie ?

— Son médecin est venu la voir. Le docteur Cabot. Ils sont partis tous les deux.

— C'est une p-plaisanterie ?

— J'ai bien peur que non.

Ross serra les poings.

— Comment a-t-elle pu partir ? C'est un établissement s-sécurisé, pour l'amour du ciel ! C-comment ? *Comment* ?

— Nous l'ignorons.

— Elle était en ob-observation ; son ordre d'internement était signé. Elle n'a pas pu p-partir comme cela. Où est-elle passée ?

Un tourbillon s'était levé dans sa tête.

— Nous l'ignorons.

— Vous avez p-prévenu la police ?

— Oui.

Il s'adossa à un mur, qui se mit à tourner comme une centrifugeuse de fête foraine.

— Ce Cabot, ce ch-charlatan, c'est son amant. Ils couchent ensemble. Il b-baise ma femme. Son amant est venu l'enlever et p-personne n'a réagi !

— Je suis désolée, monsieur Ransome. Vous êtes arrivé ici dans un sale état et, pour dire les choses simplement, nous avons eu beaucoup de mal à vous calmer et à vous coucher dans cette chambre – pour votre bien et votre réputation.

— P-putain, c'est génial ! Je n'en demandais pas tant !

— Écoutez, si vous n'arrêtez pas de jurer, je m'en vais. Je reviendrai vous voir quand vous serez sobre. D'accord ?

— Pas d'accord du tout, m-merde !

L'infirmière sortit et claqua la porte derrière elle.

Ross se rassit. La chambre tressautait et quelque chose – une mite ou une grosse abeille – bourdonnait dans sa tête, se cognait à la paroi de son crâne. Il vit un téléphone portable par terre et comprit que c'était le sien.

Il le ramassa, parcourut le menu, sélectionna l'icône des appels reçus et envoyés, choisi le numéro qui l'intéressait et appela.

Hugh Caven répondit à la deuxième sonnerie.

— Oui ?

— Je vous d-donne rendez-vous ce soir, Caven. Je vous apporterai

l'argent que je vous dois et m-même plus.

— C'est-à-dire ?

— Mille livres de plus.

— Où voulez-vous que nous nous rencontrions ?

— Je... euh...

— Où êtes-vous ?

— Au Grove Hospital, pas très loin. W-Wellington Road. Maida Vale.

— Il y a un *Hilton* tout près, en face du terrain de cricket de Lord. Vous connaissez ?

— J-je trouverai.

— Il y a un bar juste à côté du lobby. J'y serai dans une demi-heure. Ne me faites pas attendre, parce que je compte regarder *Woodstock* sur Sky TV à minuit. Le film passe très rarement et je n'ai pas l'intention de le rater. Vous m'avez compris, monsieur Ransome ?

— *Woodstock*, à minuit. Un film hippie de m-merde. J'ai très bien entendu, répondit Ross. Je pars tout de suite. Vous d-devez avoir une vie de merde pour avoir envie de r-regarder une merde pareille, Caven.

Chapitre 94

Oliver conduisit en silence pendant vingt-cinq minutes. D'un œil, il surveillait son rétroviseur et l'apparition éventuelle d'une patrouille de police. Presque 23 h 30. Peut-être l'agent de sécurité de l'hôpital n'avait-il pas eu le temps de noter le numéro de sa plaque minéralogique. Quoi qu'il en soit, la mère de Faith devait avoir rebranché un des téléphones de la maison et appelé la police. Ou alors s'était-elle rendue chez une voisine.

Plus que sept kilomètres.

Cinq minutes, à tout casser.

Avec circonspection, il accéléra de cent vingt à cent trente kilomètres-heure. Derrière lui, Alec était concentré sur sa GameBoy. Faith dormait sans doute.

Un nouveau panneau devant eux – une flèche tournée vers la gauche avec un avion stylisé. L'aéroport de Gatwick.

Ses nerfs se tendirent davantage. Plus qu'une minute ou deux. Quelque chose dans son rétroviseur : une voiture avec une lumière sur le toit – *merde !* Ce n'était qu'un taxi. Il soupira de soulagement.

Tandis qu'ils pénétraient dans le complexe de l'aéroport et qu'une odeur de kérosène emplissait la voiture, il se dirigea vers le parking longue durée et s'arrêta devant une barrière. Ils étaient un couple avec un enfant, et ils garaient leur voiture pour prendre un avion de nuit, comme des milliers d'autres familles. Il prit un ticket, la barrière se souleva, et il avança de quelques mètres. Il avait le choix entre deux parkings.

Il choisit le NCP au hasard, suivit les flèches, longea une clôture, traversa une vaste aire de stationnement, puis entra dans une autre. Il y avait des hectares de voitures garées tout autour d'eux.

Parfait.

Il remonta une allée dont l'éclairage au sodium puissant permettait de distinguer tous les véhicules. Il dépassa une Jeep Cherokee semblable à la sienne, sauf qu'elle n'était pas de la même année et n'avait pas la même couleur. C'était tentant, mais il espérait trouver mieux. Il traversa une deuxième allée, puis une troisième. Deux autres Jeep : la première n'était pas non plus de la bonne année ; la seconde était trop proche d'un car près duquel attendait un homme avec une valise.

Enfin, à l'autre bout du parking, dans une zone un peu plus sombre, tout près de la clôture du périmètre, il repéra une Cherokee bleu marine identique à la sienne. Il refit un tour et passa lentement

devant elle. D'après son numéro, elle était de la même année que la sienne. Il y avait une place libre à trois voitures de là.

Personne dans les parages.

— On va prendre l'avion ? s'enquit Alec, tout excité.

— Pas ce soir, répondit Oliver. Bientôt.

— Pour aller où ?

— Où voudrais-tu aller ?

— Hum... Je crois que j'aimerais aller... je ne sais pas.

Oliver ouvrit sa portière et descendit. Faith gigota dans son sommeil.

— Ce ne sera pas long.

Il attrapa sa veste sur la banquette arrière, prit son portefeuille et sortit sa Mastercard. Il scruta avec soin les alentours ; personne ne marchait dans les allées, personne n'attendait de navette aux points de rendez-vous. Et tous les véhicules garés semblaient vides. Un avion sur le point d'atterrir, illuminé comme un sapin de Noël, gronda quelques dizaines de mètres au-dessus de sa tête.

Il avança jusqu'à l'autre Jeep et posa la main sur le capot. Il était chaud. C'était une bonne nouvelle car cela signifiait qu'elle était arrivée récemment. Ceux qui laissaient leurs voitures dans ce parking partaient pour au moins vingt-quatre heures, voire beaucoup plus longtemps.

Il s'agenouilla devant la Jeep, essaya d'écarter la plaque et réussit à enfoncer un coin de sa carte de crédit en dessous. Durant une vague de chaleur, l'été dernier, Oliver avait perdu sa plaque avant. Le mécanicien qui la lui avait remise en place lui avait appris que les plaques de la plupart des Jeep étaient simplement collées avec de l'adhésif double face.

Il fit levier avec sa carte et enfonça ses doigts sous le morceau de métal. Il exerça une traction constante mais pas trop violente, de peur de la briser. Bientôt, celle-ci se décolla et lui resta dans les mains ; l'adhésif était resté sur l'objet. Il la posa avec soin, face contre le goudron, s'occupa de la plaque arrière, puis répéta l'opération avec celles de sa propre voiture.

Cinq minutes plus tard, soulagé d'être pourvu de plaques qui, l'espérait-il, n'étaient pas dans les ordinateurs de la police, il quittait l'aéroport, filait vers le nord et la M25, d'où il bifurquerait vers l'ouest. Il cala le régulateur de vitesse sur 120 kilomètres-heure, alluma la radio sur Classic FM, baissa le volume pour ne pas réveiller Faith, et se prépara psychologiquement à rouler une bonne partie de la nuit.

Derrière lui, penché sur sa console de jeux, Alec les sauva tous en enfermant un Florizarre dans sa Poké Ball.

Chapitre 95

— Vous êtes en retard. J'étais sur le point de m'en aller. Je vous ai dit que je ne voulais pas rater mon film.

— Je suis allé au *Hilton* de Park Lane, se défendit Ross. Je n'avais pas compris qu'il s'agissait de ce putain de *Hilton*-ci. Et puis, merde, vous n'avez pas de magnétoscope ? Un film, cela s'enregistre.

— J'ai dit très clairement que je vous attendrais dans ce *Hilton*-ci, en face du terrain de cricket. Je suis arrivé il y a quarante minutes.

Vêtu d'un tee-shirt blanc et d'un jean, le détective privé était vautré dans un canapé du lobby animé. Sa veste en cuir était posée sur un coussin à côté de lui, un trousseau de clés enfoncé dans la doublure. Ross se tenait au-dessus de lui et le considérait à travers un voile de fumée de cigarette. Ses jambes flageolaient et il voyait un peu flou.

— J'avais aussi dit que je ne voulais pas vous voir tant que vous ne seriez pas sobre.

— Je n'ai pas bu.

Ross s'assit lourdement en face du détective. Une tasse à café vide et une coupelle de noix trônaient sur la table basse. Affamé, il attrapa une poignée de noix, les fourra dans sa bouche, et essaya de se concentrer sur Caven.

L'homme avait le nez rouge et un œil à moitié fermé, entouré d'un cercle bleu marine.

— Vous avez apporté votre chéquier ?

— Combien avez-vous dit ?

— Cinq mille, plus mille. C'est ce qui était convenu, non ?

— Que v... que v... votre nez ? Vous avez eu un accident ? demanda Ross en désignant le visage de Caven.

— Un accident ?

Ross hocha la tête. Sa bouche refusait de lui obéir, et il avait toujours autant de mal à trouver ses mots.

— Vous parlez de mon nez cassé ? Vous m'avez mis un coup de boule, vous vous souvenez ?

— Ah !...

Des images lui revenaient.

Caven était dans une colère noire.

— Je suis ch-chirurgien esthétique, continua Ross avec une pointe d'humour. Je pourrais vous faire un beau p-petit nez.

— Je ne vous laisserais même pas opérer la gerbille de mon fils. Vous pourriez au moins me faire vos plates excuses.

— Je suis d-désolé.

Ross sortit son chéquier et chercha un stylo. Un serveur arriva. Le chirurgien commanda un verre d'eau et se retourna vers Caven.

— Je peux vous of-offrir un verre ?

— Non, merci. Je m'en vais dans deux minutes.

Le serveur s'en fut. Tandis que le visage de Caven se troublait, Ross essaya de réfléchir, de se rappeler la raison de sa présence ici. Ah oui ! il était venu acheter le silence de cet homme. C'était très important. Et puis, il voulait retrouver Faith. Et Cabot. Cela aussi, c'était très important.

— Écoutez, désolé pour... enfin... le parking. J'étais de mauvaise humeur. Il faut qu'on parle...

— Nous parlons, justement, rétorqua Caven. Nous avons encore quatre-vingt-dix secondes devant nous. Après je file à la maison regarder *Woodstock* sur le câble.

Et de regarder sa montre d'une manière ostentatoire.

— Vous voulez six mille livres. Je vous en donne d-dix mille, proposa-t-il alors que le lobby tout entier commençait à se balancer. Dix mille. Et nous restons amis. B-bouche cousue. Nous nous comprenons ?

— Monsieur Ransome, vous et moi n'avons jamais été et ne serons jamais amis.

— Non... je v-veux dire... la p-police... le d-docteur Cabot... son frère... quelqu'un a tué son f-frère. Mieux que... ma réputation... ma c-clientèle... vaudrait mieux que... que vous ne parliez pas à la p-police de notre... c-collaboration.

Le comportement de Caven changea aussitôt.

— C'est pour cela que vous m'avez fait venir ici ?

Une alarme retentit dans la tête de Ross. Il n'avait pas dit ce qu'il fallait, comprit-il. Il aurait mieux fait de se taire.

— Non, aucune importance. Je v-voulais vous p-parler de cet homme, de Cabot. Ma femme, Cabot l'a emmenée. V-vous devez la retrouver... p-prendre son t-traitement. Il f-faut la retrouver p-pour son bien.

— Elle vous a quitté ?

— Il l'a emmenée.

— Votre femme est partie avec le docteur Cabot ? Elle vous a quitté pour lui ?

Ross opina du chef et écarta les bras dans un geste de désespoir.

— Vous ne savez pas où ils sont ?

— Non. D-Dieu sait où ils... où ils... où ils sont.

Il regarda son chéquier. Un serveur lui apporta une bouteille d'eau minérale et un verre.

— Avec sa voiture ? demanda Caven, intéressé, lorsque le serveur

fut reparti. Il l'a emmenée dans sa voiture ? Dans sa Jeep Cherokee ?

— J'en sais foutre rien. S-si ça se trouve, ils sont partis en tricycle. C'est votre boulot, m-merde !

Caven tapota sa montre et se leva.

— Bon, eh bien, je crois que c'est l'heure...

— Attendez ! S-s'il vous plaît !

— Vous êtes redevenu raisonnable ? Je vous préviens : ma patience a des limites, et le temps qui vous était imparti est presque écoulé.

Ross lui fit signe de se rasseoir.

— Raisonnable, raisonnable. Je ne sais pas dans quelle voiture.

— Donc, votre femme est partie quelque part avec le docteur Cabot, répéta le détective en retombant sur le canapé. Ils ont quitté la ville ?

Ross haussa les épaules.

— Peut-être. Sais pas.

— J'ai fixé un transpondeur sur la Jeep du docteur Cabot, reprit Caven. C'est une des premières choses que j'aie faites. Je peux le suivre à la trace depuis l'ordinateur de mon bureau.

Ross se sentit soudain tout excité.

— Avec précision ?

— Appelez-moi demain matin et je regarderai. S'ils sont partis avec la voiture du docteur Cabot, je les retrouverai pour vous. Je peux localiser cette Jeep n'importe où sur cette planète dans un rayon de quinze mètres. Est-ce que c'est assez précis pour vous ?

Chapitre 96

Une vague de fatigue déferla sur Oliver. Il bâilla, ouvrit sa fenêtre et laissa l'air frais lui fouetter le visage. Il était minuit vingt. Le trafic était clairsemé et l'atmosphère agréable. Un peu plus tôt, la météo de la radio avait annoncé l'arrivée d'une dépression venue de l'Atlantique. Demain, le temps serait variable.

Sortie n° 13, Swindon. Oliver bifurqua de la M4 et emprunta la quatre voies qu'il connaissait si bien. Il dépassa Cricklade, puis Cirencester. Plus qu'un quart d'heure, et ils y seraient. Un quart d'heure à éviter la police, et ils seraient à l'abri.

Dans son rétroviseur, une paire de phares jaillit de la nuit à grande vitesse avant de ralentir et de calquer sa vitesse sur la sienne. Nerveux, il jeta un coup d'œil à son compteur. Cent vingt kilomètres-heure. Il descendit à cent. Derrière lui, la voiture ralentit aussi.

Merde !

Un frisson de peur le parcourut. Même si l'alerte avait été donnée, ses nouvelles plaques lui permettraient de duper un officier de police en patrouille ; toutefois, si on lui demandait de s'arrêter pour un contrôle de routine, il risquait d'avoir des ennuis car il ne connaissait ni le nom ni l'adresse du propriétaire de l'autre Jeep.

Il continua à cent kilomètres-heure. L'autre voiture le suivait toujours. De folles pensées traversèrent son esprit. Connaissait-il suffisamment bien les routes de la région pour tenter d'échapper à la police ? Il n'aurait besoin que de quelques minutes...

À son grand soulagement, la voiture le doubla dans un grondement de pot d'échappement et fonça dans la nuit au rythme d'une sono poussée à fond.

Juste une bande de trous du cul.

Le bruit réveilla Faith.

— Où sommes-nous ?

— Plus que huit kilomètres à parcourir, répondit-il.

Elle se retourna vers Alec. Comme le petit garçon dormait profondément, elle referma les yeux.

La radio jouait *Manon Lescaut* de Puccini. Manon errait dans l'Amérique sauvage et chantait une complainte triste. Elle avait choisi la passion plutôt que l'argent, avant d'hésiter, pour son plus grand malheur. Son indécision avait pourri, puis détruit sa vie.

Dans la vie, il fallait être capable de tout donner sans hésiter car le doute était parfois fatal. Le doute pouvait tuer. *Celui qui hésite est perdu*. C'était vrai en tout, y compris en médecine. Tout était dans la

conviction. Il guérirait Faith, il la débarrasserait de cette maladie de Lendt. Elle était réceptive, elle réagissait suffisamment bien pour cela ; c'était une forte personnalité. En trois mois, si on lui permettait de travailler avec elle, il vaincrait sa maladie. Il en était persuadé. Tout comme il savait que Moliou-Orelan n'avait pas l'intention de développer un médicament capable de guérir de manière définitive les victimes de ce mal ou d'un autre. Rendre les malades dépendants d'un médicament sur le long terme était beaucoup plus rentable. Avec un peu de chance, Faith serait condamnée à avaler leurs médicaments jusqu'à la fin de ses jours. Quant aux effets secondaires...

Il dépassa la zone industrielle de Cirencester, Stroud, puis sortit en direction des Cotswolds. Dans trois kilomètres environ, il y aurait une sortie facile à manquer. Il croisa le *Hare and Hounds*, un pub qu'il connaissait bien, et ralentit encore. Tout droit, des panneaux indiquaient les directions de Bourton, Stow-on-the-Wold et Moreton-in-Marsh. Sur la gauche, d'autres panneaux familiers : Chedworth, Withington, Farm Trail.

Il freina des deux pieds et tourna à gauche dans un large chemin. Trois kilomètres plus loin, comme dans ses souvenirs, la route s'incurvait vers la gauche. Un énorme panneau « À VENDRE » était accroché à une grange en cours de transformation – elle était déjà en travaux la première fois qu'Oliver était venu et ne serait sans doute jamais terminée. Après l'avoir dépassée, il tourna à droite et se retrouva sur un chemin à peine plus large que la Jeep qui, au bout d'un kilomètre et demi, plongeait vers un village de maisons grises et de murs en pierre sèche.

Comme il était facile de rater l'allée, il ralentit davantage à la sortie du village, décrivit un virage serré à droite, dépassa le portail et le mur d'une propriété, avant de prendre à gauche. Alors que le chemin redevenait rectiligne, il vit l'allée à sa droite. La barrière était ouverte, comme d'habitude. Avec un soupir de soulagement, il engagea la Jeep dans la propriété.

Les pneus roulèrent sur la grille à bestiaux. Dans les faisceaux des phares, un lapin paniqué partit à droite, puis à gauche, puis encore à droite. Oliver ralentit pour lui laisser le temps de disparaître dans une haie.

La voix d'Alec le tira de ses pensées.

— On est arrivé ?

— C'est au bout du chemin. On y sera dans deux minutes.

— Je ne vois rien.

Les silhouettes de plusieurs bâtiments de ferme se découpaient devant eux. Les phares éclairèrent une grange ouverte qui abritait une pile de balles de paille et un tracteur décrépit. Oliver sentit une forte odeur d'herbe pourrie et de fumier, avant d'être assailli par la

puanteur des porcs. Un chien aboya.

Le chemin grimpa alors sur plusieurs centaines de mètres vers un taillis de sapins, puis redevint plat et se déroula entre deux pâturages clôturés. Une nouvelle montée et une grille à bestiaux plus loin, la piste se couvrit de gravier. Oliver arrêta enfin la voiture et tira le frein à main.

Faith lui effleura le bras.

— Bien conduit.

Oliver sourit et étouffa un bâillement. Il était tellement soulagé d'être arrivé jusqu'ici. Il ouvrit sa portière, goûta la douce atmosphère nocturne et le silence brisé uniquement par les bêlements lointains des moutons, les cliquetis produits par le moteur brûlant et le bruit de ses semelles sur les cailloux blancs.

Il défit la ceinture de sécurité d'un Alec somnolent et l'aïda à descendre. Faith serra son fils dans ses bras et regarda autour d'elle.

— C'est magnifique. Et tellement paisible.

La campagne baignait dans la lumière diffuse d'un quartier de lune et des étoiles scintillantes. Au loin, on distinguait l'aura orangée de l'éclairage urbain de Cirencester.

— J'ai faim, se plaignit Alec. On est où ?

— On prend de petites vacances, répondit Faith.

— Papa va nous rejoindre ?

Oliver regarda Faith se pencher sur son fils et le serrer très fort contre elle.

— Non, nous serons juste tous les deux. Et ce gentil monsieur, qui nous a trouvé cette maison.

Quand Gerry Hammersley avait acheté ces bâtiments vingt ans plus tôt, ils étaient inhabités depuis cinquante ans. À l'origine, le corps de ferme, la grange et l'étable étaient loués par un modeste cultivateur. Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, la maison avait été dévastée par un incendie. Le propriétaire des lieux avait jugé qu'il ne serait pas rentable de tout reconstruire.

Gerry avait donc converti la grange et le grenier à blé en une superbe demeure en L, transformé l'étable en garage, et avait fait creuser une piscine dans un jardin entouré d'un mur, à l'emplacement de la maison détruite.

Oliver prit la valise de Faith dans le coffre, trouva les clés sous un pot de fleur et déverrouilla la porte d'entrée. Il entra dans la maison, éteignit l'alarme et alluma la lumière du vestibule.

— Waouh ! s'exclama Faith en avisant l'entrée au carrelage superbe. C'est magnifique.

— En effet.

Il avait passé de nombreux week-ends paisibles à Ampney Nairey avec Gerry et les conquêtes de ce dernier à marcher, faire du VTT,

jouer au tennis, se prélasser au bord de la piscine ou préparer des barbecues. S'il devait choisir son endroit préféré dans ce monde, eh bien, ce serait cette ferme, car il pouvait y passer une semaine entière sans voir personne à part la femme de ménage et le jardinier, qui venaient le mardi, l'homme qui nettoyait la piscine, qui passait quand cela le chantait, ou un agriculteur occasionnel sur son tracteur. La tranquillité d'Ampney Nairey n'était même pas brisée par le facteur, puisque Gerry s'était arrangé pour que son courrier arrive au bureau de poste du village. Il n'y avait qu'une route pour venir ici ; passer par-derrière, à travers champ, n'était possible qu'en tracteur.

Tu es en sécurité, ici, Faith Ransome. Toi et ton fils Alec. Vous êtes dans l'endroit le plus sûr de la planète.

Chapitre 97

Depuis peu, Sean, le fils de Hugh Caven, était devenu la copie conforme de son père. Quand ce dernier délaissait ses corn flakes au profit de Weetabix pour le petit déjeuner, Sean faisait de même ; quand il se servait deux fois, Sean se servait aussi deux fois ; quand il saupoudrait ses céréales de sucre avant de verser du lait dessus, Sean l'imitait. Ensuite, pendant que son papa lisait son journal, Sean lisait son *Beano* et sirotait son jus d'orange comme un grand, son téléphone portable en plastique posé à côté de lui.

Le détective privé aimait lire les potins mondains. Il essayait de se persuader que c'était nécessaire pour son travail. Une célébrité pouvait très bien l'appeler aujourd'hui pour louer ses services – à moins qu'on le paie, au contraire, pour espionner l'une d'entre elles. En réalité, la vie des gens riches et célèbres l'attirait autant qu'elle le dégoûtait.

C'est pour cette raison que, chaque matin, lorsqu'il dépliait le *Daily Mail*, il commençait par lire la rubrique de Nigel Dempster.

Fatigué mais heureux d'avoir regardé *Woodstock*, la tête résonnant des riffs de Hendrix dans *Purple Haze*, il lut un article sur cet armateur grec qui avait offert de prêter son yacht au prince de Galles pour les vacances d'été. Quand il eut terminé, une phrase accrocha son regard au milieu de la page :

« GERALDINE : SA QUÊTE DE LA BEAUTÉ ÉTERNELLE SE TERMINE EN TRAGÉDIE »

J'ai été bouleversé d'apprendre le décès de ma bonne amie lady Geraldine Reynes-Raleigh, âgée de seulement quarante-sept ans. Geraldine – meilleure amie et confidente de ma cousine lady Shasta de Bertin – était une femme énergique qui savait amuser ceux qui avaient la chance de graviter dans son cercle de connaissances.

Ses amis – dont je suis – lui avaient fait part de leur inquiétude lorsqu'elle avait manifesté son désir de se faire réopérer du nez, intervention qui, semble-t-il, est à l'origine de sa mort. Son frère (cinquante ans) accablé de chagrin me confirmait hier : « Nous pensions tous que cette opération n'était pas nécessaire, car elle avait un très joli nez, mais elle semblait si déterminée. Bien sûr, aucun de nous n'avait imaginé l'issue fatale de cette intervention. »

Le porte-parole du Harley-Devonshire Hospital a confirmé que Geraldine avait été victime de « complications survenues à la suite de sa rhinoplastie ». Le chirurgien Ross Ransome (quarante-deux ans) – praticien célèbre surnommé « l'homme aux mains d'or » dans la haute

société – est demeuré injoignable. D'une manière tragique, Ransome a perdu deux patientes ces derniers mois – la première, Maddy Williams (trente et un ans), une programmeuse travaillant pour British Airways, est décédée il y a quelques semaines durant une opération similaire.

Bien sûr, rien ne permet de penser qu'il y a eu erreur médicale. Néanmoins, le CV du chirurgien des stars comporte des zones d'ombre. D'après mon enquête, il aurait perdu douze autres patients au cours de sa longue carrière. L'autopsie, chaque fois, l'a mis hors de cause. Force est toutefois de constater que cette quête de la beauté fait de trop nombreuses victimes.

Dans la cuisine, le grille-pain sauta. En robe de chambre et tablier, Sandy appela son fils :

— Sean, dépêche-toi, ton œuf est prêt.

— Papa mange un œuf, ce matin ? demanda le petit garçon.

— Oui.

Le téléphone portable de Caven sonna. Il posa son journal et sa petite cuiller, appuya sur le bouton vert et porta l'appareil à son oreille. De l'autre côté de la table, Sean Caven prit son téléphone en plastique et arbora un air sérieux et concentré.

— Caven, dit le détective privé.

— Bonjour.

C'était Ross Ransome. À sa voix, il semblait souffrir d'une belle gueule de bois.

— Que puis-je faire pour vous en cette belle matinée d'été ?

— Je ne sais pas où vous êtes, mais, à Londres, il pleut comme vache qui pisse.

Caven préféra se taire. Il pleuvait chez lui aussi, mais il ne voulait pas se fatiguer à lui expliquer que c'était une plaisanterie. Dieu avait oublié de doter Ransome d'un sens de l'humour. Il regarda son journal plié devant lui et se demanda si le chirurgien avait lu cet article.

— Vous m'aviez dit de vous rappeler dans la matinée pour les coordonnées de la voiture.

— Elles sont dans mon bureau ; attendez une minute.

Tandis que Caven montait à l'étage, Sean demanda à son client de patienter aussi.

Elles étaient écrites sur un carnet à côté de son ordinateur.

— Vous êtes toujours là, monsieur Ransome ?

— Oui.

— Cinquante et un degrés, quarante-huit minutes, cinquante secondes nord, un degré, cinquante-six minutes, quatre-vingt-une secondes ouest.

— C'est où, ça ?

— Quelque part dans le Gloucestershire, vers Cirencester.

— Vous ne pouvez pas être plus précis ?

— Comme je vous l'ai dit, les coordonnées sont précises à quinze mètres près. Vous avez juste besoin de vous procurer une carte d'état-major.

— Je croyais que je vous avais payé hier soir pour que vous me disiez où elle se trouve.

— En effet, et j'ai tenu ma promesse. Maintenant, je vais terminer de petit-déjeuner avec mon fils. Bonne journée, monsieur Ransome.

Hugh Caven raccrocha et redescendit dans la cuisine. Sean parlait dans son téléphone.

— Pas de téléphone portable à table, le gronda son père avec un sourire.

Ce gosse était tellement spécial – il était si fier de lui que c'en était presque douloureux.

Seras-tu fier de moi quand tu seras grand ? Continueras-tu à m'imiter ? Au cas où, je tâcherai de te donner le bon exemple.

Il rouvrit le *Daily Mail* et relut l'article sur Ross Ransome. Puis il le relut encore une fois.

Il continua à fixer la page pendant tout le repas. De temps à autre, il leva les yeux vers son fils, Sean. À l'étage, dans son portefeuille, était rangé le chèque de six mille livres qu'il avait désespérément attendu. Où était la frontière entre la bienséance et la trahison ?

Tu es un assassin, Ross Ransome. Tu as tué Barry Gatt, tu as tué Geraldine Reynes-Raleigh et les autres avant elle. Ne me demande pas comment je le sais – je le sens, c'est tout.

Lorsqu'ils eurent terminé de manger, Hugh Caven remonta dans son bureau, ferma la porte, appela les renseignements et demanda le numéro du médecin légiste de la Cité de Westminster.

Chapitre 98

Vers 7 heures du matin, Alec avait trouvé une télévision. Faith l'avait senti se glisser hors du lit, puis avait entendu des cris et des rires au loin.

Elle s'était rendormie jusqu'à 9 h 30. L'atmosphère embaumait le bacon. Vêtu d'un jean, de baskets et d'un polo rose, Oliver se tenait dans la chambre. Il avait l'air fatigué.

— Bonjour, dit-il avant de l'embrasser tendrement. J'ouvre les volets ?

— S'il te plaît.

— Une typique journée d'été anglaise.

Il y avait du vent, et la vitre était constellée de gouttelettes de pluie. Il referma la fenêtre et lui fit face. Ils se regardèrent longuement dans les yeux.

— Merci pour tout ce que tu as fait cette nuit, murmura-t-elle.

— On s'en est bien sorti, acquiesça-t-il, maladroit. (Il écarta les bras d'un air désolé.) J'ai dû emprunter quelques vêtements à Gerry. Je n'ai pas eu le temps de préparer ma valise. Alors, comment te sens-tu ? demanda-t-il dans un sourire.

— Reposée. Mais toujours fatiguée. Tu as dormi ?

— Un peu. Normalement, je dors toujours bien, ici ; d'ailleurs, je viens quand j'ai besoin de prendre du repos. Cette nuit, j'avais l'esprit un peu trop agité.

— Moi, j'ai les idées plus claires, ce matin. Nous sommes des fugitifs, c'est cela ?

— La loi avait décidé de ton internement, et je t'ai aidée à t'enfuir. On risque de gros ennuis si on se fait attraper.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est l'heure du petit déjeuner. Alec avait faim, alors je lui ai préparé des œufs et du bacon. J'espère que j'ai bien fait.

— Des œufs et du bacon – cela m'irait aussi.

— Tu as faim ?

— Je suis affamée.

— Parfait, dit-il, satisfait. Il faut que tu manges.

Elle se redressa dans le lit-bateau confortable surplombé de poutres apparentes et entouré de vieux meubles en chêne français.

— Et après le petit déjeuner ?

— Je dois aller à Londres pour parler à un ami avocat. Nous devons agir vite.

Il sortit une petite fiole de sa poche et la lui montra. Elle semblait

contenir du sang et arborait une étiquette manuscrite.

— C'est un échantillon de ton sang prélevé par une infirmière du Grove Hospital hier soir. Il est daté. J'espère pouvoir prouver que tu étais sous kétamine. J'espère aussi que l'infirmière a fait ce que je lui ai dit, qu'elle a fouillé la veste de ton mari et qu'elle a trouvé la poche vide avec les traces de kétamine.

— Tu dois vraiment y aller ? s'inquiéta Faith. Tu ne peux pas faire cela par téléphone, d'ici ?

— Je dois porter cet échantillon au labo.

— Nous sommes dans le Gloucestershire ?

— Absolument.

— Il y a forcément des laboratoires dans le coin – à Cheltenham, par exemple.

Il s'assit sur le lit et la prit par la main.

— On est vendredi. Le jardinier et la femme de ménage de Gerry viennent le mardi. Personne d'autre ne vient ici, à part peut-être le type qui nettoie la piscine. Tu es à plus d'un kilomètre et demi de la route la plus proche et à trois kilomètres du village. Personne ne sait où tu es. Il te suffit de ne pas bouger et de ne pas utiliser le téléphone, car on peut remonter la piste d'un appel. Fais-moi confiance, d'accord ?

— J'ai confiance en toi. C'est juste que...

— Tu as compris ce que ton mari te faisait subir, n'est-ce pas ?

— Oui, tu me l'as expliqué.

— Tu veux que je recommence ?

— Non, ce ne sera pas la peine. C'est juste que... qu'arrivera-t-il si tu te fais attraper ?

— J'ai l'échantillon de sang, la preuve. Et j'ignore où tu te caches. Que veux-tu qu'ils me fassent ? Ils ne vont pas me torturer.

Elle sourit.

— Et si tu ne revenais pas ?

— Je reviendrai. Dans quelques heures. Si j'ai besoin de te parler, je t'appellerai. Je laisserai sonner deux fois, je raccrocherai et je rappellerai.

Elle acquiesça à contrecœur.

— Tu as ton téléphone portable ? Tu as dû le prendre hier soir lorsque tu as rassemblé tes affaires chez toi.

Elle descendit du lit et, d'un pas d'abord mal assuré, avança jusqu'à sa valise. Elle fouilla dans ses vêtements et produisit son téléphone.

— Allume-le, mais ne l'utilise pas. Je ne t'appellerai dessus qu'en cas de problème, si, pour une raison où une autre je n'arrive pas à te joindre sur le fixe de la maison. Souviens-toi : d'abord deux sonneries à vide, après je rappelle. Surtout, ne t'en sers pas car cela permettrait

de remonter jusqu'à l'antenne la plus proche. D'accord ?

— Je le laisse allumé, mais je ne m'en sers pas, répéta-t-elle. Tu laisseras sonner deux fois, raccrocheras et rappelleras tout de suite après.

— Parfait. Alors, un œuf ou deux ?

— Deux, s'il te plaît.

— Sur le plat ou cuits sur les deux faces ?

— Sur les deux faces.

Les œufs étaient bons et bien préparés. Après le départ d'Oliver, elle resta assise devant le four Aga bleu encore chaud à regarder la Jeep Cherokee disparaître dans le paysage pluvieux, tandis que, dans la pièce à côté, Alec regardait les dessins animés de Cartoon Network sur une énorme télévision. Elle avait peur. Elle tremblait. Trop agitée pour terminer de manger, elle se leva de table et vérifia que la porte d'entrée était bien verrouillée.

Puis elle explora la maison et les alentours. Il y avait des portes partout – entre la serre et le jardin entouré d'un mur où elle découvrit une piscine recouverte d'une bâche bleue ; entre ce dernier et la cour où se trouvaient la cuve de fuel et les poubelles. Elle s'assura que toutes étaient fermées.

Alors elle retourna dans la cuisine, se força à avaler quelques bouchées et jeta le reste aux ordures.

Par la fenêtre, elle voyait le chemin qui se déroulait et s'enfonçait dans un paysage en apparence infini de champs verts et beiges, de taillis et de buissons. Au loin, elle distinguait une rangée de pylônes sous le ciel gris. Deux vaches Holstein à l'air morose broutaient de l'autre côté d'une clôture en fil barbelé.

Il y avait eu une coupure de courant récemment. L'horloge de l'Aga indiquait 0 h 00, tout comme celle du four micro-ondes et celle de la radio posée sur le plan de travail. Trois paires de doubles zéros clignotaient autour d'elle comme si le temps s'était arrêté. Elle voulut regarder sa montre de poignet, mais se rappela qu'on la lui avait confisquée à l'hôpital. Quels dégâts aurait-elle pu causer avec sa montre ? Elle appela l'horloge parlante : 9 heures, 46 minutes et 20 secondes.

Elle trouva une pile de notices d'utilisation dans un tiroir et s'employa à remettre à l'heure toutes les horloges de la cuisine. Toutefois, celle du four Aga refusa de lui obéir.

Alec entra dans la cuisine.

— On va rentrer à la maison bientôt ?

Elle regarda par la fenêtre. Le ciel s'assombrissait et une averse soudaine et brutale crépita sur les vitres comme une volée de plomb. Elle sentit la rafale sur son visage et, tandis qu'un frisson de peur et de froid la parcourait, elle pensa : *Je ne sais pas si j'ai toujours une maison.*

Chapitre 99

Saleté de bonne femme.

Margaret avait laissé un message sur sa boîte vocale ; apparemment, les téléphones de la maison ne fonctionnaient plus, et elle avait un besoin urgent de lui parler. Comment était-il supposé la joindre ? Il avait appelé sa belle-mère trois fois à Little Scaynes et, chaque fois, la messagerie s'était mise en route après quatre sonneries.

Ross raccrocha une fois de plus et jeta son téléphone portable sur la place du passager de sa Vauxhall grise de location. Puis il appela Lucinda pour lui demander s'il avait reçu des messages. Il lui avait déjà parlé un peu plus tôt afin d'annuler tous ses rendez-vous de la journée.

— Vous avez vu le *Daily Mail* d'aujourd'hui ? lui demanda-t-elle, choquée.

— Non, pourquoi ?

— Il y a un article sur lady Geraldine Reynes-Raleigh, répondit-elle, hésitante.

— Bon débarras. Que cette vieille pouffiasse aille en enfer !

— J'ai reçu deux appels : *News of the World* et quelqu'un du *Guardian*.

— Que veulent-ils ?

— Ils veulent vous parler de son opération du nez.

— Je n'ai pas de temps à consacrer à ces conneries, Lucinda. Demandez-leur s'ils ont entendu parler du secret médical et dites-leur d'aller se faire mettre.

— C'est déjà fait. Je n'arrive pas à joindre le garage pour votre voiture.

— Ma voiture ?

— Votre Aston Martin.

— Ah ! oui, bien, lâcha-t-il en pensant à autre chose, car il n'avait pas de temps à perdre. Je vous rappellerai plus tard.

Il raccrocha brusquement.

Il pleuvait à torrents et le trafic londonien était saturé. Le vendredi était le pire jour de la semaine. Les essuie-glaces tournaient à plein régime, les caoutchoucs couinaient, le système d'aération soufflait de l'air pour désembuer le pare-brise. Grosvenor Square était embouteillé parce qu'un camion faisait une marche arrière. Il klaxonna de frustration, puis klaxonna encore. Derrière lui, quelqu'un l'imita.

Cet avorton de Caven lui avait dit de regarder les coordonnées

lui-même sur une carte d'état-major. Génial. Six mille livres, et il devait acheter une putain de carte. Il avait cherché à trois endroits différents : les deux premiers n'avaient rien du tout, le dernier vendait des cartes de toute l'Angleterre mais pas de la région de Cirencester.

Les voitures avançaient centimètre par centimètre. Il atteignit enfin l'extrémité de la place, dépassa l'ambassade des États-Unis, tourna à gauche dans South Audley Street, gara sa voiture dans une zone réglementée toute proche de *Purdey's* et entra dans l'armurerie.

Il était soulagé de ne plus être dans les bouchons et goûta avec bonheur le calme de cette boutique élégante où régnait une odeur mêlée de cuir et d'huile. Derrière son comptoir, le vendeur bien élevé le reconnut immédiatement.

— Monsieur Ransome, bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

— Il y a très longtemps de cela, je vous ai apporté un fusil dont la crosse était rayée ; j'aurais dû le récupérer en mai.

— Je vais le chercher.

Ross attendit en pianotant nerveusement sur le comptoir en bois poli. Il n'y avait qu'une seule autre cliente : une grande femme qui tenait un caniche en laisse et ajustait un foulard en soie sur ses épaules devant un miroir. Le chien montra les dents à Ross, qui lui fit les gros yeux. Soudain, son visage se mit à le brûler. La pièce se replia sur elle-même comme un accordéon, puis se rouvrit. Il agrippa le comptoir tandis que le sol remontait et s'enfonçait tour à tour. Il vit une main : longs doigts blancs, ongles manucurés avec soin, touffes de poils sur chaque phalange.

C'était sa main, comprit-il, horrifié. Sa main détachée de son corps.

— Le voici !

Le vendeur tenait l'étui à fusil en cuir de Ross ; une étiquette pendillait à sa poignée. Le chirurgien se demandait si l'homme le regardait ou s'il voyait à travers lui et s'adressait à la femme au foulard en soie et au chien.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons fait dans notre atelier, monsieur Ransome.

Le vendeur lui parlait, donc. Sa voix était étrange et distante. L'homme sortit son fusil de chasse de son étui et lui présenta sa crosse.

Ross la regarda à peine. La trace sur la crosse ne l'intéressait pas ; tout ce qu'il voulait, c'était prendre son fusil et s'en aller. L'atmosphère était devenue lourde. À travers la vitrine, il vit passer une voiture de police, et un sentiment de malaise l'envahit.

Il faut que je sorte d'ici.

— Nous avons réussi à la polir et à faire disparaître la trace.

— Oui, cela me semble bien.

— Regardez, là...

— Je vous ai dit que c'était bien, aboya Ross.

— Parfait, dit le vendeur un peu raide, mais toujours aussi poli. Il vous faut autre chose, monsieur Ransome ? demanda-t-il en rangeant le fusil dans son étui.

— Il me faut une boîte de cartouches. Des numéro six.

Ross lui donna sa carte de crédit, signa le reçu et sortit de la boutique, soulagé de sentir l'air frais et la pluie sur son visage, heureux que la voiture de police soit partie. Une contractuelle était en train de distribuer des contraventions, mais elle était encore à plusieurs voitures de la Vauxhall. Quelque peu revigoré, il ouvrit le coffre. Son visage était glacé – dire que quelques minutes plus tôt il le brûlait...

La boutique qu'il souhaita visiter à présent se trouvait à quelques devantures de là. Il était passé devant à de nombreuses reprises, s'était même déjà arrêté devant sa vitrine, mais n'y était encore jamais entré. Un panneau affirmait qu'on y trouvait du matériel d'espionnage : des lunettes de vision nocturne, aux malles équipées de magnétophones en passant par des micros et des caméras miniatures. Il entra et demanda s'ils avaient des systèmes de positionnement par satellite.

Ils en avaient de nombreux, et les options étaient très variées. Il choisit un récepteur semblable à un téléphone portable relié à un appareil auxiliaire dans lequel le vendeur glissa un CD qui contenait les cartes d'état-major du Gloucestershire et d'une grande partie de l'ouest de l'Angleterre. L'homme l'aida également à entrer dans la machine les coordonnées que lui avait données Hugh Caven ce matin et lui montra comment mettre en branle l'ordinateur.

Il retourna à sa voiture avec trois sacs dans les mains. En plus du GPS, il avait acheté une paire de jumelles militaires dotées d'optiques Zeiss et une lampe torche fine comme un stylo qu'il avait déjà accroché dans sa poche de poitrine. Une contravention l'attendait sur son pare-brise ; la contractuelle, elle, avait disparu. Ross la déchira, la jeta dans le caniveau et monta à bord de sa voiture. Il était 11 h 20.

Il sortit le récepteur et l'ordinateur de leur sac, les posa sur ses genoux, examina l'écran, en ajusta la luminosité et le contraste. Il repéra un village appelé Lower Chedworth. À un kilomètre et demi à l'ouest de ce dernier courait un long chemin qui débouchait à l'endroit exact où se croisaient les coordonnées fournies par le détective privé Ampney Nairey. Il s'agissait d'une ferme, et il n'y avait aucun autre bâtiment autour.

Il rappela une dernière fois chez lui. Le répondeur se mit en route, accompagné par un bruit aigu provenant de son téléphone portable. L'indicateur de charge de la batterie clignotait. Il jura et éteignit l'appareil pour ne pas gaspiller d'énergie.

Il démarra et prit la direction de Park Lane, d'où il bifurquerait

vers Cromwell Road et la M4. De minute en minute, la haine qui brûlait en lui s'intensifiait. Dans son imagination, il voyait Faith et le docteur Oliver Cabot nus en train de s'embrasser dans un lit. Il les surprenait, son fusil de chasse à la main. Dans la lumière vive, les deux amants agrippaient leurs draps à la hâte pour tenter de cacher leur intimité. L'expression de Faith, la douce musique de ses cris, tandis qu'il faisait exploser la tête d'Oliver Cabot. La première cartouche, puis la seconde. Les draps déchirés qui s'imbibaient de sang écarlate, avant de prendre une couleur plus sombre, celle de ses viscères. Les yeux écarquillés de sa femme, alors qu'il rechargeait son arme.

Sur son GPS, un chiffre clignotant lui indiquait qu'il était à 186,804 kilomètres de sa destination. À mesure qu'il avançait laborieusement dans le trafic dense, la distance affichée diminuait.

Vingt minutes plus tard, à proximité de l'échangeur de Hammersmith, Ross vit un garage sur la gauche et s'arrêta sur la piste de ravitaillement. Il acheta un jerrycan de cinq litres qu'il remplit à la pompe. Il acheta aussi un briquet en plastique bon marché.

Chapitre 100

Certaines journées étaient très calmes – on retrouvait un clochard mort sous une pile de journaux et de cartons ; une vieille femme trépassait en poussant sur ses toilettes. D'autres étaient au contraire bien remplies. Pour le moins... Un coursier trop pressé écrasé par un bus ; un type désespéré tombé par la fenêtre de son bureau ; une femme d'âge mûr morte à la suite d'une opération compliquée.

Une dizaine de cadavres étaient arrivés dans la nuit. Ceux pour lesquels on suspectait un meurtre, comme le sans-abri trouvé à Westminster Bridge ou le gars qui avait pris un coup de couteau dans une allée perpendiculaire à Oxford Street seraient examinés par un légiste du ministère de l'Intérieur. Le reste serait pour Harry Barrow, soixante-sept ans, légiste à la retraite qui remplaçait son collègue de Westminster parti en vacances à Capri.

— Il y en a qui ont de la chance, dit-il. Ils se prélassent au soleil pendant que tous les poivrots de Londres nous clament dans les pattes.

Harry était un homme du Nord petit et un peu rustre, d'un naturel joyeux, qui ne se séparait jamais de son nœud papillon. Il arborait une moustache tachée de nicotine trop grande pour son visage et des lunettes cerclées de fer trop petites. Il aimait se plaindre et répétait à qui voulait l'entendre qu'il en avait assez d'effectuer ces remplacements au lieu de profiter de sa retraite. En réalité, il s'ennuyait à mourir et saisissait toutes les occasions de s'éloigner de sa femme, Doreen, qui ne supportait pas l'odeur de sa pipe, le critiquait dès qu'il buvait un verre et ne s'intéressait qu'au bridge, auquel elle jouait toute la journée, tous les jours, sauf le dimanche matin pendant une heure, lorsqu'elle assistait à la messe. Il trouvait la compagnie des morts plus amusante que celle de sa femme, plaisantait-il souvent.

Vêtu de sa blouse stérile verte, de ses bottes blanches et de gants en caoutchouc, Harry Barrow se tenait au-dessus du cadavre de lady Geraldine Reynes-Raleigh et parlait dans son dictaphone.

Dans la lumière vive et fluorescente, sa chair avait la couleur du suif. Elle était ouverte du menton au pelvis ; sa peau était écartée, ses organes et les rouleaux jaunâtres de ses intestins exposés. Ses seins, remontés et grossis par les mains expertes de Ross Ransome, pendaient, raides à cause des implants, de part et d'autre de la table en acier inoxydable. Son scalp décollé lui recouvrait le visage comme une membrane, sa boîte crânienne sciée était posée à côté d'elle, et son cerveau trônait sur un chariot métallique. Une étiquette d'identité

était accrochée à son gros orteil droit.

— ... les points de sutures et les meurtrissures de son visage correspondent à sa récente opération de chirurgie esthétique.

Il éteignit le dictaphone, traversa la pièce, le posa, sélectionna un couteau, revint près de la table et saisit le cerveau. Il le plaça sur une planche à découper en plastique blanc derrière la tête de la défunte et commença à inciser avec précaution. Il se retourna vers Annie Halls, son assistante, et lui désigna une partie de l'organe.

— Ici, vous pouvez voir les dommages causés par la méningo-encéphalite et...

Il fut interrompu par une autre assistante, une jolie Indienne de quarante-cinq ans appelée Zeenat Hosain, qui entra dans la pièce.

— Docteur Barrow, Sarah du bureau du coroner au téléphone. Elle dit que c'est extrêmement important. Il semblerait que cela concerne cette dame, ajouta-t-elle en désignant le cadavre du menton.

Le légiste retira ses gants et décrocha le téléphone mural.

— Sarah ? Bonjour.

— Bonjour, Harry. Je sais que vous êtes très occupé, mais nous avons reçu un appel étrange à propos de Mme Reynes-Raleigh. Ce n'est peut-être rien, mais l'officier chargé de l'enquête aimerait que vous y regardiez de plus près.

— Un appel étrange ?

— En effet. L'homme a refusé de donner son nom, mais affirme connaître M. Ransome, le chirurgien qui a opéré cette dame. Il pense qu'il s'agit d'un meurtre. Pour le moment, nous ne le prenons pas assez au sérieux pour commencer à enquêter, mais nous vous demandons d'être encore plus vigilant que d'habitude.

Harry Barrow retourna à son cadavre, plongé dans ses pensées. Vu l'état de son cerveau, il était clair que la femme était décédée d'une méningo-encéphalite. Il décida donc d'examiner de plus près l'intérieur du crâne afin de s'assurer qu'il n'y avait rien d'anormal. Par acquit de conscience.

Le légiste toucha le scalp sous lequel on devinait le relief du nez et du menton de la défunte.

— Je crois que je devrais m'installer comme chirurgien esthétique, plaisanta-t-il. Un masque comme celui-ci reviendrait beaucoup moins cher qu'une intervention de cet emmerdeur de Ransome.

Annie Halls gloussa. L'humour noir était très populaire dans les morgues du monde entier.

Il redevint sérieux et reprit son examen. Une infection à l'origine d'une méningo-encéphalite pouvait avoir pénétré le corps de nombreuses manières différentes. Les analyses effectuées par le laboratoire de pathologie alors que la patiente était en vie avaient

révélé qu'il s'agissait d'une souche de septicémie et qu'il y avait sans doute eu contamination croisée au sein de l'hôpital – par l'air, l'eau ou une blessure.

Soudain, quelque chose attira son attention sur la lame criblée, sur l'ethmoïde qui séparait la cavité nasale du crâne : une minuscule fracture parfaitement droite, donc non naturelle. Il constata aussi que les tissus avaient saigné un peu tout autour.

Il retourna à ses outils, choisit une pince à dure-mère avec laquelle il décolla l'épaisse membrane blanche qui tapissait l'intérieur de la boîte crânienne. En dessous, il vit plus distinctement les dommages causés à la lame criblée. Peut-être le ciseau du chirurgien était-il allé trop loin durant la rhinoplastie ? Étrange, de la part d'un praticien aussi réputé que Ransome.

Sans compter que cela aurait nécessité une force considérable.

Il coupa une section d'os avec circonspection. Il emmènerait la lame criblée au laboratoire pour la décalcifier. Ensuite, il l'examinerait au microscope pour chercher des traces d'inflammation ou de pus. La solution acide mettrait plusieurs jours à dissoudre le calcium, mais alors, les dégâts seraient beaucoup plus visibles.

Plus il y réfléchissait, plus cette fracture le tracassait. La lame criblée était assez éloignée de la zone, située entre la peau et l'os propre du nez, où le chirurgien travaillait avec son ciseau. Que pouvait bien faire un outil chirurgical à l'endroit le plus fragile de la cavité nasale ?

Il enregistra ses doutes sur son magnéto. Une fois son travail sur le cadavre terminé, décida-t-il, il appellerait Sarah et lui ferait part de sa réflexion. Ce n'était sans doute rien, mais sa longue carrière lui avait appris à ne négliger aucun détail. L'instinct était un guide fiable, et celui de Harry Barrow lui criait que quelque chose ne tournait pas rond.

Chapitre 101

Oliver décida qu'il avait eu raison de ne pas écouter Faith, qui l'avait supplié de s'adresser à un laboratoire de la région. Elle serait en sécurité pendant son absence, et ces échantillons de sang étaient très importants. Il avait besoin d'un laboratoire digne de confiance qui ne risquerait pas de perdre sa précieuse fiole, d'un établissement réputé, habitué à travailler avec la police, et dont les conclusions ne souffriraient aucune discussion.

Il y avait une ligne directe et rapide entre Swindon et Londres – il l'avait empruntée à plusieurs reprises dans le passé. Sur le chemin de la gare, il essaya d'appeler son avocat, Julian Blake-Whitney, qui travaillait pour le cabinet Ormgasson, Horus & Sudeley. Blake-Whitney avait accompli un travail efficace pour le Centre de médecine douce Cabot, et Oliver avait confiance dans son jugement. Cette confiance était réciproque car, en à peine un an, Oliver était parvenu à faire disparaître les crises d'asthme chroniques de William, le fils de l'avocat.

Blake-Whitney était au tribunal toute la matinée, mais sa secrétaire lui avait fait parvenir un message, et l'avocat avait rappelé Oliver quelques minutes plus tard sur son portable. Il pouvait annuler un déjeuner et le voir vers 13 heures.

Oliver laissa la Jeep dans le parking très fréquenté de la gare et prit un train pour King's Cross ; il y serait vers 11 h 30. Ensuite, s'il prenait le métro, il aurait tout juste le temps d'aller au laboratoire avant de retrouver son avocat.

Il s'installa seul dans son compartiment de première classe et appela Faith de la manière convenue.

— C'est moi. Comment ça va ?

— Bien, répondit-elle, tendue. Tu reviens bientôt ?

— Je suis dans le train pour Londres. Je vais voir un laboratoire accrédité par la police, et j'ai pris rendez-vous avec mon avocat ; son cabinet est spécialisé dans les affaires médicales – c'est le meilleur du pays. Je veux que cet ordre d'internement soit annulé dès aujourd'hui. Comment va Alec ?

— Il regarde Sky sur l'écran géant et mange la glace au caramel que j'ai trouvée au congélateur. Pour un gamin de son âge, on ne peut pas faire mieux comme vendredi matin.

Oliver éclata de rire.

— Et toi ?

— Disons que, pour le moment, j'ai un peu de mal à encaisser

tout ce qui m'est arrivé.

— Je serai de retour en milieu d'après-midi.

Son train en croisa un autre et, pendant quelques secondes, il n'entendit plus rien. Juste au moment où il s'apprêtait à reprendre la conversation, l'express s'engouffra sous un tunnel et la communication fut coupée. Il rappela Faith lorsqu'il fut de l'autre côté.

— Désolé, reprit-il. Comment te sens-tu ?

— Bien. J'ai un peu trop mangé au petit déjeuner.

Il sourit.

— Pas de crise hallucinatoire ?

— J'ai eu quelques visions étranges et, de temps à autre, le sol se soulève un peu sous mes pieds, mais à part cela, rien.

Le ton normal de sa voix lui fit plaisir. Elle était forte, elle ne se laissait pas abattre.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, répondit-elle. J'ai besoin de toi, c'est tout. Je t'aime, Oliver.

— Je t'aime aussi.

— Je t'aime vraiment. Tellement.

Elle était en train de craquer. Pendant quelques secondes, il crut qu'il y avait de la friture sur la ligne, puis il comprit que Faith sanglotait.

— Tout va bien se passer, Faith. Je te le promets.

À 13 h 10, Oliver et Julian Blake-Whitney étaient assis dans une cabine exiguë à l'arrière d'un bar à vin bondé proche de Chancery Lane. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans environ. Entre-temps, l'avocat avait pris du poids et perdu quelques cheveux. Ses joues et son nez s'étaient couverts de couperose. Il était engoncé dans un costume rayé gris et blanc, une chemise achetée dans Jermyn Street et une cravate en soie foncée. Son air savant était encore accentué par ses lunettes en demi-cercles et sa voix autoritaire et assurée.

Avec son polo, Oliver se sentait un peu mal à l'aise.

— Je suis vraiment désolé pour votre frère, commença Blake-Whitney.

— C'est très dur, en effet.

Oliver déglutit. Il avait du mal à supporter que les gens parlent de la mort de Harvey.

— L'enquête de police a-t-elle avancé ?

— Je parle à l'officier responsable tous les jours. Pour le moment, ils n'ont rien de très solide.

— Et l'autre victime – a-t-on trouvé une connexion entre eux ?

— Une crapule. Un genre de détective privé. Il a travaillé comme videur dans une boîte de nuit. Sa veuve refuse de révéler à la police la nature de ses activités récentes.

— Du trafic de drogue, sans doute, dit l'avocat, compatissant. Enfin... vous m'avez l'air en forme, en tout cas ; vous n'avez pas du tout changé. J'ai bien peur d'avoir pris quelques kilos superflus, ajouta-t-il en se tapotant le ventre.

Il attrapa la carte, appela une serveuse, et il passa leur commande : du pain à l'ail et des lasagnes pour lui, une salade niçoise pour Oliver et une bouteille de vin rouge. Puis il regarda sa montre.

— On m'attend au tribunal à 14 heures pile. Alors, que puis-je pour vous ?

Oliver lui raconta les événements des dernières semaines, et plus particulièrement de la nuit passée. Leurs plats arrivèrent au moment où il terminait.

— Bien. Heureusement que vous avez fait signer l'échantillon par l'infirmière. Vous l'avez fait analyser ?

Oliver secoua la tête.

— Le labo n'aura les résultats que lundi après-midi au plus tôt, et ce à condition que tout se déroule comme prévu.

L'avocat prit un morceau de pain à l'ail et offrit l'autre moitié à Oliver, qui leva la main pour refuser poliment.

Blake-Whitney entreprit de mâcher avec appétit et reprit la parole :

— Comme on est vendredi après-midi, il ne faut pas espérer obtenir quoi que ce soit avant lundi, dans le meilleur des cas. En attendant, il faut faire examiner Mme Ransome par au moins un médecin indépendant. Je pense qu'on aura réuni tout ce dont on a besoin d'ici mardi ou mercredi. Après cela, il faudra compter une semaine pour obtenir un entretien avec les directeurs de l'hôpital, et deux semaines pour faire annuler l'ordre d'internement.

— On ne peut pas aller plus vite ?

— Malheureusement, faire interner quelqu'un est beaucoup plus aisé que le contraire. Cette partie de la loi est destinée à protéger la population.

— La population devrait être protégée de son malade de mari, rétorqua Oliver.

— Ransome aura de sacrés ennuis si les échantillons sanguins révèlent ce que vous espérez.

— Que doit-on faire entre aujourd'hui et la semaine prochaine ?

— En tant qu'avocat, je ne saurais trop vous conseiller de ramener Mme Ransome au Grove Hospital.

— C'est exclu, Julian. À moins que le tribunal interdise à son mari d'approcher à moins de deux kilomètres de l'hôpital jusqu'à l'audience.

L'avocat hocha la tête et regarda sa montre d'un air pressé.

— Je vous ai donné ce conseil en tant qu'avocat.

— Et en tant qu'ami ?

— Vous êtes certain que personne ne sait où se trouve cette dame en dehors de l'ami qui vous a prêté la maison ?

— Absolument.

— Dans ce cas, retournez dans le Gloucestershire et faites-vous discrets. Donnez-moi un numéro de téléphone et je vous appellerai lundi.

— J'ai envie de vous serrer dans mes bras.

— Vous avez Faith pour cela. La franche camaraderie tactile, ce n'est pas trop mon truc. Contentez-vous de récupérer les résultats de ces analyses. Les embrassades entre hommes me gênent un peu. N'y voyez rien de personnel.

Il sourit et avala une grande gorgée de vin.

Chapitre 102

— Il y avait une voiture grise, Oliver.

Faith bafouillait, et il entendait la peur dans sa voix. Comme il y avait deux autres passagers dans son compartiment, il sortit dans le couloir. Il pleuvait dru sur le paysage verdoyant du Berkshire.

— Le train arrivera à Swindon dans une heure. Je serai à la maison vers 16 h 30.

— Elle est arrivée par le chemin.

— Quel genre de voiture ?

— Une berline. Peut-être une Vauxhall, je ne sais pas...

— Tu as vu le conducteur ?

— Non.

— À quelle distance s'est-elle arrêtée ?

Il y eut de la friture et il ne comprit pas sa réponse.

— Je n'ai pas entendu, insista-t-il lorsque la liaison redevint bonne.

— Je ne sais pas, quelques centaines de mètres. Après, elle a fait demi-tour et s'est éloignée.

— Il y a combien de temps ?

— Environ deux heures.

Il dissimula son inquiétude naissante et essaya de la rassurer :

— Quelqu'un s'est sans doute perdu en cherchant une ferme – cela arrive de temps en temps.

En réalité, cela s'était produit une fois.

— C'était peut-être Ross.

— Quelle voiture conduit-il ?

— Une Aston Martin bleue.

— Donc ce n'était pas lui, d'accord ? De toute façon, Ross ne peut pas savoir où tu es.

— S'il te plaît, reviens vite, Oliver, j'ai vraiment très peur.

— Les portes et les fenêtres sont-elles fermées ?

— Oui, j'ai vérifié.

— Écoute, Faith, ne t'inquiète pas. Si tu revois la voiture, appelle-moi. Je serai là aussi vite que possible.

— Je t'en prie, dépêche-toi.

— Je vais soudoyer le conducteur pour qu'il accélère.

Chapitre 103

Depuis son bureau surplombant le jardin, Hugh Caven fixait le petit bassin mitraillé par la pluie. Il venait d'avoir une conversation téléphonique traumatisante avec la veuve de Barry Gatt.

Le légiste avait terminé avec le corps de son mari, et les funérailles étaient prévues pour mardi prochain. Comme il savait qu'elle ne roulait pas sur l'or, il lui avait proposé de payer la cérémonie et elle avait fini par accepter. Barry était décédé pendant son service et il avait vraiment envie de faire cela pour elle.

Alors, elle avait craqué et lui avait parlé des dettes que Barry lui avait laissées – jamais elle ne s'en sortirait... Caven lui avait promis de l'aider. Il avait contracté une assurance-vie pour ses employés, avait-il menti – peut-être parviendrait-il à soutirer un peu d'argent à la compagnie d'assurances ? En vérité, il comptait lui donner ce qu'il pourrait lui-même. Ce ne serait pas grand-chose – il avait lui aussi des dettes importantes –, mais au moins aurait-il la conscience à peu près tranquille.

Pour le moment, cependant, sa conscience le travaillait – et l'avait travaillé toute la journée. Ross Ransome était un fumier dangereux. Il regrettait de lui avoir fourni les coordonnées de la voiture du docteur Cabot ce matin. Si Ransome était derrière les meurtres du frère de Cabot et de Barry Gatt, il pourrait avoir envie de terminer le travail.

C'est pour cette raison et aucune autre qu'il lui avait demandé ces coordonnées.

Ou alors voulait-il récupérer sa femme ?

Oui, ce devait être cela.

Il appela New Scotland Yard et demanda à parler à un des officiers chargés de l'enquête sur le double meurtre de Cabot et Gatt.

Après deux sonneries, une voix enregistrée l'informa que toutes les lignes étaient occupées. Il laissa un message disant qu'il avait des informations sur la mort de Barry Gatt et demanda à être rappelé.

Il précisa que c'était très urgent.

Chapitre 104

C'était bien toi, salope ! Grâce à ses jumelles, Ross la voyait très clairement à présent. C'est toi qui regardais par la fenêtre tout à l'heure. Tu étais là, puis tu as disparu. J'étais trop loin pour en être sûr.

Elle regardait droit dans sa direction, sauf qu'elle ne pouvait pas le voir ; il n'y avait pas de soleil pour se réfléchir dans ses lentilles et trahir sa présence. Il avait appris ce truc de chasseur en Écosse. À une époque, il allait chasser une fois par an avec ses jeunes collègues. Un garde-chasse de Braemore lui avait montré comment se déplacer en silence dans les broussailles. Et rester invisible.

La chasse à l'affût lui avait aussi appris la patience.

Il était allongé derrière une touffe de fougères, dans un fossé, tout près d'un taillis de sapins et du chemin, d'où la vue sur la maison était dégagée. Une longue veste verte Barbour, un pantalon étanche, des bottes en caoutchouc et un chapeau de pluie achetés dans une boutique de randonneurs de Cirencester une heure plus tôt le protégeaient du mauvais temps avec l'aide de la canopée. Seules quelques gouttes d'eau occasionnelles lui coulaient dans le cou.

Un scarabée rampait devant lui, avançait d'une manière laborieuse, épousait les ondulations du sol, montait et descendait sur les feuilles vertes dégoulinantes d'eau. Un oiseau solitaire chantait quelque part au-dessus de sa tête. Le parfum de la terre humide et des pommes de pin lui rappelait ses vacances avec ses amis chasseurs. Le bon vieux temps. Leurs premières années si heureuses. Avant que le docteur Cabot arrive pour lui voler son épouse.

Où te planques-tu, docteur Oliver Cabot ? Ta voiture est-elle cachée dans le garage ou bien es-tu parti acheter des capotes pour continuer à baiser ma femme ?

Elle était dans ce qui, de là où il la surveillait, ressemblait à une cuisine, vêtue d'un haut bleu, les cheveux en désordre.

Tu as l'air d'une souillon, aujourd'hui, Faith. C'est la fréquentation de ce charlatan qui te met dans cet état ? Cabot serait en train de te transformer en souillon, en salope ? Tu lui fais des trucs de salope, Faith ?

Son esprit le transporta vingt-huit ans en arrière. Il revoyait sa mère allongée dans son lit, dans son appartement minable, les jambes enroulées autour de la taille de son amant.

J'aurais peut-être compris, si tu m'avais laissé tomber pour t'enfuir dans un paradis, mais là... Je me serais peut-être incliné...

Faith, j'aimerais vraiment que tu m'expliques comment tu as pu me

faire une chose pareille.

Un fracas métallique retentit derrière lui et le fit sursauter. Des roues sur une grille à bestiaux, comprit-il. Quelques secondes plus tard, le même bruit, plus fort. Un moteur de voiture roulant à vive allure sur une route accidentée, dans des flaques.

Il en voyait l'avant, à présent. Un 4 × 4 bleu. La Jeep Cherokee passa à seulement quelques mètres de lui. Au volant, un homme grand à la chevelure grise longue et ondulée.

Il prit ses jumelles et suivit le véhicule jusqu'à la maison. L'abruti se gara juste devant la porte et lui masqua l'entrée de la ferme. Ross essaya de voir à travers les vitres de la Jeep mais ne distingua que des formes floues. Puis la porte se referma.

Faith, sa Faith avait ouvert au docteur Oliver Cabot, l'avait accueilli dans leur nid douillet. Elle devait être en train de baisser sa braguette, de prendre sa queue dans sa bouche, comme elle le lui avait fait, il y avait une éternité de cela, lors d'une chaude soirée d'été, après un déjeuner très bien arrosé avec une amie.

Vous allez le regretter, je vous le promets...

Il laissa tomber ses jumelles. Faith était de nouveau à la fenêtre de la cuisine. Le docteur Oliver Cabot se tenait à ses côtés. Faith lui montrait l'endroit où il se cachait. Ils parlaient, discutaient.

Pendant un instant, il paniqua, eut peur d'être vu.

Impossible.

La voiture était garée loin d'ici, dans l'arrière-cour d'un pub situé à sept cents mètres du croisement avec la route principale. Le docteur Oliver Cabot ne pouvait pas l'avoir vue. Ross se doutait bien qu'une voiture inconnue ne pouvait pas passer inaperçue sur ces chemins de campagne – Faith devait lui avoir dit pour la voiture argentée –, aussi était-il venu jusqu'ici à pied. Dans ces vêtements de campagnard, il ressemblait à un gars du cru en balade. Sur le trajet, il n'avait vu personne, et il ne pensait pas avoir été vu. Il était cinq heures moins dix. Il lui faudrait une vingtaine de minutes pour retourner à la voiture. Combien de temps comptaient-ils rester dans cet endroit ? Ils y avaient passé la nuit, ce qui signifiait qu'ils se croyaient en sécurité. Ross avait la conviction qu'ils ne partiraient pas ce soir, voire qu'ils comptaient séjourner ici bien plus longtemps.

Avec un peu de chance, si la météo ne s'améliorait pas, la nuit serait sombre. Le vent et la pluie étaient des atouts supplémentaires ; ils rendraient son approche encore plus discrète.

Chapitre 105

— Maman, je peux te montrer quelque chose ? S'il te plaît ! insista Alec essoufflé et tout excité au pied de l'escalier. Hein ? Je peux ? Je peux ?

Dans le vaste salon, Oliver était à genoux devant la chaudière à bois et essayait d'allumer un feu. Faith se relaxait dans le canapé et contemplait le jardin, ses parterres de fleurs touffus, son gazon, sa piscine bâchée sur laquelle la pluie tombait à torrents. Le *Evening Standard* qu'Oliver avait apporté de Londres était ouvert sur ses genoux, et elle sirotait un verre de Chardonnay australien qui avait un goût de nectar.

C'était le premier journal qu'elle lisait depuis des jours et le premier verre d'alcool qu'elle buvait depuis une semaine. Le vin lui montait rapidement à la tête ; c'était une sensation agréable. À présent qu'Oliver était de retour, elle se sentait en sécurité. L'atmosphère s'emplissait d'une douce odeur de petit bois. Elle but encore un peu de vin.

Il n'y avait rien dans le journal à propos de la mort du frère d'Oliver. Les nouvelles plus fraîches étaient prioritaires.

Elle sourit.

— Que veux-tu me montrer, mon chéri ?

— Il faut que tu montes avec moi.

Alec avait été gentil toute la journée ; il avait joué tout seul avec ses *Lego Star Wars*, regardé Cartoon Network, Trouble, et exploré la maison.

— D'accord, répondit-elle. Allons-y. J'espère que je ne me déplace pas pour rien !

Elle se leva et se rendit compte à quel point elle était fatiguée, épuisée, vidée de toute son énergie.

Peut-être un peu bourrée, aussi ?

Alec monta l'escalier en chêne à toute allure, tandis qu'elle lui emboîtait lentement le pas, gravissait marche après marche jusqu'au palier. La chambre dans laquelle avait dormi Oliver était à gauche, et celle qu'elle avait partagé avec Alec tout droit. Le petit garçon fila à droite et disparut derrière une porte.

Elle le suivit et se retrouva dans une chambre à coucher meublée avec du pin ancien et un grand lit double orné d'un couvre-lit en dentelle blanche. Alec la regardait d'un air espiègle.

— Maman est très fatiguée, chéri. Que veux-tu me montrer ?

Il entra dans un placard, ressortit avec une longue perche

terminée par un crochet en métal et leva les yeux au plafond. Faith suivit son regard et avisa une trappe.

— Alec, je ne pense pas que...

Mais déjà le garçonnet crochetait l'anneau comme s'il avait fait cela toute sa vie. Il tira sur sa perche, et la trappe s'ouvrit ; une échelle télescopique en aluminium était fixée dessus. D'une nouvelle traction sur la perche, Alec déplia l'échelle, qui descendit jusqu'au sol.

Il entreprit aussitôt de l'escalader.

— Alec, chéri, je...

Mais il avait déjà disparu dans le grenier. Quelques secondes plus tard, la lumière s'allumait. Pas très à l'aise avec l'altitude, Faith agrippa l'échelle et commença son ascension. Très lentement.

Lorsqu'elle fut au sommet, elle regarda autour d'elle, stupéfaite. C'était un véritable paradis pour les enfants. Une vaste pièce isolée avec du parquet au sol, un lit recouvert d'un édredon Batman, des jouets éparpillés partout, un coffre débordant de jeux. Au fond de l'espace gigantesque, un énorme train électrique et un circuit de voitures Scalextric.

— Le monsieur a dit que je pourrais dormir ici, ce soir. Hein, maman ? Tu voudras bien ? S'il te plaît...

— Oliver a dit que tu avais le droit ?

Alec hocha la tête, s'agenouilla et mit un masque d'Halloween, dont les orbites pendillaient.

— C'est vrai que c'est très tentant.

— Alors, maman, je peux ? demanda Alec de derrière son masque. S'il te plaît, dis oui.

— Tu vas être tout seul, ici. Tu vas avoir peur.

— Non, je te le promets.

Elle se rapprocha du lit et tira le couvre-lit ; les draps étaient lissés et secs.

— Nous ne sommes pas chez nous et je ne pense pas que tu as le droit de dormir dans ce lit.

— Le monsieur a dit que si.

Sans se départir de son masque, il courut jusqu'au circuit et appuya sur un interrupteur mural. Il ramassa une télécommande et actionna un joystick. Dans un bruit de moteur électrique aigu, une voiture de sport fonça sur ses rails, sortit de la piste au premier virage et décrivit plusieurs tonneaux.

— On fait la course ?

— Plus tard. Je dois aller préparer ton dîner.

Faith descendit au rez-de-chaussée où elle fut accueillie par un épais voile de fumée et un hurlement assourdissant. Prise de panique, elle se précipita dans le salon. Un nuage de fumée noire s'élevait de la cheminée, et le hurlement était encore plus puissant – un détecteur de

fumée, comprit-elle.

Oliver toussait.

— Il faut faire sortir toute cette fumée. Cette satanée cheminée doit être bouchée par un nid d'oiseau ou quelque chose comme cela.

Faith entreprit d'ouvrir les fenêtres. La fumée mit de longues minutes à s'évacuer, longues minutes durant lesquelles l'alarme ne cessa de leur vriller les tympans.

— Apparemment, ce n'était pas une très bonne idée, dit-il.

Elle sourit, prit son verre de vin et le vida d'une traite.

— Tout le monde a le droit de se tromper.

Les mains toutes noires, le visage maculé de suie, il vint tout près d'elle et l'embrassa sur les lèvres.

— Où est Alec ?

— Au grenier, au milieu des jouets. Il m'a dit que tu lui as donné l'autorisation de dormir là-haut. Est-ce vrai ?

— Pourquoi pas ? Gerry a aménagé cet endroit pour les enfants de passage. Il a toute une tripotée de neveux, de nièces et de filleuls.

Elle vit quelque chose dans son regard et sourit.

— S'il dort là-haut, nous pourrions dormir un peu ensemble.

— Cela m'a effleuré l'esprit, en effet.

Elle enroula ses bras autour de sa taille, le serra très fort, se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les yeux, le nez et les lèvres.

— Je crois que c'est une excellente idée, murmura-t-elle. C'est la meilleure idée que tu aies eue de la journée.

Chapitre 106

Des harnais de chevaux. Ces harnais l'énervèrent au plus haut point. Ce soir, tout l'énervait. Il y avait des harnais de chevaux cloués aux poutres et aux murs tachés de nicotine ; il y en avait partout, dans toutes les directions. Une bride avec des clous en cuivre. Une boucle en cuivre, des médaillons en cuivre avec des putains de chevaux gravés dessus étaient suspendus au mur juste au-dessus de sa tête. Un nuage de fumée de cigarette, de cigare et de pipe flottait autour de lui. Sa table était bancale et bougeait chaque fois qu'il posait quelque chose dessus.

Le pub tanguait. Ross détestait les pubs bondés. De la vapeur s'élevaient des vêtements imbibés de pluie. Les conversations animées l'agaçaient, tout comme les éclats de rires soudains ou les braiments de ce rupin en pull-over jaune trop large et mocassins de yachting.

Ses mains s'ouvraient et se refermaient sur son verre ; il ne lui restait qu'une goutte de Macallan. Le mégot d'un cigare bon marché acheté ici même fumait dans un cendrier Martini fendu, juste à côté des restes de son sandwich au jambon.

Il faisait noir dehors. 20 h 27. Ross termina son whisky et tint son verre vide devant lui. C'était son troisième double-whisky depuis qu'il était arrivé un peu avant 18 heures. Ou peut-être le quatrième.

Soudain, sa chaise bougea, s'enfonça dans le sol. Personne ne le remarqua. Le plancher était en train de l'avaler doucement, de le recouvrir. Il jeta un regard circulaire sur tous ces visages, qui s'éloignaient, devenaient flous, disparaissaient dans la fumée du plafond.

Un craquement violent, pareil à un coup de feu, le fit sursauter.

C'était son verre, réalisa-t-il. Il avait glissé entre ses doigts et était tombé sur la table sans se briser. Ses genoux s'entrechoquaient si fort que c'en était douloureux.

Ressais-toi, mon vieux. Tu as trop bu. Tu aurais pu te passer de ce dernier verre.

L'air frais lui éclaircirait les idées. Il faisait suffisamment nuit, à présent. Il était l'heure d'y aller.

Quelles saloperies cette putain et le docteur Oliver Cabot étaient-ils en train de se faire ?

Ross écrasa le mégot de son cigare, rangea la boîte d'allumettes qu'il venait d'acheter dans la même poche que son briquet, enfila sa veste, coiffa son chapeau et sortit du pub. Il pleuvait dru, et un vent violent lui fouettait le visage.

Excellent. C'était une nuit idéale pour la mission qu'il devait accomplir.

Le ciel n'était pas aussi sombre qu'il l'avait cru, mais ce n'était pas grave. Il grimpa dans la Vauxhall, eut quelques difficultés à insérer la clé de contact, puis à trouver le bouton des phares. Le tableau de bord s'illumina enfin. Les cadrans ressemblaient à des créatures des profondeurs dont les têtes fluorescentes dépassaient de cachettes sombres.

Pris de vertige, Ross ferma les yeux. Le whisky lui brûlait les entrailles. *Trop bu. N'aurais pas dû commander ce dernier verre. Qu'es-tu en train de faire à ma chienne de femme, docteur Oliver Cabot ?*

Il rouvrit les yeux. Les créatures redevinrent des cadrans, puis de nouveau des créatures.

Allez vous faire foutre.

Deux brouilles à régler, se rappela-t-il. D'abord la lumière de l'habitable. Il ouvrit sa portière et éteignit la veilleuse de façon permanente. Il descendit de la voiture, ouvrit le coffre et dévissa l'ampoule qui se trouvait à l'intérieur. Pas question de se faire repérer à cause de ce genre de détails.

Il démarra, emprunta la route principale sur sept cents mètres, tourna à gauche, passa sous la barrière et roula sur la grille à bestiaux, le visage collé au pare-brise pour transpercer les ténèbres, la pluie et la brume.

Sept cents mètres plus loin, il aperçut les silhouettes des bâtiments de la ferme. Ses feux de croisement éclairèrent le flanc de la grange décrépite et le vieux tracteur.

Avec cette météo, il se demandait à quelle distance ses phares seraient repérables. La route était dissimulée par le taillis de sapins, néanmoins, Faith risquait de voir un halo si elle regardait par la fenêtre de son nid d'amour. Il arrêta la voiture derrière la grange et coupa ses feux. Les créatures marines disparurent dans leurs cachettes de plastique.

Il avait tout le temps. Et plus encore. Avancer pas à pas, respecter le plan, ne pas essayer de sauter des étapes.

Il alluma la radio et le regretta aussitôt ; elle émettait trop de lumière. Il avait besoin que l'obscurité soit totale.

Tu es déjà au lit ? Il y a une pile de vaisselle sale dans la cuisine, mais tu es couchée, toute nue, les cheveux en désordre. Tu es couchée et tes jambes sont enroulées autour de la taille du docteur Oliver Cabot. Salope !

La voiture était secouée par le vent.

Son esprit était secoué par la haine.

La Jeep Cherokee bleue de Cabot sur ce chemin de campagne, cet après-midi ; elle filait vers Faith, *sa femme*, qui l'attendait, les cheveux en désordre, à la porte de leur nid d'amour. En ce moment, ils étaient

peut-être affalés dans le canapé, dans les bras l'un de l'autre, à regarder une merde quelconque à la télévision.

Tu essaies de détruire ma vie, docteur Oliver Cabot. Tu baisses ma femme et tu pollues son esprit. Tu la tues, espèce de fumier égoïste. Tu la tues avec tes conneries de charlatan, de sorcier.

Bientôt, ses yeux s'habituaient à l'obscurité, et il put voir le chemin devant lui. Il redémarra et, sans allumer ses phares, roula avec précaution.

Il passa sous une seconde barrière et entreprit de gravir une pente raide. Comme il approchait du taillis, un point lumineux apparut entre les arbres.

Il sortit du chemin principal, roula dans des ornières profondes et s'engouffra dans le taillis ; là, personne ne pourrait le voir. Il avait testé le terrain plus tôt dans la journée pour s'assurer que la lourde voiture ne s'y enfoncerait pas.

Il prit ses jumelles dans le coffre, marcha jusqu'à l'extrémité du taillis, s'appuya contre un arbre et débuta son observation.

Trois fenêtres étaient éclairées : celle de la cuisine, d'où la salope avait vu sa voiture, une autre près de l'entrée, et enfin un Velux.

Aucun signe de Faith ni du docteur Oliver Cabot.

Les aiguilles phosphorescentes de sa montre indiquaient 20 h 50. Il resta là où il était, contre son arbre, les jumelles à la main, à observer la maison de gauche à droite et de haut en bas. *Allez, salope, tu vas forcément aller dans la cuisine ; tu as besoin de carburant pour faire l'amour, et il faut que tu nourrisses ton amant.* Des moutons bêlaient dans les champs et une chauve-souris voletait au-dessus de lui, à part cela, on n'entendait que le bruit du vent, les branches qui craquaient et la pluie qui tombait.

À 22 h 20, Faith apparut dans la cuisine, colla son visage contre la fenêtre et regarda droit dans sa direction, l'air inquiet.

Tu as de quoi être inquiète, salope. Crois-moi, tu as vraiment de quoi...

Alors, le docteur Oliver Cabot la rejoignit et s'arrêta derrière elle. Encadrés qu'ils étaient par la fenêtre, Ross avait l'impression de regarder la télévision. Cabot passa ses bras autour de la taille de la salope et fourra son nez dans son cou. Elle sourit, se retourna, prit son visage dans ses mains.

Ross bouillonnait de colère. Cette pute embrassait le charlatan sur la bouche ; elle l'embrassait comme si elle voulait le manger tout cru, comme si elle était désespérée. Ils s'agrippaient mutuellement, se caressaient le visage. Le docteur Oliver Cabot mettait la main dans ses cheveux, lui tirait la tête en arrière et embrassait son cou dénudé.

— Bas les pattes ! cria Ross dans le vent. Je t'interdis de toucher ma femme, espèce d'enculé ! C'est *ma femme*, Cabot ! *Ma femme* !

Il abaissa ses jumelles, en saisit la dragonne et, fou de rage, les jeta plusieurs fois contre un tronc d'arbre, jusqu'à en briser les lentilles.

Son cœur battait la chamade et la nuit tout entière n'était plus qu'une masse indistincte et floue devant ses yeux. Il retourna à la voiture, ouvrit le coffre et, à la lumière de sa minitorche, sortit son fusil de chasse de son étui, le chargea, et emplit ses poches de cartouches. Enfin, il prit le jerrycan d'essence et referma le coffre.

Il clippa la torche à sa poche. Alors, le fusil dans une main et le jerrycan dans l'autre, il marcha en direction de la bâtisse. Quelques secondes plus tard, la lumière de la cuisine s'éteignit. Il avança à un rythme régulier, les yeux rivés sur la maison.

La maison.

Il trébucha dans un nid-de-poule, faillit tomber, mais se rattrapa.

La maison.

Elle se rapprochait à chaque pas qu'il faisait. Il atteignit la grille à bestiaux et s'arrêta. La lumière de l'entrée se déversait sur le gravier. Ce gravier – trop bruyant – risquait de le trahir. Autour du périmètre, des clôtures en fil barbelé entouraient des prés. Il choisit de s'accommoder des herbages saturés d'eau et contourna la ferme.

Il posa son jerrycan, appuya son fusil contre la clôture et sauta par-dessus. Au passage, il accrocha son pantalon et sa veste sur le barbelé et jura. Il se trouvait dans un verger. Un haut mur de brique le séparait de la maison. Il y avait de la lumière à l'étage, derrière un rideau tiré, et une lumière plus faible filtrait par un autre Velux.

Il longea le mur et, à mi-chemin, trouva une porte en bois. Il posa l'essence et le fusil et essaya de la pousser. Elle résista, puis céda en grinçant bruyamment. Il se figea, puis recommença, le visage déformé par une grimace. Quand l'ouverture fut assez large pour le laisser passer, il se glissa de l'autre côté.

Il se retrouva dans un jardin bien entretenu, avec du gazon, des fleurs et une piscine. Il avisa un patio avec une chaise à bascule, d'autres chaises de jardin, une table et un barbecue.

C'est un bien joli nid d'amour que tu as là, espèce de salope.

Il repassa de l'autre côté, ramassa le jerrycan et le fusil et continua à longer le mur. Il trouva une autre porte qui s'ouvrait sur un paddock à l'extrémité duquel il distingua un court de tennis. Il s'arrêta. Il y avait plusieurs fenêtres de ce côté-ci. L'une d'elles émettait une lumière faible et clignotante. Il se rapprocha de la maison, testa une porte, mais elle était fermée à clé. Il contourna un rhododendron très touffu et se faufila jusqu'à la fenêtre d'où venait la lumière.

Un vaste salon avec deux grands canapés, des poutres apparentes en chêne et un énorme poste de télévision qui diffusait des dessins

animés – la source de cette lumière étrange.

Il continua. La fenêtre suivante était sombre. Il braqua sa torche à l'intérieur et vit un ordinateur sur un bureau, des cadres accrochés aux murs. La porte était fermée.

Bien.

Le vent hurlait encore plus fort, s'engouffrait dans sa veste, menaçait d'emporter son chapeau. Les fenêtres étaient toutes fermées, mais les carreaux étaient grands. Il attrapa son fusil par le canon et attendit. Il y eut une accalmie. À la bourrasque suivante, plus violente encore que les autres, il frappa le verre avec la crosse de son arme.

Le fusil rebondit en produisant un bruit sourd terrifiant.

Merde !

Il resta là sans bouger, à regarder la maison, à écouter avec attention. Les hurlements du vent. Rien d'autre.

Il retira son chapeau, en enveloppa la crosse du fusil et frappa une nouvelle fois la vitre de toutes ses forces. Cette fois-ci, le carreau céda dans un fracas de verre brisé. On aurait dit qu'une serre tout entière s'était écroulée.

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Il s'écarta de la fenêtre, se colla contre le mur et essaya d'entendre des voix ou d'autres bruits par-dessus les ululements du vent et le bourdonnement du sang dans ses oreilles.

Il resta là un certain temps – cinq minutes, peut-être dix – avant de refaire le tour de la maison et de s'arrêter devant le gravier. Toujours la même lumière ; apparemment, personne ne l'avait entendu.

Il retourna à la fenêtre du bureau et ralluma sa torche. Sur le rebord bas, un vase émaillé trônait sur un petit socle ; il le poussa sur le côté. Il arracha aussi quelques échardes de verre qu'il jeta dans l'herbe. La torche entre les dents, il escalada la fenêtre en silence, posa doucement les pieds sur le sol et se retourna pour récupérer l'essence et le fusil de chasse. Il les posa sur la moquette et retira ses bottes en caoutchouc.

Il avança jusqu'à la porte, souleva la poignée rustique et l'entrouvrit. Il vit un long couloir aux murs ornés de scènes de chasse. Dans le fond, une porte fermée. Personne en vue.

Il prit le jerrycan et le fusil et referma la porte derrière lui. Dans la maison silencieuse, il entendait l'essence clapoter dans le bidon métallique. Toutefois, il entendait également un autre bruit, un craquement régulier, rythmique provenant de l'étage au-dessus.

Il leva les yeux, la bouche sèche de haine. Il pressa le pas. De la lumière filtrait sous la porte aperçue plus tôt. D'après ses estimations, il devait s'agir du vestibule.

Il ne s'était pas trompé. La porte s'ouvrit sur une vaste entrée

ornée de poutres apparentes, de carreaux en terre cuite, de plusieurs jolies statuettes italiennes en marbre perchées sur des colonnes et de grandes peintures à l'huile représentant des scènes rurales. Un escalier en bois menait à l'étage.

Au-dessus de lui, il entendit un gémissement aussi faible que le soupir d'une brise estivale.

Les craquements étaient plus forts et plus rapides à présent.

Puis ce fut le silence. Ross leva les yeux, désorienté. Soudain, il ne se trouvait plus dans un vaste vestibule mais dans la cuisine d'un petit appartement – une pile d'assiettes sales dans l'évier, une boîte de spaghettis ouverte sur l'égouttoir.

Il était de retour dans le vestibule. Il faisait sombre. Ce n'était pas l'entrée de l'appartement de sa mère, mais il entendait sa voix ; elle était étouffée, certes, quoique parfaitement reconnaissable.

— Oh ! oui, continue, oh ! mon Dieu, mon Dieu, continue ! gémissait-elle.

Il monta les marches quatre à quatre sans faire le moindre bruit et s'arrêta sur le palier pour écouter la voix qui lui parvenait à travers la porte.

— Oui, oh ! oui, comme ça ! Comme ça, comme ça ! Je t'aime tellement.

Ross dévissa le bouchon de son jerrycan et versa de l'essence sur toute la longueur du palier. Puis il s'arrêta au sommet de l'escalier, écouta les gémissements, regarda le liquide huileux couler sur les marches en bois.

Crie, salope. Bientôt tu crieras différemment.

— Oh ! mon Dieu, oui ! Oui, oui, n'arrête pas, oui, oui, continue, c'est bon !

Il ouvrit la porte de la chambre, versa ce qui lui restait d'essence à l'intérieur et regarda le carburant se répandre sur le parquet en chêne, vers le tapis blanc qui entourait le lit. C'était un grand lit en bois sculpté, avec des colonnes à chaque coin, pareilles à des phallus.

Un lit de putain.

Une lampe de chevet émettait une lumière tamisée, douce. Il distingua deux silhouettes endormies. Sa chienne de femme et le *docteur* Oliver cabot. Soudain, ils n'étaient plus endormis. Il était de retour dans la chambre de sa mère. Des fesses blanches et osseuses s'affairaient entre ses cuisses – ses jambes nues autour de la taille de l'homme, son dos cambré, ses cheveux semblables à une crinière, éparpillés sur l'oreiller, ses joues rouges, son souffle court.

Il laissa le bidon tomber par terre. Le bruit métallique la réveilla et elle le vit.

— *Oliver !*

Son cri de terreur était la plus douce des musiques.

— *Oliver, mon Dieu !*

Le docteur Oliver Cabot était réveillé aussi ; il clignait de ses paupières si lourdes. Ils étaient nus tous les deux, assis sur le lit, la bouche ouverte, les yeux écarquillés de peur. D'une manière pathétique, ils tiraient le drap sous leur menton pour cacher leur nudité.

Il serra son fusil dans ses mains et le pointa sur eux.

— *Ross. Non, Ross. Non, Ross, je t'en prie. S'il te plaît, non. Ross, non, non, non.*

Ross sourit. Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait calme.

— *Respirez à fond, dit-il. Respirez à fond, tous les deux.*

Le charlatan fut le premier à le sentir. Ross vit ses yeux s'écarquiller davantage. Alors, la salope le sentit aussi.

Sa voix baissa de plusieurs octaves et elle ulula comme un animal blessé :

— *Oh ! non, non, Ross, ne fais pas cela, non, Ross, non, non, non.*

— *Sors de ce lit, Faith. Sors de ce lit et enfile tes vêtements.*

— *Je t'en prie, Ross, non.*

— *Je t'ai dit de sortir de ce lit et de t'habiller, salope.*

Sans le lâcher des yeux, elle glissa du matelas et claudiqua sur le parquet. Le regard de Ross allait et venait entre Faith et le médecin de pacotille. La nudité de sa femme le dégoûtait, les tremblotements de ses seins le dégoûtaient, ses genoux le dégoûtaient, ses pieds osseux le dégoûtaient.

Elle se baissa, ramassa sa culotte en gémissant, perdit l'équilibre, se rattrapa à un des poteaux du lit. Il se retourna vers le charlatan et son visage lui dit soudain quelque chose. Il l'avait vu quelque part. Récemment. Ils s'étaient rencontrés.

Où bien avait-il vu une photo chez Caven ?

Non, ils s'étaient bel et bien rencontrés. Quelque part.

— *Monsieur Ransome, commença le charlatan d'une voix incertaine. Ne faites pas de mal à votre femme. Je suis le seul coupable. Discutons de tout cela dans le calme.*

— *Ta gueule !* cria Ross en braquant le fusil directement sur lui. Un mot de plus et je te descends. Un mot... Et toi, la putain, magne-toi ! Ah ! tu étais plus rapide pour te déshabiller.

— *Monsieur Ransome...*, reprit Oliver Cabot.

Ross sortit de sa poche le briquet en plastique acheté à la station-service et le brandit, le pouce en position.

— *Je t'ai dit de la fermer, charlatan.*

Oliver le fixa en silence. De temps à autre, ses yeux se posaient furtivement sur Faith. Ses narines palpitaient.

Faith enfila son jean, son tricot bleu et ses chaussures.

— S'il te plaît Ross, on peut parler...

— Attache-le, se contenta-t-il de répondre.

— Mais, comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle, toute tremblante.

— Attache-le, salope. Le bondage, tu connais ? Tu aimais cela, avant.

Ross avisa une robe de chambre au pied du lit. Il rangea le briquet dans sa poche, attrapa la ceinture du vêtement et la jeta à Faith.

— Autour de ses poignets, puis autour d'un des poteaux.

En braquant tour à tour le fusil sur Faith et sur le docteur Oliver Cabot, Ross se dirigea vers un placard muni de portes coulissantes. Il en ouvrit une et découvrit une rangée de cravates. Il en attrapa une poignée et les jeta à sa femme.

— Attache-le avec ça.

— Monsieur Ransome... Ross..., essaya Oliver.

Ross le frappa à la mâchoire avec le canon de son arme ; il lui fendit la lèvre et envoya quelques fragments de dents voler dans la pièce.

— Silence, charlatan. Tu dois être habitué à la fermer, non ? Quand tu fais de la méditation transcendante ou je ne sais quelles autres conneries, tu la boucles, non ?

— Ross, s'il te plaît..., supplia Faith.

Elle attacha Oliver comme le voulait Ross – les bras et les jambes écartés, attachés aux quatre poteaux du lit. Alors le chirurgien tira sur le drap.

— Alors, on ne bande plus ? Dommage.

Un filet de sang s'écoulait de la bouche d'Oliver. Faith se retourna vers son mari.

— Ross, s'il te plaît, parle-moi. Ce que tu es en train de faire ne t'avancera à rien ; c'est de la folie pure.

— Sors de cette chambre, salope.

Faith posa un regard désespéré sur Oliver.

— Je ne le laisserai pas, Ross. Si tu veux le tuer, alors tu devras me tuer aussi. De toute façon, je suis mourante. Je ne suis pas à quelques mois près.

— Sors d'ici.

— Non.

Ross ressortit son briquet et le brandit d'une main tremblante. Faith regarda successivement le visage de son mari, le fusil et le briquet. Elle avait quelque chose dans l'œil, quelque chose d'indéfinissable qui ne lui plaisait pas du tout. Alors qu'il essayait de déchiffrer son expression, elle se jeta sur lui et lui planta les dents dans la main.

Avec un hurlement de douleur, il lâcha le briquet, qui tomba sur le parquet, et appuya sur la gâchette.

Rien ne se produisit.

Alors il sut, en cette fraction de seconde précise, ce que cette chienne, cette putain avait vu. Elle l'avait accompagné au ball-trap plusieurs fois ; elle connaissait bien son arme. Elle avait vu que le cran de sûreté était enclenché.

Faith lui enfonça le pouce dans l'œil et le frappa de sa main libre. Elle cogna si fort qu'elle se fit mal, mais elle s'en rendit à peine compte. Elle le griffa, lui tira les cheveux, le tout sans cesser de creuser son orbite.

Il tituba et tomba en arrière. Comme elle s'accrochait à lui, elle l'accompagna dans sa chute. Du coin de l'œil, elle aperçut le fusil.

Elle se dégagea, attrapa l'arme, se jeta à travers la porte, se retrouva sur le palier et heurta la rambarde. Elle pivota sur ses talons. Ross s'apprêtait à lui foncer dessus. Elle leva le canon du fusil, puis se souvint. L'essence. Elle ne pouvait pas tirer, *mon Dieu !* elle ne devait pas tirer.

Elle dévala l'escalier et courut vers la porte d'entrée. *Non !* Oliver avait accroché la chaînette de sécurité.

Ross avait descendu la moitié des marches. Elle tira sur la chaîne, appuya sur le bouton d'ouverture, attrapa la poignée et ouvrit la porte.

Une main la saisit par la gorge.

Comme elle hurlait et essayait de respirer, Ross la poussa en avant. Ses jambes décollèrent du sol et elle atterrit la tête la première dans le gravier. Elle entendit le fusil tomber à côté d'elle. Ross se jeta sur elle sans lui laisser le temps de se retourner, l'agrippa par les cheveux et lui écrasa le visage sur les cailloux. Elle fut envahie par une douleur aveuglante, indicible. Lorsqu'elle put enfin lever les yeux, Ross se redressait avec son arme dans les mains.

— Ne te mêle pas de cela, salope.

Elle se leva et se mit en travers de la porte.

— Non, Ross, ne fais pas cela.

Il pointa le canon vers elle.

— Pousse-toi de mon chemin.

Soudain, elle trouva au fond d'elle-même des ressources insoupçonnées et tonna d'une voix puissante :

— Ross, tu vas m'écouter.

Pendant un instant, son changement de ton le surprit.

— Ross, reprit-elle d'une voix plus douce, si tu m'aimes vraiment, si tu ne m'as pas menti sur l'amour que tu me portes, va-t'en.

Il cligna des yeux. Il vacillait, et son hésitation se lisait sur son visage.

— Écarte-toi de cette porte, finit-il par dire.

— Je suis sérieuse, Ross. Nous savons tous les deux que je suis mourante. Peut-être que ces gélules peuvent me faire du bien, mais je ne le pense pas, et je suis sûre que tu ne le penses pas non plus. Ross, si tu m'aimes, laisse-moi vivre la fin de mon existence comme je l'entends.

— Laisse-moi passer.

Son ton avait changé très légèrement. Il hésitait de plus en plus.

— Si tu tues Oliver, Ross, tu me tues aussi.

— Pousse-toi.

— Tu crois qu'il faut du courage pour pointer un fusil sur une femme ? Je croyais que tu étais un homme, Ross, que tu avais des tripes. Tu es ce gamin qui est arrivé de nulle part et qui s'est frayé un chemin jusqu'au sommet de sa profession – la plus difficile de toutes les spécialités de la médecine. Cet homme admiré de tous. Les gens continueront-ils à t'admirer si tu abats ta femme comme un animal ?

— Écarte-toi de cette porte, Faith.

— Si tu veux me montrer que tu as du cran, Ross, laisse-nous. Ce serait extrêmement courageux de ta part.

Ross regarda Faith, puis le minuscule viseur rouge à l'extrémité du canon, puis de nouveau la salope. Il y avait de la pitié dans sa voix. Il la vit allongée sur le dos, les chevilles nouées autour de la taille nue du docteur Oliver cabot, il entendit ses gémissements de plaisir... Et puis, il y avait cet autre bruit, qui transperçait la nuit, le vent, la pluie. Il tourna la tête et, par-dessus son épaule, vit une étincelle bleue dans les ténèbres. Puis une autre.

Un hurlement de plus en plus puissant.

Une sirène.

— Tu as appelé la police ! cria-t-il en serrant la crosse du fusil et en posant l'index sur la gâchette.

— Non ! Pour l'amour du ciel, comment aurais-je pu... ?

Il leva le canon et pointa le viseur rouge entre ses seins parfaits, son œuvre. Soudain, il s'enfonça dans le sol, comme il s'était enfoncé dans le plancher du pub, plus tôt dans la soirée. Il voyait deux Faith. Puis quatre. Dans un mouvement frénétique, il pointa son arme sur chacune d'entre elles.

La sirène se rapprochait.

Au moment où Faith redevenait une, quelque chose l'emporta comme une tornade hors de portée de son arme. Puis cette même chose apparut dans l'encadrement de la porte et lui fonça dessus. Le charlatan, nu comme un ver arrivait tête baissée.

Ross appuya sur la gâchette. Le putain de cran de sûreté ! Il le retira avec le pouce et pressa de nouveau la gâchette. La détonation assourdissante résonna directement dans son oreille, tandis qu'il

s'écroulait sur l'homme dénudé. Une chaleur intense lui roussit les cheveux et aspira l'oxygène de ses poumons.

L'intérieur de la maison s'embrasa.

Il entendit un hurlement par-dessus les ululements des sirènes.

C'était Faith.

— *Alec ! Ross, notre fils est à l'intérieur !*

Ross se releva sur ses genoux et vit sur le visage de sa femme ce qu'il avait déjà entendu dans sa voix : elle disait la vérité.

— Imbécile ! Espèce d'imbécile ! Il est à l'intérieur ! Pour l'amour du ciel, il dort dans les combles !

Affolée, elle courut vers l'incendie qui faisait déjà rage dans la demeure.

Ross la rejoignit en titubant, la retint ; sur son visage, la chaleur était insupportable.

— Où ?

— Dans le grenier, abruti ! s'exclama-t-elle en se retournant pour le frapper au visage, pour le mordre. Laisse-moi ! Laisse-moi y aller ! Mon fils est à l'intérieur !

Ross l'agrippa fermement et essaya de la calmer.

— Comment accède-t-on à ce grenier ? Réponds-moi ! *Comment accède-t-on à ce grenier !*

Elle se libéra de son étreinte, courut jusqu'à la porte et au mur de flammes. Ross l'attrapa, la tira en arrière. Elle se retourna, hystérique, hurla des paroles incohérentes, voulut se jeter dans la fournaise. Ross la frappa au visage et la mit KO.

— Espèce de malade, votre gamin est à l'intérieur.

Il se retourna. Le docteur Oliver Cabot se tenait devant lui, hébété, la bouche, le nez et le crâne en sang – il lui manquait des cheveux, comme s'il avait été en partie scalpé.

— Mon Dieu, oh ! mon Dieu ! bafouilla Ross, quasi hystérique lui aussi. Alec. Oh ! mon Dieu !

Il leva les yeux vers le Velux illuminé.

Il repoussa le charlatan, courut à droite, puis à gauche sans lâcher la maison des yeux ; dans une frénésie incontrôlable, il cherchait son fils ainsi qu'un moyen d'entrer dans la demeure. La fenêtre qu'il avait cassée. Derrière.

— *Alec ! Alec, c'est papa !*

Il contourna le bâtiment au pas de course, sauta par-dessus la clôture en fil barbelé, longea le mur de derrière sans s'arrêter de crier.

— Alec ! Alec ! Alec !

Le feu ne s'était pas encore propagé à tout le rez-de-chaussée. Il se retrouva dans le paddock, courut vers le bureau à la fenêtre brisée. Il escalada le rebord, bondit vers la porte qu'il avait refermée un peu plus tôt.

Dans sa carrière, il avait opéré des dizaines de patients qui avaient fait exactement la même chose : ouvrir la porte d'une pièce dont la fenêtre était ouverte, alimenter le feu en carburant, créer un tunnel d'oxygène.

Le mur de feu impénétrable déferla dans le couloir dans sa direction, aspira l'air des poumons de Ross qui, hurlant de douleur et de peur, fut avalé par un vortex de flammes aveuglantes.

Oliver escalada une gouttière, entendit une fenêtre exploser et regarda en bas. Une silhouette humaine dévorée par les flammes des pieds à la tête courait dans l'herbe et décrivait des zigzags.

— Alec ! hurlait la chose. *Alec ! Alec ! Alec !*

Il vit la silhouette tomber, rouler sur elle-même pour éteindre les flammes. De la vapeur s'élevait tout autour d'elle.

— Aidez-moi, aidez-moi, je ne vois plus rien. Où suis-je ? À l'aide. Aidez-moi à trouver Alec. *Aidez-moi à trouver mon fils !*

Oliver détourna les yeux. Il devait continuer à grimper.

Alec, j'arrive. Tiens bon, j'arrive.

Il reprit son ascension dans la fumée étouffante. Il agrippa la gouttière, heureux que Gerry Hammersley ait fait poser de solides gouttières en zinc et non pas en vulgaire plastique. Il chercha un appui avec les pieds, trouva une corniche étroite, se hissa comme il le put sur le toit. Bientôt, il courait à quatre pattes comme un singe sur les tuiles glissantes. Enfin, il atteignit le Velux qui donnait sur les combles aménagés où devait dormir Alec.

Mon Dieu !

Vêtu de son pyjama, Alec se tenait près de son lit et fixait les flammes qui léchaient le plancher par la trappe ouverte. S'il brisait la fenêtre, il risquait de provoquer une boule de feu. Il arracha une tuile au toit et tapota sur la vitre. Alec se retourna .

Oliver comprit que l'enfant ne le voyait sans doute pas. Il pressa son visage contre la fenêtre et appela :

— Alec ! C'est moi, Oliver ! Peux-tu fermer la trappe ?

Alec le regardait, la bouche ouverte de peur, mais ne l'entendait pas.

Il lui faudrait prendre le risque de percer un petit trou dans le Velux. Il cogna doucement le verre, le fissura, enfonça les fragments avec le pouce.

— Alec, tu vas devoir être très courageux, lui dit-il, la bouche collée à l'ouverture. Prends une taie d'oreiller, mouille-la dans le lavabo, mets-la sur ta tête et essaie de fermer cette trappe.

Alec secoua la tête et bégaya de peur :

— Non, non, non.

— Alec, viens ici, approche ton visage tout près du mien.

Le garçon ne bougea pas.

— Alec, fais-moi confiance, viens par ici.

Il recula vers la trappe.

— *Arrête !* cria Oliver, pris de panique. *Alec, ne bouge plus !*

Un pas de plus, et il tomberait dans le trou, dans la fournaise. Oliver essaya de réfléchir à toute allure. S'il cassait la fenêtre, le garçon serait avalé par une boule de feu.

Alors il y eut une explosion. Quelque chose – peut-être une bouteille de gaz – explosa au rez-de-chaussée ; une pluie de débris et de morceaux de bois incandescents s'engouffra par la trappe et tomba tout autour d'Alec. Le garçonnet cria de peur, secoua les étincelles ambrées accrochées à ses vêtements, courut vers la lumière du jour, se mit sur la pointe des pieds et tendit les bras vers Oliver, le visage transformé en masque de terreur.

— Rapproche-toi encore.

Alec s'exécuta.

— Tu me vois, Alec ? Tu me reconnais.

Alec hocha la tête.

Derrière lui, Oliver voyait les flammes commencer de lécher les poutres au-dessus la trappe.

— Bien, Alec, je veux que tu te calmes, je veux que tu te calmes, je veux que tu m'écoutes et que tu te calmes, je veux que tu écoutes ma voix et que tu te calmes, je veux que tu ne penses à rien d'autre. Maintenant, tu es calme, Alec, n'est-ce pas ?

Le garçon le regardait avec des yeux ronds, comme s'il ne savait pas quoi répondre.

Oliver jura. Cela ne fonctionnait pas.

— Alec, reprit-il. Alec, est-ce que tu m'entends ?

Le garçon articula un « oui » silencieux.

— Regarde-moi dans les yeux, ne regarde rien d'autre que mes yeux, juste mes yeux, Alec.

Voilà qui était mieux. Le garçon regarda à gauche, puis à droite, imitant les mouvements des globes oculaires d'Oliver.

— Mes yeux, regarde-moi dans les yeux et calme-toi, n'écoute rien d'autre que ma voix, calme-toi, pense à tes yeux, tes yeux rivés sur les miens, regarde-moi bien dans les yeux, tes yeux sur les miens, tes yeux fixés sur les miens tu es calme tu ne penses à rien et tu fais ce que je te dis. On va jouer à un jeu. C'est un jeu très important. Tes yeux dans les miens, tes pensées avec les miennes.

Il fixa le garçon, se concentra, fit abstraction des flammes, des cendres incandescentes qui lui tombaient sur les mains et le visage, continua pendant une minute entière jusqu'à ce que les pupilles dilatées d'Alec lui confirment que le garçon était sous son emprise.

— Alec, toi et moi, on va jouer aux pompiers. On va prendre une taie d'oreiller, on va l'imbiber d'eau fraîche, on va se la mettre sur la

tête pour aller fermer cette trappe. Allez, vas-y, fais-le et reviens me voir.

Alec hocha la tête et lui obéit. Sans peur aucune, il enfila sur sa tête une taie d'oreiller mouillée, se dirigea vers la trappe, se baissa et tira sur l'échelle. Un instant plus tard, la trappe se refermait toute seule.

Alors Oliver brisa la vitre, agrippa l'enfant, lui retira la taie d'oreiller et examina rapidement ses mains brûlées. Le garçon était silencieux, en transe, et, pour le moment, ne ressentait aucune douleur.

Il le prit dans ses bras, le mit sur son dos, lui demanda de le serrer bien fort et entreprit de descendre du toit.

L'incendie crépitait avec violence et l'atmosphère empestait la peinture brûlée. Tout autour de lui, des étincelles et des cendres ambrées flottaient dans les airs comme après un feu d'artifice. Il se laissa glisser centimètre par centimètre jusqu'à ce que ses pieds touchent la gouttière. Par miracle, la seule partie de la maison qui ne brûlait pas se trouvait juste en dessous.

Une voiture de police était garée à côté de la grille à bestiaux. Faith était assise sur le siège du passager. Aucun signe de Ross.

— Eh ! hurla-t-il. Eh ! Au secours ! À l'aide !

Quelques secondes plus tard, un faisceau de lumière lui balaya le visage. Il vit deux policiers en dessous.

— Il y a une échelle, mais nous n'avons pas le temps d'aller la chercher, cria Oliver. Que l'un d'entre vous attrape la gouttière. L'autre lui montera sur les épaules et je lui passerai le petit...

Sa voix était noyée dans le grondement monstrueux, comme s'il se tenait sur un volcan en éruption. Le toit tremblait. La maison était sur le point de s'écrouler. Les deux officiers, horrifiés, eurent un mouvement de recul. L'un des deux hommes mit les mains en coupe autour de sa bouche et hurla :

— Sautez !

Tel un animal pris de panique, Oliver lança Alec comme un ballon de rugby géant vers les policiers, puis sauta dans les ténèbres, aussi loin de la maison que possible.

Chapitre 107

Sean était agité au petit déjeuner. *Peut-être était-il impatient de retrouver ses copains à la garderie*, pensa Hugh Caven. À moins que ce soit le contraire. Il lui avait posé la question plusieurs fois, mais son fils s'était contenté de hocher les épaules en silence. C'était la rentrée et, bizarrement, l'été semblait enfin arrivé sur l'Angleterre – un véritable été indien, avec des températures proches des 30°, bien au-dessus des normales pour une première semaine de septembre.

Le détective privé était agité lui aussi. Le facteur était passé, et une des lettres qu'il avait déposée dans sa boîte ne lui disait rien de bon ; il s'agissait d'une enveloppe marron affublée d'un tampon de la police.

Il ignorait ce qu'elle contenait. Il y avait plusieurs possibilités, mais aucune d'entre elles ne lui plaisait. Peut-être était-ce une amende pour excès de vitesse, ou bien avait-il été photographié en train de griller un feu rouge. À moins que sa vignette ne soit plus à jour.

Plus grave, il y a deux semaines de cela, il avait été pris par un policier en train de fureter derrière une maison où il espérait prendre un couple en flagrant délit d'adultère. Peut-être le courrier avait-il un rapport avec cela. Ou bien avec les appareils espions disséminés dans l'appartement du docteur Oliver Cabot.

En juin, lorsqu'il s'était enfin décidé à appeler le sergent – aujourd'hui lieutenant – Anson, celui-ci l'avait écouté avec le plus grand calme. Ce jour-là, le policier lui avait semblé plus intéressé par le fait qu'il avait violé la propriété privée de Cabot que par ses révélations sur la possible culpabilité de Ross Ransome dans le double meurtre de Barry Gatt et Harvey Cabot. Il avait noté avec soin les coordonnées et l'adresse dans le Gloucestershire où Caven pensait que Ransome s'était rendu. Le détective privé l'avait même prévenu de ce qu'ils risquaient d'y trouver. Pourtant, Anson n'avait pas paru convaincu. Au contraire.

Il attendit le départ de Sandy et Sean, prit son courrier, monta à l'étage, alluma sa première cigarette de la journée et ouvrit l'enveloppe de la police.

« Commissariat de police de Notting Hill,
101 Ladbroke Grove, Londres, W11 3PL
M. Hugh Caven
Caven Investigation
5 Caremont Close
Ickenham

IK12 7BD

5 septembre 1999

Re : 37 Ladbroke Avenue, Londres.

M. Caven,

Je vous écris au sujet de votre violation du domicile du docteur Oliver Cabot sis au 37 Ladbroke Avenue en juin de cette année, et de l'installation par vos soins d'engins de surveillance illicites dans ce même domicile.

Après avoir étudié votre cas avec le plus grand soin, j'ai décidé de ne pas engager de poursuites contre vous. Néanmoins, je dois vous mettre en garde contre une éventuelle récidive ; compte tenu de vos antécédents, vous ne pourriez plus bénéficier de notre clémence.

Bien à vous,

Inspecteur D. G. Anson

Lieutenant de police. »

Neuf mois plus tard, Caven reçut une seconde lettre du même officier de police :

« Commissariat de police de Notting Hill,

101 Ladbroke Grove, Londres, W11 3PL

M. Hugh Caven

Caven Investigation

5 Caremont Close

Ickenham

IK12 7BD

8 juin 2000

M. Caven,

J'ai le plaisir de vous informer qu'une récompense était offerte pour toute information susceptible de permettre l'arrestation et le jugement du ou des assassins du professeur Harvey Cabot. Cette récompense était proposée par le frère du défunt, le docteur Oliver Cabot.

Nos investigations nous ont permis de conclure que le coupable – qui est également le meurtrier de Barry Gatt – est aujourd'hui décédé. Ces mêmes investigations nous ont permis – en partie grâce à vos informations – d'émettre un mandat d'arrestation au nom de M. Ross Ransome (Little Scaynes, West Sussex) pour tentative de meurtre.

L'état de santé de M. Ransome ne permettant pas sa détention (il est fort probable qu'il ne soit jamais en mesure d'assister à son procès), le docteur Oliver Cabot m'a demandé de vous informer qu'il souhaitait vous offrir une récompense de £10 000 (dix mille livres sterling) pour vous remercier de votre contribution.

Si vous acceptez cette récompense, contactez-moi à l'adresse indiquée en en-tête.

Bien à vous,

Inspecteur D. G. Anson

Lieutenant de police. »

Le chèque arriva dix jours plus tard. Hugh Caven l'encaissa sans le dire à son épouse. Les temps étaient toujours difficiles et, avec un garçon de cinq ans et une petite fille de sept mois à nourrir, elle n'aurait pas compris sa décision. Il préférait ne pas avoir à se justifier.

Il attendit cinq jours pour que la somme soit transférée, puis se rendit à son agence et retira tout en liquide.

Plus tard, ce même soir, il se rendit dans la rue où habitaient la veuve de Barry Gatt et leurs triplés âgés de deux ans ; il prit soin de se garer loin de sa maison, afin qu'elle ne puisse pas le voir si elle regardait par la fenêtre. Il fut soulagé de constater que toutes les lumières de la petite maison étaient éteintes.

Il glissa le sac qui contenait l'argent dans la boîte aux lettres et retourna à son véhicule.

Sur le trajet du retour, il n'alluma pas la radio, préférant écouter la musique qui jouait dans sa tête. C'était une vieille chanson de Bob Dylan. Tandis qu'il chantait et que l'air frais lui fouettait le visage, son cœur se libéra d'un poids qui fut emporté par le vent.

Chapitre 108

Dans une petite chambre de l'annexe de l'unité des grands brûlés de l'hôpital d'East Grinstead, Faith regarda l'infirmière, puis se retourna vers la silhouette couchée dans le lit. Lorsqu'elle était entrée dans la pièce, elle avait trouvé ce spectacle insoutenable.

Un gémissement jaillit du cratère de tissu cicatriciel violet situé entre ce qui restait du nez et du menton de l'homme. Il y eut un bruit d'inspiration mouillée suivi d'une expiration longue, lente et grinçante.

Il était allongé sur le dos, les bras levés, les poings serrés comme un boxeur. Un étranger aurait pu croire que le patient se révoltait contre sa condition, toutefois, Faith savait par une infirmière du service de chirurgie plastique de l'hôpital – où Ross avait eu l'habitude d'opérer lui-même une fois par semaine – que ce n'était pas le cas. Ce phénomène, connu sous le nom d'attitude pugilistique, était très courant chez les grands brûlés ; en effet, les membres restaient pliés du fait du raccourcissement des muscles fléchisseurs causé par le dessèchement de la peau et des tissus musculaires.

Cependant, cette attitude était surtout observable chez les cadavres récupérés dans des incendies et non pas chez des victimes vivantes. Ross Ransome était un cas rare, et la force de sa volonté avait étonné tout le monde. Exception faite des enfants, très peu de personnes survivaient après avoir été brûlées sur plus de soixante pour cent de la surface du corps. Ross, lui, était brûlé à près de soixante-dix pour cent et vivait toujours. Son accident remontait à deux ans. Enfin, si l'on pouvait appeler cela vivre, pensa Faith.

En tant que parente la plus proche, elle avait donné son accord pour que soient désactivés les appareils d'assistance respiratoire trois mois après ce jour de juin où il avait été transféré de Cheltenham souffrant de brûlures du deuxième et du troisième degré. La peau de presque tout son torse, ses bras, ses jambes et sa tête s'étaient couvertes de tissu cicatriciel, et plusieurs de ses organes internes avaient subi des dommages très graves ; étaient touchés ses voies respiratoires, ses reins et surtout son cerveau. Il avait perdu ses cheveux, la vue, mais son électroencéphalogramme montrait qu'il entendait un peu.

D'une manière ironique, au lieu de s'affaiblir et de s'arrêter comme l'avait espéré l'équipe soignante, son poulx se maintint et se renforça au fil des mois. Étant donné l'état de son cerveau, personne ne pouvait dire s'il ressentait ou non de la douleur, même si, plusieurs

fois par jour, il lâchait un genre de gémissement. Aussi lui administrait-on de la morphine dans son goutte-à-goutte.

Certaines parties de son corps étaient couvertes de bandages. Au cours des deux dernières années, il avait bénéficié de très nombreuses greffes, et ses anciens collègues menaient une guerre sans fin contre son système vasculaire endommagé qui provoquait la nécrose des greffons.

Faith ne savait pas trop pourquoi elle était venue. Les gens de l'hôpital lui avaient dit qu'il avait crié son nom plusieurs fois, comme s'il voulait lui parler ; l'idée de le voir, cependant, l'effrayait. Il continuait à la hanter dans ses rêves et s'invitait même dans ses pensées en plein jour.

Et puis, elle avait pris connaissance des preuves accumulées contre lui dans des affaires de morts suspectes de patients – Ross ne serait sans doute jamais traduit en justice. Elle dormait mal la nuit, restait allongée dans le noir à repenser à leurs années de mariage, à chercher dans l'écheveau des événements des signes, des indices de sa folie. Elle avait épousé un monstre. Heureusement, Oliver était là pour lui rappeler la pensée de Sören Kierkegaard : « La vie se comprenait *a posteriori* et se vivait vers l'avant. »

Elle resta aussi loin de lui que possible et le considéra avec une grande méfiance. En dépit de son état, elle était heureuse que l'infirmière soit là pour l'empêcher de lui faire du mal. Faith avait l'impression qu'il était conscient de sa présence et qu'il voulait lui parler.

Elle avait eu beaucoup de mal à supporter les questions incessantes d'Alec au sujet de son père ; ces derniers temps, par bonheur, elle avait remarqué que leur fréquence diminuait. Depuis le début, elle avait décidé de s'en tenir le plus possible à la vérité. Elle lui avait dit que son papa avait été très gravement blessé, qu'il était soigné dans un hôpital très loin de la maison et qu'il ne voulait pas le voir tant qu'il n'irait pas mieux. Oliver était très gentil avec lui, et Alec l'aimait beaucoup, cependant, il arrivait au petit garçon de sombrer dans une profonde tristesse. Dans ces moments-là, Faith voyait que son esprit errait dans des zones sombres connues de lui seul.

Les mots vinrent nets et soudains. Comme si les deux dernières années avaient été effacées, comme s'ils étaient de retour à Little Scaynes, dans la bibliothèque, le salon ou la cuisine.

— Comment va Alec ?

Puis le silence.

Faith se retourna vers l'infirmière, stupéfaite. Avait-elle imaginé sa question ? Non, à voir le visage de la femme, il avait bel et bien parlé.

— Il va bien, répondit-elle d'une voix tremblante.

Il n'y eut pas de réaction, juste le bruit de sa respiration irrégulière.

Elle attendit une minute supplémentaire, peut-être même plus longtemps ; alors, ses yeux s'emplirent de larmes et elle reprit la parole :

— Il vient d'avoir huit ans. On a fait venir un magicien, un château gonflable, et j'ai préparé un barbecue.

D'un hochement de tête, l'infirmière l'encouragea à continuer.

— Il... il a beaucoup ri quand nous avons éteint la pompe du château pendant quelques secondes et qu'il a commencé à se dégonfler. La semaine dernière, il a marqué trente points au cricket. C'est un garçon très sportif, comme son papa. Et puis, il a beaucoup grandi ; il va être grand et fort comme toi.

Elle fouilla dans son sac à main, sortit un mouchoir et se tamponna les yeux.

— Tu sais ce qu'il m'a dit l'autre jour ? Il m'a dit qu'il voulait devenir docteur. Il veut être chirurgien esthétique comme toi. Il veut réparer la bosse de mon nez – tu te rappelles, tu m'as mis un coup de poing pour m'empêcher de retourner dans la maison en feu. Tu m'as cassé le nez. C'est drôle, non, quand on repense à toutes les opérations que tu as pratiquées sur moi.

Sa voix devenait incertaine. Elle eut un petit rire.

— Je lui ai répondu que, le temps qu'il obtienne tous ses diplômes, j'aurai besoin de plus qu'une simple rhinoplastie. Dans trente ans, j'aurai besoin d'une révision générale.

Ses larmes ruisselaient sur ses joues, à présent. Elle se détourna, submergée par l'émotion, ouvrit la porte et sortit de la chambre aussi vite qu'elle le put.

ÉPILOGUE

Trois mois plus tard, lors d'une belle matinée d'automne, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Faith reçut un appel de l'hôpital : Ross était mort durant la nuit. Le médecin de garde expliqua qu'il n'avait pas jugé bon de la réveiller à 4 heures du matin.

Elle le remercia et raccrocha, incertaine de ses propres sentiments. Elle était soulagée, bien sûr, mais c'était plus compliqué que cela. Techniquement, elle était toujours sa femme, ce qui signifiait qu'il lui incombait de déclarer son décès et d'organiser ses funérailles – elle se rappelait bien le décès de son père.

Elle regretta qu'Oliver ne soit pas là pour la prendre dans ses bras et la réconforter. Lui comprendrait toutes ses émotions contradictoires ; il avait la faculté de comprendre les gens, la vie...

Le cœur lourd, elle s'assit dans la cuisine de la maison qu'Oliver avait achetée près de Hampstead Heath et regarda Alec mâcher ses céréales. Raspoutine, comme à son habitude, était assis à ses pieds dans l'espoir de récupérer quelques miettes de ce repas ; en général, il n'était pas déçu, car Alec ne mangeait pas très proprement.

Ross et elle étaient tous les deux en sursis. En un sens, c'était le cas de tout le monde, d'Alec, de sa mère et d'Oliver inclus. On vivait en attendant la mort.

Il y a très longtemps de cela, elle s'était promenée avec Oliver dans un cimetière du nord de Londres. Ensemble, ils avaient regardé les pierres tombales, et elle se rappelait très clairement ce qu'il lui avait dit ce jour-là : *« Ce qui me fascine, c'est le tiret. Cette petite encoche entre les dates. Je regarde cette pierre, et je me dis que ce tiret représente la vie d'un être humain tout entière. Vous et moi sommes en train de vivre notre tiret. Ce qui importe, ce n'est ni l'instant de la naissance, ni celui de la mort d'une personne, mais bien la manière dont elle a vécu entre ces deux dates. »*

Il lui avait parlé d'un temple construit dans une autre dimension, d'un temple que les hommes ne pouvaient pénétrer qu'après leur mort. Dans ce temple étaient stockées les archives akashiques, qui comprenaient l'histoire de toutes les âmes.

Elle se demanda si Ross se trouvait là-bas. S'il était dans ce temple, peut-être parcourait-il les pages de sa vie à la recherche du moment où son existence avait changé, où quelque chose – personne ne saurait jamais quoi – lui avait fait emprunter la mauvaise voie et avait transformé l'homme bon en homme mauvais.

De ces événements terribles était ressortie une chose positive : sa

mère et elle étaient plus proches que jamais. L'amour qu'elles avaient l'une pour l'autre n'avait jamais été aussi fort. À son grand étonnement, Margaret, qui souffrait d'arthrose, était devenue une patiente régulière du Centre Cabot ; elle s'y rendait une fois par semaine pour des séances d'acuponcture, d'aromathérapie et de Reiki. Mieux encore, elle avait accepté de soigner un rhume avec des médicaments homéopathiques prescrits par Oliver.

Cela faisait deux ans et quatre mois qu'on avait diagnostiqué sa maladie de Lendt. Elle se soumettait à un check-up tous les trois mois ; les deux derniers avaient été très bons. Parfois, certains patients connaissaient une période de rémission, avant d'être littéralement balayés par la maladie. La plupart mouraient avant la fin de la deuxième année de traitement.

Comme le prouvaient toutes les pages consacrées à la maladie de Lendt sur Internet, la médecine était une science inexacte : certains étaient favorables, d'autres défavorables à l'usage de l'Entéxamine, le médicament développé par Moliou-Orelan ; certains préféraient les remèdes naturels, d'autres les tournaient en ridicule. Elle n'avait aucun moyen de savoir si la route qu'elle avait choisie de suivre avec Oliver Cabot pour vaincre sa maladie était la bonne, mais chaque fois qu'elle se posait la question, elle se rappelait une conversation qu'ils avaient eue au début de son traitement :

« Dans ce centre, nous n'avons rien contre la science, Faith. La science n'est qu'une manière parmi d'autres de parvenir à la vérité. Nous ne croyons pas plus que les autres médecins que l'extrait des antennes d'une fourmi amazonienne peut guérir l'arthrite ; pour en être certains, il faut essayer. Toutefois, nous avons conscience de soigner des gens et non pas des voitures, et les gens vont mieux quand ils ont envie d'aller mieux. De nombreuses études ont mis en évidence le lien très étroit qui existe entre l'esprit et le corps. En faisant du bien à l'esprit avec des massages, de la bonne musique, de la nourriture saine et naturelle, et, bien sûr, de l'amour, le corps a bien plus de chances de guérir.

— *Si j'ai bien compris, docteur Cabot, vous voulez me guérir avec de l'amour ?* » lui avait-elle demandé.

— Maman, nous allons être en retard à l'école.

Faith leva la tête et regarda son fils à travers un voile de larmes.

— Pourquoi tu pleures ? Tu es triste ?

Elle hocha la tête.

— Maman est triste, ce matin. Très, très triste. Mais elle est aussi très heureuse.

— On ne peut pas être triste et heureux en même temps.

— Bien sûr que si, rétorqua-t-elle en s'essuyant les yeux avec sa serviette et en se levant. C'est un secret qu'on n'enseigne pas à l'école. Allez, dépêche-toi. Prends ton cartable et ton manteau. Tu as raison,

on va être en retard.

Raspoutine se mit à aboyer.

— Il y a d'autres choses qu'on n'enseigne pas à l'école ? demanda Alec.

Elle attrapa les clés, donna un biscuit au chien pour le calmer, aida Alec à enfiler son manteau, lui posa son cartable sur le dos et le poussa vers la porte.

Dans la voiture, il répéta sa question.

Elle ne lui répondit pas. L'école était trop proche et la réponse beaucoup trop longue.

Découvrez un extrait
d'un autre roman de Peter James :
ALCHIMISTE
(paru en poche chez Milady)

PROLOGUE

Israël. Février 1991

L'Anglais n'avait pour bagages que ses inébranlables convictions.

Il était perdu dans ses pensées, installé à l'arrière d'un taxi qui avançait en cahotant sur une piste défoncée. La Mercedes sentait le vinyle et le tabac froid.

Alpha et Omega. Les mots résonnaient dans sa tête comme une vieille rengaine qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit.

« Je suis l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le commencement et la fin. »

Plus maintenant, salopard ! se dit-il.

La clim' ne fonctionnait pas. Par la fenêtre ouverte, il regarda le paysage qui n'avait pas changé depuis une heure. L'air brûlant et sec ébouriffa ses cheveux. Le thermomètre en plastique collé sur le tableau de bord frisait les 50 °C. De temps à autre, un tintement agaçant se faisait entendre quand l'étoile de David accrochée au rétroviseur heurtait le pare-brise.

L'odeur du désert lui parvenait par intermittence. Une odeur douceâtre, presque laiteuse, aigrie de relents salés. Ils traversèrent un village annoncé par une puanteur d'égouts où flottaient des effluves de viande rôtie et de noix grillées. Un enfant les salua de la main mais il ne répondit pas.

« J'ai rencontré un voyageur venu d'une terre antique. »

Shelley, pensa-t-il. Ah, oui, Shelley. Lui, il comprenait. Shelley, Byron... Eux connaissaient le secret, ils avaient tenté d'y prendre part, tenté de le vivre.

« Parfois,

Le diable est un gentleman. »

Il sourit.

Vingt minutes plus tard, le taxi s'arrêta brutalement.

— Vous marchez, maintenant, dit le chauffeur. La route, pas bonne.

Il sembla pourtant à l'Anglais que la route n'était pas pire qu'avant : une cicatrice dans le sable lissé par le vent, qui vibrait dans la chaleur.

Il paya le chauffeur.

— La moitié maintenant et le reste à mon retour.

Le conducteur fixait les montagnes qui se dressaient au bout de la piste d'un œil effaré.

— Je reviens, dit-il en écho. Demain. Dix heures. J'attends ici.

Il avait déjà enclenché une vitesse et faisait ronfler le moteur.

Puis l'Anglais se retrouva seul sous le ciel bleu métallique où dérivait lentement le panache de poussière soulevé par le taxi. Il frissonna, effleuré par l'ombre d'un doute quand il regarda les teintes rose, jaune et crème du désert de sable où traînaient des barils de pétrole, vestiges de guerres passées. Il avait fait presque cinq mille kilomètres en avion et en taxi. Le plus dur l'attendait. Seul, à pied, il allait atteindre le terme de son voyage. Et un nouveau commencement.

Il se sentit soudain intimidé, en raison de la puissance de celui qu'il allait rencontrer. Il comprit que le chauffeur de taxi avait éprouvé cette même terreur et que c'était la raison pour laquelle il avait refusé d'aller plus loin. C'était une contrée où l'histoire portait témoignage des légendes, où la preuve recherchée par le reste du monde était toujours sous clé, une région où un secret pouvait demeurer inviolé dans les montagnes pendant des siècles, des millénaires. Ou bien pouvait être perdu à jamais, comme celui de la clavicule de Salomon.

Il mit son chapeau, prit son petit sac sur l'épaule et commença à marcher. Il n'avait pas de carte mais savait où il allait, et n'avait même pas besoin de la piste qui s'étirait devant lui au-delà de son ombre. Il le savait, car quelque chose l'attirait en avant, comme un aimant. Le poussait vers sa destinée. Vers le secret le mieux gardé du monde. Son heure était venue et il était prêt.

Comme un signal, le vent caressa son visage.

Il marchait droit vers l'ouest. Il était assailli de pensées qui tourbillonnaient dans son esprit, se bousculant pour essayer de se développer. La fréquence avait été ouverte et il était là pour écouter, pour apprendre, pour recevoir l'enseignement. Pour acquérir ce don qui se plaçait au-dessus de tous les autres. Dans ce désert, Moïse avait guidé les enfants d'Israël. C'était à son tour, à présent, d'être guidé à travers ce même désert, de marcher sur ces traces immémoriales, et bientôt, il se tiendrait sur les épaules d'un géant. Le Sermon de la montagne avait été prononcé sur les flancs de celles qui se dressaient à l'horizon. L'histoire de la chrétienté s'enracinait dans les grains de sable de ce désert.

Le silicium était tiré du sable. Deux grains de poussière avaient provoqué le Big Bang – toute la Création. La puce de silicium était née de quelques grains de sable. La chimie... Tout était chimie. Aujourd'hui, on pouvait concevoir un ordinateur plus petit qu'un grain de sable.

« Et je te montrerai quelque chose qui n'est

Ni ton ombre au matin marchant derrière toi,

Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre ;

Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière². »

Il marcha pendant deux heures d'un pas ferme, croisant plusieurs troupeaux de moutons et de chèvres gardés par des Bédouins aux robes en lambeaux, se préparant à ce qui l'attendait de la façon qu'on lui avait enseignée. Ouvrant ses canaux. La sueur qui ruisselait sur son corps trempait sa chemise de soie blanche, la collait à sa peau, marquant de larges taches sombres les aisselles de sa veste de lin. Il portait toujours costume et cravate et il ne lui était pas venu à l'idée de se vêtir différemment. Une caravane de chameaux passa à l'horizon comme un mirage, mais sa concentration était telle qu'il la remarqua à peine.

L'Alpha et l'Omega, se dit-il. Ces mots bourdonnaient dans sa tête comme un mantra pendant qu'il avançait. *L'Alpha et l'Omega*. Il sourit. Cela lui donnait de la force, écartant la peur qui accompagnait encore chacun de ses pas. La peur que cela tourne mal, très mal. Et cela avait déjà mal tourné, par le passé, personne ne l'ignorait. Il s'arrêta pour boire un peu d'eau à la bouteille qu'il portait dans son sac avant de reprendre sa marche.

Les montagnes se rapprochaient. Il distinguait à présent les parois abruptes de grès qui s'élevaient dans le ciel, telles des ombres, et ressentit dans la moelle de ses os la noirceur d'encre de la caverne qui l'attirait vers elle inexorablement. Au-dessus de lui, un faucon solitaire planait haut et, quelque part dans le ciel, un oiseau invisible poussa un cri rauque qui lui rappela celui de la mouette.

Le soleil commençait à descendre sur les crêtes, allongeant son ombre devant lui et, pour la première fois, il éprouva de la fatigue quand il commença son ascension. Il n'y avait plus de piste, à présent, plus de repères, aucun signe indiquant qu'un homme ait jamais foulé ces lieux, juste cette paroi rocheuse qui s'élevait au-dessus de lui, de plus en plus raide, et qui plongeait à pic vers la vallée sous ses pieds.

Alors qu'il progressait le long de la corniche, il vit la silhouette d'un homme assis au-dessus de lui, si parfaitement immobile qu'on eût dit une statue. À ses côtés, il distingua la chèvre entravée. Ils étaient là. Il ne s'était pas trompé de lieu. Il se reprocha d'en avoir douté un instant, puis pressa le pas, débordant d'une nouvelle énergie.

Il avança sur une étroite saillie. La paroi s'ouvrait sur le vide à sa gauche. Une brise l'accueillit, surgie de l'obscurité de la caverne : un air froid et humide. L'homme ne bougea pas à son approche, ne tourna pas la tête, se contentant de scruter l'entrée exigüe de la caverne qui s'enfonçait dans les ténèbres, aussi immobile que le pieu de bois auquel la chèvre était attachée.

Vêtu d'une djellaba d'un blanc sale, le berger squelettique avait ces traits sémites qui l'auraient fait passer dans la région aussi bien

pour un Juif que pour un Palestinien. Ses petits yeux noirs au regard vitreux étaient dénués de toute expression.

L'Anglais observa attentivement le berger. Celui-ci devait avoir une vingtaine d'années. Personnellement, il aurait choisi quelqu'un de plus jeune et de plus vigoureux, mais il se dit qu'il ferait sans doute l'affaire. N'importe qui dans la fleur de l'âge ferait l'affaire. Il passa devant lui sans le saluer et s'engagea dans la caverne.

Dans la pénombre de l'entrée, il distingua le pentacle gravé dans le sol aussi finement qu'une inscription sur une pierre tombale et le fauteuil taillé dans la pierre qui trônait au milieu. Il posa son sac par terre, s'assit dans le fauteuil comme on lui avait dit de le faire, posa ses mains sur son giron, ferma les paupières et médita pendant une heure.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, les premiers rayons du soleil couchant apparurent dans l'ouverture pour illuminer la magnétite à cinq pans suspendue au plafond de la caverne.

Quelques minutes plus tard, c'est le disque tout entier du soleil qui se révéla, aveuglant, mais l'Anglais le regarda fixement, luttant pour lui imposer sa volonté tout en gardant le silence. Le soleil glissa directement derrière le dos du berger jusqu'à ce que ce dernier absorbe toute sa lumière et que l'Anglais ne voie plus que sa silhouette miroitante se découpant sur le ciel. Puis l'obscurité s'installa rapidement.

L'Anglais attendit patiemment, comme si le temps s'était arrêté pour lui. Il attendit jusqu'à ce que son esprit reçoive le signal puis il commença à prononcer les paroles de l'incantation qu'il avait apprises, répétées et récitées chaque jour depuis dix ans.

Ils étaient derrière lui, quelque part dans les ténèbres. Il ne les avait pas vus et ils ne faisaient pas le moindre bruit mais il savait qu'ils étaient là, que chacun occupait le rang qui lui avait été prescrit, tous sauf le vieil homme qui devait être étendu sur la civière sur laquelle on l'avait transporté. Au bout de deux heures, il acheva son incantation. Les derniers échos de sa voix s'éteignirent.

Il ne lui restait plus qu'à attendre.

Le temps était réellement suspendu, à présent. Le temps lui appartenait. L'Anglais n'entendait rien et ne voyait rien.

Il regardait devant lui aveuglément, à peine conscient de l'air froid qui engourdissait son corps. Il se sentait plus calme qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie. Il était plus que prêt. *Cela* approchait et serait bientôt là.

Ce fut la chèvre qui donna le signal. Un bêlement hésitant puis un autre, plus insistant. Il entendit un bruit de sabots sur le sol de pierre puis un piétinement et le grincement de la corde sur le piquet. Puis d'autres bêlements, de plus en plus apeurés.

Les premières bourrasques du vent se mirent à lécher voracement le visage de l'Anglais de leurs langues glacées, ébouriffant ses cheveux, dérangeant ses vêtements. Elles se succédaient en rafales, imprévisibles, s'intensifiant à chaque seconde, se faisant plus froides, plus rudes, le bousculant dans son fauteuil, le malmenant.

Il entendit un grondement pareil à celui d'un métro à l'approche, suivi d'un léger frémissement. *Maintenant !* Il approchait. Traversant la nuit des temps pour venir à sa rencontre. C'était cette rencontre dont il avait toujours su, depuis le jour de sa naissance, qu'elle aurait lieu. Il était là !

« Ayaaaaayaaaaaaah ! » Le cri de terreur du berger fut emporté dans le vortex de vent qui explosa comme une bombe à l'intérieur de la caverne.

L'Anglais fut propulsé hors de son fauteuil, projeté sur le sol et alla s'écraser contre le mur. Le vent hurlait, faisait pression sur ses oreilles comme pour faire voler ses tympanes en éclats et implorer son crâne. Un instant, sa foi l'abandonna et il s'efforça de masquer sa douleur, se mordant la langue pour ne pas hurler.

Le vent qui mugissait autour de lui charriait des voix, des bribes de langues étrangères, des sons étranges, des mélodies. Il souleva l'Anglais, l'envoya rouler sur le sol, le souleva de nouveau, le laissa retomber contre le trône de Pierre où il se blessa la tête. L'Anglais tâta désespérément le sol à l'aveuglette.

Reste à l'intérieur du pentacle.

Les instructions. Il devait obéir aux instructions. C'était la première règle. Il sentit sous ses doigts les lignes gravées dans la pierre. Le sol se souleva, vacilla, l'envoya rouler sur le flanc.

Puis ce fut le silence.

Il resta immobile. Le vent s'était tu. Il n'y avait plus rien, à présent, plus rien que le silence et le noir de bitume des ténèbres de bitume.

Une lumière jaillit non loin de lui. Il reconnut l'odeur fumée de la paraffine qui se consume. Les parois de la caverne s'animèrent de lueurs vacillantes, toujours plus nombreuses et intenses. Il regarda derrière lui : une rangée de torches enflammées s'étirait sur toute la largeur de la caverne, qui faisait près de deux cents mètres. Il aperçut des silhouettes derrière lui, sans pouvoir distinguer leur visage. Il n'avait nul besoin de les voir. Il connaissait déjà nombre d'entre eux et ferait connaissance avec les autres le moment venu.

Il se tourna pour regarder le berger et la chèvre. Il vit d'abord l'extrémité effilochée de la corde rompue, puis l'un des sabots de l'animal et une partie de sa patte. À côté gisaient deux bras humains arrachés à hauteur de coude, les doigts encore entrelacés comme dans une dernière supplication. Ils étaient en partie recouverts de loques

ensanglantées. Les tripes de la chèvre s'entassaient en une pile d'anneaux luisants non loin de là.

Il vit un pied humain puis la tête du berger et le haut de son torse grossièrement sectionné sous le plexus. Tout à côté était posée la tête de l'animal, inclinée selon un angle qui donnait l'impression qu'elle tendait l'oreille pour écouter. Du sang, des lambeaux de chair et d'organes étaient éparpillés sur le sol ainsi que sur les parois, comme s'ils avaient été projetés là par une explosion.

Le silence semblait devoir durer toujours.

Il fut finalement brisé par la voix du vieil homme. Le vieil homme qu'ils avaient transporté là sur une civière. Il parla d'une voix assurée et tranquille, avec l'autorité qui avait été la sienne pendant tant d'années.

— *Nema Olam a son arebil des
Menoitatnet ni saculcni son en te.*

Sirtson subirotibed

Sumittimid son te tucis

Artson atibed sibon ettimid te

Idoh sibon ad

Munaiditouq murtson menap

Arret ni te oleac ni

Tucis aut satnulov taif

Muut munger taineveda

Muut nemon rutecifitcnas

Sileac ni te iuq

Retson retap.

Gloire au nouvel empereur du Grand Grimoire !

L'Anglais prit son temps avant de répondre. Il se leva, alla se rasseoir dans le fauteuil, tournant le dos à la lumière des torches pour regarder la nuit. Il inspira lentement et profondément, emplissant ses poumons pour que sa voix porte loin, puis rassembla ses forces.

— Gloire à Satan ! dit-il.

Toutes les voix lui firent écho à l'unisson.

— Gloire à Satan !

REMERCIEMENTS

J'ai une dette envers les nombreuses personnes qui ont partagé leur savoir avec moi et m'ont permis d'ajouter une dimension nouvelle à ce livre. J'aimerais en particulier remercier Anna-Lisa Lindeblad-Davies, médecin légiste et chirurgien, le docteur Peter Dean, le docteur Christopher Forester, hypnothérapeute, l'esprit diaboliquement inventif de l'inspecteur David Gaylor et le professeur Nicholas Parkhouse, membre de l'Institut royal de chirurgie, pour son introduction au monde de la chirurgie esthétique.

J'ai également reçu l'aide précieuse de David Albert, du docteur Andrew Davey, anesthésiste, des docteurs Celina Dunn, Ian Dunn, Bruno Von Ehrenberg, Dennis Friedman, de Danny Green, Mick Harris, Amanda Hemingway, des infirmières Marion Heath et Becky Holland, du docteur Bruce Katz, de Rob Kempson, du docteur Nigel Kirkham, radiologue, de Tracy Lewis, Lynn Magos, du docteur Richard G. Mathias, de Tim Parker, du docteur Rick Ross, de l'infirmière Jacqui Scott, du docteur Geraldine Smith, radiologue, de Roy Shuttleworth, du professeur Brent Tanner, membre de l'Institut royal de chirurgie, du docteur David Veale, d'Elizabeth Veale et d'Arnie Wilson.

Comme d'habitude, je me dois de remercier mon agent Jon Thurtley, mon éditrice officieuse Sue Ansell, ma mère et meilleure ambassadrice Cornelia, ma relectrice Hazel Orme, et mes éditeurs Simon Spanton et Selina Walker. Un grand merci également à Helen – je n'énumérerai pas les raisons car elles sont trop nombreuses.

Enfin, merci à Bertie, qui interrompt parfois sa sieste sous mon bureau pour lâcher un vent, mâchouiller les câbles de mon ordinateur ou déchiqueter une feuille de manuscrit tombée par terre.

Peter James
Sussex, Angleterre, 1999
scary@pavilion.co.uk
www.peterjames.com

Peter James, né en 1948 à Brighton (Grande-Bretagne), est scénariste et producteur. Il est surtout réputé pour ses thrillers à succès parmi lesquels *Comme une tombe* et *Mort imminente*. Sa maîtrise parfaite du suspense lui vaut d'être traduit dans le monde entier et de recevoir les prix Polar International 2006 et Cœur Noir 2007.

Du même auteur, chez Bragelonne, en grand format :

Alchimiste

Faith

Deuil

Hypnose

Chez Milady, en poche :

Possession

Mort imminente

Prophétie

Rêves mortels

Vérité

Alchimiste

Faith

Chez d'autres éditeurs :

Comme une tombe

La mort leur va si bien

Mort... ou presque

Tu ne m'oublieras jamais

La mort n'attend pas

À deux pas de la mort

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France
par L'Ombre de Bragelonne.

Titre original : *Faith*

Copyright © 2000 Peter James/Really Scary Books Ltd
Originellement publié en Grande-Bretagne en 2000
par Orion

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Photographie de couverture :

© ArtmannWitte / iStockphoto

L'oeuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0864-5

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !